

Les Affranchies 1 - La belle endormie

Meredith duran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MEREDITH DURAN

La belle endormie

LES AFFRANCHIES

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

MEREDITH
DURAN

La belle endormie

LES AFFRANCHIES – 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Dalle*



Meredith DURAN

La belle endormie

LES AFFRANCHIES – 1

Collection : Aventures et passions

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Sophie Dalle

Éditeur original

Pocket Books, a division of Simon & Schuster, Inc. New York

© Meredith Duran, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai Lu 2018

Présentation de l'éditeur :

Le duc d'Alastair lance un ultimatum à son frère : Michael doit se marier d'ici à la fin de l'année avec une femme de qualité, sinon il ne financera plus son hôpital. Furieux, Michael claque la porte et se réfugie en Cornouailles dans la bourgade de Bosbrea, où il ne connaît personne et officie en tant que médecin de campagne. Un beau matin, il découvre une sublime inconnue, endormie dans ses rosiers.

Reine de toutes les fêtes, Mme Chudderley la scandaleuse est veuve... et pas si joyeuse qu'on le prétend. Entre Michael et elle, l'attirance est immédiate... mais l'amour interdit.

Biographie de l'auteur :

MEREDITH DURAN est l'auteure de romances historiques situées à l'époque victorienne ou sous la Régence. Elle s'est fait remarquer par ses analyses très fines de la psychologie des personnages et figure sur la liste des meilleures ventes du New York Times.

© Yolande de Kort / Arcangel Images

Éditeur original

Pocket Books, a division of Simon & Schuster, Inc. New York

© Meredith Duran, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai Lu 2018

Meredith Duran

Auteure de romances historiques à l'époque victorienne ou sous la Régence, Meredith Duran a fait des études en anthropologie avant de réaliser un de ses rêves d'enfance, écrire des romances passionnées. Elle s'est fait remarquer par son analyse très fine de la psychologie des personnages et figure sur la liste des meilleures ventes du *New York Times*. Quand elle n'étudie pas, qu'elle n'effectue pas de voyages en Inde ou qu'elle n'est pas occupée à écrire un nouveau roman, elle passe son temps à la bibliothèque, plongée dans des lectures du XIX^e siècle.

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

Fièvre à Delhi

N° 9150

Ultime espoir

N° 9359

Conquête... jamais soumise

N° 9541

La belle désenchantée

N° 9734

Une lady, sinon rien

N° 10115

Pour tante Jan, une conteuse-née

Sommaire

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Meredith Duran

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Prologue

Londres, mars 1885

Chapitre 1

Bosbrea, Cornouailles, juin 1885

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Règlement à l'intention de femmes intrépides, pour les aider
à distinguer les gentlemen des mufles, vauriens et autres canailles

Remerciements

Prologue

Londres, mars 1885

La maison de son frère ressemblait à une tombe. Au-delà du vestibule brillamment éclairé, les lampes étaient en veilleuse et les rideaux, fermés. Jamais on ne se serait douté qu'un soleil éclatant rayonnait sur Londres.

Michael tendit son chapeau et ses gants au majordome.

— Comment se porte-t-il aujourd'hui ?

Autrefois un modèle de discrétion, Jones, le fidèle serviteur d'Alastair, répondit sans hésiter :

— Pas bien, milord.

Michael hocha la tête et se passa la main sur le visage. Après avoir enchaîné deux interventions chirurgicales au cours de la matinée, il était épuisé et empestait le désinfectant.

— Des visites ?

— Oui, milord.

Jones se détourna pour aller chercher le plateau en argent posé sur la console. Le miroir au-dessus était toujours recouvert de crêpe noir. On aurait dû le retirer depuis longtemps, l'épouse d'Alastair étant décédée plus de sept mois auparavant. Hélas, les révélations scandaleuses s'étaient succédé au fil des semaines. Infidélité, mensonges, addictions, chacune de ces découvertes avait transformé le chagrin du veuf en une disposition d'esprit des plus inquiétantes.

Michael passa les cartes de visite en revue, notant les noms au fur et à mesure. Son frère refusait de recevoir qui que ce soit, mais ignorer ces marques de politesse ne servirait qu'à alimenter les rumeurs. Michael en était arrivé à emprunter le carrosse ducal et l'un des valets de pied d'Alastair, puis, discrétion oblige, à patienter au coin de la rue afin de déposer un bristol en retour. Il s'en serait amusé si la situation n'avait été aussi grave.

Soudain, il se figea.

— Bertram est passé ?

— Oui, il y a une heure. Sa Grâce n'a pas voulu le voir.

Alastair avait commencé par se couper de ceux qu'il soupçonnait d'avoir entretenu une liaison avec son épouse. À présent, il semblait rejeter aussi ses amis politiques.

Michael se dirigea vers l'escalier.

— Mange-t-il, au moins ?

— Oui, répondit Jones derrière lui. Euh... j'ai reçu l'ordre de vous interdire l'accès à ses appartements, milord.

Première nouvelle. Qui n'avait du reste aucun sens après le billet que lui avait adressé Alastair la veille, sachant pertinemment qu'il susciterait une réaction.

— Vous avez l'intention de me jeter dehors ? s'enquit-il sans s'arrêter.

— Je ne m'en sens pas la force.

— Vous êtes un homme avisé.

Michael poursuivit son chemin, gravissant les marches deux à deux. Alastair était sûrement dans son bureau, occupé à parcourir les journaux de l'après-midi. Voulait-il s'assurer qu'aucune nouvelle frasque de sa femme n'y était rapportée ou, au contraire, espérait-il en trouver – et découvrir, sans l'ombre d'un doute, un traître de plus parmi son entourage ?

Il n'apprendrait rien aujourd'hui. Michael avait déjà procédé à sa propre revue de presse.

Un flot de colère le submergea. Il n'en revenait pas d'être réduit à prendre de telles mesures – une fois de plus, après une enfance au cours de laquelle le mariage de leurs parents avait explosé lentement et publiquement, à grand renfort de gros titres qui avaient captivé la nation pendant des années. Penser du mal des défunts était contraire aux règles mais, pour une fois, il passerait outre. *Allez au diable, Margaret.*

Il entra sans frapper. Son frère était assis derrière l'énorme bureau près du mur du fond, la lampe à son coude animant à peine l'obscurité.

— Va-t'en, grommela-t-il sans relever la tête.

Michael ouvrit les rideaux en passant. La lumière du jour inonda le tapis oriental, révélant plusieurs boules de poussière.

— Tu pourrais au moins laisser quelqu'un faire le ménage.

Des odeurs de fumée et d'œufs rances imprégnaient l'air.

Alastair posa son journal devant lui. Près de lui, se trouvaient une carafe de cognac débouchée et un verre à demi vide.

— Nom de nom ! J'avais dit à Jones que je n'étais pas là !

— Cette excuse serait plus convaincante si tu sortais de temps en temps.

Alastair semblait ne pas avoir dormi depuis une semaine. En digne fils de feu leur père, il était aussi blond que Michael était brun et avait toujours eu une tendance à l'embonpoint. Ce n'était plus le cas. À présent, son visage était émacié et des cernes violets soulignaient ses yeux injectés de sang.

Un petit malin avait un jour surnommé Alastair « le faiseur de

rois ». En effet, il était doué pour la manipulation, politique ou autre. Mais si ses ennemis le voyaient maintenant, ils riraient autant de soulagement que de méchanceté. Cet homme-là paraissait incapable de se gouverner lui-même.

Michael écarta les autres rideaux. Jamais, depuis l'époque où il n'était qu'un pion sur l'échiquier de leurs parents, il ne s'était senti aussi impuissant. Si l'affection dont souffrait son frère avait été d'ordre physique, il aurait pu la soigner. Malheureusement, il n'existait aucun remède contre la maladie de l'âme.

Se retournant, il surprit Alastair à cligner des yeux, ébloui.

— Depuis quand n'as-tu pas mis le pied dehors ? Un mois ? Davantage, à mon avis.

— Quelle importance ?

Cet échange s'étant déjà produit à neuf ou dix reprises, Michael se fâcha.

— En tant que frère, cela m'ennuie. En tant que médecin, cela me consterne. L'alcool ne vaut pas le grand air. Tu commences à ressembler à un poisson mal cuit.

Alastair le gratifia d'un mince sourire.

— Je prendrai cette remarque en considération. Pour l'heure, j'ai des affaires à régler et...

— Faux. En ce moment, c'est moi qui m'occupe de tout. Tu te contentes de boire et de ruminer.

Par cette attaque, Michael espérait provoquer une riposte. Alastair avait toujours pris très au sérieux son rôle d'aîné. Jusqu'à récemment, une telle agression l'aurait mis dans tous ses états.

Michael n'eut droit qu'à un regard vide.

Bon sang de bon sang !

— Écoute... je me fais du souci pour toi. Non. Le mois dernier, j'étais inquiet. Aujourd'hui, je suis effaré.

Alastair regarda de nouveau son journal.

— C'est curieux. Tu as d'autres problèmes, me semble-t-il.

— Il n'y a rien dans la presse. J'ai vérifié.

Alastair rabassa son exemplaire du *Times* et fixa un point au loin. On aurait dit une marionnette dont on avait coupé les fils. Mal à l'aise, Michael décida de briser le silence.

— Peux-tu m'expliquer ce message que tu m'as envoyé ?

— Ah, oui !

Alastair se pinça le nez, se massa le coin des yeux.

— Je t'ai écrit, c'est vrai.

— Tu étais soûl, je suppose ?

Signe encourageant, Alastair lui coula un regard noir.

— J'étais parfaitement sobre.

— Alors éclaire-moi. Qu'est-ce que c'est que ces absurdités à

propos du budget de l'hôpital ?

Michael ouvrit la dernière paire de rideaux et, ce faisant, découvrit la source de l'odeur qui le gênait depuis son arrivée, un plateau de petit déjeuner abandonné sur le sol. Jones se trompait : Alastair ne se nourrissait plus. Les bonnes étaient probablement trop effrayées pour venir récupérer ses assiettes encore pleines et n'osaient pas l'avouer au majordome.

— Celui qui t'a raconté que nous manquions de fonds était mal informé, reprit Michael en se tournant vers son frère.

Au diable, les ragots ! Il n'aurait jamais dû autoriser ce journaliste à visiter l'hôpital. Il avait espéré que l'article évoquerait le fléau de la pauvreté et la nécessité de réformes légales.

Au lieu de quoi, le reporter s'était concentré sur le spectacle du frère d'un duc soignant personnellement les déchets de la société. Depuis, l'établissement était devenu l'objet de toutes sortes d'attentions inutiles – matrones blasées qui se prenaient pour Florence Nightingale¹ ; charlatans proposant des cures invraisemblables pour toutes les maladies imaginables ; et surtout, adversaires politiques qui se moquaient des efforts de Michael par le biais d'éditoriaux destinés à nuire à Alastair. Si la santé de son aîné ne l'avait pas autant préoccupé, il aurait explosé de fureur.

— Tu as mal compris, répliqua Alastair. Il ne s'agissait pas de rumeurs. Tu es sur le point de perdre ta principale ressource financière.

— Mais c'est toi !

— Exact. Et je me retire.

La stupéfaction laissa Michael momentanément sans voix. Il s'assit devant le bureau et tenta un sourire.

— Voyons, c'est une plaisanterie de fort mauvais goût. Sans ton apport, l'hôpital...

— ... devra fermer, compléta Alastair en repliant son journal. L'inconvénient, quand on soigne des indigents, c'est qu'ils ne peuvent pas payer.

— Tu... tu n'es pas sérieux, bredouilla Michael.

— Si.

Ils se dévisagèrent longuement.

— Ce n'est pas elle qui a initié le projet ! protesta Michael, comprenant enfin de quoi il retournait.

Certes, l'établissement portait le nom de Margaret – à la demande d'Alastair, cependant. Et, oui, Margaret l'avait encouragé, mais c'était l'idée de Michael, sa création, la seule entreprise qu'il était à même de lancer.

— Cet hôpital est le mien.

L'institution, qui affichait le taux de mortalité le plus faible du

pays, était le résultat d'une décennie de sueur et d'efforts.

— Ce n'est pas parce qu'elle m'a soutenu que...

— En effet, interrompit Alastair. Cela n'a rien à voir avec elle. J'ai mûrement réfléchi et décidé que c'était un investissement déraisonnable.

Michael secoua la tête, incrédule.

— Je rêve, murmura-t-il.

— Pas du tout. Tu es parfaitement réveillé.

— Dans ce cas, c'est absurde !

Il se leva, abattant les paumes sur le bureau.

— C'est vrai, Margaret ne mérite pas que l'on entretienne sa mémoire. J'appelle un tailleur de pierre dès aujourd'hui. Nous effacerons son nom de la façade. Mais tu ne peux pas...

— Ne sois pas puéril, trancha Alastair d'un ton glacial. Tu n'en feras rien. La presse s'en donnerait à cœur joie.

— Elle s'emballera d'autant plus si le lieu ferme, rétorqua Michael.

— Non. Pas si tu fais preuve d'un minimum de subtilité.

— Ah, parce que tu comptes me mêler à ce coup de folie ?

Michael plongea la main dans ses cheveux, les tirant violemment. Loin de le soulager, la douleur ne fit qu'accentuer son désarroi.

— Alastair, tu n'espères tout de même pas que je vais t'aider à détruire cet hôpital dans le seul but d'assouvir ton besoin de... de quoi ? De vengeance ? Margaret est morte ! Les seuls qui en pâtiront sont les hommes et les femmes que nous y soignons.

Alastair haussa les épaules.

— Peut-être pourras-tu convaincre une autre institution charitable de recueillir les plus malades d'entre eux.

Michael laissa échapper un son étranglé. Il n'existait aucun autre établissement de ce genre à Londres disposant de tels fonds – fournis essentiellement par Alastair, cinquième duc de Marwick. Et son frère le savait.

Michael se détourna, tournant en rond pour contenir son émotion. Il bouillonnait de rage et de stupeur. Comment Alastair pouvait-il le trahir ainsi ? Il s'immobilisa brusquement, fit volte-face.

— Qui es-tu ?

Alastair avait toujours été sa source d'encouragement, à la fois verbale et financière. Étudier la médecine ? *Quelle excellente idée ! Fonder un hôpital ? Bien sûr, je te donnerai l'argent nécessaire !* Alastair avait été son protecteur, son champion... son *parent* – car Dieu sait que les leurs avaient eu d'autres chats à fouetter.

— Je ne te reconnais pas.

Alastair eut un mouvement des épaules.

— Je suis tel que j'ai toujours été.

— Allons donc ! Tu n'es plus toi-même depuis des mois.

Il se tut un instant, l'esprit en effervescence.

— Mon Dieu ! Est-ce donc le legs de Margaret ? Vas-tu la laisser nous éloigner l'un de l'autre ? Est-ce cela que tu veux ? Alastair, tu ne peux pas faire cela.

— J'avais anticipé ta détresse et je la regrette.

Alastair examinait ses mains croisées sur son buvard. Un buvard sans la moindre tache. Cela faisait des semaines qu'il ne travaillait plus, forçant Michael à prendre le relais.

Au début, ce dernier ne s'en était pas offusqué. Alastair s'était occupé de lui dans sa jeunesse, il était heureux de pouvoir lui rendre la pareille. À présent, il s'en mordait les doigts.

— Comment peux-tu me faire cela à *moi*...

— Tu es précisément la raison pour laquelle je fais cela. J'ai une solution à te proposer, si tu veux bien te calmer suffisamment pour m'écouter.

— Me calmer ! ricana Michael.

Alastair fixa le fauteuil. Serrant les dents, Michael s'y rassit. Il crispa les poings.

De sa position derrière le bureau – ce meuble monstrueux hérité de leur tyran de père – Alastair fixa son cadet avec l'air d'un roi recevant un pétitionnaire entêté.

— Je suis prêt à t'offrir une somme considérable, de quoi financer ton hôpital pendant des décennies.

— Il faudrait qu'elle soit considérable, en effet.

L'hôpital traitait les citoyens les plus misérables de Londres et fonctionnait uniquement grâce aux dons.

— En effet. Mais voici mes conditions.

Un sentiment étrange envahit Michael. Une minute plus tôt, il avait eu l'impression de se retrouver face à un étranger. En fait, peut-être le connaissait-il trop bien. *Voici mes conditions*. C'était l'une des phrases préférées de leur père.

— Je suis tout ouïe.

Alastair se racla la gorge.

— D'une manière générale, tu es apprécié dans les cercles mondains. On te qualifie même de... charmant, si je ne m'abuse.

La méfiance de Michael s'accrut. Dans la hiérarchie des vertus selon Alastair, la discipline et l'esprit d'entreprise figuraient en tête de liste. Le charme passait après une poignée de main ferme et une bonne hygiène.

— Je m'attends au pire, marmonna-t-il.

La bouche d'Alastair se tordit en un sourire grimaçant.

— Peut-être un peu trop séduisant. Tu es sûrement au courant de ta réputation. Te laisser surprendre avant midi entrant chez une

veuve... Quelle imprudence.

Une erreur qui remontait à trois ans.

— Décidément, tu as une mémoire d'éléphant ! Cela ne m'est plus jamais arrivé depuis.

— Ton manque d'intérêt pour la politique n'arrange rien. Disons que l'on ne te prend guère au sérieux. Il faut que cela change. Tu as trente ans. Il est temps que tu surmontes tes réticences envers le mariage.

Michael ne comprenait plus rien.

— Quelles réticences ? Je n'en ai aucune. Je n'ai jamais rencontré de femme qui m'inspire un tel désir, voilà tout.

Peut-être était-il condamné au célibat. En ce domaine, la leçon de leurs parents avait porté ses fruits.

— Que je sois marié ou non n'a aucun rapport avec la question.

— Tu te trompes.

Alastair s'empara de son verre et le vida d'un trait.

— Cela a une incidence directe sur notre famille. À moins de produire un héritier, le titre sera transmis aux futurs enfants de notre cousin Harry. C'est inacceptable.

— Une seconde, intervint Michael d'une voix coupante. Qu'en est-il des tiens ?

Le visage d'Alastair se ferma.

— Je ne me remarierai pas.

— Alastair, tu n'es pas mort avec Margaret.

Les paroles de Michael tombèrent à plat.

— La suite dépend donc de toi, reprit son aîné. Je te demande de te marier d'ici la fin de l'année. En retour, tu recevras la somme précitée, qui te permettra de garantir la pérennité de l'institution jusqu'à ta disparition et de jouir d'un quotidien confortable. Je me réserve le droit d'approuver ou non ton choix. Jusqu'ici, ton goût en matière de femmes me laisse perplexe. Je ne tiens pas à ce que tu réitères ma propre erreur.

Michael avait l'impression d'être sous l'eau.

— Résumons, dit-il, dans l'espoir de faire comprendre à son frère l'absurdité de ses propos. Je dois épouser une femme correspondant à tes critères, sans quoi, tu fermeras l'hôpital.

— Précisément.

Michael se leva. Un vertige le saisit.

— Tu as besoin d'aide. D'une aide que je suis incapable de t'apporter.

Seigneur, quel genre d'aide lui fallait-il ? L'envoyer dans un asile ? Impensable. Et comment l'obliger à subir un tel traitement ? Alastair était le duc de Marwick. Personne ne pouvait le forcer à faire quoi que ce soit.

Celui-ci se leva à son tour.

— Refuser te coûtera davantage que ton maudit hôpital. Il te faudra chercher un nouveau logement. Tu ne seras plus le bienvenu dans l'appartement de Brook Street. De surcroît, tu devras te mettre en quête d'un autre travail. Quand je t'aurai coupé les vivres, tu auras besoin d'un revenu.

Le rire de Michael lui écorcha la gorge. On ne l'avait pas ainsi malmené depuis le décès de leur père. De la part d'Alastair, cette attitude était intolérable.

— Tu ne peux pas me priver de ma rente. Elle m'est attribuée par le testament de notre père.

Alastair poussa un profond soupir.

— Michael. Tu serais surpris de découvrir ce que je peux ou ne peux pas faire. Cela dit, je n'envisage pas de te déposséder bien longtemps. Après avoir goûté à la pauvreté, tu reviendras sans doute assez vite sur ton intransigeance.

Son *intransigeance* ? Michael retint son souffle.

— Cessons de jouer la comédie, répondit-il, s'efforçant de maîtriser sa voix de manière à persuader son frère de l'écouter, alors que sa colère l'incitait à hurler. Tes menaces, mon... intransigeance, comme tu dis, n'ont rien à voir avec ton souci de produire des héritiers. C'est de toi qu'il s'agit. Tu as laissé ta femme gagner la partie. Tu as abandonné. Tu as renoncé à ta propre existence.

Alastair demeura impassible.

— Je dois planifier mon avenir. Une fois la nouvelle divulguée...

Encore ?

— Qu'elle le soit ! Le monde entier saura que Margaret de Grey était opiomane et qu'elle a mis dans son lit des armées entières. Et alors ?

Le sourire surnois d'Alastair lui glaça le sang.

— L'histoire de notre père ne t'a-t-elle donc rien enseigné ?

— C'était une autre époque, répliqua Michael. Il a mérité son sort.

Il avait maltraité leur mère, s'était affiché avec ses maîtresses et avait manqué à sa parole s'agissant de ses dettes.

— S'il a été frappé d'ostracisme, c'est uniquement par sa faute, enchaîna-t-il.

Alastair, lui, avait eu le seul tort de faire confiance à son épouse.

— Tu n'es en rien responsable de l'inconduite de Margaret, conclut-il.

Le sourire d'Alastair s'élargit, devint grotesquement enjoué.

— Elle m'a ridiculisé, sans aucun doute. Mais je l'y ai poussée. Je lui ai confié des secrets qu'elle a partagés avec ses amants, et à cause de cela, nous avons perdu les élections à deux reprises. Peut-être

même avons-nous perdu davantage. Elle avait un faible pour les Russes, rappelle-toi. Par conséquent, réponds-moi, Michael : es-tu assez naïf pour croire que je sortirais indemne de cette affaire ?

Michael se mordit l'intérieur de la joue. Le chemin serait rude, le scandale, inévitable.

— Tu as des alliés, argua-t-il.

— Peu importe. Ce qui est fait est fait.

Alastair désigna le journal.

— Je te conseille de t'intéresser à la fille de lord Swansea. La mère est tout ce qu'il y a de plus convenable et d'après ce que l'on m'a rapporté, la fille est belle et bien élevée. Si tu assistes à leur bal ce vendredi, je verrai le signe que tu acceptes de coopérer.

Un silence de plomb les enveloppa. Michael ne pouvait pas céder. Il ne capitulerait pas. Pourtant, il devrait agir – et vite.

— J'irai, marmonna-t-il contre son gré. Mais je pose à mon tour une condition. Tu devras m'y accompagner.

— Il n'en est pas question. La discussion est close.

— Si tu sors avec moi maintenant prendre l'air, je me rendrai à cette soirée.

— Pffft ! éluda Alastair.

C'en était trop. Michael bondit et le saisit par le bras.

— Tu vas venir dehors avec moi !

Son frère tenta de se libérer de son étreinte.

— Lâche-moi !

Sans ménagement, Michael l'entraîna vers la porte. Alastair se débattit en jurant, mais ces trois mois de confinement l'avaient affaibli. Michael s'entêta. Il se rapprochait du seuil de la pièce lorsqu'un poing s'abattit sur son menton. Il trébucha, agrippa le revers de la veste d'Alastair. Le tissu se déchira. Son frère le frappa de nouveau. Michael chancela, recouvra son équilibre, la main plaquée sur son œil.

— Dehors, articula Alastair à voix basse.

Momentanément paralysé par la surprise, Michael laissa retomber sa main. Il n'avait pas de sang sur les doigts. C'était déjà cela.

— Bravo, rétorqua-t-il, les lèvres engourdis. Tu es bien le fils de ton père.

Ces mots, cette vérité, lui retournèrent l'estomac. Un instant, il crut qu'il allait vomir. *Le fils de ton père.*

Il se ressaisit. Non. Alastair ne lui ressemblait en rien. Il souffrait d'un mal passager. Il en guérirait. D'une façon ou d'une autre, il le surmonterait.

Alastair regagna le bureau. La carafe et le verre s'entrechoquèrent tandis qu'il se servait une nouvelle rasade d'alcool.

— Écoute-moi. Je ne te laisserai...

— N'es-tu donc jamais lassé par le son de ta voix ? Va brandir tes menaces ailleurs, devant quelqu'un qui te prendra pour un homme capable de les mettre à exécution.

— Sur ce point, tu te trompes. Cet article de presse auquel tu as fait allusion me donne tout le pouvoir dont j'ai besoin.

Alastair pivota vers lui. Michael s'avança d'un pas et – que Dieu lui pardonne – il fut heureux de voir son frère battre en retraite. Personne ne le frapperait. Plus jamais. Il se l'était promis enfant, lorsqu'il avait quitté le domaine paternel pour la sécurité du pensionnat. Maintenant qu'il était préparé à une réaction violente, Alastair n'aurait plus jamais le dessus sur lui.

Si l'écho de cette pensée le bouleversa, si, l'espace d'un éclair, le désespoir et la douleur le submergèrent tel un poison, il n'en montra rien.

— L'hôpital est un atout pour toi. Son existence est une bonne publicité pour ta politique. Les élections approchent. À ton avis, que pensera-t-on de toi si on apprend que tu es à l'origine de sa destruction ? Car j'écirai moi-même aux journaux pour dénoncer ton rôle dans le processus. Mon hôpital et les espoirs de ton parti ne feront plus qu'un. Vous perdrez un mandat de plus.

Le sourire d'Alastair ne dura pas.

— Impressionnant, déclara-t-il. Pardonne-moi de ne pas être convaincu. Vois-tu, je pense à tes précieux patients. Au bout du compte, tu t'inclineras – pour leur bien, sinon pour le tien.

— Ose un peu me mettre à l'épreuve.

Il en avait assez. Il ne supporterait pas cette situation une minute de plus. Elle durait depuis plus de sept mois. Il aurait dû y mettre un terme depuis longtemps.

— Au fond, peut-être serais-tu soulagé que je révèle ta trahison. Tu n'aurais plus à attendre la révélation de la dépendance de Margaret à l'opium. Ton nom et la confiance de ton parti en pâtiraient bien avant.

Alastair posa son verre avec fracas.

— Sors d'ici. Déménage tes affaires de l'appartement de Brook Street, sans quoi je les ferai jeter aux ordures.

Cette goutte d'eau fit déborder le vase.

— J'ai une meilleure idée à te proposer. Je vais quitter Londres définitivement. Détruis mon hôpital. Régale le public d'un grand spectacle. Je ne serai plus là pour le voir.

Une ombre traversa le visage d'Alastair, déformant sa bouche en un rictus sauvage.

— Oh, tu seras là ! Où irais-tu ? Toutes mes propriétés te seront interdites.

— Va au diable !

Michael tourna les talons.

— Remarque... ce serait amusant de te voir tenter de te cacher. Je te donne trois semaines, voire quatre. Tu n'imagines pas ce que ce sera pour toi de faire ton chemin en étant privé de mon influence. Tu n'as pas la moindre idée de la manière de t'y prendre.

Michael eut la sensation qu'une lance brûlante venait de lui transpercer la poitrine – ou son amour-propre. Il marqua une pause, la main sur la poignée de la porte, et prit une brève inspiration. Il avait toujours détesté cette pièce. C'était là que leur père s'était senti le plus à l'aise. Le seigneur du château. Le despote impitoyable.

— Je ne suis pas ton pantin. Je ne me plierai pas à tes ordres. Pour ton bien, Alastair, autant que pour le mien.

Sur ce, il sortit, et claqua la porte derrière lui. Le bruit déclencha une douleur dans sa poitrine, une meurtrissure qui se répandit partout en lui.

Il n'avait pas menti. Pour le bien de son frère, il quitterait Londres. Il resterait au loin jusqu'à ce qu'Alastair sorte enfin de cette fichue demeure pour le retrouver.

1. Infirmière britannique, pionnière des soins infirmiers modernes. (N.d.T.)

Bosbrea, Cornouailles, juin 1885

Une femme ivre ronflait dans ses rosiers. Elle lui rappelait vaguement quelqu'un, encore que Michael se demandait comment il aurait pu oublier un tel visage. Avec sa peau laiteuse et ses longues boucles châtain foncé, c'était l'une des créatures les plus belles qu'il eût jamais vues. Elle était habillée comme pour aller au bal.

Il la contempla un long moment. Comme c'était étrange. Elle était absolument ravissante et pourtant...

C'est un piège.

Michael recula d'un pas avant de se ressaisir. Quelle drôle d'idée ! Un piège ? Alastair n'était pas à ce point machiavélique.

Il s'éclaircit la voix.

— Ho ! On se réveille.

Pas de réponse.

Il se frotta les yeux, se sentant encore un peu trop endormi pour faire face à une telle situation. Il n'était pas 7 heures – ce n'était pas une heure pour être soûle. Pourtant, elle l'était bel et bien, non ? Cette odeur de whisky ne provenait certainement pas des fleurs.

Il scruta le jardin, en vain. On était mercredi. Le jardinier et son aide étaient chez eux, au village, et ne viendraient pas avant l'après-midi. En attendant, le soleil inondait les feuilles de sa lumière dorée et les oiseaux gazouillaient dans les camélias en fleur. L'été en Cornouailles se prêtait mieux à la citronnade qu'à l'alcool.

Le corps de l'inconnue tressaillit sur un ronflement étonnamment sonore pour une cage thoracique aussi étroite. Comment diable parvenait-elle à respirer, ainsi corsetée ?

Michael fronça les sourcils. Il fallait en finir avec cette mode. La moitié de ses patientes retrouveraient la santé si elles consentaient à se débarrasser de leur fichu corset.

La Belle au bois dormant émit un autre ronflement. Son bras tomba sur le sol. Il devrait panser cette écorchure sanglante au pli de son coude.

Par chance, elle avait perdu connaissance en un endroit sûr.

Mieux valait les rosiers d'un médecin que ceux d'un boulanger. *Ou d'un fabricant de bougies*, renchérit son cerveau embrumé, se remémorant la célèbre comptine *Rub-a-dub-dub*.

Bigre. La vie à la campagne ne lui réussissait guère.

Il s'avança pour saisir les poignets de la jeune femme. Elle ne portait qu'un seul gant, long et en dentelle. Le second était manquant.

Un curieux pressentiment s'empara de Michael, lui donnant la chair de poule. Ce n'était qu'un instinct absurde. Elle avait bu comme un trou, puis elle avait dévalé la colline depuis Havilland Hall en quête de Dieu sait quoi. Un water-closet, sans doute.

Il la souleva dans ses bras et laissa échapper un grognement. Elle n'était pas aussi légère qu'il s'y attendait.

— Mmmm, murmura-t-elle.

Sa tête roula pour se nicher dans le creux de l'épaule de Michael, la mouillant d'un filet de salive.

Malgré lui, il eut un petit rire. Quel effet il produisait sur ces dames ! D'un coup de pied, il poussa le portail du jardin. Puis il pénétra dans la maison en jouant des épaules.

— Miséricorde !

Cette exclamation avait jailli des profondeurs du couloir. Mme Brown apparut, visiblement atterrée.

— Si ce n'est pas Mme Chudderley !

Elle était donc mariée ? Quelle sorte d'homme laissait son épouse errer dans un état pareil ? Surtout une femme d'une telle beauté...

Il s'empressa de chasser cette pensée. Il était parfaitement capable (et s'en félicitait) de la regarder sans la voir. Un gant disparu, une robe coûteuse, des bijoux probablement authentiques, un corset trop serré : il se raccrochait à ces détails plutôt qu'aux sensations que lui procuraient ces courbes appétissantes.

Pas de femmes. Pas avant que son frère n'ait repris ses esprits. Il ne céderait sous aucun prétexte. Alastair n'avait qu'à produire lui-même ses héritiers.

Il se racla la gorge.

— Mme Chudderley, dites-vous ? Eh bien... qu'attendez-vous pour aller quérir son mari ?

Il s'engagea dans le corridor, un froufrou de jupons amidonnés lui indiqua que sa gouvernante lui avait emboîté le pas.

— Elle n'en a pas, répliqua Mme Brown d'un ton aussi cinglant que lorsqu'elle découvrait de la poussière sur le manteau de cheminée. Vous ne lisez donc pas les journaux ? Elle est veuve – et tristement célèbre, en plus !

À son discrédit, il ressentit un sursaut d'intérêt en entendant ces mots. *Tristement célèbre. Veuve*. Que de mots pour désigner une proie légitime. Il avait toujours eu un faible pour les veuves...

Il se tança.

En admettant que cette Mme Chudderley fût surtout connue pour ses frasques, elle y était forcément pour quelque chose. Une femme capable de passer la nuit dans le jardin d'un étranger en bavant sur ses diamants aimait flirter avec le danger.

Il gravit l'escalier, les marches grinçant sous ses pas telles de petites créatures couinant sous la torture. « Il faut que je les répare », songea-t-il.

C'était ridicule. Il ne resterait pas ici assez longtemps pour procéder à de telles rénovations. Du reste, comme Mme Brown se plaisait à le lui rappeler constamment, son budget ne lui permettait pas des luxes de ce genre. Il avait loué cette demeure – cinq pièces et un jardin – pour six mois, tout ce qu'il pouvait s'offrir avec ses maigres économies. D'ici là, sa situation se serait arrangée. Son absence finirait par horripiler Alastair, qui émergerait enfin de son sinistre manoir pour s'élancer à sa recherche.

En attendant, Bosbrea était le lieu idéal où se cacher. Âgé de plus de soixante-dix ans, le seul autre médecin des environs se réjouissait d'avoir de l'aide. En outre, Michael ne connaissait personne dans cette région de la Cornouailles. Alastair mettrait du temps à le dénicher.

Je te donne trois semaines, voire quatre. Le prétentieux.

Michael déposa Mme Chudderley sur le lit d'une chambre située à l'avant de la maison. La profondeur de son sommeil l'inquiétait un peu. Il posa deux doigts sur son poulx. Sa peau était moite à cause de l'alcool empoisonnant son organisme, mais les battements de son cœur étaient nets et réguliers.

Sa lèvre supérieure semblait avoir été dessinée par un artiste, tant le contour était précis et délicat. Sa lèvre inférieure était... charnue. De quelle couleur étaient ses yeux ?

Aussi sombres que sa chevelure, supposa-t-il. Une teinte riche et profonde comme le chocolat français. Doux-amer.

Mais délicieux.

Il s'écarta, à la fois amusé et affligé. À Londres, il y avait toujours une femme disposée à le divertir. Ici, dans cette vertueuse campagne, il n'avait cessé de se découvrir lui-même. Ainsi avait-il appris que l'abstinence le rendait très mauvais poète.

— Trop jolie pour être honnête, marmonna Mme Brown.

Lui jetant un coup d'œil, Michael surprit son regard courroucé à l'instant où elle détournait le sien. Sans doute fixait-il la veuve d'un air fasciné. Un comportement typique s'agissant de cette femme, devinait-il.

Il en eut la confirmation presque aussitôt.

— Elle a posé pour des photos dont la vente lui a rapporté de l'argent. On les voit partout dans les boutiques de la ville.

Mme Chudderley est – comment dit-on déjà ? – une beauté professionnelle.

— Ah !

C'était donc cette Mme Chudderley-là. Il en avait entendu parler. À Londres, elle fréquentait le cercle du vicomte Sanburne. Michael avait été en classe avec ce dernier mais, depuis, ils s'étaient rarement croisés. En dépit d'une rente généreuse, Michael n'avait guère les moyens de frayer avec les membres de ce milieu. Il n'en avait d'ailleurs jamais eu envie. Leurs fêtes extravagantes ne l'attiraient pas.

Pour cette femme, cela dit, il aurait pu faire une exception. Toujours inconsciente, elle semblait sortie tout droit d'un conte de fées, les lèvres entrouvertes comme dans l'attente d'un baiser.

Il se força à détourner les yeux.

— Elle paraît en bonne santé.

Au-delà de la fenêtre ouverte, de l'autre côté des bois, se dressaient les tourelles du domaine d'où elle était venue. La résidence de la Belle au bois dormant, une sorte de château miniature aux tours ornées de bannières et surmonté d'un belvédère. Une architecture de parvenu, clinquante et alambiquée.

Il sourit intérieurement. De quel droit un médecin de campagne s'autorisait-il un tel jugement ?

— Voulez-vous que je vous apporte votre trousse ? s'enquit Mme Brown.

— S'il vous plaît. Elle doit avoir des éraflures un peu partout.

Un peu partout.

Sa gorge s'assécha d'un coup et il en fut accablé.

— Sur les bras, se sentit-il obligé d'ajouter.

Il laisserait à M. Morris le soin de soigner les autres écorchures. C'était le médecin attitré des habitants de Havilland Hall et Michael s'en félicitait. Pour l'heure, il devait se tenir le plus à l'écart possible de l'univers de son frère.

Elle avait mal à la tête.

Liza garda les paupières closes tandis qu'elle revenait à elle.

Retenant son souffle, le corps tendu, elle attendit que les souvenirs remontent à la surface. Elle ne se rappelait rien. Pour souffrir d'une migraine pareille, elle avait dû boire au moins deux bouteilles de vin. Et personne ne s'enivrait ainsi sans une raison valable. Elle percevait déjà les prémices de l'humiliation qui ne manquerait pas de la submerger.

— Bonjour, dit une voix

Une voix agréable, grave, masculine... qu'elle ne reconnaissait pas.

Elle ouvrit les yeux et retint son souffle. L'homme debout à son chevet ressemblait à un loup en saison maigre : joues creuses, cheveux châtain foncé, yeux brillants. Sa bouche carnivore s'incurva sur un lent sourire assez déstabilisant.

La peur la saisit. Il était en manches de chemise. Elle n'avait aucune idée de qui ce pouvait être.

— La Belle au bois dormant se réveille, murmura-t-il.

Son sourire s'estompa, comme si ses propres paroles lui déplaisaient. Son visage anguleux devint sévère. Il avait les pommettes très saillantes et un nez proéminent comme la proue d'un bateau.

Ravalant sa nervosité, elle s'aperçut qu'elle avait terriblement soif.

— Avez-vous de l'eau ? chuchota-t-elle.

Comme il hochait la tête et se détournait, elle se hissa sur le coude. Alors seulement, elle découvrit la grande femme bien en chair qui piétinait sur le seuil de la pièce – une gouvernante, à en juger par le trousseau de clés accroché à sa taille. Liza se dit qu'elle l'avait déjà vue quelque part – au village, sans doute. Le regard étréci qu'elle lui adressa était, lui aussi, familier. Ouvertement désapprobateur.

Apparemment, la réputation de Liza l'avait précédée. Où était-elle ? En un lieu sûr, certainement – ce regard de la gouvernante en était la preuve, elle n'avait donc pas à craindre le loup. Les hommes malhonnêtes n'employaient pas des femmes d'âge mûr dotées de principes.

Dieu qu'elle avait mal au crâne ! Pourquoi diable ne se souvenait-elle de...

L'homme reparut. Elle tenta de lui adresser un sourire. Il tendit un verre d'eau à la servante et prit sa place à l'entrée. À son expression méfiante, Liza eut l'impression qu'il rechignait à trop s'approcher d'elle.

Son intuition s'effrita tandis qu'elle l'examinait. Il ne semblait pas du genre à se laisser intimider par une femme. Hanches minces, épaules larges, il remplissait l'encadrement de la porte. Son visage émacié suggérait une maladie récente – cela dit, un mois de rôts dominicains suffirait à y remédier. Les serviteurs aussi élancés et bien musclés étaient une espèce rare, elle en savait quelque chose.

Hélas, un valet de pied se devait aussi d'avoir les traits classiques et une vanité naturelle. Les cheveux de celui-ci étaient magnifiques, d'un châtain profond, brillant, et sûrement doux au toucher – quoique en désordre, comme s'il passait son temps à les ratisser. Son costume était non seulement incomplet (où était sa veste ?) mais ostensiblement ordinaire. Son gilet et son pantalon, tous deux d'un gris discret, étaient un peu trop amples pour lui.

L'air impavide, le regard indéchiffrable, il l'étudiait. Contre toute

attente, le cœur de Liza fit un bond. Elle était sensible aux sourires carnassiers et aux hommes qui savaient garder leurs distances avec elle.

Comment était-il possible qu'elle ne le connaisse pas ?

— Où suis-je, monsieur ?

Elle n'osait pas lui demander son nom.

— Aux abords de Bosbrea, madame.

Sa courtoisie effaça ses dernières craintes.

— Vous êtes donc un voisin ?

Le village de Bosbrea n'était qu'à une demi-heure à pied de chez elle.

— Je suppose que oui.

Taciturne, le monsieur. Elle qui croyait connaître tous ses voisins... Elle balaya la pièce du regard. Le couvre-lit était composé de pièces de tissu dépareillées, cousues les unes aux autres. Aucun tapis ne venait adoucir le plancher ciré. Quelques meubles modestes occupaient le périmètre : une commode, une malle, une armoire. Les murs étaient tapissés d'un papier à fleurs vieillot. Les bouquets minuscules semblaient se fondre les uns dans les autres.

Liza fronça les sourcils et se frotta les yeux. Comment était-elle arrivée jusqu'ici ? Hier soir... hier soir...

Nello était parti !

Bien sûr. Comment avait-elle pu l'oublier ? Elle lui avait annoncé ses nouvelles désastreuses, après quoi il avait fait de même avec les siennes. Il avait retardé l'échéance à dessein – attendant la journée entière puis jusque tard dans la soirée, tout en mangeant à sa table et en abusant de son hospitalité. Les souvenirs lui revenaient à présent tel un flot nauséeux.

Non ! La nausée était réelle.

Elle sortit du lit, si vivement qu'elle en perdit l'équilibre. Une main se referma sur son bras, la forçant à s'asseoir. L'homme avait dû bondir jusqu'à elle en une seule foulée. Très impressionnant, certes, mais...

— Je vais...

Il s'accroupit et farfouilla sous le lit, puis se redressa en brandissant un pot de chambre. Dieu merci, il était propre et sentait le vinaigre. Elle le pressa contre son ventre, savourant sa fraîcheur à travers les étoffes de sa robe, de son corset et de ses sous-vêtements. Puis elle ferma les yeux et lutta pour conserver sa dignité.

Nello était parti. Cette fois, c'était pour toujours. Elle l'avait jeté dehors car à l'instant où il avait eu connaissance de ses problèmes financiers, il lui avait annoncé son intention de demander sa main à cette... cette gamine, cette demoiselle timorée incapable de proférer son propre prénom sans bredouiller...

— *Oui, Elizabeth, c'est une innocente. Quelle autre sorte de femme devrais-je épouser ?*

Nello avait lancé cette question d'un ton désinvolte, en s'examinant les ongles. À cet instant, comprenant que ses larmes le laissaient de marbre, Liza avait eu la présence d'esprit de retenir sa réponse : *C'est moi que vous deviez épouser.*

— Souffrez-vous ?

La voix était douce, teintée d'inquiétude. Rouvrant les yeux, elle prit conscience qu'une larme roulait sur sa joue.

Voilà qu'elle sombrait dans le mélodrame ! C'était mortifiant. Elle s'essuya la figure, se sentit rougir, et secoua la tête.

— Non.

Elle se racla la gorge. « Sois enjouée, Liza, s'exhorta-t-elle. Personne n'aime les rabat-joie. »

Levant le menton, elle esquissa un sourire. En réponse, l'homme plissa le front. Décidément, faire preuve de charme incombait uniquement aux femmes.

Vous m'ennuyez, avec vos simagrées, avait déclaré Nello, comme si elle manifestait sa détresse dans le seul but de le distraire. Comme s'il ne l'avait pas *suppliée* de l'épouser six mois plus tôt !

L'inconnu attendait la suite de sa réponse. Elle prit une profonde inspiration.

— Pardonnez-moi, monsieur. C'est très gênant étant donné que nous sommes voisins, mais je crains d'ignorer votre nom.

Il avait des yeux extraordinaires, d'un bleu tirant sur le gris, les pupilles cernées d'éclats d'or. Son regard fixe devenait de plus en plus intimidant.

— Je suis le nouveau médecin.

— Le nouveau...

— Michael Grey, à votre service.

De nouveau, elle s'essuya les yeux, consternée d'avoir pleuré. Nello ne méritait pas ses larmes. L'imposteur ! Il ne pensait pas un mot de ses promesses. Quant aux rêves qu'elle avait façonnés concernant leur avenir... elle s'était fourvoyée.

— Eh bien, monsieur Grey. Comment allez-vous ?

— Pour l'instant, c'est votre santé qui me préoccupe. Avez-vous mal quelque part en particulier ?

— Pardon ?

Comment n'avait-elle pas remarqué plus tôt ces yeux magnifiques ? Son nez avait dû les éclipser.

— Non, reprit-elle. Je me sens bien.

Si Nello avait un nez droit et fin, ses yeux étaient d'un brun terne fort banal.

Le médecin haussa les sourcils, sceptique.

— Vous êtes-vous blessée d'une manière qui me soit invisible ? Il n'y a pas lieu d'être gênée.

Ouf ! À l'évidence, sa réputation ne l'avait pas précédée, sans quoi il n'aurait pas imaginé qu'elle puisse être pudique.

— Non. Je me porte à merveille.

L'ayant vue en larmes, il n'était pas convaincu.

— C'est la lumière qui m'aveugle, ajouta-t-elle.

Il jeta un coup d'œil dubitatif à la fenêtre.

— Vous ne m'en voudrez pas, j'espère, enchaîna-t-elle précipitamment, mais je ne me rappelle pas exactement comment je suis arrivée... ici.

« Dans votre lit », aurait été indélicat.

Son regard se fixa de nouveau sur elle. Il lui faisait vraiment penser à un loup ou à un prédateur quelconque. C'était moins dû à ses traits ciselés ou la teinte foncée de sa peau – car il était très bronzé – qu'à son aisance absolue.

— Je ne saurais dire comment vous êtes venue jusqu'ici. Je vous ai trouvée dans mes rosiers.

Ses rosiers ? Elle prit une brève inspiration, effarée. Quoi ? Elle avait dormi dehors, dans la rosée ? Quelle honte !

Il la contemplait d'un air détaché, professionnel. Elle s'obligea à croiser son regard. Si elle ne pouvait guère maîtriser la rougeur de ses joues, elle refusait de baisser la tête comme une petite fille docile.

— Vos rosiers ! s'exclama-t-elle. Comme c'est original !

Il laissa échapper un rire bas, un peu rauque.

— En effet. Original est le premier mot qui m'est venu à l'esprit.

Ah, ce rire ! Et ce sourire qui s'attardait, lent à venir, moqueur... Le cœur battant, elle eut un léger mouvement de recul. Il pencha la tête comme pour mieux la voir.

Et tout à coup, elle eut la certitude qu'il savait précisément quel effet ce sourire provoquait chez elle. Pire, il s'en amusait.

Elle se ressaisit.

— Le nouveau médecin, dites-vous ?

— Ici pour soigner vos écorchures, confirma-t-il d'une voix suave, en s'inclinant brièvement.

La perplexité de Liza s'amplifia. Une présence aussi animale allait rarement de pair avec un *médecin*. Maintenant qu'elle était parfaitement réveillée, elle en sentait les effets, une sorte de décharge électrique qui passait de l'un à l'autre.

Celui-ci... celui-ci préférerait des insanités au lit, rirait de ses protestations, et parviendrait à les lui faire aimer.

Elle expira lentement. À l'évidence, cette nuit à la belle étoile lui avait embrouillé l'esprit.

— Vos rosiers n'ont pas trop souffert de m'avoir recueillie,

j'espère.

Pourvu qu'il ne soit pas enclin aux commérages.

— Je pense qu'ils survivront.

Comme il lui prenait la main, le contact de sa peau nue la fit frémir. Leurs regards se rencontrèrent. Peut-être leur attraction mutuelle était-elle le fruit de son imagination, car l'expression de M. Grey demeurait impassible.

— Si vous voulez bien me suivre au rez-de-chaussée, je vais m'occuper de vos écorchures.

Il l'aida à se mettre debout. Il était plus grand que Nello. Il avait les épaules plus larges. Et ses jambes étaient longues, longues...

Elle les fixa tandis qu'il la précédait. Bien que son pantalon fût un peu trop large, elle devina en dessous une musculature admirable. Nello avait belle allure lorsqu'il était habillé. Cet homme-ci serait encore plus beau débarrassé de ses vêtements.

Elle se mordit la lèvre, sidérée par sa réaction. Bah ! Pourquoi hésiter ? Au diable, Nello ! Elle avait besoin d'une distraction pour oublier son cœur brisé, et ce mystérieux voisin pourrait bien être le divertissement idéal.

2

Par bonheur, M. Grey était célibataire. Son salon en témoignait, petit et bien épousseté mais meublé de façon spartiate et dépourvu de bibelots. Une femme n'aurait pas non plus autorisé la présence de ce tapis à motifs floraux. À son épaisseur et à la vivacité de ses couleurs, il ne pouvait être que neuf – et fabriqué en usine, de surcroît.

L'absence d'objets de valeur incitait probablement ses domestiques à adopter une attitude plus détendue que ceux de Liza car les rideaux étaient grands ouverts, quitte à laisser la lumière du soleil abîmer ce qui risquait de l'être. La pièce n'en était que plus claire et agréable en dépit de ce tapis hideux.

Liza, dont le visage avait une fâcheuse tendance à se couvrir de taches de rousseur, s'installa dans un coin que le soleil n'atteignait pas, sur un fauteuil en veloutine d'un confort exquis. Si elle n'avait pas porté son corset, elle s'y serait enfoncée mollement.

M. Grey, qui se tenait face à elle, sa trousse à la main, fronça les sourcils.

— Votre corset est beaucoup trop serré, madame Chudderley. Vous mettez votre santé en danger.

Elle ravala un rire, amusée par sa spontanéité. Il était d'une naïveté confondante. Non seulement il ne connaissait rien à la mode londonienne, mais en plus, il ne savait rien d'elle. En ville, les hommes auraient fait la queue devant sa porte pour la voir dans cette toilette. Elle ne pouvait qu'imaginer leur réaction si on leur expliquait qu'elle serait en meilleure forme si elle élargissait sa taille de dix centimètres.

M. Grey posa sa mallette sur le sol avant de s'accroupir devant elle. Il entreprit de rouler les manches de sa chemise. Elle l'observa avec stupéfaction. Quelle barbarie ! Cet homme était un sauvage. Un sauvage dont les bras... Sa bouche s'assécha d'un coup tandis qu'elle les observait.

Ses poignets étaient larges, les muscles de ses avant-bras, superbement ciselés. Comme il déroulait une bande de gaze, elle vit ses veines saillir et eut envie de les suivre du bout de l'index.

Elle serra les poings, affolée. Elle ne pouvait guère se permettre de sauter sur un innocent médecin de campagne. Il s'évanouirait sous

le choc.

— La journée s'annonce... belle, dit-elle.

— En effet.

Sans prévenir, il lui prit les bras pour les inspecter et elle émit un petit cri de surprise. Il leva les yeux.

— Tout va bien ?

La voix était courtoise mais il la tenait avec fermeté, les paumes chaudes, sèches, légèrement rugueuses.

— Oui, souffla-t-elle.

Que lui arrivait-il ? Elle se comportait comme une idiote.

Elle s'obligea à fixer son attention sur l'abominable tapis, initiative qui ne servit qu'à attirer son regard sur les cuisses de l'homme accroupi devant elle.

Elle secoua légèrement la tête. Le rustique Dr Grey lui faisait penser à un diamant brut.

— Je ne vois rien qui nécessite des points de suture, annonça-t-il.

Elle se força à rire.

— Épatant. J'avoue détester les aiguilles. Mes travaux de broderie vous donneraient la chair de poule.

— Vraiment ? J'ignorais paraître à ce point impressionnable. Je vais devoir me pencher sur ce problème.

Était-ce un gloussement qui venait de lui échapper ? Elle se mordilla la lèvre, effondrée. Elizabeth Chudderley ne gloussait pas.

— Je suis affreusement malhabile, je vous assure. Je suis incapable de réaliser ne serait-ce qu'une simple fleur au point de croix.

Il eut un sourire bref, et demeura concentré sur sa tâche.

Liza éprouva un mélange inexplicable de déception et d'embarras. Se sentait-il trop inférieur à elle pour badiner ? Le pauvre ! Elle devait à tout prix le rassurer.

Une fois de plus, il lui manipula le bras sans lui demander la permission. Agissait-il ainsi au lit ? Avec autorité mais sans cruauté, n'acceptant ni timidité ni réticence ; il devait enjôler ses partenaires d'une manière calme, délibérée. Méthodique.

Dans un sursaut de lucidité, elle prit conscience du chemin que prenaient ses pensées. Cela ne lui ressemblait pas de rêver à une telle intimité avec un inconnu. À part son mari, Nello était le seul homme...

Elle eut un pincement au cœur. *Non. Ne pense plus à lui. Il ne le mérite pas. Ce n'est qu'un goujat, un abruti, un porc !*

Comment avait-elle pu commettre une telle erreur de jugement ? Elle était si sûre d'avoir enfin trouvé l'amour. Elle en avait eu la certitude absolue !

Elle n'aurait jamais dû lui parler de ses soucis. Plus précisément,

elle n'aurait jamais dû entamer une liaison avec lui. Toutes ses amies l'avaient mise en garde. *C'est un coureur de dot. Un vaurien.* Mais même les coureurs de dot et les vauriens pouvaient tomber amoureux. Elle se l'était dit et répété. Elle avait fini par y croire.

Petite sotte ! Tu es impardonnable.

Elle se remémora son visage quand elle lui avait révélé ses problèmes financiers... Sa bouche s'était aussitôt tordue en un rictus de mépris.

Si Nello s'amusait à répandre la nouvelle, que deviendrait-elle ? Personne, dans la bonne société, ne s'intéressait aux veuves ruinées.

— Vous n'êtes pas simplement tombée dans les rosiers, madame Chudderley. Vous avez ensuite roulé sur vous-même.

Comme le médecin relevait la tête, une illusion d'optique fonça le bleu de ses yeux. Elle en éprouva un frisson d'excitation.

Elle le dévisagea. Il n'était pas franchement beau, mais son visage méritait une étude approfondie. Pommettes saillantes. Yeux magnifiques, mâchoire ferme. Et cette fossette au menton... irrésistible !

Un bouillonnement chimique avait lieu en elle, d'une vigueur déconcertante. Elle s'y abandonnerait volontiers. Ce serait toujours mieux que de pleurer.

— Que c'est maladroit de ma part ! Êtes-vous certain que vos roses n'en ont pas souffert ?

Elle pourrait lui proposer de les remplacer par de jolies plantes issues de sa serre. Elle les lui apporterait elle-même.

— N'ayez crainte, elles s'en sont mieux tirées que vos mains.

— En effet, constata-t-elle d'un ton qu'elle voulait taquin. Une lady devrait toujours porter des gants lors de ses expéditions nocturnes. Vous devez me trouver bien audacieuse !

Il haussa les sourcils, le regard indéchiffrable. Avec effroi, elle se rappela qu'il l'avait découverte ivre morte dans son jardin – une infamie infiniment plus humiliante que l'absence de gants.

Une fois de plus, la honte l'envahit.

On ne pourrait guère lui en vouloir de condamner ton comportement.

Cette remontrance s'exprimait avec la voix de sa mère. Plissant le front, elle jeta un coup d'œil vers la fenêtre et ravala le nœud logé dans sa gorge.

Assez. Ce n'est pas le moment de penser à cela.

Mère aurait détesté Nello. Cependant, elle avait apprécié Alan Chudderley, preuve que son jugement n'était pas toujours à la hauteur.

J'ai tout gâché. Sa mère n'aurait jamais pu anticiper un tel désastre. « Ma précieuse enfant », l'appelait-elle. Chère mère, si douce, si bonne, si confiante. Désormais, plus jamais personne n'aurait autant

foi en Liza.

Elle tressaillit malgré elle, attirant l'attention du médecin.

— Oui, celle-ci est plus profonde que les autres, confirma-t-il.

Il avait une voix grave, veloutée, aussi apaisante qu'une coulée de miel. La voix d'un homme né pour chanter.

À vrai dire, pour un médecin, il s'exprimait fort bien. Elle avait du mal à deviner ses origines.

— D'où venez-vous, monsieur Grey ?

Au lieu de ruminer sur ses problèmes personnels, elle allait s'efforcer de le mettre à l'aise. Elle lui montrerait qu'il était en droit de s'adresser à elle d'une manière moins formelle, plus... séductrice. Elle avait besoin d'une distraction.

Il trempa une bande de gaze dans le liquide que lui avait apporté la gouvernante, une mystérieuse décoction à l'odeur âpre, vinaigrée.

— D'une région au nord d'ici, éluda-t-il. Attention, cela risque de piquer.

Il plaça la compresse imbibée sur la longue égratignure en travers de son avant-bras et elle fit mine d'avoir mal. Elle n'avait pas mal du tout, bien sûr. Seule une gourde aurait crié. Cela dit, qu'il la prenne pour une gourde ne la surprendrait pas.

Tes agissements récents invitent aux jugements cruels.

Liza se mordit l'intérieur de la joue dans l'espoir de contenir un nouveau flot de larmes. Apparemment, même morte, sa mère semblait incapable de tenir sa langue. Quand cette voix jacassante la laisserait-elle tranquille ? Elle paraissait plus forte à chaque jour qui passait.

Oserait-elle lui demander deux doigts de whisky ? N'était-ce pas le remède idéal pour atténuer un mal de tête ?

— La migraine finira par s'estomper, promet M. Grey, la prenant de court jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle était en train de se masser la tempe. En attendant, buvez beaucoup. Du bouillon et du thé, de préférence.

Le pauvre ! Il lui donnait ces instructions comme s'il était persuadé que c'était la première fois qu'elle buvait à l'excès. Seul, son regard plein de bonté l'empêcha de ricaner.

— Vous êtes un véritable gentleman.

Peut-être appartenaient-ils tous à la classe moyenne. Voilà qui expliquerait leur rareté dans son monde à elle.

Son compliment le fit se rembrunir.

— Je suis médecin, madame Chudderley. J'exerce mon métier.

— Peut-être voyez-vous les choses ainsi.

D'autres que lui, découvrant une femme inconsciente au petit matin...

Elle posa la main sur la sienne. Les doigts de Michael tressautèrent, seul signe qu'il avait été surpris. Ses phalanges étaient

rêches. Normal. Il travaillait pour gagner sa vie.

Ce constat l'agita. Créature exotique. Mains habiles et efficaces. Cet homme ne savait pas seulement manier les rênes et les fusils de chasse. Hélas, « véritable gentleman » ne rimait pas avec « compte en banque bien rempli ». Quel dommage !

— Merci, souffla-t-elle.

Leurs regards se croisèrent. Le courant électrique se renforça.

— Je vous en prie.

Elle huma son odeur, subjuguée par sa... virilité. Imposant, musclé, il était insensible à la mode et au fait qu'elle était sans doute l'une des plus belles femmes du comté. C'était absurde, pourtant une vague d'affection déferla en elle. Il avait toutes les qualités. Elle regrettait de ne pas pouvoir le ramener avec elle à Havilland Hall, où il pourrait soigner ses écorchures chaque fois qu'elle se réveillait après une nuit d'ivresse.

La porte s'ouvrit. Il dégagea vivement sa main et se leva.

— Excellent ! lança-t-il à l'intention de la gouvernante. Merci, madame Brown.

D'un geste, il indiqua la table.

Il était troublé. Sinon, pourquoi aurait-il pris la peine d'indiquer à sa servante où poser le plateau ? Liza l'observa, de plus en plus amusée, tandis que lui fixait Mme Brown, occupée à répartir tasses et soucoupes. Il ressentait cette attraction entre eux et en était ébranlé.

— Bien, marmonna-t-il en regardant tout sauf les deux femmes, je vous laisse boire votre thé en paix, madame Chudderley...

La gouvernante lui jeta un coup d'œil surpris. Liza se leva.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Restez, je vous en prie. J'aimerais en savoir davantage sur mon sauveur.

L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait l'ignorer et poursuivre son chemin. C'était compter sans Mme Brown, qui l'interpella, incrédule :

— Monsieur ?

Il s'immobilisa, carra les épaules. Lorsqu'il pivota vers elles, il souriait, comme s'il était enchanté de l'intérêt que semblait lui porter Liza.

— Entendu.

Il revint vers la table et s'y installa sans se départir de son sourire figé.

M. Grey prenait son thé sans lait et avec deux cuillerées de sucre. Ses yeux accrochèrent ceux de Liza par-dessus le bord de sa tasse, puis s'en détournèrent bien vite.

Une sensation de chaleur lui monta aux joues et elle faillit lui dire : « Oui, l'attirance est mutuelle. N'est-ce pas merveilleux ? »

C'eût été une bétise inexcusable. Elle se secoua intérieurement. Elle avait fréquenté des ducs et des princes. Elle n'avait aucune raison d'être intimidée par un médecin de campagne – si appétissants ses avant-bras fussent-ils.

— Qu'un homme aussi charmant que vous soit issu d'une région au nord de celle-ci ne m'étonne guère, déclara-t-elle.

Il la dévisagea d'un air perplexe et elle lui offrit son sourire le plus encourageant.

— Cette catégorie englobe tant d'endroits splendides – le pays presque tout entier, me semble-t-il. Après tout, nous sommes en Cornouailles.

— Exact, convint-il avec un rire contraint.

C'était une piètre contribution à la conversation. Par chance, Liza était très patiente.

— Dois-je donc deviner quelle partie de notre joli « Nord » eut l'honneur de vous y voir naître ?

— La partie la plus froide.

Le regard de la gouvernante passait de l'un à l'autre comme si elle assistait à un match de tennis. Liza ne pouvait guère le lui reprocher. Les réponses évasives de M. Grey frisaient l'absurde. Ce cher homme était timide !

— Et donc, vous êtes venu chercher la chaleur en Cornouailles.

— Plutôt le silence et la paix.

Il la balaya de la tête aux pieds si rapidement qu'elle crut l'avoir imaginé. Ce n'était pas le cas. Sa peau était brûlante là où le regard du médecin s'était égaré.

Il était sensible à ses atouts féminins. Et il n'en était pas fier.

La déception de Liza ne fit que rouvrir la plaie ouverte par la trahison de Nello. Elle pouvait faire preuve d'une patience infinie envers les timorés. En revanche, elle ne supportait pas les avars moralisateurs. Elle se l'était promis sur la tombe de feu son mari : plus jamais, sous aucun prétexte elle ne présenterait des excuses à un homme.

Les épaules en arrière et creusant légèrement les reins, elle se pencha en avant. Cette robe ne convenait pas à la circonstance mais elle mettait en valeur sa poitrine.

— J'espère ne pas avoir trop troublé votre tranquillité.

À présent, il soutenait son regard avec une intensité qui provoqua une explosion de chaleur dans son ventre. Il savait pertinemment à quoi elle jouait.

— Je pense m'en remettre très vite.

Ce regard franc, direct, n'était pas celui d'un prude. Le poul de Lisa s'affola.

— En guise de remerciements pour vos soins, j'aimerais vous

inviter à dîner – ce soir, si vous êtes libre.

Après tout, n'était-il pas de son devoir d'accueillir les nouveaux venus dans le comté ?

— Hélas, j'ai déjà un engagement au presbytère.

Cette nouvelle la prit au dépourvu. Elle n'était pas certaine d'avoir envie de batifoler avec un homme qui frayait de son plein gré avec les hommes de Dieu. Elle avait horreur des sermons.

D'un autre côté, il fallait savoir prendre des risques pour décrocher des récompenses. Un divertissement plaisant, un flirt sans conséquences, serait le bienvenu.

— Demain, alors ?

L'espace d'un instant, il se contenta de la fixer. Puis il lui adressa un sourire étrange et appuyé.

— Madame Chudderley, ce ne serait pas raisonnable.

Elle cilla. Cette réponse était si inattendue – si *impudente*, à bien y réfléchir, comme s'il supposait d'emblée qu'en acceptant il pourrait la séduire au dessert – qu'elle en eut momentanément le souffle coupé.

Le sourire de M. Grey s'élargit.

— Je vous ai choquée, déclara-t-il en posant sa tasse sur la soucoupe d'un geste sec. Je crains d'être de mauvaise compagnie et c'est pourquoi je me dois de décliner votre offre. Je ne voudrais pas ternir votre haute opinion des gens du « Nord ».

Sur ce, il se leva et s'inclina, démentant ainsi ses propres paroles car ce salut respirait le raffinement, les bonnes manières et une connaissance certaine des subtilités mondaines. Avant qu'elle puisse le lui faire remarquer – pourquoi pas ? Il était intolérablement direct, elle pouvait se permettre de l'être aussi –, il avait tourné les talons, la congédiant d'une phrase assassine :

— Mme Brown vous reconduira, madame.

Il disparut, la laissant perplexe. Devait-elle se sentir offensée ? Ou déterminée à répondre à ce qui ne pouvait être qu'un défi ? Personne ne lui disait non, encore moins les hommes considérés comme étant de mauvaise compagnie.

3

Les pas de Ronson, le majordome, résonnèrent dans l'immense hall d'entrée surmonté d'un dôme en marbre. Ni lui ni le valet de pied ne semblaient surpris par le débraillé de sa tenue, l'absence de cape, de chapeau et de gants, sa disparition de plus de sept heures. Leur indifférence marquée était en soi une remontrance.

— Bonjour, madame, dit-il d'une voix neutre.

Il claqua les talons et s'inclina. Son visage, strié de rides qui se creusaient davantage dès qu'il fronçait les sourcils, semblait avoir été sculpté à la hache. Ce cher Ronson la désapprouvait.

— Je vois que Mlle Mather n'est pas avec vous.

Sa secrétaire ?

— Bien sûr que non.

Mather avait tendance à disparaître dès que des bouteilles d'alcool apparaissaient – et la veille n'avait pas fait exception.

Liza ramassa son courrier sur le plateau d'argent que lui présentait le domestique. Une douzaine d'enveloppes s'y empilaient, dont plusieurs invitations réexpédiées depuis la capitale. Elle avait fermé sa résidence londonienne trois semaines plus tôt après une rencontre désastreuse avec ses avocats. Les créanciers affluaient de partout. Ils semblaient tous de mèche, choqués par la soudaineté et la virulence de la crise. D'instinct elle s'était réfugiée à Havilland Hall, où elle se sentait en sécurité. *Se cacher pour se ressaisir.*

À présent, elle avait une raison de plus d'y prolonger son séjour. À Londres, le beau monde guetterait d'un air narquois ses réactions tandis que Nello courtiserait sa dulcinée sous son nez. Impossible d'y retourner. Pour elle, ce serait un été à la campagne.

Elle s'éclaircit la voix, prit une profonde inspiration dans l'espoir de surmonter un flot de mélancolie. *Cela n'a aucune importance. Je le lui laisse.* Liza savait combien les belles paroles de cet homme étaient vaines. Au début, il lui avait tout promis – la lune, les étoiles, le mariage et l'amour éternel. Au lendemain du décès de sa mère, elle avait voulu y croire, désespérément.

Cependant, veuve depuis peu et ayant découvert à ses dépens combien un mariage pouvait se dégrader rapidement, elle avait été

réticente à s'engager tout de suite. « Accordez-moi un peu de temps », l'avait-elle supplié.

Aujourd'hui, elle ne pouvait que s'en féliciter. Nello n'avait jamais été en quête d'amour mais d'argent.

Elle devrait probablement en faire autant.

Son cœur se serra. Avait-elle le choix ? Son bien-être personnel n'était pas seul à peser dans la balance. Elle devait penser aussi à ceux qui travaillaient sur ses terres (bien que la valeur des récoltes continuât de chuter), à ses employés, aux enfants dont elle finançait les études, à la paroisse, à l'école du village...

Comment une poignée de mauvaises décisions avait-elle suffi à la ruiner ? Les avocats, à qui elle avait demandé pourquoi ils n'avaient pas surveillé les investissements de son mari, lui avaient expliqué que c'était le rôle du comptable. Elle s'en voulait de ne pas s'en être mêlée plus tôt. Mais, franchement, que connaissait-elle en matière d'actions et d'obligations ?

Le silence lui parut tout à coup pesant. Elle leva les yeux. Ronson la fixait en haussant les sourcils.

— Ah, oui ! Vous parliez de Mlle Mather.

— En effet, madame. Mme Hull s'étonnant de votre absence au petit déjeuner, Mlle Mather est partie à votre recherche.

Liza laissa échapper un soupir. Elle avait tancé Mather mille et une fois, mais la pauvre s'affolait pour un rien : à la moindre alerte, elle s'agitait tel un chien flairant un os.

— Vous auriez dû l'en empêcher. Vous saviez bien qu'il n'y avait rien à craindre.

— Certes, reconnut-il. Voulez-vous que j'envoie quelqu'un la chercher ?

— Oui. Dites-lui que je vais très bien. Encore que...

— Elizabeth !

Une femme surgit en haut de l'escalier, les mains pressées sur le cœur. Jane Hull était une toute nouvelle amie, veuve elle aussi, dont Liza avait fait la connaissance en prenant les eaux à Baden-Baden. Ah, quel merveilleux hiver ! À l'époque, elle était loin d'imaginer les problèmes à venir.

— Bonjour ! lança Liza en s'efforçant d'adopter un ton enjoué.

La vue de Jane la rasséra. De l'endroit où se tenait Liza, la jeune femme ressemblait à un ange prêt à prendre son envol. Elle s'habillait toujours en blanc, sa longue chevelure blonde cascading jusqu'à la taille. Liza se réjouissait à l'idée de la présenter à son entourage lors du prochain bal. *En admettant que j'y sois invitée, une fois la nouvelle révélée.* Elle chassa cette pensée en hâte.

— Je ne vous ai pas trop manqué hier soir, j'espère.

— Dieu merci vous êtes rentrée ! s'exclama Jane d'une voix

tremblante.

Ronson ricana tout bas. Liza le gratifia d'un sourire, enchantée de le voir reprendre vie. Il détourna la tête, le bouledogue.

Elle en fut blessée, ce qui était absurde. Après tout, ce n'était qu'un serviteur. Elle leva le menton et lui tourna le dos. Jane se précipita vers elle pour l'étreindre.

— L'avez-vous rattrapé ? chuchota-t-elle à l'oreille de Liza.

Sa joue était douce et fraîche, elle respirait la jeunesse. Elle sentait bon l'eau de rose, le savon et la lavande que les bonnes glissaient dans le linge de maison.

Consciente de dégager des odeurs moins agréables, Liza s'écarta. Du moins, essaya-t-elle. Jane la retint contre elle.

— Venez, murmura-t-elle.

Et posant la main sur sa taille, elle l'entraîna vers l'escalier.

— Racontez-moi tout. Votre femme de chambre affirme que M. Nelson est parti. L'avez-vous jeté dehors ? Ou... avez-vous passé toute la nuit avec lui ? ajouta-t-elle en rougissant.

Liza nourrissait quelques réserves à l'égard de ses manières d'ingénue, qu'elle jugeait désuètes.

— Ni l'un ni l'autre.

Après leur dispute dans le salon, Nello s'en était allé, tout simplement. Il avait franchi le seuil de la demeure sans un regard en arrière. Cet homme avait une pierre à la place du cœur.

Quant à elle, elle se rappelait à peine sa course folle à travers le bois. S'était-elle arrêtée au bord du lac ? Probablement. Le regard rivé sur la lune, elle avait dû penser à sa mère en sanglotant à s'en déchirer la gorge. Ensuite... ensuite, elle s'était retrouvée, Dieu sait comment, dans le jardin de M. Grey.

Un frisson la parcourut. Parfois, elle s'effrayait elle-même.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Jane tandis qu'elles atteignaient le palier. Vous paraissez...

Liza ne tenait pas à entendre la suite.

— En fait, j'ai rencontré un homme, la coupa-t-elle.

Elle regretta instantanément sa confession, car l'image du médecin lui revint, déclenchant une sorte de palpitation intérieure en écho à l'attirance qu'il exerçait sur elle – une sensation qui semblait encore plus étrange et embarrassante dans le cadre élégant de sa vaste demeure. Un médecin de campagne. Affreusement mal habillé. Et qui, de surcroît, avait refusé son invitation à dîner !

— Oh ! s'écria Jane en battant des mains. Racontez-moi ! Qui est-ce ? Est-il déjà amoureux de vous ?

Liza s'obligea à hausser les épaules.

— Tout le contraire.

Jane fit la grimace.

— Dans ce cas, il doit être en argile.

— Arrogant, plutôt. Très imbu de sa personne. Quant à Nello, je suppose qu'il a réussi à monter dans le dernier train pour Londres. Bon débarras.

— Juste ciel ! s'écria Jane, ses yeux bleus emplis de curiosité. Quelle véhémence !

— Oui, marmonna Liza.

Tout à coup, le monde entier l'agaçait.

— J'en ai fini avec lui.

— Vraiment ?

Jane semblait dubitative et Liza en fut vexée.

— Vous devez être épuisée. Nous allons demander que l'on prépare un bain chaud. Nous boirons un bon thé et... Aurai-je droit à l'histoire entière ? À propos de cet arrogant polisson ?

Elles pénétrèrent dans les appartements de Liza. Jane la lâcha pour s'affairer devant un plateau généreusement garni dont la vue prit Liza de court. Son amie l'avait-elle attendue ici ? Dans ses quartiers privés ?

L'intéressée leva les yeux.

— Je vous ai aperçue par la fenêtre de la galerie. Vous remontiez du lac. J'ai pensé que vous aimeriez boire votre thé en paix. Cela ne vous ennuie pas, j'espère ?

— Non, non, pas du tout. Comme c'est gentil à vous, ma chère.

Liza s'assit à la table, poussée contre la fenêtre pour profiter de la vue sur le parc. Par temps clair, on apercevait la côte.

Elle fixa les yeux sur les eaux étincelantes au loin et laissa échapper un soupir. Peut-être était-il temps d'entreprendre un grand voyage. Où irait-elle ? En Amérique ? Les millionnaires y abondaient. Si elle comptait faire cela – elle n'avait pas vraiment le choix –, un mari américain en vaudrait bien un autre. Depuis l'autre côté de l'Atlantique, il aurait du mal à s'immiscer dans ses comptes. La clé consisterait à le séduire avant qu'il ne découvre la vérité.

Quelle idiote elle avait été de la dévoiler à Nello. S'il ne tenait pas sa langue, elle était condamnée.

— Dites-moi, reprit Jane en remplissant les tasses. Qui est ce mystérieux personnage ?

— Oh, un simple médecin ! Un nouveau venu dans la région.

Jane opina avant de se diriger vers la coiffeuse pour s'emparer d'une carafe en cristal. Elle versa une dose de whisky dans la tasse fumante destinée à Liza.

— Pour atténuer votre migraine, précisa-t-elle. Il est donc marié ?

— Non, répondit Liza avant de goûter son thé. Merci infiniment, ma chère.

— Quel âge a-t-il ?

— La trentaine, je pense.

— Ah ! Il est vieux, alors.

Sans doute ignorait-elle l'âge de son hôtesse. Il n'empêche que c'était agaçant.

Mariée à dix-neuf ans, Jane s'était retrouvée veuve l'année passée, à trente-deux ans. Tous les maris n'avaient pas la bonne grâce de mourir aussi vite. Certains d'entre eux monopolisaient leur épouse pendant des années sans pour autant manifester le moindre intérêt à leur égard, au lit ou ailleurs.

Celui de Liza avait emprunté une voie différente. Il n'avait eu de cesse de la tourmenter. *Ne faites pas ceci, ne faites pas cela. C'est honteux, vulgaire...* Son successeur devrait se montrer plus supportable.

Liza but une longue gorgée de thé – qu'elle ne suçrait pas par goût mais pour garder la ligne. Jane avait pris l'habitude de s'en priver elle aussi, bien qu'elle fût plus grande que Liza et mince comme un fil.

— En effet, on peut sans doute qualifier de vieux un homme de plus de trente ans.

« Suis-je vieille, désormais ? » s'interrogea-t-elle. Car si un homme était considéré comme vieux après trente ans, une femme de trente-deux ans n'était-elle pas un dinosaure ?

Cette notion l'inquiéta. Elle devait se trouver un mari au plus vite, avant que la nouvelle de sa situation ne soit rendue publique. Avant de paraître son âge.

— Est-il beau malgré tout ? insista Jane.

Elle semblait un peu trop intéressée. Une vision traversa l'esprit de Liza : Jane, blonde, les yeux bleus comme une poupée de porcelaine, se rendant au cottage du médecin, et le séduisant d'emblée avec son teint d'albâtre et ses robes virginales.

— Quelle importance ? Les médecins de campagne sont à peu près aussi épousables que... qu'un meuble.

— C'est indispensable si vous voulez le mettre à genoux. S'il est laid, vous devrez flatter son intelligence car jamais il ne croira que vous daignez le remarquer pour autre chose. S'il a un physique passable, vous n'aurez qu'à l'ensorceler, puis lui briser le cœur.

Liza posa sa tasse en riant.

— Dieu du ciel, votre analyse est d'une froideur !

Cependant, Jane venait d'apaiser sa vanité en sous-entendant qu'elle était encore capable de briser des cœurs.

— Ne serait-il pas plus gentil de l'ignorer totalement ?

— Il vous a offensée. Alors dites-moi, est-il beau ou pas ?

Liza étudia son amie. Elle avait la curieuse impression de se revoir dix ans plus tôt, la peau lisse, le regard vif où se lisait une ambition sans fard et une absence totale de doutes. La décennie à

venir, celle qu'elle-même avait gâchée, serait pour Jane Hull celle des grandes satisfactions. Elle apprendrait la générosité. Ayant goûté à l'échec, elle développerait de la compassion envers les moins chanceux qu'elle. Elle avait la beauté, l'éducation, et Liza, le meilleur des droits d'entrée dans la bonne société. Munie de tous ces atouts, comment ne trouverait-elle pas l'amour ?

Peut-être était-ce ainsi que Liza aurait considéré une petite sœur : avec espoir, impatience et envie de la protéger. Elle prit la main de Jane.

— Ma chérie, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

Jane arrondit les yeux.

— Bien sûr, ma chère Liza !

— Dans ce cas, permettez-moi de me consacrer à votre bonheur.

Elle avait saboté sa dernière chance d'être heureuse. Elle ferait en sorte d'aider Jane à l'être.

— Quant au docteur, reprit-elle, non, il n'est pas beau. Le pauvre, laissons-le tranquille.

Jane parut vaguement déçue.

— Vous n'avez donc pas l'intention de lui briser le cœur ?

— Oh, je n'ai pas dit cela !

Liza lâcha la main de Jane et reprit sa tasse. Ce thé « corsé » avait des effets miraculeux sur sa migraine.

— Tout dépendra de mon degré d'ennui.

Si trois mois plus tôt l'on avait annoncé à Michael que bientôt son plus fidèle compagnon serait un vicaire, il se serait étranglé de rire ou aurait prédit la fin du monde. La religion, ainsi que toute autre forme de convenances surannées, était l'affaire des fils premiers-nés, qui avaient les moyens de s'offrir ce genre de nobles luxes. Pourtant, il était bel et bien là, à boire une chope au pub du village avec un membre du clergé.

Lawrence Pershall était de ces hommes rares qui embrassaient la religion par foi plutôt que pour des raisons financières. Dieu ne figurait pourtant guère dans leurs conversations, qui tournaient le plus souvent autour de la politique et du sport, comme maintenant. Tous deux étaient passionnés par les courses de chevaux, un intérêt sans doute renforcé par le fait que ni l'un ni l'autre n'avait les moyens de miser. Tous deux étaient d'avis (entre eux, car ils n'étaient pas suicidaires) que le rugby valait largement le cricket. Leurs opinions concordaient aussi en ce qui concernait l'Empire. La question irlandaise était devenue un véritable fardeau et le mieux serait de s'en débarrasser en accordant son indépendance à cette nation. Nonobstant, l'armée était une institution remarquable.

— La servir était ma vocation première, avoua Pershall tandis qu'ils émergeaient du bar dans la lumière aveuglante du jour. À quatorze ans, j'étais convaincu que je serais un jour général.

— Je me rappelle avoir traversé une phase semblable, admit Michael.

Rien de tel que la perspective de manier les armes pour remonter le moral d'un enfant qui rêvait de vengeance. Seulement, comme l'avait souligné Alastair, les duels étaient interdits depuis des décennies et le combat aurait été déséquilibré, leur père ayant été autrefois un tireur d'élite.

— Qu'est-ce qui vous en a empêché ?

Michael haussa les épaules.

— J'ai choisi de sauver des vies plutôt que de les supprimer.

En outre, sa tentative d'entrer dans l'infanterie avait échoué, suite à une intervention d'Alastair. En guise de compensation, son frère lui

avait proposé de rejoindre la Garde à cheval, un régiment qui s'éloignait rarement du palais de Buckingham. Michael avait refusé.

Qu'il était difficile de se construire dans l'ombre d'un aîné qui vous achetait sans cesse vos succès. Durant toutes ses études universitaires et un peu après, Michael s'était irrité des attentions de son aîné. Avec l'âge, il s'était calmé. Lorsqu'ils étaient enfants, Alastair avait endossé les rôles de père et de mère tout à la fois, protégeant Michael des excès de leurs parents. Une habitude à ce point ancrée était difficile à rompre.

Jusqu'à une époque récente, Michael l'avait laissé agir à sa guise.

— C'est une chance pour nous deux, commenta Pershall. Si nous étions entrés dans l'armée, nous aurions probablement succombé à la dysenterie dès la première semaine.

Michael s'esclaffa.

— Et de quel droit me plaindrais-je ? ajouta le vicaire. Je me suis retrouvé dans un village magnifique.

Michael suivit le regard de Pershall. Bosbrea était accroché à une colline calcaire en pente douce. Les façades colorées des boutiques et les cottages fleuris se serraient de part et d'autre de la rue principale, qui menait au vieux cairn, un amas de pierres marquant le sommet de Bosbrea Hill. Dans la direction opposée, la voie pavée descendait jusqu'au Cuby, un petit torrent dont les eaux impétueuses étincelaient sous le soleil de midi.

— Très pittoresque, en effet, concéda Michael.

La beauté du panorama lui donnait des fourmis dans les jambes. Il avait l'impression d'étouffer. Sa vie était ailleurs, parmi des gens qui dépendaient de lui parce qu'ils n'avaient personne d'autre vers qui se tourner. Alastair avait beau financer l'hôpital, c'était Michael qui soignait les malades et concevait les protocoles grâce auxquels l'établissement pouvait se vanter d'avoir le taux de mortalité le plus bas du pays.

Londres lui manquait terriblement. Ici, l'air était trop pur, les résidents en trop bonne santé, le temps trop long. Il connaissait suffisamment bien Alastair pour savoir que ce dernier finirait par se ressaisir mais l'attente devenait pénible.

Une frontière avait été franchie, que Michael ne pouvait tolérer.

— Avez-vous pris des nouvelles de votre frère ? s'enquit Pershall comme s'il avait deviné ses pensées.

Michael secoua la tête. Pershall connaissait les grandes lignes de l'histoire : une violente querelle, une exigence inacceptable, pas d'autre choix que de se réfugier le plus loin possible de l'influence du duc. Une influence dont il ignorait jusqu'où elle s'étendait

— Cela n'aurait servi à rien. S'il veut une réconciliation, à lui de venir à moi.

Pershall écarquilla les yeux.

— La situation est si grave que cela ?

Excellente question. Michael doutait qu'Alastair mette sa menace à exécution. Tout au long des épreuves infligées par leurs parents, les liaisons, les dépositions, le divorce sordide qui avait tenu le public en haleine pendant des mois, il avait été là pour lui. Un rocher dans un océan en furie. Depuis un an, Michael avait déployé d'énormes efforts pour lui rendre la pareille. S'il se cachait maintenant, c'était pour le bien de son aîné. Tôt ou tard, Alastair le comprendrait. Il ne trahirait pas la confiance qui les unissait.

Le cas échéant...

Tant qu'elle était mue par l'amour, l'ingérence était supportable. Mais fermer l'hôpital ne serait rien d'autre qu'un acte de pure méchanceté.

Michael songea avec effroi qu'il se pourrait qu'il ne le lui pardonne jamais.

— Disons qu'il ne mérite pas le prix de l'affabilité, répondit-il.

Le vicaire ricana.

— Contrairement à vous ?

Michael ébaucha un sourire. Il s'apprêtait à lui répondre quand un cri retentit.

— Hou-hou ! Monsieur Grey !

La voix distinguée le prit de court. Il s'immobilisa et pivota sur lui-même, craignant d'avoir été découvert. Ces élans d'inquiétude avaient une fâcheuse tendance à se multiplier ces jours-ci.

Celle qui l'avait interpellé n'était autre que sa visiteuse indésirable de la semaine précédente. Un sentiment de malaise l'envahit. Mme Chudderley était une ensorceleuse, aussi tentante qu'une tarte oubliée sur le rebord d'une fenêtre en période de famine. Lorsqu'il s'était occupé de ses bras égratignés, il avait eu un mal fou à se retenir de les nettoyer à coups de langue.

Pas très hygiénique. Il avait opté pour l'antiseptique.

— Une vision céleste, souffla Pershall. Aphrodite surgie des eaux.

Michael lui jeta un coup d'œil désabusé.

— Un paradis indigne de l'Église, railla-t-il. Un homme de Dieu est autorisé à s'attarder sur une telle vision ?

Pershall s'esclaffa.

— Je ne suis pas encore mort, monsieur Grey.

Gracieuse et ondoyante, Mme Chudderley les rejoignit. Elle arborait une robe à tournure de couleur pêche, une tenue insolite pour une expédition dans les ruelles poussiéreuses d'un village. Une bonne la suivait – une grande rousse, essoufflée et visiblement courroucée –, tenant un panier d'une main et maintenant une ombrelle au-dessus de la tête de sa maîtresse de l'autre. Cet accessoire extravagant, trop fin

pour la protéger convenablement du soleil, était orné sur son pourtour de rubans flottants assortis aux jupes de Mme Chudderley.

Michael salua d'un signe de tête la servante harassée, puis s'inclina devant la veuve. Une pique légère, mais qui fut loin d'échapper à l'intéressée à en juger par la manière dont elle se raidit brièvement avant de le gratifier d'un sourire.

Malgré lui, son cœur fit un bond. Bon sang ! Si seulement les voiles pouvaient redevenir à la mode ! Une semaine plus tôt, quand elle avait enfin ouvert les yeux, il avait reçu un choc en découvrant ses iris d'un mystérieux vert jade, alors qu'il les avait imaginés aussi foncés que ses cheveux.

À présent, il était tout aussi surpris de se rendre compte que leur splendeur n'était en rien le fruit de son imagination.

Il retint son souffle et ses intentions. Elle ne saurait jamais combien elle l'avait humilié dans son salon, quelques jours auparavant. Chacun de ses gestes l'avait enveloppé d'une chaleur délicatement parfumée, le mettant en émoi. Quand Mme Brown lui avait enfin tendu cette fichue tasse de thé, ses mains tremblaient.

Ce n'était pas la première fois qu'il se voyait ainsi la proie d'une attirance instantanée. Mais ce n'était jamais arrivé avec une patiente. La vie à la campagne ne lui convenait décidément pas.

— Madame Chudderley, dit-il enfin. Je vous souhaite le bonjour.

Elle lui rendit gracieusement la politesse, puis le surprit en se tournant brusquement vers le vicaire.

— Toutes les bêtes sont-elles comptabilisées ?

Une brise douce les caressa, soulevant les volants de son décolleté et offrant un bref aperçu de sa poitrine satinée. Michael enfonça l'ongle de son index dans le gras de son pouce avec une force sauvage. Une distraction de courte durée mais efficace.

— Absolument, répliqua Pershall. Et j'ai déjà une douzaine de demandes pour les tartes. Les cuisines de Havilland Hall s'affairent à nous préparer d'exquises gourmandises pour notre petite kermesse qui se tiendra demain à l'école.

Michael sursauta en se rendant compte que cette explication lui était destinée.

— Ah, oui ?

— Oui. Leurs tartes aux fraises sont renommées dans le comté. À raison.

— M. Grey le saurait s'il avait accepté mon invitation à dîner, observa Mme Chudderley d'un ton léger. Peut-être réussirez-vous à l'en convaincre, monsieur.

Devant le regard interrogateur de Pershall, Michael sentit sa nuque s'échauffer.

— La table de Mme Chudderley est sans conteste l'une des

meilleures de la région, assura le vicaire. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai dégusté la caille la plus succulente que j'aie jamais goûtée.

De mieux en mieux. Voilà qu'un homme de Dieu le poussait à accepter une invitation qui ne pouvait se terminer que d'une seule manière : Michael dévorant son hôtesse. Il y avait beaucoup réfléchi, ces dernières nuits. Il savait exactement comment il s'y prendrait. Il commencerait par ses doigts, les aspirant l'un après l'autre entre ses lèvres...

— J'avais aussi convié M. Grey, précisa la veuve, l'air taquin. Hélas, je crains qu'il n'ait refusé par peur de mettre son âme en péril ! Vous qui êtes un expert en la matière, vous pourriez le conseiller, monsieur Pershall.

— Ah, mais cela ne m'est jamais venu à l'esprit ! se défendit Michael, d'un ton grave et charmeur qui le révolta.

S'il voulait susciter l'intérêt d'une femme, un frère cadet doté d'un nez proéminent se devait de perfectionner ses dons en matière de séduction. En d'autres circonstances, il aurait déployé tous ses efforts pour captiver celle-ci.

Malheureusement, sa situation actuelle l'en empêchait. Il fronça les sourcils, intrigué. Il comprenait mal l'intérêt qu'elle lui portait. Elle n'était pas du genre à s'éprendre d'un banal médecin de campagne.

Conscient d'avoir éveillé la curiosité de Pershall, il s'inclina de nouveau.

— Madame, comme je vous l'ai déjà dit, ma seule crainte était de passer pour un rabat-joie.

— Je doute que vous soyez un rabat-joie, rétorqua-t-elle.

Dans le silence qui suivit, elle laissa échapper un rire avant de pivoter vers sa bonne pour récupérer son ombrelle.

— Mather, je sais que vous avez à faire au village. Donnez-moi ce panier. Je n'ai plus besoin de vous.

— Entendu.

La grande rousse s'exécuta et tourna les talons.

La brutalité de son départ ne surprit pas uniquement Michael.

— Drôle de fille, murmura Mme Chudderley, davantage amusée qu'agacée. Monsieur Pershall, vous aurez de mes nouvelles demain matin. J'ai prévu d'envoyer les fleurs et je ne sais quoi d'autre à 10 heures.

— Merci. Mais permettez-moi de vous dire, madame, combien j'espère vous compter parmi nous un prochain dimanche. Votre présence nous manque.

— Oh ! Un de ces jours, la pécheresse rejoindra son troupeau, promit-elle. Vous pourrez alors me remettre dans le droit chemin autant que vous le souhaiterez. Monsieur Grey, voulez-vous faire

quelques pas avec moi ?

Très mauvaise idée. Il jeta un coup d'œil à Pershall, qui rayonnait comme un gamin dont les joues viendraient d'être pincées par la fille la plus plantureuse de la laiterie. Il ne lui serait d'aucun secours.

— À vrai dire, mes patients doivent m'attendre...

— Justement, l'interrompt-elle. Le fils Broward est souffrant. Je suis sûre que ses parents seraient rassurés d'avoir un avis professionnel.

Il l'observa un moment, soupçonneux. Serait-ce un piège ? Elle affichait un sourire si éclatant et si innocent qu'il n'osa pas refuser. Du reste, l'éthique le lui interdisait. La santé des enfants passait avant l'évitement du badinage et la préservation de sa vertu.

Il prit une profonde inspiration. La retenue : il allait devoir s'y exercer. C'était aussi nouveau pour lui que ce maudit air pur.

— Bien sûr. Je l'examinerai avec plaisir.

— Merveilleux !

Elle lui fourra le panier dans les bras et s'éloigna aussitôt. La robe mousseuse transformait sa démarche en une sorte de... dandinement. La brise se leva de nouveau et le cerveau enfiévré de Michael crut déceler la courbe d'une hanche et d'une cuisse galbées.

La chasteté le tuerait bien avant qu'Alastair ne vienne à la rescousse.

Le jeune Daniel avait encore un peu de fièvre, mais Michael jugea raisonnable de le déclarer en voie de rétablissement, surtout après l'avoir vu se ruer avec appétit sur le panier rempli de petits pots de crème apporté par Mme Chudderley. Mme Broward, visiblement en fin de grossesse, insista pour leur offrir un thé. Une demi-heure et deux pots de crème plus tard, Michael cherchait en vain à dissimuler son inconfort, dû à une chaise conçue pour un homme nettement plus petit que lui.

À moins que son malaise ne provienne de la lente dissolution de ses défenses face à la jolie veuve. Les dames patronnesses ne l'impressionnaient pas. Trop souvent, leurs bonnes intentions étaient amoindries par leur dédain évident pour les objets de leur compassion. Toutefois, Mme Chudderley semblait très à l'aise et son attitude favorisait une ambiance de convivialité informelle. Mme Broward, une main sur son ventre arrondi, lui demanda si elle avait des prénoms à lui suggérer. La jeune demoiselle Broward sollicita son opinion sur la toute dernière mode londonienne. D'autres, plus petits, venaient à intervalles réguliers tirer sur ses jupes. En entendant le son distinctif du tissu qui se déchirait, Mme Broward poussa un cri. Mme Chudderley se mit à rire.

À l'évidence, ce n'était pas la première fois qu'elle leur rendait visite. Ce ne serait pas non plus la dernière, si l'on se fiait aux invitations qui furent lancées au moment de se quitter, la veuve promettant de revenir sitôt après la naissance du bébé.

— Eh bien, lâcha-t-il, une fois dehors.

Ainsi, elle appréciait la compagnie des fermiers. Il ne l'en admirait que davantage. Peu importait. Sa situation l'obligeait à prendre congé au plus vite.

— Je dois aller m'occuper de mes autres patients. Je vous souhaite une agréable fin de journée.

Occupée à démêler les rubans de son ombrelle, Mme Chudderley lui coula un regard oblique.

— Vous partez déjà ?

Il hésita.

— Tous ces rubans servent-ils à quelque chose ?

— Oui, répliqua-t-elle. À faire joli.

Ils n'étaient donc pas indispensables. Ses yeux extraordinaires, d'un vert si pâle et légèrement en amande, suffisaient. Ils évoquaient ceux de ces statues de chats dans l'aile égyptienne du British Museum. Des yeux emplis de tristesse.

Il se rappela soudain ses larmes, la semaine passée. Quel événement, ou qui, en était la cause ?

« Mêle-toi de tes affaires », s'ordonna-t-il.

Après avoir secoué une dernière fois l'ombrelle, Mme Chudderley s'éloigna sans un regard en arrière, partant du principe, comme la plupart des belles femmes, qu'il allait la suivre.

Leurs destinations respectives se trouvaient dans la même direction. Incapable d'inventer un prétexte pour regagner le village, il prit sur lui et lui emboîta le pas.

— Vous semblez bien connaître les Broward.

Il s'en étonnait. Le plus souvent, les membres de la petite noblesse campagnarde cherchaient plutôt à se distinguer de leurs métayers.

— En effet, confirma-t-elle. Je finance la scolarité de leurs fils aînés. Deux garçons brillants ; l'un est à Harrington, l'autre à l'université à Londres. Je connais Mary et Thomas – M. et Mme Broward – depuis l'enfance.

— J'en déduis que vous avez grandi dans le comté.

— J'y passais tous les hivers. Vous l'ignoriez ? Et moi qui étais convaincue d'être au centre de toutes les conversations à Bosbrea.

Son sourire contrit conféra un zeste d'autodérision à sa remarque, ce qui plut beaucoup à Michael.

— Sans blague ? ironisa-t-il malgré lui.

En guise de récompense, il eut droit à un battement de cils.

— Comme vous êtes aimable. En fait, je suis apparentée aux Broward par ma mère. Mon père a acheté Havilland Hall pour l'empêcher de sombrer dans la mélancolie.

Une mésalliance, donc. Qu'elle divulgue cette information avec une telle nonchalance le surprit.

— Je vois.

Elle haussa un sourcil.

— Je n'en doute pas. Pour Père, bien sûr, ce n'était pas le plus glorieux des mariages. Sa famille était fort mécontente. Mais, ajouta-t-elle avec un demi-sourire, mes parents s'aimaient passionnément. Au bout du compte, ils ont rallié à leur cause même les plus réticents de leurs proches.

Le cynique en lui en doutait. C'était cependant une bonne histoire à colporter.

— Ainsi, vous êtes liée à certains de vos locataires. Cela doit être compliqué.

— Cela pourrait l'être si leur propriétaire se montre injuste, convint-elle avec une pointe de réticence.

À son tour, il fut légèrement irrité par le sous-entendu fortuit : à savoir, que ses propres parents avaient pu se comporter injustement avec leurs employés. Évidemment, elle ignorait d'où il venait. À ses yeux, il n'était qu'un simple médecin. Il n'empêche...

— L'effondrement du prix des récoltes rend les économies nécessaires, ce qui peut causer une tension entre ceux qui possèdent les terres et ceux qui les cultivent.

Elle eut un petit rire.

— Vous parlez comme un professeur d'université.

Faux. Il avait parlé comme *Alastair* !

— Dieu m'en préserve, madame Chudderley.

— Ou... comme un homme ayant eu l'occasion de gérer un domaine ? s'enquit-elle.

Comme il ne répondait pas, elle enchaîna :

— Dans le Nord, bien sûr.

Ah ! Il sourit. Visiblement, son silence l'avait piquée au vif.

— Vous avez une mémoire admirable. Dans le Nord, évidemment.

— J'ai l'impression que vous me taquinez.

— C'est bien possible.

Ravi de la voir rougir, il arqua un sourcil. Il était incroyablement facile de la contrarier, découvrait-il, surpris.

— Vous me fixez, lui fit-elle remarquer d'un ton acerbe.

— Vous devez pourtant y être habituée.

— Je suis habituée à toutes sortes de choses, rétorqua-t-elle sans feindre de jouer les modestes. Les conversations polies, par exemple,

qui commencent généralement par une discussion franche sur ses origines. Mais peut-être ces subtilités sont-elles de mise uniquement dans le sud du pays. Je vous laisse le soin de m'éclairer.

Dieu qu'elle était habile. S'il se rappelait vaguement des rumeurs concernant ses frasques, personne n'avait vanté sa vivacité d'esprit. Une injustice assez typique.

— Il est vrai que nous autres habitants du Nord avons la réputation d'être des sauvages taciturnes. Mais je vous assure que nous avons renoncé à la plupart de nos coutumes les plus grossières dès la chute des Pictes. Vous n'avez rien à craindre de moi.

— Oh, je ne vous prends pas pour un sauvage ! répliqua-t-elle, suave. Au contraire, vous me paraissez un spécimen très évolué, un homme qui préfère les sujets dont il peut s'exclure. Ma foi, je crois bien n'avoir encore jamais rencontré un phénomène de votre espèce.

Il rit. La vérité, c'était qu'il avait un mal fou à tenir sa langue car son instinct masculin, sous le regard d'une femme comme celle-ci, l'incitait plus volontiers à babiller comme une pie de peur qu'elle ne se désintéresse de lui.

Elle était d'une beauté à couper le souffle. Jusqu'où était-elle capable de s'abandonner ? Il l'imagina brièvement en train de danser sur une table, uniquement vêtue d'un rang de perles noires. Hélas, c'était un peu trop « parisien », même pour elle.

— Vous me trouvez amusante ? lui demanda-t-elle, et cette idée parut lui plaire.

— Je vous trouve persévérante, surtout face à un rustre nordique tel que moi.

Elle fronça le nez.

— Vous êtes moins rustique que vous ne le prétendez. Votre attitude respire la bonne éducation et votre démarche suggère une vie sportive. Seriez-vous amateur de cricket ?

— De rugby, répondit-il sans réfléchir.

— Ah !

Elle semblait satisfaite. Elle pouvait l'être. Le rugby était le plus souvent pratiqué sur les terrains des écoles privées. Il ne s'était pas trahi pour autant.

— C'est un jeu très populaire dans le Nord, crut-il bon de préciser. M. Pershall y a joué aussi dans sa jeunesse.

— Je n'en doute pas. Toutefois... oui, pour un rustre, je vous trouve étonnamment raffiné. Vos vêtements, en revanche...

Elle secoua la tête.

— Vous êtes au courant, j'espère, que nous avons un excellent tailleur à Bosbrea. Vous venez de faire la connaissance de son épouse en la personne de Mme Broward.

Il éclata d'un rire sonore, incapable de se retenir.

— Une femme qui n'hésite pas à dire ce qu'elle pense ! Madame Chudderley, si j'appartiens à une espèce rare, la vôtre l'est encore plus.

Elle lui offrit un sourire éclatant.

— Dans ce cas, nous formons une bonne équipe. Bien que vous soyez déterminé à demeurer un mystère, alors que je suis un livre ouvert.

Tous ces mensonges le mettaient mal à l'aise. Il ne se sentait pas exactement coupable. Il avait endossé le rôle du banal M. Grey pour le bien de son frère. S'il se présentait sous son véritable nom, tôt ou tard Londres apprendrait que le frère du duc de Marwick avait abandonné son hôpital pour vivre en Cornouailles. Les spéculations quant à la cause de cet exil iraient bon train. Il voulait éviter qu'Alastair ne devienne la cible de ragots à moins que celui-ci ne lui laisse plus le choix. D'ailleurs, susciter de tels commérages ne servirait qu'à gâcher les seules armes dont il disposait dans ce petit jeu stupide auquel ils s'adonnaient.

Mais des motifs solides ne suffisaient pas à sa tranquillité d'esprit. Sa place était à Londres et cette situation était d'une absurdité sans nom.

— Au contraire, argua-t-il, je suis tel que vous me voyez. Les seuls mystères de mon existence sont d'ordre médical. J'en ai expérimenté un tout nouveau la semaine dernière, mais depuis, mes rosiers me déçoivent.

Il s'attendait à une repartie cinglante née de l'embarras. Au lieu de quoi elle le dévisagea d'un air surpris avant de s'esclaffer. Il retint son souffle, sidéré par ce rire des plus inattendus. Ni courtois ni maîtrisé, encore moins étouffé derrière une paume délicate comme il était de mise dans la bonne société, celui-ci était fort, franc, pas le moins du monde timide. Elle riait comme une serveuse de bar, avec tout son corps.

Au fond, peut-être avait-elle l'âme d'une Parisienne.

L'espace d'un instant, il s'autorisa à ressentir les effets de cette possibilité : l'assaut brûlant du désir, le vertige émerveillé. Se promener sous le soleil en compagnie d'une superbe femme qui l'observait comme s'il était le rébus le plus compliqué qu'elle eût jamais eu à déchiffrer, puis éclatait de rire comme si personne ne pouvait l'amuser davantage...

Il se ressaisit. Sa nature romantique lui avait attiré assez d'ennuis pour une vie entière. La perfection, décidait-il toujours au bout de cinq minutes de conversation, pour conclure inévitablement, entre quatre et six semaines plus tard, que perfection rimait avec désastre.

De surcroît, elle ne savait rien de lui. D'une nature badine et séductrice, elle se serait probablement comportée de la même façon

avec le plus modeste des travailleurs. Il le comprenait et l'approuvait. Mme Chudderley n'était pas prétentieuse. C'était une hédoniste.

— Avez-vous vraiment d'autres patients à voir ? s'enquit-elle. Sinon, je pourrais vous faire visiter les environs.

Michael maudit intérieurement son sort. À un autre moment, en un autre lieu, il aurait accepté avec joie de la divertir.

— En fait...

— Être vu en ma compagnie ne pourra que vous servir. À supposer que vous vouliez asseoir votre réputation dans la région, bien sûr. Les gens d'ici sont plutôt enclins à se méfier d'un étranger, si grand soit son savoir médical.

— Je vous suis sincèrement reconnaissant de votre généreuse proposition. Cependant...

— Quant à moi, j'ai envie de vous montrer l'un de mes endroits préférés, insista-t-elle. Il fait si beau.

Sa gaieté et son insouciance étaient contagieuses. Il se sentit jeune tout à coup, et se rendit compte qu'il souriait.

Après tout, pourquoi pas ? Il s'ennuyait. Il n'avait ni assez de malades ni assez de livres pour occuper son temps. Il n'avait pas à faire semblant de l'apprécier. Prolonger ce moment le guérirait sûrement de son intérêt croissant à son endroit.

En outre, l'offenser serait une erreur. Si la citoyenne la plus célèbre de Bosbrea se mettait en tête de salir son nom, aucun patient ne s'adresserait à lui. Ce serait une catastrophe.

Bien sûr, tout cela était d'une logique irréfutable et pas du tout intéressé.

— Entendu, s'entendit-il répondre. Si ce n'est pas trop loin.

— C'est tout près.

Ils avancèrent côte à côte, dépassèrent les dernières maisons du village.

— Ma propriété part de cette haie. Près de deux cents hectares, désormais tous à moi.

Décelait-il une pointe de tristesse dans ses paroles ?

— Vous n'avez ni frères ni sœurs ?

— Pas de frères, vous voulez dire, rétorqua-t-elle en lui jetant un regard appuyé. Non, j'étais fille unique. Là encore, ma mère a déçu la famille de mon père, mais celui-ci ne s'en est jamais plaint. Il m'a beaucoup gâtée, presque autant qu'elle.

Sans doute enjolivait-elle le mariage de ses parents. À cette pensée, il éprouva un flot d'émotion, un mélange d'incrédulité et de nostalgie. Enfant, en vacances chez des amis, il avait toujours été stupéfait de voir les parents de ces derniers échanger des regards ou s'effleurer furtivement. Quelle chose étrange et magique qu'un couple heureux !

— Si je comprends bien, ce fut une romance exceptionnelle, risqua-t-il.

— Bien sûr ! Mais je manque sûrement d'objectivité. La plupart des enfants idéalisent leurs parents, je suppose. Les vôtres devaient être parfaits, eux aussi.

Tant de naïveté le déconcertait.

— C'est mon frère qui m'a élevé.

Elle se rembrunit.

— Je suis désolée. C'est affreux.

Il en déduisit qu'elle le croyait orphelin. Il ne pouvait en aucun cas autoriser un tel malentendu.

— Mes parents avaient... d'autres soucis.

Empêtrés dans leur petite guerre privée, ils avaient peu de temps à consacrer à leurs enfants, sauf à les utiliser comme pions.

— Ils brillaient surtout par leur absence. Mon frère a veillé sur...

Sa sécurité ? Sa santé mentale ?

— ... sur moi.

Elle plissa imperceptiblement le front.

— Je vois. Enfin... qui sait, monsieur ? Peut-être n'en êtes-vous que meilleur. Je me dis souvent qu'un mariage parfait est un exemple détestable à infliger à un enfant.

Ce devait être une plaisanterie.

— Au contraire, je trouve cela merveilleux.

— Pour les époux, sans aucun doute. Mais imaginez un peu les attentes que cela crée. L'amour fou, pour toujours. Une fillette élevée dans ce contexte de conte de fées ne peut qu'entretenir les espoirs les plus extravagants.

Cette remarque le surprit, quoique brièvement. Au cours des deux derniers mois, il s'était rendu compte que cette sorte d'intimité naissait dès lors que les gens ne voyaient en lui qu'un médecin de campagne. Là où sa réputation ne le précédait pas, les amitiés sincères semblaient proliférer.

— Quel cynisme, répliqua-t-il. Vous êtes trop jeune pour être aussi avisée.

— Gardez vos flatteries pour vous, monsieur. N'oubliez pas que je suis veuve.

Il ouvrit la bouche, marqua une pause. Était-ce une invitation à l'interroger sur son mariage ?

Le cas échéant... Seigneur. Sa curiosité prit des proportions... « Pourquoi vous cachez-vous ici en pleine campagne ? » eut-il envie de lui demander. Elle était la coqueluche de Londres. Son visage apparaissait dans toutes les vitrines. La bonne société se jetterait à ses pieds pour peu qu'elle daigne l'honorer de sa présence.

Quel dommage que leurs chemins ne se soient pas croisés plus

tôt. Il l'aurait abordée ouvertement, sans dissimuler ses intentions. Ses liaisons ne dureraient jamais au-delà de quelques semaines, mais avec elle, il aurait peut-être fait une exception. La plupart des beautés londoniennes cultivaient un petit air réservé ou, à l'inverse, une sensualité débordante qui transformait chacune de leurs paroles en une supplique voilée. Le charme de Mme Chudderley allait de pair avec sa franchise. Une franchise délicieusement... rafraîchissante.

Ajoutée à une absence totale de timidité, son honnêteté serait un atout dans leurs ébats. « Dites-moi ce que vous aimez », proposerait-il. « Montrez-le-moi », répondrait-elle.

— Je vous ai choqué ?

Cette question l'amusa. Elle ignorait où il laissait ses pensées l'entraîner.

— Pas du tout.

Attention, mon vieux. Tu n'es pas libre de succomber à la tentation en ce moment. Dans sa robe pêche, elle se découpait telle une fleur épanouie sur fond de collines verdoyantes. Comment entretenir une amitié avec elle sans céder à ses plus bas instincts ?

Il s'efforça de faire une remarque neutre.

— Mis à part les réalités de l'amour, ce doit être un soulagement d'avoir un idéal.

— Vous en avez un ? Nous devons en débattre. Êtes-vous un adepte de la discussion ?

— À l'occasion.

Elle renversa la tête, examina les nuages. Cette position révéla quelques imperfections, un grain de beauté sur la pommette, un nez un peu court. Il la soupçonna de ne jamais se laisser photographier de profil. Le lobe de son oreille paraissait un tautinnet long, peut-être étiré par le port de bijoux trop lourds, mais parfait pour recevoir un baiser. Sa gorge parsemée de discrètes taches de rousseur le fit frémir. Il avait envie de la caresser, d'y poser les lèvres pour chuchoter des mots doux. La ligne de son cou réclamait d'être effleurée d'une main sensuelle, la sienne, avant qu'il ne la pousse doucement vers un lit...

— Arrêtons-nous donc sur le sujet suivant, suggéra-t-elle, allègrement inconsciente de son... engouement grandissant. L'amour est l'un des idéaux les plus dangereux que puisse entretenir une jeune fille. Le premier homme à se déclarer lui apparaîtra fatalement comme lui étant destiné, l'incitant à éluder toute réflexion.

— Possible, murmura-t-il, engagé dans un violent combat entre son cerveau et son corps

Il n'avait jamais approuvé les hommes qui fréquentaient les bordels, toutefois, si le célibat le poussait à perdre sa dignité, il lui faudrait reconsidérer ses préjugés.

— À moins que ses attentes ne la guident vers la meilleure des

unions, lui permettant d'éviter tous ces roués pour qui le mariage n'est pas synonyme d'amour.

Une déclaration des plus vertueuses. Il sourit, content de lui.

Elle inclina la tête.

— Comme c'est mignon. Sérieusement, vous croyez vraiment que l'amour soit aussi facilement reconnaissable ? N'importe quel vaurien est à même de se déclarer tendrement épris, d'autant que la plupart d'entre eux ignorent la signification de ces mots.

L'enthousiasme de Michael retomba d'un coup. Pourvu qu'elle n'appartienne pas à la catégorie des moralisatrices.

— J'en conclus que votre mari vous a déçue, madame.

Zut, il s'était montré trop direct. Leurs regards se croisèrent, celui de Mme Chudderley exprimant le désir de mettre un terme à cette conversation, décision que vint renforcer un sourire sans humour.

— Dieu que je suis ennuyeuse ! J'avais promis de vous faire découvrir un endroit magnifique, au lieu de quoi, je vous assomme avec mes bêtises.

L'intensité de son propre désarroi décontenança Michael. Il fut suivi d'une sorte de résignation désabusée. Elle n'avait pas besoin d'un confident mais d'une oreille attentive, d'un auditoire muet. Les dames de la bonne société ne se liaient pas d'amitié avec leur médecin.

— Vous êtes tout sauf ennuyeuse.

Elle était à l'affût de galanteries et celle-ci était facile à offrir.

Son sourire s'estompa. La mélancolie lui seyait. Elle ne les admirait sûrement pas quand elle se regardait dans la glace, mais ces fines ridules au coin de ses yeux conféraient à sa beauté une humanité qui le bouleversa.

Qui était la cause de ses désillusions, sinon son mari ? Cet individu était impardonnable. Michael lui flanquerait volontiers son poing dans la figure. Non, il ferait mieux que cela : il encadrerait le visage de Mme Chudderley et effleurerait ses lèvres de ses pouces et chuchoterait : « Il était indigne de vous. » Puis il lui ferait une démonstration de ce qu'elle méritait : une attention constante, un homme qui savait comment fonctionnait le corps d'une femme, qui pouvait en nommer chaque partie et lui procurer du plaisir...

Ressais-toi, mon vieux. Il avait accepté depuis longtemps le fait que son tempérament le plaçait parmi les habitants les plus téméraires et impétueux de la planète, il n'empêche que ces rêveries étaient inadmissibles, même pour lui.

— Nous ne nous connaissons pratiquement pas, monsieur Grey, dit-elle comme si elle avait déchiffré ses pensées. Est-ce la raison pour laquelle je me sens aussi à l'aise avec vous ? Les silences sont ce qu'il y a de plus difficile à partager, il me semble. Mais pas avec vous.

Elle adorait flirter, c'était évident. Provoquer, battre en retraite,

provoquer, battre en retraite. C'était le tempo naturel de la coquette.

— Je prends cela pour un compliment.

— Vous avez raison. Taisons-nous quelques minutes.

Ils poursuivirent leur promenade sans mot dire, sous un ciel qui était passé du bleu pâle au céruléen à mesure que le soleil s'y déplaçait. L'envie de lui prendre la main le démangeait, ses doigts tressaillaient d'impatience à la perspective de sentir la chaleur de sa peau, la douceur de ses phalanges. Il crispa les poings et les fourra dans les poches de sa veste de peur de céder à la tentation.

Un sourire allait et venait sur ses lèvres. Elle baissait la tête pour le lui dissimuler, et il se demanda ce qui l'amusait à ce point. Il n'était pas novice en matière de coups de foudre. Il était tombé amoureux de femmes aperçues par la fenêtre d'un train, à l'autre extrémité d'une salle de bal ou sur le quai où venait d'accoster son bateau. Il s'en était remis aussi vite, tandis que ces inconnues s'éloignaient sans le remarquer – ou pire, en apprenant à les connaître. La beauté était un poison pour son cerveau, le béguin, son allié. Mais quelle exquise sensation d'ivresse !

Non, il n'était pas tombé sur la tête. D'un point de vue statistique, il ne pouvait exister ailleurs en ce monde une autre femme dont le sourire le faisait à ce point chavirer.

Il inspira une bouffée d'air chaud imprégné d'odeurs de foin et de chèvrefeuille, eut un rire incrédule. Se priver de femmes jusqu'à ce qu'Alastair se remarie ? Il était condamné à une vie misérable.

Elle lui jeta un coup d'œil sans l'interroger sur la raison de son hilarité.

— Par ici, murmura-t-elle en se faufilant à travers une brèche dans la haie.

Ils s'engagèrent dans un chemin de terre qui traversait un pré en diagonale, puis s'enfonçait dans un bosquet où le soleil filtrait à travers les feuillages, mouchetant de points de lumière le tapis de mousse et de feuilles mortes. Ils descendirent une pente douce, jusqu'au rivage d'un lac bien caché.

Soulevant les branches d'un saule pleureur, Mme Chudderley l'encouragea d'un geste à la suivre. Elle s'immobilisa au bord de la vaste étendue d'eau, aussi lisse qu'un miroir sous le ciel sans nuages.

— Le lac May, annonça-t-elle. Baptisé ainsi parce qu'il n'est jamais aussi beau qu'au mois de mai, quand les arbres fleurissent. Mais même en juin, il est spectaculaire.

Une petite brise se leva et les rameaux du saule frissonnèrent.

— Ah ! dit-il à mi-voix, comprenant son affection pour ce lieu.

— Ah ! répéta Mme Chudderley tout aussi doucement.

Il y avait dans le regard qu'elle lui adressa une complicité, et quelque chose de plus. Il connaissait trop les femmes pour ne pas

savoir l'interpréter.

À quoi bon résister ? Un bref moment de plaisir... pour leur bien à tous les deux.

Il lui prit le coude. Mieux valait agir en douceur, lui faire comprendre qu'elle pouvait refuser ses avances. La décision lui revenait.

Ses yeux si lumineux demeurèrent rivés sur lui. Elle entrouvrit les lèvres tandis qu'il effleurait l'intérieur de son bras, depuis le creux du coude jusqu'au poignet. Ah ! Cette parcelle de peau nue, entre le gant et la manche, si douce et vulnérable... Il lui caressa la petite veine qui palpitait, une fois, deux fois. Elle laissa échapper une espèce de gémissement, un son aussi éloquent que le froufroutement d'une robe de soie s'affaissant sur le sol. C'était ainsi que tout commençait, qu'une femme se défaisait.

Il l'attira contre lui. Les branches du saule chuchotaient et craquaient au-dessus de l'eau. Un petit flirt, rien de plus. Deux âmes cyniques s'offrant un inoffensif divertissement estival.

Il approcha sa bouche de la sienne et ils demeurèrent ainsi debout l'un contre l'autre. Rien ne pressait. La main de Michael remonta le long de son bras, glissa par-dessus son épaule, parcourut, centimètre par centimètre, sa colonne vertébrale. Le souffle de la jeune femme se fit plus saccadé. Au tressaillement de son corps, il se raidit. Il caressa le creux de ses reins, puis sa paume s'aventura plus haut, atteignit sa nuque tiède, éprouva le poids de son chignon.

Ses yeux évoquaient la couleur d'un lagon. Verts comme la demeure d'une sirène, immenses, ensorcelants.

Il lui prit la joue en coupe. L'espace entre leurs deux corps – un doigt, pas davantage – annonçait une alliance parfaite.

Paupières closes, il s'enhardit. Un simple coup de langue sur ses lèvres lui valut un droit d'entrée. Elle l'accueillit sans protester. Sa bouche avait un goût frais et propre comme l'eau d'un torrent alpin.

De nouveau, il posa la main au creux de ses reins. Une cambrure merveilleuse de perfection. Il approfondit son baiser. Leurs langues se titillèrent et elle chancela vers lui, s'abandonnant à son étreinte. Elle était habile et expérimentée. Il sentit la rigidité des baleines de son corset et, en dessous, la douceur de sa chair. Si elle portait des dessous, ils étaient aussi fins qu'un souffle.

Tout en elle était voluptueux, délectable. La vie était courte. Se priver de ces plaisirs était un péché. Cette philosophie n'était-elle pas légitime ? Saisir au vol les petits bonheurs. Laisser aux autres le soin de se perdre en considérations plus complexes.

Il aspira sa lèvre inférieure entre ses dents, savoura le goût salé de sa peau. Une plainte rauque l'incita à cartographier le contour de son menton, puis la courbe de sa gorge. Elle était parfaite.

Ce constat le libéra brutalement. Il redoubla d'ardeur, et elle lui agrippa la taille. Il répondit à cette requête silencieuse en lui dévorant les lèvres, les joues, le visage. Ils se plaquèrent l'un contre l'autre. Seigneur, elle sentait divinement bon, il...

— Oh !

Elle appuya son front contre le sien, coupant court à son assaut. Il se figea, le souffle court, affolé à la pensée qu'elle ait pu changer d'avis.

Elle ne le repoussa pas, ne lui offrit pas non plus sa bouche. Il prit une profonde inspiration. *Du calme. Du calme.* Il laissa retomber ses mains.

La respiration rapide de la jeune femme le rassura. Si l'occasion lui en était donnée, il la rendrait encore plus haletante. Il la ferait crier de plaisir.

— Ma foi, balbutia-t-elle, vos talents vont bien au-delà de l'expertise médicale.

Il eut un rire grave.

— Je vous les ferais volontiers découvrir plus longuement.

— Vraiment ?

Oserait-il ? Dans la tiédeur du soleil, dans la chaleur de ce corps si près du sien, tout lui paraissait très clair, tout à coup. Il n'avait rien d'un saint. La vertu, les commandements de l'Église le laissaient de marbre. Les femmes l'appréciaient, et réciproquement. Celle-ci, plus belle que Vénus, avait envie de lui. Pourquoi s'y opposer ?

Les veuves étaient libres de folâtrer à leur guise. Le batifolage n'entraînait pas nécessairement le mariage. Une aventure sans lendemain ne ferait de mal à personne et ne changerait rien à ses intentions.

Son frère n'en saurait jamais rien.

— Il vous suffit de réitérer votre invitation à dîner.

Elle s'écarta pour le regarder droit dans les yeux, son sourire, à la fois timide et satisfait, destiné à le galvaniser.

— Venez donc dîner demain, après la kermesse.

Il s'empara de sa main et la porta à ses lèvres.

— J'accepte avec joie, madame.

La kermesse avait toujours été l'événement annuel préféré de Liza – le seul au cours duquel elle n'avait pas à craindre de déchirer sa robe ou de voir une dévergondée flirter avec Nello, essentiellement parce qu'il n'y assistait jamais. Pourtant, à cet instant précis, alors qu'elle se tenait au fond du hall, un sentiment d'insatisfaction la rongait.

Fronçant les sourcils, elle scruta une fois de plus la salle festonnée de guirlandes en mousseline de soie rose et jaune. Destinée à récolter des fonds pour la paroisse, la fête avait attiré de nombreux visiteurs, dont certains n'avaient pas hésité à venir de Matlock, à une demi-journée de route au nord de Bosbrea. Ils avaient dévoré toutes les tartes et acheté tout le bric-à-brac – pelotes à épingles en forme de fleur de tournesol, mouchoirs de batiste, chaussettes tricotées, boîtes à cigares peintes à la main, dossiers de chaise brodés et aquarelles. On avait dû forcer la petite Dolly Broward à rendre les quatre napperons en dentelle qu'elle avait empochés en douce, au grand dam de sa mère. À l'avant de la salle, la tombola rassemblait une foule compacte.

La kermesse était un succès. Quant à *lui*, il était introuvable.

Si elle ne s'était pas sentie aussi vexée par son absence, Liza se serait moquée d'elle-même. Que le baiser d'un médecin de campagne l'ait tenue éveillée la moitié de la nuit, quelle honte ! D'un autre côté, elle appréciait un homme qui savait reconnaître sa chance d'avoir retenu son attention. L'admiration du docteur était exactement le remède dont elle avait besoin pour soigner sa vanité blessée. Ne méritait-elle pas une brève romance, un innocent divertissement, avant de se consacrer à la corvée qu'était la chasse au mari ?

Sur ce point, elle n'avait pas le choix. Elle avait encore reçu une lettre de ses avocats, cette fois corédigée avec ses comptables du cabinet Ogilvie & Harcourt. Elle avait dû demander à son régisseur et à sa secrétaire de l'aider à déchiffrer leur charabia. Hélas, le mystère de sa malchance s'expliquait : les investissements malavisés de son défunt mari, associés au marché agricole en déclin et (oui, force lui était de l'admettre) quelques dépenses inconsidérées de sa part, l'avaient amenée au bord de la faillite.

Elle ne mourrait pas de faim. Elle ne serait même pas obligée de vendre sa propriété – pas encore. Toutefois, si le malheur venait à les frapper, elle, ou ses amis, ou les habitants de Bosbrea qui dépendaient d'elle, et si cette calamité exigeait une grosse somme d'argent...

Elle serait ruinée.

En lisant ce courrier, elle avait eu la désagréable impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Pendant une brève période, elle s'était crue amoureuse de son défunt mari. Puis elle avait appris à se contenter des luxes qu'il lui offrait. Aujourd'hui, toutes ces années en compagnie d'Alan Chudderley lui paraissaient doublement gâchées. Quant à sa relation avec Nello, elle ne lui avait apporté que du chagrin et une notoriété douteuse...

Comparée à cette fâcheuse erreur de jugement, son attirance pour le médecin semblait bien inoffensive. Pour le moins, susciter l'intérêt d'un homme droit et honnête aurait pour elle des vertus éducatives. Curatives, même. Ce serait une sorte de vaccination avant de sombrer de nouveau dans l'abattement.

— Je vous apporte une surprise !

Jane apparut, deux verres à la main.

— Voyez un peu ce que j'ai trouvé !

— Du champagne ? D'où sort-il ?

— J'avais demandé à l'un de vos valets de pied d'en emporter – afin que nous puissions célébrer le sauvetage de la paroisse.

Elles levèrent leur flûte et Jane esquissa un sourire espiègle.

— Ou, si vous préférez, pour scandaliser ses fidèles, précisa-t-elle. La citronnade est d'une fadeur !

Dès la première gorgée, les nerfs de Liza se calmèrent. Tout finirait par s'arranger. Il n'y avait pas d'urgence, avaient assuré les avocats, elle avait un peu de temps devant elle.

À cet instant, un flot de bonheur la submergea. M. Grey venait de franchir le seuil de la salle par une porte latérale.

Il paraissait un peu soucieux, les cheveux ébouriffés. Il tirait sur ses gants comme s'il venait à peine de les enfiler. Mais il était là ! Il était venu. Son costume lui allait à merveille ; il soulignait ses larges épaules et sa taille mince, tandis que sa cravate blanche contrastait magnifiquement avec sa peau hâlée. Il avait les traits d'un Viking, décida-t-elle.

Elle vida son verre, le cœur battant.

— Où est la bouteille ? M. Grey va pouvoir trinquer avec nous.

Jane suivit la direction de son regard.

— C'est donc lui, le médecin que vous avez convié à dîner ? Ma parole, je le reconnais !

— Vraiment ? s'étonna Liza, inexplicablement irritée.

Jane fronça les sourcils.

— Je ne me rappelle pas précisément. Je suis sûre de l'avoir déjà vu quelque part, mais...

Chère Jane, elle voulait toujours être au courant de tout. Liza lui confia sa coupe et se dirigea vers le nouveau venu.

En l'apercevant, il sourit. Comme la plupart des hommes dès qu'elle les approchait, il redressa le dos et leva le menton. Des réactions qui procuraient à Liza une exquise sensation de pouvoir. Plus tard, quand elle serait vieille, elle regretterait de ne plus les susciter.

Elle ne voulait toutefois utiliser ce pouvoir de manière trop évidente. Ce serait injuste car il n'était qu'un médecin. En outre, elle appréciait sa témérité, inséparable de cet air assuré qui la séduisait tant.

— Bonsoir, monsieur Grey !

Elle s'immobilisa devant lui, se retenant de se tapoter les cheveux. Dolly, cette petite coquine de voleuse de napperons, adorait danser et leur ronde folle sur la piste, un peu plus tôt, l'avait décoiffée.

— Nous avons peur que vous ayez renoncé à venir. Quelle joie de vous voir !

— Madame Chudderley.

Il s'inclina, les yeux rivés sur elle, et elle comprit enfin ce qui faisait leur beauté : ses cils, si foncés.

— Pardonnez-moi d'arriver si tard, murmura-t-il, le regard brûlant. Je suis parti à l'heure prévue, mais il y a eu un accident sur la route et j'ai dû m'arrêter pour porter assistance aux victimes.

Un homme qui n'hésitait pas à *porter assistance*. Un homme utile !

— Rien de grave, j'espère ?

— Non. Une entorse, quelques égratignures, voilà tout.

Il regarda au-delà de l'épaule de Lia, et s'inclina de nouveau. Jane les avait rejoints, un valet sur ses talons. Liza fit les présentations, après quoi, Jane somma sèchement le serviteur de remplir une autre flûte.

— Une kermesse fort réussie, commenta M. Grey d'un ton neutre.

Il secoua la tête devant le verre que lui présentait Jane.

— Non, merci. Je préfère m'abstenir.

Ce refus atténua quelque peu l'excitation de Liza. N'étaient-ils pas là pour participer à une fête ? Une fête qui se prolongerait ensuite chez elle, à Havilland Hall.

— Madame Hull, puis-je vous présenter M. Grey, intervint Liza. M. Grey nous arrive du Nord, précisa-t-elle avec une pointe d'ironie.

L'intéressé la gratifia d'un sourire de connivence.

Les parents de Liza avaient excellé à ces échanges complices, ces plaisanteries partagées en silence. Un flot de nostalgie l'assaillit, qu'elle s'efforça de masquer.

« Tu ne l'aimes pas, chuchota une petite voix qui sonnait étrangement comme celle de sa mère. Sans amour, ça ne marchera pas. »

— Monsieur Grey, je suis sûre de vous avoir déjà vu quelque part, avoua Jane. Votre visage m'est familier. Pourtant, votre nom ne me dit rien. De quelle partie du nord êtes-vous ?

— Près de la frontière écossaise.

— Je suis originaire d'York ! Nous devons avoir des relations communes. Je vous en prie, où votre famille est-elle installée ?

— Pardonnez-moi, madame Hull, mais je doute que nos cercles se croisent.

Il jeta un bref regard indéchiffrable à Liza.

— Je n'aurais certainement pas oublié une aussi ravissante jeune femme ? acheva-t-il.

Ce compliment flatta visiblement Jane.

— Il n'empêche que cette impression persiste... Enfin, nous résoudrons ce mystère au dîner. Vous vous joignez à nous, m'a-t-on dit.

Il y eut un blanc, puis M. Grey se tourna vers Liza.

— Puis-je vous dire un mot seul à seule ?

Intriguée, Liza se laissa entraîner à l'écart. Derrière eux s'élevaient des cris de joie au fur et à mesure que l'on annonçait les gagnants de la tombola. Elle retint son souffle tandis que, lui lâchant le coude, il profitait de l'occasion pour l'effleurer subrepticement.

— Une fois de plus, je vais devoir vous supplier d'accepter mes excuses. Je ne peux pas venir dîner ce soir.

La gorge de Liza se noua.

— Mais... pourquoi ?

Elle était affreusement déçue et horrifiée de s'entendre geindre comme une gamine.

— Il se trouve que j'ai prévu un menu exquis et je... j'attendais cela avec impatience.

— Moi aussi, avoua-t-il, l'air sombre. Je...

Il détourna les yeux, se racla la gorge.

— Eh bien... Vous comprenez, je pense.

Non, elle ne comprenait pas du tout. Comment expliquer ce brusque changement d'attitude ? Suivant la direction de son regard, elle tomba sur Jane, si fraîche et radieuse dans sa robe blanche. La profondeur de son décolleté avait provoqué quelques remarques ironiques ces dernières heures... et l'intérêt de plus d'un homme au visage rougeaud.

Jane leur adressa un grand sourire avant de hausser les sourcils comme pour leur demander ce qui les retenait.

— Elle est ravissante, dit Liza.

— Pardon ? Ah, oui ! répondit M. Grey d'un air distrait. Elle séjourne chez vous, je suppose ?

— Oui.

Liza se sentit tout à coup très vieille et prit conscience de la modestie de sa tenue – une robe en satin gris au col montant digne d'une matrone. Après tout, c'était une *kermesse*. Elle prenait toujours soin de s'habiller simplement pour ce genre d'événement.

— Vous avez un rendez-vous urgent et imprévu, je présume ?

Si ces paroles étaient teintées d'ironie, elle ne le regrettait en rien. Un rendez-vous urgent, à 10 heures du soir, en pleine campagne ?

— Je crains que oui.

Il plissa le front comme il croisait son regard, puis se balança d'un pied sur l'autre tel un écolier pris en flagrant délit de mensonge.

— Bien sûr, j'aurais préféré...

Elle ravala les mots qu'elle avait envie de lui jeter à la figure : « Vous auriez préféré en embrasser une autre. Plus jeune, peut-être. »

La voix de sa mère résonna dans sa tête : « La beauté se flétrit, Liza. Que reste-t-il, ensuite ? »

Elle recula d'un pas. Pitié ! Ce moment était-il déjà venu ? Dans ce cas...

Non. Elle s'était regardée dans la glace aujourd'hui. Elle savait qu'il n'y avait aucune raison de s'affoler. Un soupir lui échappa, l'incertitude cédant à la colère. Pour qui se prenait-il ? Il n'était personne.

— Très bien, dit-elle. Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur Grey. Il doit rester encore quelques napperons en dentelle, si vous souhaitez soutenir notre humble paroisse.

Sur ce, elle tourna les talons et rejoignit Jane.

— C'est fort inélégant de la part de M. Grey.

— Je ne souhaite pas en parler.

Liza était confortablement assise sur la terrasse, Jane alanguie à sa droite et Mather, perchée sur une chaise à sa gauche. Au-dessus d'elles, un rayon de lune se frayait un passage entre les nuages. La brise semblait chuchoter des secrets aux feuillages.

— Je comprends, concéda Jane après un court silence. Tout de même, quelle ingratitude. C'était un honneur pour lui d'être invité à ce dîner.

Mather intervint de sa voix guindée de maîtresse d'école.

— Peut-être a-t-il un patient à soigner. Nous aurions tort de le juger sans plus d'informations.

Jane ricana.

— Je le jugerai si j'en ai envie ! Et je suis sûre que Liza est de mon avis.

Liza se garda de renchérir. L'aversion que Mather et Jane éprouvaient l'une envers l'autre la divertissait au plus haut point. Pour rien au monde elle ne la découragerait. Les distractions étaient si rares à la campagne.

Elle s'empara de son verre et but une gorgée de cognac. L'alcool lui brûla la gorge.

— J'aurais dû m'offrir un voyage, cet été. J'aurais dû partir dès le lendemain du dernier bal...

Non. Bien avant cela. Un an plus tôt. Tout de suite après le décès de sa mère.

— J'aurais dû embarquer à bord d'un paquebot qui m'aurait emmenée au bout du monde.

Ç'aurait en outre été un excellent moyen d'économiser de l'argent. La vie en Angleterre était plus chère que partout ailleurs.

Mather se pencha pour remonter la mèche de la lampe. La lumière se refléta dans ses lunettes, deux flammes dansantes à la place de ses yeux.

— Ç'aurait été impossible. Vous ne vous souvenez pas ? Nous avions mille et une choses à régler...

— Jusqu'en Chine ? l'interrompit Jane, levant la main d'un geste indolent pour examiner ses ongles nacrés. La Chine me semble très loin.

— Je n'en sais rien.

Liza réfléchit. Ce pays ne l'attirait guère. Il lui semblait trop strict.

— J'ai lu que les Chinois étaient de fervents partisans de l'ordre. Ils ont un système mathématique qui leur dicte jusqu'à l'emplacement de leur lit.

Jane gloussa.

— Comme c'est étrange. Doit-on consulter un mathématicien quand on se retourne pour ronfler ?

Liza parvint à ébaucher un sourire parce que Jane s'efforçait de l'amuser. C'était la tâche d'une invitée et de tels efforts se devaient d'être récompensés, quand bien même ils échouaient. Du reste, Jane n'était pas *précisément* la cause de sa mauvaise humeur.

La brise se renforça, soulevant leurs châles.

— Madame, dit Mather en resserrant le sien, il vaudrait mieux rentrer, cette fraîcheur n'est pas...

— Votre secrétaire se comporte comme une vieille femme, commenta Jane.

— Je ne suis pas beaucoup plus âgée que vous, marmonna Mather.

— Dites-moi, Liza, l'avez-vous déjà vue folâtrer au clair de lune ? Ou l'air est-il toujours trop frisquet pour elle ?

Observant sa secrétaire à la dérobée, Liza réprima un soupir. Si Mather était irréprochable dans son travail, il était vrai qu'elle manquait singulièrement de fantaisie. Liza ne le lui reprochait pas – à quelques allusions ici et là, elle avait cru comprendre que son passé ne l'avait guère poussée à se montrer enjouée. Il n'empêche que Liza la rémunérait généreusement. Ne pouvait-elle consacrer au moins une partie de son salaire à se pomponner ?

Peut-être cette perspective l'effrayait-elle, tant la tâche paraissait immense. La lumière de la lampe éclairait quelques mèches échappées des frisettes rousses encadrant son visage carré, au teint pâle. Ses lunettes étaient atroces. Avec son costume-tailleur – veste mal ajustée, ceinture ornée d'une boucle trop imposante en forme de perroquet – elle paraissait sortie tout droit d'une pantomime jouée par des suffragettes. En attendant, sa mâchoire serrée trahissait une obstination infaillible. Elle ne saisisait pas la perche que venait de lui tendre Jane.

— Alors ? s'enquit Liza. Vous arrive-t-il de folâtrer, Mather ?

Cette dernière lui jeta un regard noir.

— Enfant, je devais gambader dehors, je suppose. Mais après seize heures de labeur pour assurer le succès d'une fête de charité... non, jamais.

Ah ! Liza secoua la tête, déçue par ce repli derrière la supériorité morale.

Jane se redressa, rejetant d'un geste théâtral son châle indien sur l'épaule.

— Si vous sous-entendez que je n'ai servi à rien aujourd'hui, je proteste vivement. N'ai-je pas arrêté une enfant en train de voler des napperons ? Cela compte, non ?

Apparemment, la vertu était une maladie contagieuse.

— Mesdames, intervint Liza.

Peut-être s'était-elle trompée en espérant qu'elles pourraient la distraire. Jane n'était là que depuis quelques semaines, mais elle avait l'impression que son séjour durait depuis une éternité. Comment parviendraient-elles à se supporter toutes les trois jusqu'à la fin de l'été ? M. Grey se désintéressait déjà d'elle et l'idée de rester cloîtrée dans cette propriété commençait à l'inquiéter. *La beauté se flétrit*. Le temps pressait.

Elle vida son verre et tendit la main vers la clochette pour en réclamer un autre.

Ça suffit, Elizabeth.

Jamais, de son vivant, sa mère n'avait été aussi irritante. Elle tripota la clochette.

- Et si j'invitais quelques amis ?
- Excellente idée, approuva Mather.
- N'est-ce pas ?

Elle préparerait une liste, parmi laquelle figureraient plusieurs beaux partis. Bien sûr, il lui faudrait les appâter car la Cornouailles était à l'opposé de la plupart des destinations estivales, qui se concluaient invariablement dans le Nord, par les chasses du mois d'août.

Elle n'avait pas envie de penser au Nord maintenant. Elle sonna.

— Qui pensez-vous convier ? s'enquit Jane. Des gens que je connais ?

— Non, ma chère.

Toutefois, Jane aurait tout à gagner à se lier d'amitié avec eux – amitié étant le mot-clé. Liza se promit mentalement d'inclure plusieurs hommes connus pour leur indifférence envers les blondes. Jane aurait sa chance, mais elle était encore très jeune, elle pouvait se permettre de prendre son temps.

— Nous allons organiser une partie de campagne. Avec un thème. La fête durera une semaine, histoire que le déplacement en vaille la peine.

— Une semaine ? s'écria Mather. Une telle entreprise requiert de nombreuses préparations et...

— Voire quinze jours, coupa Liza.

Même Jane semblait dubitative.

— Vous croyez qu'ils voudront rester aussi longtemps ?

— Évidemment ! assura Liza. N'est-ce pas *moi*, leur hôtesse ? Je ferai en sorte de les tenir en haleine.

Mather inspira profondément, puis opina en carrant les épaules.

— D'ici six ou sept semaines...

— Non. Un mois tout au plus.

En août, elle se couvrirait de taches de rousseur. Mieux valait prévenir que guérir.

— Quel thème allez-vous choisir ? voulut savoir Jane.

L'idée était si simple et cependant si brillante que Liza se demanda un instant si elle ne lui était pas tombée du ciel.

— Je viens de lire un livre sur le mysticisme, un ouvrage que la vicomtesse Sanburne m'avait recommandé dans son dernier courrier. Nous broderons autour du spiritisme. Experts, démonstrations, conférences... et à la fin, nous nous réunirons tous pour désigner la pratique la plus crédible.

Jane fronça le nez.

— Une bande de prédicateurs ? Êtes-vous devenue folle ?

Liza rit aux éclats.

— Ma pauvre Jane, comme vous y allez ! Non, ma chère, je ne

parle pas d'hommes de Dieu, je parle de mystiques – voyants et autres cartomanciennes.

— Un mois ne suffira pas pour tout organiser, marmonna Mather.

— C'est épatant ! jubila Jane, rebondissant comme un ballon sur son siège. M. Nelson sera vert de jalousie d'en être exclu.

Liza mit quelques secondes à comprendre. Nello était à mille lieues de ses pensées en ce moment. Comme c'était curieux. Elle se soumit à un petit test, un peu comme l'on passe sa langue sur une gencive enflammée. La douleur était encore là, mais nettement atténuée.

Au fond, les Nordiques bourrus avaient peut-être leur utilité.

— Les sentiments de M. Nelson ne m'intéressent nullement. Mather, nous devons nous y mettre sans attendre.

Il faudrait expédier des télégrammes, aérer les chambres, envoyer du personnel à Londres pour profiter des téléphones.

— Oui, madame.

Mather sortit un carnet et un crayon des plis volumineux de son horrible jupe.

— Vous voudrez sans doute engager un spécialiste des tables tournantes... et peut-être une cartomancienne...

— Un médium écrivain ! suggéra Jane. J'ai été témoin d'une démonstration glaçante de ce don alors que je passais l'hiver à Bath, il y a deux ans. C'était incroyable, Liza. Cet homme ne pouvait pas connaître les faits qu'il inscrivait sur son papier !

— En somme, résuma froidement Mather, le lot habituel de filous et de vauriens.

— Des médiums, rectifia Liza. Les vauriens, très chère, je les réserve à ma liste d'invités.

La lettre arriva au beau milieu d'une crise. Dans la salle de bal Liza surveillait l'accrochage des tentures qu'elle avait commandées de Londres. À deux reprises, déjà, elle avait renvoyé la livraison. Lettres interminables et télégrammes s'étaient succédé. À présent, les domestiques déballaient des mètres et des mètres de velours... *bordeaux*.

— Quelle horreur ! s'écria Jane.

— C'est du rouge, non ? riposta Mather.

— Du rouge ! Vous appelez cela du *rouge* ?

— J'appelle cela de la stupidité, intervint Liza. Est-il vraiment indispensable de se quereller devant le personnel à propos de nuances de couleur ?

Jane tapa du pied.

— Mme Huse est une incapable. Vous aviez demandé de l'écarlate ou du cramoisi, pas du pourpre style *maison close* ! C'est...

— Affreux, compléta Liza.

Hélas, il était trop tard pour exiger un nouvel échange ! Il faudrait ajuster l'éclairage en conséquence.

— Lampes à huile et candélabres, décréta-t-elle. Et je ne ferai plus jamais appel aux services de Mme Huse.

Si elle s'était adressée à elle, c'était uniquement parce que son drapier habituel la bombardait d'avis de recouvrement avec une agressivité insupportable.

Sourcils froncés, Jane scruta la salle.

— Des lampes à pétrole, pourquoi pas ? Mais dans un espace aussi vaste...

Elle avait raison. La pièce était suffisamment vaste pour accueillir deux cents personnes sans se marcher sur les pieds. Si elle donnait l'ordre aux valets de réduire les mèches dès qu'une flamme vacillait, ils n'auraient plus une seconde pour respirer, encore moins pour remplir les coupes de champagne. De surcroît, n'était-il pas temps de commencer à faire quelques économies ?

— Nous devons donc nous contenter de lampes à gaz, soupira Liza. Ce sera beaucoup moins joli, mais tant pis.

Cette décision arrêtée, elle décacheta la lettre que lui avait apportée Ronson.

Si elle en avait deviné le contenu, elle l'aurait lue dans l'intimité.

Son sang ne fit qu'un tour. Elle chercha aveuglément le bras de Mather, incapable d'arracher son regard de la page.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Jane en se précipitant pour la soutenir de l'autre côté.

— M. Nelson s'est fiancé. C'est officiel.

Elle ravala un sanglot. Il avait dû faire sa demande dès son retour en ville. À moins qu'il ne s'en soit occupé avant de venir à Havilland Hall, auquel cas... il avait planifié depuis le début de quitter Liza. Ses soucis financiers n'étaient pas la cause de leur rupture. Il ne voulait pas d'elle, tout simplement.

— Oh !

Jane l'étreignit affectueusement, mais Liza la repoussa, asphyxiée par les parfums d'eau de rose et de lavande.

— Je ne peux pas... Pardonnez-moi, j'ai besoin d'être seule un moment.

Plaquant le feuillet contre sa poitrine, elle traversa en courant la salle de bal, se précipita dans la galerie, puis franchit les portes-fenêtres ouvertes sur le parc.

L'humidité de l'air lui fit l'effet d'une gifle, l'obligeant à se ressaisir. Elle ralentit l'allure, ses pas incertains crissant sur le gravier de l'allée. Elle prit une profonde inspiration, huma les odeurs de la mer. Malgré la couverture nuageuse, la luminosité était forte, ce qui expliquait peut-être ces larmes qui lui piquaient les yeux.

Elle relut les mots qui l'avaient bouleversée.

Je me dois de vous annoncer les fiançailles de M. Nelson avec Mlle Lister. M'en voudrez-vous si je vous avoue en être soulagée ? Il n'a jamais reconnu votre valeur ni mérité vos attentions. Souhaiter à Mlle Lister un mariage heureux serait vain. Pauvre petite ! Je me réjouis que vous ayez échappé à ce qui eût été une union calamiteuse.

Mlle Lister. Elle se répéta ce nom comme elle se serait enfoncé à dessein une épine dans le pouce. *Ce n'est pas grave.* Elle ne voulait pas de Nello. Personne ne devrait s'éprendre d'un individu aussi lâche et hypocrite, toujours à chercher querelle, jamais satisfait...

Elle se retourna, mue par la folle idée de regagner la maison pour écrire à sa fiancée, la mettre en garde : *Il ne vous aimera jamais. S'il n'a pas été capable de m'aimer malgré ma patience, ma tolérance s'agissant de ses trahisons et de ses humiliations, il ne vous aimera jamais.*

Un message cruel. Pire – et si elle se trompait ? Si Nello était véritablement amoureux d'elle ? S'il pouvait se conduire en homme honorable, intègre et attentionné envers une autre femme ?

« Et si c'était moi qui étais indigne d'être aimée ? » s'interrogea-t-elle.

Elle replia le papier et descendit l'allée dont les gravillons mêlés de coquilles d'huîtres broyées s'enfonçaient dans les fines semelles de ses escarpins. La douleur ne la gênait pas, au contraire. Si selon certains elle était la plus belle femme d'Angleterre, elle se considérait surtout comme la plus inepte. À quoi servaient les mots, s'ils n'étaient pas suivis d'actions ? Comment avait-elle pu lui offrir son cœur sur la foi de ses paroles ?

Relevant la tête, elle fixa du regard l'allée qui menait au lac dissimulé derrière un rideau d'arbres. Une brise légère agitait les branches à leurs cimes et soudain elle prit conscience de la grandeur du monde : l'océan qui s'étendait à perte de vue à moins de vingt kilomètres à l'est, l'infinitude du ciel.

Et elle, minuscule au milieu de tout cela. Un grain de poussière. Son désespoir lui parut tout à coup insignifiant.

Au fond, l'amour était un sentiment insondable et aussi éphémère qu'un souffle. Ce paysage grandiose, où ses parents avaient connu le bonheur, survivrait à tous ceux qu'elle connaissait, à leurs enfants et aux petits-enfants de ces derniers. À quoi bon se raccrocher à l'amour ? C'était un support auquel se cramponner au milieu du torrent mais tout le monde finissait par tomber dans l'eau. Une fois emporté par le courant, on était vite oublié.

Pourquoi s'obstiner ? Mieux valait viser le confort que de miser sur un rêve dont la souffrance était la récompense la plus probable. Les supports ne servaient à rien. De toute façon, elle n'en trouverait pas.

Elle se ressaisit. Très bien. Désormais, elle se fierait uniquement à son sens pratique. Elle ne ferait plus jamais preuve de stupidité. Promis, juré, elle en avait fini avec l'amour.

Liza froissa la lettre, la serrant dans son poing. Elle ne valait même pas d'être brûlée.

Dans la rue poussiéreuse, devant la poste, Michael relut l'article.

Le secrétaire de lord Marwick a confirmé la nomination d'un directeur par intérim chargé d'amorcer un programme non encore précisé de réformes au sein du Duchess of Marwick Hospital.

Michael n'en revenait pas. Le journal londonien était arrivé par le train du matin. Dieu seul savait quelles nouvelles apporterait celui du lendemain. Pourquoi diable Peter Halsted, son bras droit, ne l'avait-il pas prévenu par courrier ? Lui seul savait où il se trouvait. Jusqu'à la veille, ce dernier lui avait écrit régulièrement, ne cessant de le rassurer.

Un tableau des horaires était placardé sur la fenêtre de la poste. Michael le parcourut du regard. La gare se trouvait à une heure de route au nord de Londres. Il pourrait être là-bas à minuit. Il se rendrait

directement chez Halsted. Alastair n'en saurait jamais rien.

Sauf s'il s'était débrouillé pour enrôler Halsted.

Tu serais surpris de découvrir ce que je peux ou ne peux pas faire. Son frère le lui avait déjà prouvé ; en effet, en dépit des clauses du testament de leur père, les comptes en banque de Michael étaient désormais bloqués. Il imaginait sans mal ce que son frère avait pu raconter aux banquiers. *Que peut-il faire ? Me traîner en justice ? Avec quels fonds ? Vous savez de qui dépend le succès de votre établissement.*

Si Alastair était en mesure d'intimider des hommes comme eux, quels moyens Halsted, simple employé, père de trois enfants et bientôt d'un quatrième, avait-il pour se défendre ? Le menacer n'avait sans doute pas été nécessaire. Cent livres de plus seraient une manne pour Halsted, une goutte d'eau pour le duc.

Michael s'efforça de se calmer. L'hôpital continuait de fonctionner. Ce remplaçant provisoire n'existait probablement pas. C'était une ruse, une tactique inventée par Alastair pour le faire sortir de sa cachette.

Eh bien, cela ne marcherait pas. Plutôt mourir que d'accorder une victoire aussi facile à son aîné.

— ... et j'insiste lourdement ! Vous ne pouvez pas vous présenter vêtue de tels chiffons !

La voix familière acheva de le déstabiliser. Se retournant, il se retrouva presque nez à nez avec Mme Chudderley.

Elle n'avait pas dû le remarquer à en juger par la manière dont son expression se métamorphosa en un masque d'amabilité. Sa compagne, la bonne aux cheveux roux, ne se donna pas tant de peine, se contentant de lui couler un regard noir.

Les dames de la bonne société se confiaient à leurs servantes. Le comportement de Michael à la kermesse lui valait désormais le mépris du personnel de Havilland Hall.

— Bonjour, madame Chudderley.

— Monsieur Grey.

Aujourd'hui, elle tenait elle-même son ombrelle – en soie rose gansée de jaune et, une fois de plus, assortie à sa robe.

— Quel...

— Quelle aubaine ? proposa-t-il.

Cette piètre tentative d'humour tomba à plat et un silence pesant les enveloppa.

Il avait eu tort de se dérober à la dernière minute, mais l'insistance avec laquelle son amie assurait l'avoir déjà vu l'avait désarçonné. S'il n'avait aucun souvenir de Mme Hull, il était fort possible qu'ils se soient croisés quelque part. Auquel cas, il ne voulait surtout pas lui laisser une chance de l'accabler de questions ou de fouiller dans ses propres souvenirs tout en l'étudiant à loisir.

Il fixa un point derrière Mme Chudderley.

— Mme Hull n'est pas avec vous ?

Liza étrécit les yeux.

— Non. Quant à cette rencontre imprévue, je suppose que ce pourrait être une *aubaine*, comme vous dites. Ou, si vous préférez, considérons-la comme un incident et poursuivons nos chemins respectifs sans plus tarder.

Eh bien, voilà qui était brutal ! Et étonnamment rafraîchissant après ces longues minutes passées à ruminer sur les manipulations de son frère.

— Si je vous présente une nouvelle fois mes excuses, peut-être pourrions-nous élever l'incident au rang d'événement.

— Chacun de ces mots a une signification précise, intervint la rousse d'un ton acerbe. Quant à moi, j'appellerais cela une rencontre.

Mme Chudderley ondula des épaules, tel un chat prêt à bondir sur sa proie.

— Vous ai-je présenté Mlle Mather ? Ma secrétaire, un vrai boute-en-train.

La plaisanterie semblait dirigée contre l'intéressée, qui haussa les sourcils.

— Je crois fermement en l'usage d'un vocabulaire rigoureux, déclara celle-ci. C'est une qualité fort appréciée chez les secrétaires, paraît-il. Est-ce le quotidien de ce matin ? Justement, madame, vous vous demandiez...

— En effet.

Mme Chudderley tendit une main gantée. Avec un temps de retard, Michael comprit qu'il était censé lui remettre le journal.

Il obtempéra, constatant avec regret qu'il ne l'avait pas replié. Il avait agrippé la page avec une telle force que son pouce avait fait baver l'encre de manière révélatrice.

Malheureusement pour lui, Mme Chudderley était perspicace. Son regard s'attarda sur l'article en question.

— Des ragots sur la médecine. J'ignorais que cela existait.

Il lui arracha le journal avant qu'elle puisse poursuivre sa lecture et le replia nerveusement.

— Nous autres médecins nous amusons comme nous le pouvons, marmonna-t-il. Sans doute cherchiez-vous la rubrique mondaine ?

— Non. L'éditorial militaire, riposta-t-elle. Nos stratagèmes impériaux me tiennent éveillée la nuit.

Il ne put s'empêcher de rire. Elle pratiquait l'art de la dérision avec une efficacité redoutable.

— Je comprends. Dans ce cas, il me semble que la première section devrait vous convenir.

— En fait, elle veut la dernière.

Mme Chudderley intima le silence à son employée d'un coup d'œil sévère.

— Vous êtes donc en quête d'une annonce, supputa-t-il. Voyons un peu... Naissances, décès... Ah ! Un bal public en l'honneur de la reine...

— Je n'assiste jamais aux bals publics, trancha Mme Chudderley.

— Les mariages, alors ?

Silence. L'irritation de Mme Chudderley était palpable.

Quant à lui, il s'amusait comme un enfant.

— Ciel ! Ne me dites pas que l'un de vos innombrables admirateurs a jeté son dévolu sur une autre. Voilà qui serait un véritable *événement*. Même Mlle Mather en conviendrait, j'en suis sûr.

— Voilà qui est très grossier, répliqua cette dernière.

Il la dévisagea avec stupéfaction. Mme Chudderley en fit autant. La jeune femme s'empourpra, se frotta le menton.

— Bien. Je ferais mieux d'y aller...

— C'est cela, allez-y, l'encouragea Mme Chuderley. Et ne revenez pas avant d'avoir choisi quelques toilettes présentables avec la modiste.

Michael nota pour la première fois qu'elle était habillée comme une grand-mère.

— Oui, je sais, grommela Mlle Mather. Quelque chose d'immodeste.

— Allons, je n'ai pas dit cela, j'ai...

La secrétaire tourna les talons. Ils la suivirent du regard avant de se regarder l'un l'autre.

Presque aussitôt, Mme Chudderley détourna la tête. Ses joues se colorèrent. La lumière qui filtrait à travers son parasol en renforçait la teinte. La Française la plus sophistiquée n'aurait rien trouvé à redire à sa robe, une création jaune citron enjolivée de touches de rose, qui épousait ses courbes comme un gant.

Il se balançait d'un pied sur l'autre. Il s'était rarement senti aussi mal à l'aise en présence d'une femme, surtout d'une femme qu'il mourait d'envie d'embrasser. Car, oui, il ne lui avait fallu qu'un instant – après une semaine à s'efforcer de l'oublier – pour se rappeler pourquoi il avait été si tenté d'accepter son invitation à dîner. Elle avait de l'esprit, une qualité qu'il appréciait par-dessus tout.

— Il ne me reste plus qu'à aller acheter mon propre journal.

Elle pivota sur elle-même.

— Non, attendez !

La secrétaire avait raison. Il se comportait comme un rustre.

— Je crains d'avoir acheté le dernier, expliqua-t-il en extrayant la page concernant l'hôpital pour lui tendre le reste.

Elle s'immobilisa, se retourna vers lui, la lenteur de son

mouvement laissant supposer qu'elle cédait à contrecœur. Elle s'empara du quotidien, les yeux baissés.

L'humeur de Michael s'assombrit encore davantage. Il avait commis toutes sortes de maladresses au cours de son existence, mais jamais encore une femme n'avait fui son regard, sinon pour dissimuler son trouble, ce qui, en l'occurrence, n'était pas le cas.

— À propos de l'autre soir, ajouta-t-il. Je suis vraiment navré d'avoir dû me désister.

— Vous me l'avez déjà dit. Dois-je comprendre que vous connaissez le duc de Marwick ?

Il faillit s'étrangler.

— Euh... pourquoi cette question ?

— L'établissement mentionné dans l'article... Il en est le principal bienfaiteur. Savez-vous que c'est le projet de prédilection de son frère ?

Son projet de prédilection ?

— C'est une manière intéressante de le formuler, éluda-t-il. Selon mes informations, son acharnement a permis de faire un bond en matière de prévention des infections.

Qu'il ne l'assomme pas de statistiques aurait dû lui valoir un trophée.

— Vraiment ?

Le ton incrédule de Mme Chudderley le courrouça.

— Oui. Cela semble vous surprendre.

Elle haussa une épaule.

— J'avoue ne jamais m'être représenté le frère de Sa Grâce comme un visionnaire de la médecine. Mais peut-être a-t-il su s'entourer d'une équipe compétente.

À l'entendre, elle le prenait pour un dilettante !

— Vous connaissez le frère du duc ?

Elle cilla.

— Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré. En revanche, j'ai beaucoup entendu parler de lui, enchaîna-t-elle avec un sourire dégoulinant de condescendance. Londres est une petite ville, monsieur Grey, pour les gens de mon milieu.

— Oh, je n'en doute pas. Insinuez-vous que la réputation de lord Michael met en cause ses qualités de médecin ?

Elle parut amusée de le voir aussi crispé. Son sourire s'élargit.

— Ma foi, je suppose que pour une femme réclamant certaines... attentions *particulières*, il est l'homme idéal.

Bon sang ! Cesserait-on un jour de lui rappeler son unique et fatale erreur de jugement ? « Passez par la porte en façade, avait dit lady Heverley. Le jour est à peine levé. Personne ne vous verra. »

— Je l'ignorais.

Il s'exprimait comme un vieillard tatillon, mais ce n'était pas tous les jours qu'il se faisait pour ainsi dire traiter de débauché.

— Je suis enchantée de vous l'apprendre. Pour sa défense, cet hôpital est plutôt agréable. Très lumineux. Peut-être est-ce un atout pour prévenir les infections et je ne sais quoi d'autre.

Il se figea.

— Vous y êtes déjà allée ?

— J'ai assisté à l'inauguration, il y a cinq ans. Sa Grâce avait organisé une réception dans la rotonde.

— Je... Ce devait être merveilleux.

Lui-même avait vécu un cauchemar. Tout était prêt pour l'ouverture, mais il avait fallu attendre plusieurs semaines que la saison mondaine commence afin que Margaret puisse donner sa première fête de...

— C'était passable, murmura Mme Chudderley en tournant ostensiblement les pages. Je ne suis pas restée plus d'un quart d'heure. La décoration était affreuse, le champagne insipide et les invités manquaient de classe. Mais cela vous aurait sûrement plu.

Il réprima un rire stupéfait. Elle ne pouvait pas savoir à quel point son opinion correspondait à la sienne. Cela dit, elle cherchait à l'insulter. Après sa bévue de l'autre jour, il lui devait au moins la satisfaction de penser qu'elle y parvenait.

— Certainement, murmura-t-il.

Si seulement il l'avait connue à cette époque ! Ils auraient pu passer la soirée à se plaindre. Après quoi, il lui aurait montré comment il s'y prenait pour soigner les jeunes femmes nécessitant des... attentions *particulières*.

Cette réponse ne la contenta pas. Elle lui coula un regard et plissa le front. Il aurait dû afficher un air vexé, supposa-t-il.

— C'est-à-dire, reprit-il, j'aurais probablement été ébloui.

Cette mascarade commençait à le fatiguer.

— Oui, enfin, répliqua-t-elle, vous ne vous seriez guère senti à l'aise parmi ces gens-là.

— Vous venez de dire qu'ils manquaient de classe.

— Je ne faisais pas allusion à leur milieu social, monsieur, mais à leur manque d'esprit et à leur mauvais goût.

Elle lui sourit, et il dut admettre que ce sourire avait le don de lui rappeler qu'il jouait le rôle d'un homme inférieur qui ne méritait pas d'être remarqué par une femme comme elle. Et pour la première fois, il en fut contrarié.

Il voulait qu'elle prenne ses remords au sérieux. En fait, il rêvait d'avoir une nouvelle chance de dîner avec elle. La vie à la campagne était monotone. Et puis, en admettant que Jane Hull finisse par l'identifier, quelle importance ? Il se délectait d'avance de voir la tête

de Mme Chudderley quand elle apprendrait qu'il était le frère du duc de Marwick. « Vous avez dû entendre parler de moi », lui lancerait-il.

— Vous seriez-vous égaré dans vos pensées ? s'enquit-elle d'une voix suave. Je peux répéter ma remarque si vous ne l'avez pas entendue.

— C'est inutile. J'ai l'impression que vous méprisez le milieu dont je suis issu. Ai-je raison ?

— Oui.

Elle tourna encore une page. Et se pétrifia.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

Elle laissa son regard errer derrière lui, le reporta sur le journal.

— Oui, souffla-t-elle, les mains crispées sur le journal.

— Cela ne va pas ?

— Si, très bien, assura-t-elle.

Repliant le quotidien, elle le coinça sous son bras.

— À vrai dire, reprit-elle, ce n'était pas l'annonce d'un mariage, mais celle d'un décès. La mort d'une aventure plaisante, l'assassin étant un habitant du Nord.

— Et maintenant, il semble que notre rencontre se soit transformée en débâcle. Je vous concède la victoire, madame.

Un instant, ses lèvres parurent trembler – avant de s'incurver sur un sourire féroce.

— On ne concède pas ce que l'on a déjà perdu, rétorqua-t-elle. Courage ! Vous pourrez vous plaindre de ma grossièreté à la taverne ce soir. N'oubliez pas de préciser que je n'ai pas daigné vous saluer, monsieur.

Le menton haut, elle passa devant lui. Il la suivit des yeux, fasciné. Non, ce n'était pas le fruit de son imagination. Ses épaules étaient bel et bien voûtées, trahissant un immense dépit. Quelle en était la cause ?

Bon sang, il allait devoir dénicher un autre exemplaire du journal pour le découvrir.

Les coups retentirent au milieu de la nuit. Liza souleva les paupières. La migraine lui arracha un grommellement – elle avait un peu abusé du vin, la veille.

On frappa de nouveau à l'entrée de ses appartements. Le sol était froid sous ses pieds nus tandis qu'elle traversait la chambre et cherchait le verrou à tâtons. Derrière elle, dans le boudoir, elle entendit du bruit, signe que Hankins, sa camériste, s'était réveillée. Liza entrouvrit la porte.

Mather se tenait devant elle, le visage blême à la lueur de la bougie qu'elle tenait à la main.

— Pardonnez-moi de vous déranger, madame.

Dans le couloir, la pendule sonna 3 h 30, et la secrétaire était habillée de pied en cap. La peur submergea Liza tel un flot d'eau glacée.

— De quoi s'agit-il ? Que s'est-il passé ?

— Un garçon est venu – John Broward. Il voulait vous prévenir que sa tante est toujours en travail.

Liza retint son souffle.

— Quoi ?

Mary avait ressenti les premières contractions près de deux jours auparavant !

Mather la dévisagea d'un air sombre.

— Apparemment, elle vous réclame.

Le cœur de Liza se serra. Elle ne se considérait pas comme une amie intime des Broward. Elle n'avait pas sa place chez eux en un moment comme celui-là. Mais si Mary Broward craignait le pire, il était logique qu'elle veuille avoir une conversation avec la bienfaitrice de sa famille. Mary pensait avant tout aux siens.

Liza fit volte-face. Sa femme de chambre la fixait, bouche bée.

— Hankins, habillez-moi. Vite ! Mather, faites seller un cheval. Ce sera plus rapide.

— J'en ai déjà donné l'ordre, madame.

Elle ne voulait pas revivre un tel cauchemar. La situation ne lui était que trop familière. La course folle dans l'obscurité. Le cœur battant de terreur. Elle se rappelait s'être ruée à bord du train à St. Pancras, cherchant aveuglément son billet sous le regard compatissant du contrôleur. Malgré tous ses efforts, elle était arrivée trop tard. Sa mère était déjà décédée. Et à présent...

Elle pénétra dans la petite chambre à coucher des Broward. Des odeurs de sueur et de sang imprégnaient l'air. Mary gisait dans un entrelacs de draps entortillés. Le tissu drapé par-dessus ses jambes dissimulait le médecin qui l'examinait.

Cette démonstration manifeste de prudence attira l'attention de Liza. Un flot de colère la traversa. Elle n'en comprenait pas la raison mais en éprouva du soulagement. La rage valait mieux que la peur.

— Pourquoi n'ai-je pas été informée plus tôt ? glapit-elle.

Des têtes se tournèrent vers elle.

Elle s'aperçut alors que plusieurs personnes s'entassaient dans la pièce minuscule. Agenouillé auprès de sa femme, paupières closes et mains jointes, l'époux de Mary murmurait une prière. Quant à M. Morris... planté devant la fenêtre ouverte, le vieux médecin aspirait de grandes bouffées d'air frais.

— Madame Chudderley, dit-il, visiblement agité.

L'homme sous le drap, celui qui s'occupait de la parturiente, se redressa.

M. Grey.

Elle ne l'avait pas vu depuis une semaine. Son précédent affront lui parut tout à coup parfaitement anodin. Seules, ses capacités professionnelles comptaient.

— Comment va-t-elle ? s'enquit Liza. Pouvez-vous l'aider ?

Les traits tirés, il lui jeta un bref coup d'œil avant de concentrer de nouveau son attention sur Mary, qui gémissait.

— Vous feriez mieux de partir, grommela-t-il.

— Si vous voulez voir ce que vous faites, débarrassez-vous de ce linge ridicule, rétorqua-t-elle.

— Madame Chudderley, intervint le Dr Morris d'un ton sévère.

Grey lui coupa la parole.

— Vous avez raison. Je le ferai dès que vous serez sortie, madame.

— Les instructions de Mme Broward étaient claires, insista Morris. Elle tenait à préserver sa pudeur.

Grey lui adressa un regard noir, dont Liza ne comprit pas la signification, mais qui la rassura. Il allait tenir sa promesse.

— J'attends dans le couloir, annonça-t-elle.

Elle y rejoignit les autres membres de la famille.

Jambes flageolantes, elle accepta avec reconnaissance la chaise

que l'un des fils s'empressa de libérer pour elle. Paul Broward, rentré de l'école pour quelques jours. Il s'inclina poliment et elle le salua en retour d'un signe de tête. « À Harrington, ils lui apprennent les bonnes manières », songea-t-elle vaguement. Ses comptables l'avaient suppliée de mettre un terme à ces dépenses. Quelle bande d'abrutis.

Aucun son ne leur parvenait de la chambre. Le silence devenait oppressant. Daniel Broward, âgé de neuf ans et perpétuellement sale, referma une main moite autour de son poignet.

— Est-ce que maman va bien ? Vous l'avez vue ?

Liza l'observa dans la pénombre. Les lattes du plancher grincèrent sous le poids de quelqu'un qui descendait au rez-de-chaussée. Elle n'était jamais venue dans cette partie de la maison. On la recevait toujours dans le salon et pour elle on sortait le service à thé réservé aux grandes occasions. Si elle était apparentée à la famille, elle n'en faisait pas partie.

— Oui, le rassura-t-elle d'une voix mal assurée.

Percevant son incertitude, l'enfant s'écarta, serra le poing et le porta à sa bouche. Ravalant un sanglot, sa sœur aînée le souleva dans ses bras et le déposa sur ses genoux.

En présence de tant d'amour, Liza se sentit tout à coup désespérée. Quel pouvoir avait-il sur les aléas tragiques de la vie ?

Elle se ressaisit. Ce désespoir venait trop tôt. Y céder était inutile, égoïste. Sa colère se dirigea contre elle-même.

— Mme Broward va s'en sortir, déclara-t-elle d'un ton ferme. Elle est entre les mains de deux médecins. Elle se portera bientôt à merveille, Daniel.

— Merci d'être là, murmura Mlle Broward.

— Si j'avais su, je serais venue plus tôt.

— Bien sûr. Nous ne voulions pas vous importuner. Et puis, elle a commencé à vous réclamer et...

Liza ferma les yeux. Elle ressentait la migraine qui lui taraudait les tempes comme la preuve intolérable de sa propre bassesse. Jane et elle avaient passé la soirée à organiser la partie de campagne et à porter des toasts, tous plus stupides les uns que les autres. Pendant ce temps, Mary souffrait...

Une voix s'éleva de l'autre côté du mur. Si les mots étaient incompréhensibles, l'intention était limpide. Une querelle venait d'éclater.

Liza se racla la gorge.

— J'étais persuadée que tout se passerait à merveille.

Mary avait ressenti les premières contractions lundi, au marché, mais elle ne s'était pas affolée. Elle avait déjà mis au monde six enfants sans le moindre problème.

— Oui, souffla Mlle Broward.

Soudain, la porte s'ouvrit et M. Broward sortit, effondré.

— Je ne peux pas regarder ça, marmonna-t-il, les joues ruisselantes de larmes. Pardonnez-moi. Je ne peux pas.

M. Morris apparut derrière lui.

— Madame Chudderley, puis-je vous parler, je vous prie ?

Le Dr Grey disposait des instruments sur la commode qu'on avait tirée au pied du lit. D'un geste inhabituellement agressif, M. Morris poussa Liza vers lui.

— Expliquez-lui votre plan, gronda-t-il. Si M. Broward est incapable de défendre sa femme, elle s'en chargera !

Liza jeta un coup d'œil perplexe à Mary, à présent immobile, le visage luisant de transpiration.

— Est-elle...

— Non, coupa Grey. M. Morris lui a administré une petite dose de chloroforme pour apaiser la douleur. L'effet ne durera pas longtemps.

Liza fixa le scalpel qu'il tenait à la main. Il le trempa dans un petit bocal rempli d'un liquide à bulles.

— Ne me dites pas que vous envisagez...

Il releva la tête, la jaugea d'un regard grave.

— L'enfant est trop haut dans le bassin. La seule option est la césarienne.

— Il faut procéder à une craniotomie ! protesta Morris.

Liza les observa tour à tour.

— De quoi s'agit-il ?

— Une technique qui sauverait la vie de Mme Broward, répondit M. Morris après un court silence.

— Et l'enfant ?

Il eut un tressaillement au menton.

— Il ne survivrait pas. Elle, si. Ce que ne garantit pas le choix de M. Grey.

— Une craniotomie engendre d'autres risques, argua ce dernier.

Il sortit de sa trousse une bobine de fil d'argent. Il en coupa une longueur, la plongea à son tour dans la solution antiseptique. Ses gestes mesurés contrastaient avec l'agitation de Morris.

— Inversement, une césarienne pourrait sauver la mère et l'enfant. C'est le souhait de Mme Broward.

— Son souhait ! répéta Morris. Mais oui, écoutons les supplications d'une femme folle de douleur ! Pendant que vous y êtes, expliquez donc à Mme Chudderley les risques d'infection postopératoire. Sans compter la menace d'une hémorragie...

— Sutures utérines, riposta Grey.

— Impossible. Comment les retirerez-vous ?

Grey eut un sourire glacial.

— Ce n'est pas à moi de vous enseigner votre métier.

Il s'empara d'un rouleau de gaze et d'une aiguille.

— Le Dr Max Saumlinger a publié une étude approfondie sur le sujet, il y a cinq ans.

— Non ! Vous voudriez me faire avaler les théories ultramodernes d'un *Allemand* ? Il n'en est pas question !

Concentré sur ses tâches, M. Grey ne daigna pas lui répondre. Liza coula de nouveau un regard à Mary, la gorge nouée par l'angoisse. Elle ne comprenait pas pourquoi on la mêlait à cette discussion. Quoi qu'il en soit, Mary était au plus mal. Elle avait le teint cireux.

— Faites quelque chose, lâcha Liza. L'un ou l'autre, peu importe !

— Allez raisonner M. Broward, lui conseilla Morris. Je vous en prie, persuadez-le de mettre un terme à cette folie. Il est désarmé. Il se fiera à votre jugement.

— Mais j'ignore absolument laquelle des deux options est la meilleure. Monsieur Grey, quel est votre argument ?

— M. Broward a laissé le choix à son épouse. Je ne l'encouragerais pas si je ne pensais pas que c'était le bon. Je connais les risques et je les prendrai en compte.

Il s'exprimait d'un ton sec, confiant. Cette attitude acheva de la convaincre.

— Si les Broward sont d'accord, nous devons respecter leur décision.

Morris agita le bras avec une telle violence qu'elle recula d'un pas.

— Un tailleur et son épouse ! Un *tailleur* ! Je veux bien qu'il s'y connaisse lorsqu'il s'agit de la coupe d'un vêtement, mais dans le cas présent, il s'agit de la vie d'une femme, madame !

Liza reçut cet éclat comme une gifle. Elle le regarda droit dans les yeux. Il rougit mais ne se détourna pas.

— Je ne veux pas participer à cela, cracha-t-il enfin. Vous m'entendez ? Je n'assisterai pas le Dr Grey.

Dans le bref silence qui suivit, Liza s'affola. Sa peur était si intense qu'elle avait du mal à respirer. Elle était venue voir Mary mourir.

— Vous le devez, articula-t-elle, atterrée.

Morris se contenta de pincer les lèvres.

— Je n'ai pas besoin de vous, Morris, proféra Grey.

Elle pivota vers lui, soulagée de le voir si impassible, alors que Morris s'emportait derrière elle.

— Sornettes ! Vous ne pouvez pas faire cela tout seul.

— Vos mains ne sont pas assez sûres, riposta Grey. Ce sont les vôtres dont j'ai besoin, madame Chudderley.

— Quoi ? s'écria-t-elle, horrifiée. Vous voulez que je vous assiste ?

— Grotesque ! asséna Morris. Elle s'évanouira dès la première goutte de sang.

Grey la dévisagea tout en déroulant la bande de gaze.

— Acceptez-vous ?

Liza eut l'impression qu'un étau lui écrasait la poitrine. Non, *non !* Comment pouvait-il lui demander de participer à une intervention qui pourrait tuer Mary ?

— Je n'ai jamais...

— L'enfant... gémit Mary. Je vous en supplie...

Morris marmonna un juron et se détourna. Liza s'approcha du lit pour la réconforter, mais Grey la retint par le coude.

— Laissez-la. Vous avez peur, lui chuchota-t-il à l'oreille. Je le comprends. Toutefois, vous devez vous décider maintenant, très vite. Je préférerais éviter de demander de l'aide à un membre de la famille.

Elle hésita, plongea son regard dans le sien. Une pensée furtive lui traversa l'esprit. Ces yeux qui l'encharmaient tant étaient à présent injectés de sang, et mortellement sérieux. Cet homme-là n'avait plus rien à voir avec celui qui l'avait embrassée au bord du lac.

— Si je commets une erreur...

Jamais elle n'avait rien fait d'aussi important, d'aussi délicat. Elle était incapable de broder un mouchoir. Elle ne s'habillait même pas elle-même !

— Je suis la dernière personne à qui vous...

L'expression de Grey se radoucit.

— Je ne vous le demanderais pas si je ne vous en croyais pas capable. Il vous suffira de suivre mes instructions à la lettre.

Non. Elle n'en avait pas le courage. Se détournant, elle croisa le regard suppliant de Mary.

Comment pouvait-elle refuser ?

— Entendu, s'entendit-elle murmurer.

Elle leva les mains devant elle, constata avec stupéfaction qu'elles ne tremblaient pas.

Dès que Morris fut sorti au pas de charge et que Grey eût verrouillé la porte, le temps parut ralentir. Pendant une éternité, Liza se frotta les mains, incrédule et paniquée, la solution antiseptique lui piquant les yeux. M. Grey régla les lampes au plus fort, inondant la pièce d'une lumière désagréable, presque aveuglante. Le cœur de Liza battait à tout rompre. Avait-elle perdu la tête ? Elle n'aurait jamais dû

accepter. Elle n'était qu'un papillon, une *beauté professionnelle*.

Comme il lui tendait une compresse imprégnée de chloroforme, elle vacilla.

— Il n'y a donc personne d'autre qui puisse vous assister ?

Il soutint son regard.

— Je peux envoyer chercher quelqu'un. Pershall doit être en chemin.

— Je ne peux pas... Vous ne comprenez pas.

Il ignorait qui elle était. S'il avait été au courant de sa réputation, de ses erreurs de jugement, il n'aurait jamais sollicité son aide.

Je vais la tuer.

— Vous le pouvez. Je vous expliquerai tout, étape par étape.

Ravalant une nausée, elle prit la compresse et s'approcha de Mary, s'efforçant de lui offrir un sourire rassurant avant de la lui placer sur le nez.

Les yeux de Mary se refermèrent. Puis l'univers entier se rétrécit autour du lit, des mouvements calmes de Grey, occupé à caler les mollets de la parturiente sur des couvertures roulées.

— L'antiseptique, à présent. À vous de jouer. Je prépare le tube de drainage.

Elle s'exécuta, s'émerveillant de son stoïcisme, toute son attention concentrée sur sa mission, qui consistait à étaler le désinfectant sur le ventre de Mary sans s'alarmer de la faiblesse des coups de pied du bébé.

Émanation douceâtre du chloroforme. Odeur cuivrée du sang lors la première incision. Tout au long de l'épreuve, elle se laissa bercer par la voix de Grey, douce, ferme, assurée. Grâce à son flegme, elle réussit à le seconder pour l'installation du drain en caoutchouc d'Inde. Elle ne défaillit pas non plus lorsqu'il dévoila les secrets répugnants de l'intérieur d'un corps humain. Il semblait complètement détaché. S'efforçant de maîtriser sa respiration, Liza parvint à rester sereine, elle aussi. Il n'y aurait pas de drame puisqu'il ne paraissait pas inquiet.

Enfin, il libéra le bébé de la matrice et déposa le petit corps gigotant et ensanglanté entre ses bras, une petite fille sans défaut, aux cils et aux ongles intacts. À cet instant, Liza revint brusquement sur terre et se mit à trembler, bouleversée par cet être minuscule qui avait failli ne jamais naître.

Son regard passa du nouveau-né à Mary, qui dormait encore d'un sommeil induit par le sédatif, puis sur l'homme qui manipulait avec dextérité une aiguille et un fil d'argent. Il suturait l'utérus de Mary, couche après couche, les bras couverts de sang jusqu'aux coudes, le visage impavide.

Cet homme dont le baiser la hantait.

Elle l'observa, hypnotisée. Il n'abandonnait pas la partie. Ayant

salvée une vie, il s'acharnait maintenant à en sauver une deuxième.

Elle retint son souffle. Jamais elle n'avait été témoin d'un événement aussi grave. Jamais elle n'avait vu quelqu'un s'adonner à un acte d'une telle importance. Un sentiment étrange la saisit et un frémissement lui parcourut l'échine, proche de l'émerveillement. Elle serra le bébé contre son cœur. *Je connais les risques et je les prendrai en compte.*

Un vagissement assourdissant la fit sursauter. Le nourrisson hurlait, rouge de colère. Un bruit de pas retentit à l'extérieur, on frappa à la porte. M. Grey la regarda, cligna des yeux comme s'il revenait de loin.

— Bravo, commenta-t-il.

— Oui, souffla-t-elle.

— Confiez-leur le bébé mais empêchez-les d'entrer. Je vais encore avoir besoin de vous.

Elle s'exécuta promptement.

L'intervention terminée, Liza regagna Havilland Hall, le temps de prendre un bain et de dormir quelques heures. À son retour chez les Broward, d'innombrables responsabilités l'attendaient car, fort heureusement, elle avait encore assez d'argent pour leur venir en aide. Il fallut d'abord recruter une nourrice. L'état de Mary requérait la prise de laudanum, un poison pour son lait. M. Broward ne pouvait pas se permettre de fermer sa boutique car il s'appropriait à recevoir une livraison en provenance de Londres. Liza se débrouilla pour rappeler des champs quelques jeunes gens. Ils prendraient le relais au magasin dès que M. Broward aurait accusé réception de ses tissus.

À peine ces problèmes réglés et moins de vingt-quatre heures après son accouchement, Mary fut prise d'un accès de fièvre. Pour la première fois, M. Grey manifesta de l'inquiétude. Cette réaction affola Liza encore plus que la chaleur émanant du corps de la malade.

Les deuxième et troisième jours se succédèrent dans un brouillard. Entre bains de glace et administration de remèdes, il fallait veiller à ce que les voies respiratoires de Mary ne s'obstruent pas. Aux alentours de midi, le quatrième jour, la patiente se mit à délirer et il fallut l'attacher. Peu après, M. Morris vint rendre visite à la famille et insista pour l'examiner. Ses manières étaient sèches, sa colère, toujours aussi intense. Toutefois, M. Grey s'effaça courtoisement. Après une brève conversation avec Morris, Liza alla le trouver, curieuse de connaître son avis.

Il était assis dans le petit jardin ceint d'un mur en pierre qui jouxtait le cottage. Elle prit place à ses côtés sur le banc, suffisamment long pour accueillir deux autres personnes. La tiédeur du soleil et les

abeilles butinant de fleur en fleur offraient un répit appréciable à l'atmosphère étouffante de la maison. Quelqu'un, sans doute Mlle Broward, avait apporté à M. Grey un déjeuner frugal composé d'une tranche de rôti, d'une part de stilton et de pain. Il lui tendit le morceau de fromage en silence.

Elle mordit dedans sans enthousiasme.

— À votre avis, la fièvre tombera-t-elle aujourd'hui ?

— Si la chance nous sourit, marmonna M. Grey, le front plissé.

— Ces hallucinations sont plutôt mauvais signe, non ?

Le coin de sa bouche remonta en une sorte de demi-sourire.

— M. Morris vous aurait-il abreuvée de conseils ?

— Il recommande un traitement par ventouses.

— Cela ne servira à rien. M. Morris croupit dans les années 1830, me semble-t-il.

— A-t-il raison de dire que c'est mauvais signe ?

Grey poussa un soupir.

— Disons que... c'est préoccupant.

— Bien. J'envoie un mot à Havilland Hall pour les prévenir que je passerai la nuit ici.

Il lui jeta un regard qu'elle fut incapable de déchiffrer. Lui aussi était rentré chez lui à une ou deux reprises pour se reposer et récupérer quelques affaires. À en juger par les cernes sous ses yeux, il n'avait guère dormi.

— C'est inutile. Les autres peuvent me donner un coup de main si nécessaire.

Curieusement, elle fut blessée de savoir qu'il n'avait plus besoin d'elle.

— Paul retourne à l'école aujourd'hui, Mlle Broward doit s'occuper des petits et du bébé. Quant à M. Broward, il est épuisé. Il vaudrait mieux que je reste, non ?

Il se tourna à demi vers elle, les joues creusées par la fatigue.

— Votre aide est la bienvenue, mais vous avez sûrement des obligations de votre côté.

Elle haussa les épaules. Mather et Jane s'occupaient des préparatifs en vue de la partie de campagne – et c'était tant mieux car elle-même n'avait pas du tout la tête à cela. Pour le reste, Havilland Hall tournait comme une horloge. Elle n'était que la spectatrice désœuvrée de son fonctionnement.

— Rien d'important.

Il ne répondit pas. Il inclina juste un peu la tête si bien que la lumière illumina soudain son regard. Ses yeux étaient aussi bleus que le ciel derrière lui.

Elle changea de position, troublée. Depuis plusieurs jours, il n'était qu'une instance lointaine, le médecin qui donnait des ordres et

à qui l'on devait obéir. Et voilà que tout à coup elle voyait de nouveau l'homme en lui, le cheveu en bataille, pas rasé – un débraillé qui lui seyait. Il n'était pas beau au sens classique du terme mais il avait le corps élancé et musclé d'un athlète, et de grandes mains qui avaient sauvé un bébé avant d'encadrer le visage de la maman, l'encourageant à se battre pour survivre.

Liza contempla ses mains hâlés si efficaces. Une onde de chaleur monta en elle, irrépressible, et horriblement déplacée. Quand ils s'étaient embrassés au bord du lac, elle ignorait tout de lui. Son admiration, son attirance étaient fondées sur la surprise : un médecin de campagne doté du sens de la repartie, qui sentait délicieusement bon, aux lèvres étonnamment habiles.

Puis il avait sauvé la vie d'un enfant et celle de Mary. Et maintenant, il se privait de sommeil pour veiller sur sa patiente.

Cet homme était exceptionnel.

Et il la fixait toujours, intensément.

Replaçant derrière les oreilles quelques mèches échappées de sa coiffure, elle se rendit soudain compte qu'elle avait transpiré en tentant d'apaiser Mary.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Aurais-je un bouton sur le bout du nez ?

Il esquaissa un sourire.

— N'ayez crainte. Non, je me demandais... ce qui vous retenait ici, exactement ?

Sa gorge se noua. Percevait-il son changement d'humeur ? La sentait-il sur le qui-vive, luttant contre elle-même pour ne pas se rapprocher de lui ? Cette pensée l'affligea.

— J'avais cru comprendre que l'état de Mary était préoccupant. Mais si vous préférez, je...

— Non, l'interrompit-il. Ne vous méprenez pas. Je ne peux rêver d'une meilleure assistante. Vous êtes calme, posée, attentive aux instructions et méthodique.

Elle rougit, profondément touchée.

— Vous ne m'avez pas confié les tâches les plus difficiles.

— Vous seriez étonnée. C'est une chance pour Mme Broward et pour moi que vous ayez pu venir la première nuit. Toutefois, j'avoue m'interroger quant aux raisons qui vous poussent à rester. Je vous sais soucieuse de la santé de Mary, mais... Craignez-vous qu'il ne se passe quelque chose en votre absence ? Ou est-ce la... nouveauté de la situation qui vous motive ?

Elle se raidit. Sous-entendait-il par là qu'il la soupçonnait de chercher à combler son ennui – ou de mettre en doute ses capacités de médecin ? Non, décida-t-elle après un instant de réflexion. Sa voix était dénuée de jugement, son intérêt, sincère.

— J'ai toute confiance en vous, bien sûr.

— Merci. Cela me touche.

Il paraissait si sérieux, presque ému. Ce constat l'intimida. Elle baissa les yeux, fit mine de lisser ses jupes.

— Peut-être n'avez-vous pas complètement tort, confessa-t-elle.

Pour une fois dans sa vie, elle s'était sentie utile. Elle avait souvent aidé les gens dans le besoin en leur donnant de l'argent. Mais là, ses mains et son cœur avaient été partie prenante. Elle avait tenu dans ses bras une enfant qui avait survécu grâce à ses efforts.

Qui, parmi ses amis, l'aurait crue capable de surmonter un tel défi ? Nello aurait ri à en tomber de sa chaise.

— Savoir que l'on a... besoin de moi me plaît, je suppose.

Pas une seconde elle n'avait songé à elle, ces derniers jours. Pas une fois la voix de sa mère n'était venue la harceler.

— Seigneur ! Je dois vous paraître terriblement égoïste.

— Pas du tout, madame Chudderley.

Il écrasa un bout de pain entre ses doigts et jeta les miettes au moineau téméraire qui sautillait à leurs pieds.

— Vous parlez à un homme qui a choisi de gagner sa vie en pratiquant la médecine. Ce n'était pas le chemin habituel, mais il était important pour moi de me consacrer à une activité que... d'autres étaient incapables d'exercer.

Elle hésita.

— Vous pourriez peut-être m'appeler Elizabeth. Ce serait plus pratique, argua-t-elle. Mme Chudderley est si pesant.

Tout à coup, elle n'aimait plus qu'il lui donne le nom de son défunt mari. Alan Chudderley n'avait plus rien à voir avec elle. Encore moins avec Grey.

— Elizabeth, murmura-t-il. C'est un prénom élégant, qui vous va bien.

À son grand désarroi, il se garda de lui retourner l'invitation. Peut-être avait-il l'impression que ce serait trop présomptueux de la part d'un individu de son rang.

— Votre père était donc dans les affaires ?

Il la dévisagea sans comprendre.

— Vous avez expliqué ne pas avoir emprunté le « chemin habituel ».

— Ah ! Oui, il était...

Il rit tandis que l'oiseau s'enhardissait, lui lança quelques miettes supplémentaires.

— Mon père était une sorte d'homme d'affaires. Bien entendu, ce legs est revenu au fils aîné.

— Il désapprouvait votre décision de devenir médecin, devina-t-elle.

— Oh, il désapprouvait à peu près tout en ce qui me concernait. Sauf à la fin.

Il baissa les yeux sur le quignon de pain, le tourna entre ses mains.

Sa belle bouche se raffermir, comme s'il voulait empêcher les mots d'en sortir. Après un bref silence, il reprit :

— Lorsqu'il est tombé malade, son intelligence des chiffres et ses attitudes moralistes ne lui servaient plus à grand-chose. Je pouvais lui être utile finalement. J'étais le seul à même de le soulager.

Elle se mordit la lèvre. Il ne fallait pas être télépathe pour deviner la douleur que dissimulait ce ton neutre. Elle lui effleura le bras.

— Vous êtes un merveilleux médecin.

Il haussa un sourcil, porta les yeux de sa main à son visage. Et tout à coup, ce geste parut beaucoup moins innocent qu'il ne semblait. Comme si l'on avait appuyé sur un interrupteur, la chaleur de sa peau sous ses doigts se répandit en elle.

L'instinct lui dictait de s'écarter. Maintenant qu'elle le connaissait mieux, cette attraction spontanée lui paraissait dangereuse car elle ne pouvait mener nulle part. Le maigre revenu d'un médecin ne suffirait jamais à assurer son avenir et celui de garçons comme Paul et Harry Broward. Elle s'était dit qu'une liaison sans lendemain ne ferait de mal à personne, mais si son cœur s'en mêlait, le résultat serait catastrophique.

Elle avait trop souffert. Elle n'allait tout de même pas retomber de son plein gré dans le piège de l'amour.

Elle maintint sa main en place en priant pour qu'il ne remarque pas son émoi. Elle ne voulait pas susciter de gêne entre eux. Si la sagesse lui interdisait de prendre cet homme comme amant, elle tenait à l'avoir comme ami.

Oui. C'était ainsi qu'elle devait raisonner. Même sa mère l'aurait félicitée.

— Un merveilleux médecin, répéta-t-elle. Nous avons beaucoup de chance que vous ayez choisi de vous installer dans notre comté, monsieur Grey.

Il la dévisagea longuement, puis détourna les yeux.

— Merci. Cela me touche énormément.

Cette fois, elle ôta sa main, vaguement vexée alors même que sa réponse n'avait été en rien insultante.

— Donc, vous passerez la nuit ici. Votre aide me sera précieuse. Comme par miracle, l'humeur de Liza redevint légère.

Le jour tombait quand Michael émergea du cottage des Broward. La voiture de Mme Chudderley attendait devant le portail. Michael souleva son chapeau pour saluer le cocher, puis scruta la route. La brise transportait des odeurs de terre fraîche et de feuilles, les criquets stridulaient allègrement. Un hibou hulula, pressé que la nuit tombe.

Michael expira lentement, l'âme légère. Que ce soit à Londres, au fin fond de la Cornouailles ou au bout du monde, qu'il soit étranger, frère d'un duc ou voyageur anonyme, il pouvait se rendre utile. Les gens s'adressaient à lui et, parfois, quand la chance était de son côté, ses talents faisaient la différence.

Une fois de plus, il en avait eu la preuve aujourd'hui. La fièvre était enfin tombée, Mary Broward survivrait. Comme toujours en ce genre d'occasion, il s'émerveilla des beautés de la nature.

Un coup de tonnerre retentit au loin.

Il pivota dans la direction d'où venait le bruit. Seuls, quelques nuages cotonneux s'étiraient dans le ciel. Cela ne pouvait donc pas être un orage. Il adressa un coup d'œil interrogateur au cocher mais celui-ci, professionnel jusqu'au bout des ongles, l'ignora ostensiblement.

La porte d'entrée s'ouvrit. Mme Chudderley marqua une pause sur le seuil, ses courbes admirables se découpant sur le fond lumineux derrière elle. Michael tressaillit comme s'il avait été réveillé en sursaut.

Pershall avait raison. Les sculpteurs grecs auraient pu s'en inspirer pour créer leurs statues de déesses.

Elle referma la porte et ses jupes bruissèrent sur les dalles tandis qu'elle venait vers lui.

— Je suis contente de vous rattraper à temps. Je voulais vous remercier. Pour... pour tout, je suppose.

— Moi de même.

Il avait toujours été doué pour repérer les gens capables de tenir le choc en cas de crise. Son intuition la concernant lui était venue subitement, au moment précis où il avait pris conscience de l'urgence de la situation. Qu'il ne se soit pas trompé ne le surprenait que

maintenant. Il avait surmonté l'épreuve et pouvait enfin se concentrer sur des sujets plus agréables – elle, par exemple.

Elizabeth Chudderley camouflait bien son courage derrière ces fanfreluches, ces volants, ces dentelles et ces yeux de félin. Elle s'était révélée une aide précieuse d'un bout à l'autre : pondérée, résolument positive, infatigable. « Dites-moi ce que je dois faire », avait-elle répété sans ciller, jour après jour.

Dans la pénombre nocturne, il eut soudain l'étrange impression de la voir pour la première fois.

— Comment vous sentez-vous, Florence Nightingale ?

Elle rit tout bas.

— Quel compliment, monsieur Grey, surtout venant d'un homme qu'une famille entière est en train de louer dans ses prières.

— Excellente nouvelle. J'ai besoin de toute l'aide dont je peux disposer pour rétablir l'équilibre.

Elle inclina la tête, surprise.

— C'est la première fois que je vous entends plaisanter depuis le début de cet épisode, dit-elle.

— Qui vous dit que je plaisante ?

Il ne lui laissa pas le loisir de répondre.

— Quand je travaille, j'ai tendance à me concentrer uniquement sur ma tâche.

C'était l'une des raisons qui l'avaient toujours dissuadé de chercher une compagne parmi ses bienfaitrices. Lorsqu'il exerçait son activité, il n'avait rien d'un charmeur. D'un autre côté, si les donatrices de Londres avaient été aussi belles et compétentes que celle-ci...

— Je suis sincère, ajouta-t-il. Vous m'avez rendu un immense service ces derniers jours. Vous en avez conscience, j'espère.

— Encore merci.

Elle hésita.

— Je me demandais si vous...

Une autre explosion retentit au loin. Tous deux pivotèrent.

— C'est la deuxième fois, marmonna-t-il. Je commence à craindre une catastrophe minière, auquel cas...

Elle l'interrompit d'un éclat de rire.

— Oh, mais non ! C'est le feu d'artifice. Comment ai-je pu oublier ? C'est la fête du solstice d'été ! Ici, nous l'appelons *Goluan*. Bien entendu, vous ignorez tout de nos traditions, vous, le rustre venu du Nord, le taquina-t-elle. Je vous y emmène ? Vous pourrez ainsi décrire à vos amis nos propres coutumes de sauvages.

Tous deux étaient épuisés. Ce dont ils avaient besoin, c'était de manger et de dormir. Du reste, en général, après un triomphe, il préférerait s'isoler pour mieux le savourer.

Ils se tenaient tout près l'un de l'autre et la chaleur qu'elle irradiait l'enveloppait, irrésistible. Elle sentait le savon avec lequel elle s'était lavé les mains chaque fois qu'elle s'apprêtait à s'installer au chevet de Mme Broward. Une odeur banale, qu'il connaissait mieux que quiconque. Pourtant, sur sa peau, elle dégageait une... une fragrance plus subtile, qu'il avait envie de humer à loisir.

— Je ne serai peut-être pas le meilleur des compagnons.

Il se sentait curieusement mal à l'aise, incertain de sa capacité à renouer avec leurs badineries d'avant cette satanée kermesse. Il savait comment séduire une femme. Mais celle-ci était devenue, quoique brièvement, une collègue. Le respect s'accordait mal avec le désir.

— Je sais que vous êtes exténué. Nous irons jusqu'à Bosbrea en voiture. Vous en sentez-vous la force ?

Plutôt mourir que de refuser.

— Bien sûr. Taïaut !

L'attelage avait pris la direction du village. Michael était assis en face d'Elizabeth, qui regardait par la fenêtre, son profil illuminé par la lueur de la lampe du cocher. Le grondement des roues sur la route de terre battue produisait une vibration plutôt agréable qui l'incita à s'enfoncer davantage dans les coussins moelleux de la banquette.

Il aurait pu rouler ainsi pendant des heures, la contemplant dans cet état exquis de demi-somnolence. Avec elle, partager les silences était un plaisir.

— Ah ! s'exclama-t-elle tandis que la voiture ralentissait. Une procession !

Dehors, la lumière se fit plus vive, mettant en relief une boucle échappée de son chignon et venue se coller sur sa tempe, le grain de beauté sur sa pommette droite telle une mouche, coquetterie d'un autre siècle.

Suivant la direction de son regard, il découvrit une longue file de jeunes gens brandissant des torches à bout de bras.

— On se croirait au Moyen Âge, commenta-t-il.

Avec un sourire, Elizabeth pressa la paume contre la vitre. En réponse, des cris fusèrent et les participants agitèrent leurs flambeaux. Ébloui par ces larges traînées de flammes, Michael ferma les yeux – et vit brièvement le symbole de l'infini.

Elizabeth interpella le cocher.

— Nous allons poursuivre à pied, annonça-t-elle. Sinon, nous ne pourrions que les gêner.

Le temps qu'ils descendent, le cortège avait pris de l'avance. Ils le suivirent d'un pas plus tranquille, dans une joyeuse cacophonie de cymbales, de cornemuses et d'acclamations.

Ils passèrent devant les premières maisons du village. Au détour du virage surgit dans le lointain le sommet de Bosbrea Hill. Tout en haut, trois feux de joie brûlaient, les deux plus petits flanquant un brasier haut comme trois hommes grimpés les uns sur les autres. Ils s'arrêtèrent pour admirer le spectacle.

— Vous allez tout m'expliquer, j'espère, dit Michael. Ou suis-je censé deviner ?

— Oh, oui ! Devinez !

— Une révolution mineure ?

— Contre qui ?

— Le tyran local ?

— Ce serait moi, rétorqua-t-elle. Or vous aurez noté l'accueil enjoué que l'on me réserve.

— Normal. Ce sont des hommes, non ?

Elle s'esclaffa.

— Monsieur Grey ! Vos flatteries finiront par me faire gonfler la tête.

— Ce serait dommage car elle est parfaite ainsi.

Ils entamèrent l'ascension de la colline.

— Autre suggestion ? l'encouragea-t-elle.

— Destruction arbitraire. Soit dit en passant, je ne me rappelle pas avoir vu une caserne de pompiers. Traitez-moi d'alarmiste, mais peut-être ferions-nous mieux de nous équiper de quelques seaux d'eau.

— Mon Dieu, j'espère qu'on n'en arrivera pas là. La reconstruction de Bosbrea m'obligerait à endetter mes héritiers jusqu'à la septième génération.

Il fut frappé par la sérénité avec laquelle elle assumait la responsabilité de ce lieu. Peut-être plairait-elle à Alastair après tout.

Cette pensée assombrit son humeur. Il n'avait pas envie de penser à son frère ce soir.

— Cela vous pèse-t-il ? Savoir que le district tout entier vous considère comme sa bienfaitrice ?

— Quelle drôle de question ! Je ne voudrais pas qu'il en soit autrement.

Là encore, il eut l'impression d'entendre Alastair. Cette adhésion au « noblesse oblige » l'avait toujours laissé perplexe.

— Je trouverais très contraignant d'être à ce point indispensable.

Elle l'observa, sourcils froncés.

— Quelle sottise. Vous êtes médecin. Des vies dépendent de vos décisions. Peut-on être davantage indispensable que cela ?

— Mais c'est précisément le contraire.

Il n'était attaché à rien. Aucune parcelle de terre ne pouvait déterminer son influence ni définir son utilité.

— Il m'est peut-être impossible de déjouer une fièvre, mais je

peux prédire son apparition. À partir de là, ce sont mes choix qui dictent ma conduite, pas les soucis de mes locataires ou la maladresse de jeunes gens balançant des torches.

Elle tendit la main et lui pinça le lobe de l'oreille. Son expression stupéfaite la fit rire.

— Ne vous inquiétez pas, ils ne commettront aucune négligence. Oh ! Si vous voyiez votre tête ! Pardonnez-moi mais je ne vous imaginai pas aussi pessimiste.

Avec un temps de retard, il sourit. Il méritait ses taquineries.

— Vous connaissez désormais mon secret. En fait, je suis une vieille femme très bien déguisée.

À peine avait-il prononcé ces paroles qu'il en perçut la vérité. Il s'était toujours imaginé comme la contrepartie insouciante de la rigidité de son frère. Pourtant, en compagnie de Mme Chudderley, il se sentait presque guindé. Cette pensée lui déplut.

— Et si je me procurais un flambeau ?

— À votre place, j'attendrais. Vous n'avez pas encore vu ce qu'ils en font.

— Vous m'inquiétez.

Il l'aurait volontiers interrogée davantage, mais une porte claqua à proximité et une femme essoufflée accourut, munie de deux bocks.

— Goluan ! s'écria-t-elle. Dieu vous préserve du mal, madame Chudderley ! Et vous aussi, monsieur.

Elle exécuta une petite révérence et leur remit les chopes.

— Goluan ! répondit Elizabeth. Dieu soit avec vous !

Elle but longuement. Michael l'imita. La bière était excellente, épaisse à souhait. La femme récupéra les chopes et se rua à l'intérieur du cottage.

— Décidément, cette fête me plaît, décréta-t-il. Serons-nous bombardés de bière à chaque porte ?

— Le mari de Mme Matthews est brasseur, expliqua Liza. Mais n'ayez crainte, on vous en offrira d'autres.

Comme ils se rapprochaient des feux de joie sur la colline, quelques inconnus les poussèrent vers une quantité impressionnante de tonneaux et s'empressèrent de leur tendre un gobelet. Autour d'eux, des jeunes filles coiffées de longues tresses tournoyaient. Un peu plus loin, un groupe de musiciens accompagnait au son de flûtes et de violons les porteurs de torches, qui avaient formé une ronde géante autour des brasiers.

Soudain, l'un d'entre eux se détacha du cercle. Il se propulsa vers l'un des feux secondaires, se jetant avec son flambeau dans les flammes avant d'émerger de l'autre côté en se roulant dans la poussière.

— Vous aviez raison, convint Michael. Je n'ai plus du tout envie

de me joindre à eux.

— C'est un savoir-faire spécifique de la Cornouailles. Je ne recommande pas à un habitant du Nord de s'y essayer.

— Celui-ci n'aurait peut-être pas dû laisser sa trousse dans la voiture.

— Oh ! Il n'existe pas de remède plus efficace que l'amour-propre cornouaillais, assura-t-elle, l'œil espiègle. Personne ne se brûlera ce soir. En revanche, je vous conseille de vous lever aux aurores demain, si vous en avez le courage. Les migraines seront nombreuses.

Cette femme avait un don quasi infantin pour le bonheur. Il l'imagina fillette, penchée vers l'âtre, la veille de Noël, à griller des marrons en rêvant des cadeaux qu'elle recevrait le lendemain.

La saveur nostalgique de cette vision fugitive le déconcerta. Il ne s'intéressait guère aux enfants et loin de lui l'idée de la considérer comme telle. Dieu, non ! Les lueurs des feux creusaient une ombre sous la courbe pleine de sa lèvre inférieure, lui inspirant des idées tout sauf paternelles.

— Vous ne seriez pas à l'aise à Londres, dit-il sans réfléchir.

Elle se rembrunit.

— Que voulez-vous dire ?

Comment lui répondre sans se trahir ? Un vulgaire médecin de campagne était censé ignorer que l'élite décourageait une telle spontanéité. Dans la haute société, il était de bon ton pour ces dames de s'ennuyer. À coup sûr, les rumeurs de leurs batifolages avec des paysans terniraient leur réputation.

— Vous semblez à votre place ici.

C'était vrai. Quelle étrange créature. En tant que cadet, il s'était toujours cru plus libre, dégagé de toute obligation envers son héritage familial. Or Elizabeth semblait trouver du plaisir à accomplir ces devoirs qui étaient si contraignants dans la vie son frère.

— À Londres, je ne suis pas du tout la même. Vous ne me reconnaîtriez pas.

— Comment êtes-vous, à Londres ?

Un fêtard l'interpella et elle lui rendit son salut d'un hochement de tête accompagné d'un sourire distrait.

— Malheureuse, avoua-t-elle. Du moins, ces derniers temps. Vous aviez raison, ce jour-là devant la poste. Je cherchais bien une annonce de mariage. Je l'ai trouvée, conclut-elle avec une grimace penaude.

— Ah !

Tout à coup, il ne tenait plus vraiment à en savoir davantage. La pensée qu'elle ait pu se languir d'un autre homme le rendait... nerveux. L'air renfrogné, il contempla les feux de joie, puis tressaillit tandis qu'un imbécile de plus plongeait dans les flammes.

Cependant, la curiosité était une sorte d'émétique. Elle vous

poussait à prononcer des paroles malgré vous.

— Qui est l'heureux fiancé ?

— Un homme qui ne mérite pas que l'on parle de lui et pour qui j'ai gaspillé une année entière.

Loin de le rassurer, cette confession désinvolte le choqua.

— Il vous a fait du tort.

Elle haussa les épaules.

— Pour être franche, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

De nouveau, il pensa à son frère.

— Ne vous flagellez pas. L'amour ne rend pas impartial. Mieux vaut l'éviter.

Elle rit doucement.

— En effet. Le champagne agit tellement plus vite et ses conséquences ne durent qu'un jour ou deux.

Il lui prit le bras, un geste non prémédité. Il avait simplement envie de la toucher.

— Si nous reprenions notre promenade ?

Ils se frayèrent un chemin dans la foule, passèrent devant les feux de joie.

— C'est donc votre règle d'or ? s'enquit-elle. Éviter l'amour ? Cela expliquerait qu'un médecin aussi compétent que vous soit encore célibataire, je suppose.

Au contraire, ma chère, le meilleur remède à l'amour, c'est le mariage.

Il pinça les lèvres, irrité. Il avait répété cette phrase à d'innombrables femmes, l'adoucissant d'un clin d'œil et d'un sourire. Ce n'était pas le discours d'un médecin de campagne, mais bien plutôt celui d'un goujat comme l'ex-amant de Mme Chudderley.

— Peut-être est-ce une question de paresse, répondit-il. À l'inverse de l'amour, le cynisme vous déçoit rarement.

— Force m'est d'admettre que l'amour m'a poussée aux pires esclandres. En public, de surcroît. Des scènes qui ont, disons... façonné ma réputation. Une réputation peu reluisante, si vous voulez tout savoir.

Était-ce de l'embarras qu'il lisait sur ses traits ? La beauté professionnelle se balançait d'un pied sur l'autre de crainte qu'il ne la juge.

Une émotion singulière l'envahit, un mélange de compassion, de tendresse et de colère. Il ne connaissait pas le mufler qui l'avait déçue mais ne manquait pas d'idée quant aux punitions qu'il pourrait lui infliger pour sa stupidité.

— Les gens racontent beaucoup de bêtises. Un homme avisé ne les écoute pas.

— Ne vous méprenez pas, monsieur Grey : je me moque

éperdument de ce que l'on dit de moi. C'est *ma* règle d'or.

Elle lui adressa un sourire enjoué. Il y aurait peut-être cru au début, mais ce qu'il avait d'abord pris pour de la sophistication teintée d'audace lui apparaissait maintenant comme une bravade. Cette attitude lui était d'autant plus familière qu'il l'avait lui-même adoptée à une époque, pour affronter les railleries de ses camarades de classe régulièrement informés par les journaux des incartades de ses parents.

La pente était de plus en plus abrupte. À son sommet, un amas informe se dressait dans l'obscurité, un vieux cairn érigé à la mémoire d'un individu oublié depuis longtemps.

— Quelle belle nuit, murmura-t-elle comme ils atteignaient le cairn.

Elle se libéra de son emprise pour poser sa chope sur le sol, puis se tourna vers lui. Dans la pénombre, ses traits étaient à peine visibles.

— Une soirée magnifique qui marque la renaissance de Mme Broward, enchaîna-t-elle.

Elle écarta les bras et renversa la tête.

— J'ai envie de le hurler de toutes mes forces aux étoiles : vous avez eu beau faire, nous avons fini par gagner, grains de poussière que nous sommes !

Il s'esclaffa.

— Allez-y ! Hurlez. Je ne le dirai à personne.

Elle inspira profondément, retint sa respiration, puis souffla en laissant retomber ses bras.

— Non. Inutile de tenter le sort. Je serais désolée que Mary subisse ma punition à ma place.

Il lui effleura la joue d'une caresse.

— Vous n'en méritez aucune.

Elle posa la main sur la sienne.

— Et si ce que l'on racontait à mon propos était vrai ? Pour autant que vous sachiez... je suis une femme scandaleuse.

Il enfouit les doigts dans sa chevelure. Il avait le choix entre soit l'attirer à lui, ou lui relever le menton pour lui couvrir le cou de baisers.

— C'est ce que j'espérais, chuchota-t-il. Depuis que M. Pershall vous a reproché de ne pas assister à la messe tous les dimanches, mes attentes ont décuplé.

— J'en viens à me demander si vous êtes vraiment originaire du Nord. Vous êtes bien trop charmant.

Ces mots faisaient écho à ceux de son frère. La coïncidence lui donna la chair de poule et un sentiment d'appréhension le submergea.

Son envie de l'embrasser était toujours aussi pressante. Y céder ne ferait-elle pas de lui un goujat comme celui qui l'avait abandonnée ? L'intimité qu'ils avaient partagée ces derniers jours

l'avait incitée à se confier. Elle avait confiance en lui alors même qu'elle ignorait son véritable nom. Monsieur Grey, l'appelait-elle.

Lentement, il ôta les doigts de sa chevelure. Quel imbroglio. S'ils s'étaient rencontrés à Londres, à visage découvert, elle serait déjà dans son lit. À leur satisfaction mutuelle.

— Mon prénom est Michael.

Il pouvait au moins lui révéler cela. Pour le reste... il devrait réfléchir. La sagesse lui dictait de ne partager aucun de ses secrets avant d'être prêt à les entendre répétés.

— Si vous voulez que je vous appelle Elizabeth, vous devez me rendre la pareille.

— J'en serais honorée, mais uniquement si... si je peux aussi vous considérer comme un ami.

Elle lui saisit la main et il se figea, une partie de son attention concentrée sur ses paroles, l'autre sur les frissons que provoquait ce contact physique.

— Je n'ai pas toujours été très gentille avec vous. Pouvez-vous me le pardonner ?

L'incertitude dont sa voix s'était teintée le troubla. Peut-être prolongeait-il cette mascarade pour un tout autre motif que la discrétion. Au fond, il était curieux de découvrir jusqu'où pouvait aller cette étrange affinité entre eux. Une ravissante mondaine et un médecin de campagne... S'il savait s'y prendre avec les femmes, il n'en était pas moins réaliste : ses relations familiales l'y aidaient. Mme Chudderley ignorait tout de ses origines et pourtant, elle était là, dans le noir, à lui toucher le bras.

— Allons, protesta-t-il, il n'y a rien à pardonner. Vous avez de la repartie ; il n'y a aucun mal à cela.

L'étreinte de ses doigts se resserra et, une fois de plus, il fut frappé par sa force, autant physique que psychique. Le médecin en lui n'avait jamais été attiré par la fragilité.

Il souleva sa main, la porta à ses lèvres, un geste qu'il pouvait accomplir en public sans craindre de choquer d'éventuels témoins. Entre eux, l'attraction était palpable. Du pouce, il jaugea son pouls et se réjouit de le sentir s'emballer.

Entrouvrant la bouche, il lui mordilla l'index. Il l'entendit prendre une brève inspiration.

— Peut-être...

Les mots moururent sur ses lèvres, les transformant en une invitation.

— Peut-être, confirma-t-il.

Il dessina le pourtour de son doigt à petits coups de langue, savourant le goût salé de sa peau.

— Je ne pense pas... balbutia-t-elle.

Justement, tout le problème était là. Ils réfléchissaient trop, l'un comme l'autre. Il cala la main de la jeune femme derrière sa nuque, la saisit par la taille et la serra contre lui. Au bas de la colline, une nouvelle explosion retentit. Au-dessus de leurs têtes, les étincelles colorées fusaient parmi les étoiles.

Un bref éclat de lumière lui permit d'apercevoir son visage – les yeux immenses, le menton tremblant. Il inclina la tête pour réclamer sa bouche...

Et elle détourna la tête.

— Les amis ne s'embrassent pas, murmura-t-elle.

Il lui lécha le lobe de l'oreille.

— Dans ce cas, il vaut mieux renoncer à être amis.

Elle crispa la mâchoire, manifestant son entêtement.

— Que pouvons-nous être d'autre, monsieur ?

Cette question lui parut sournoise. Il ne devrait pas avoir à expliquer les options possibles à une veuve, encore moins à celle-ci. Une idée fort désagréable lui traversa subitement l'esprit.

— Êtes-vous toujours amoureuse de cet homme ?

L'hésitation d'Elizabeth parut interminable.

— Non, répondit-elle enfin, sans grande conviction.

Il la lâcha et elle recula d'un pas. Il n'avait plus qu'une envie, traquer ce malotru et lui mettre son poing dans la figure.

— Comment s'appelle-t-il ?

Elle battit des paupières.

— Quelle importance ? Vous ne pouvez pas le connaître.

— C'est le genre de choses que l'on se confie entre *amis*.

— Excellent ! Ainsi, vous êtes d'accord pour que nous le soyons ?

Elle glissa la main au creux de son coude pour le ramener vers les brasiers.

— Je préfère vous prévenir. En tant qu'amie, je me permets de me mêler de tout.

Que diable venait-il de se passer ? Elle semblait soudain fort agitée. Il se laissa entraîner tandis qu'elle continuait de babiller.

— Je serai toujours dans les parages, continua-t-elle, toujours à vous harceler, à vous questionner sur vos activités. Vous devrez vous y accoutumer.

— Croyez-moi, je mène une existence on ne peut plus ennuyeuse. Je vous épargnerai ces détails.

— Quant à moi, j'insisterai pour les connaître.

Comme ils revenaient dans la lumière des feux de joie, il vit qu'elle lui adressait son sourire le plus éclatant, celui dont elle usait et abusait dans les moments où elle se sentait en proie à l'incertitude. Elle perdait pied, comme lui. Ce courant entre eux... ni l'un ni l'autre ne savaient comment se comporter.

Cette prise de conscience l'incita à se ressaisir. Il n'aimait pas la voir mal à l'aise. Son embarras le touchait. « Chut ! avait-il envie de lui murmurer. Vous n'êtes pas obligée de sourire. »

Il posa la main sur la sienne, se retenant de la caresser.

— Entendu. Si c'est ce que font les amis.

Les amis, découvrit-il, finissaient tranquillement de boire leur bière avant de regagner la voiture, bras dessus, bras dessous. Ils discutaient gentiment sur le chemin du retour et se serraient la main avant de se quitter. Ils échangeaient des petits billets les jours d'après, s'enquérant de leurs santés respectives et donnant quelques nouvelles. Mme Broward se rétablissait doucement. Les fraises de Havilland Hall étaient particulièrement sucrées cette année. Le temps se maintenait au beau fixe. Pouvaient-ils se retrouver pour le thé, vendredi à 17 heures ?

Un ami patientait dans le vestibule, le temps que le majordome se renseigne pour savoir si Madame était là. Puis il masquait sa surprise quand on l'invitait à monter à l'étage, loin des salons d'apparat, dans un boudoir tendu de satin rose où trois femmes en robe de jour s'occupaient à diverses activités dans la joie et la bonne humeur.

— Monsieur Grey ! s'écria Elizabeth alors qu'il s'immobilisait sur le seuil de la petite pièce ensoleillée. Comme c'est gentil à vous d'être venu. Attention ! Réflexe !

Il réagit juste à temps, rattrapant au vol une fleur en crépon.

— Voilà pour vos rosiers endommagés. Prenez-en autant que vous voudrez. Il doit y avoir de la colle quelque part, si vous désirez en relier plusieurs.

Il fixa la fleur sur le revers de sa veste, suscitant les gloussements enchantés des deux autres femmes, la secrétaire et Mme Hull. Leur présence n'aurait pas dû le décevoir. Entre amis, on n'exigeait pas un tête-à-tête.

D'un geste, Elizabeth l'invita à s'asseoir dans un fauteuil confortable, puis lui indiqua le plateau à thé. Il refusa d'un signe de tête.

— Vous ne m'en voudrez pas de vous recevoir ici, j'espère. Comme vous pouvez le constater, je suis un peu envahie, ajouta-t-elle en désignant la montagne de roses en papier à ses pieds.

— Il faudrait un sécateur pour vous sortir de là, commenta Mlle Mather.

Maniant l'aiguille avec agressivité, elle semblait batailler contre son cercle de broderie.

— Absolument, renchérit Mme Hull.

Tapotant un crayon sur une feuille de papier, cette dernière

examina le nouveau venu de haut en bas. Son sourire avait quelque chose de narquois, à moins que ce ne fût une illusion d'optique car son visage étroit et pointu évoquait celui d'un renard. Michael se prépara à un nouvel assaut de questions concernant leurs éventuelles relations communes. Apparemment, ce serait pour plus tard.

— M. Grey pourrait peut-être nous aider à rédiger notre règlement.

— En effet, nous aurions ainsi l'avis d'un gentleman, approuva Elizabeth.

— Je n'en vois guère l'utilité, marmonna Mlle Mather. N'avons-nous pas délibérément exclu les gentlemen de notre liste d'invités ?

— Votre liste d'invités ? s'enquit-il.

Il se sentait emprunté. Comment s'en étonner ? Son siège était recouvert de soie damassée rose. Le tapis était mauve. Quelqu'un s'était un peu trop parfumé. Il était assis entre deux cabinets chinois remplis de figurines d'animaux et de paysans. Un mouvement brusque et il casserait quelque chose. Ou il éternuerait.

— Vous préparez une réception ?

Elizabeth interrompit momentanément son pliage.

— Je ne vous en ai donc pas parlé ? Oui, une partie de campagne à l'ancienne, une semaine entière de festivités.

À laquelle, apparemment, il n'était pas convié.

Quoi de plus normal ? La noblesse ne frayait pas avec les petites gens.

— Comme c'est sympathique, murmura-t-il.

— Liza a prévu des divertissements d'une originalité incroyable ! s'enthousiasma Mme Hull. Quant aux invités... Vous les connaissez au moins de nom, j'en suis sûre. Lord Weston, lord Hollister, le vicomte Sanburne – quelques-unes des familles les plus renommées du pays.

Épatant. Il avait connu Sanburne à Eton et Weston était un vieil ami. Il n'avait jamais rencontré Hollister, mais ce dernier avait rendu quelques services à son frère qui, à son tour, l'avait soutenu dans sa campagne discrète (et finalement réussie) pour être anobli.

— Une semaine, dites-vous ?

Sept jours à rester tapi dans l'ombre...

— Voire plus, répliqua Elizabeth. Peut-être déciderons-nous de partir tous ensemble pour Paris. Avec mes amis, tout est possible. Ils sont de la meilleure compagnie, à moins que ce ne soit *la pire*, ajouta-t-elle en gratifiant Mme Hull d'un sourire joyeux.

Toutes trois pouffèrent. Soit elles avaient bu au déjeuner, soit elles étaient complices d'une excellente plaisanterie dont Michael ignorait tout.

Il arbora un sourire courageux.

— Une partie de campagne, donc. Et un règlement.

— Ah, oui, le règlement ! s'exclama Mme Hull, le regard brillant. Voulez-vous que je vous lise les principes sur lesquels nous nous sommes déjà mis d'accord ? Vos suggestions seront les bienvenues.

— Le pauvre homme ! s'apitoya Mlle Mather. Allez-vous vraiment le soumettre à cette corvée ?

Le pauvre homme ? Il n'était pas sûr d'apprécier.

— Il est très bon joueur, assura Elizabeth.

Il faillit froncer les sourcils. Comment osaient-elles traiter le frère d'un duc avec une telle familiarité – comme s'il n'était pas un homme mais un jouet de grande taille.

— Première règle ! attaqua Mme Hull. Le charme est une condition *sine qua non*.

— Notre bon docteur la remplirait aisément, affirma Elizabeth en lui offrant un sourire.

— C'est bien pour commencer, approuva Mlle Mather. Il faut mettre la barre assez bas.

Michael se félicita d'avoir franchi cette barre si basse. Il s'éclaircit la voix.

— À quoi se rapportent ces... ?

— Deuxième règle ! poursuivit Mme Hull. Les paroles devront être suivies d'effets *en toutes circonstances*.

Elizabeth opina.

— C'est la plus importante. À vrai dire, je la mettrais volontiers en position numéro dix : l'ultime obstacle à franchir.

— Je ne suis pas d'accord. À mon sens, c'est un principe dangereusement universel, déclara Mlle Mather.

Elle coupa son fil avec les dents comme si elle déchiquetait un ennemi miniature.

— Imaginez que l'un de ces messieurs menace de vous secouer comme une poupée de chiffon, enchaîna-t-elle. Ou qu'il prétende aimer davantage son chien qu'une lady ? Exigerez-vous que ses paroles soient suivies d'effets ? Je plains le chien.

Mme Hull s'étrangla et reposa vivement sa tasse de thé.

— Oh, Mather ! Je crois que vous l'avez tuée, lança Elizabeth.

Mme Hull agita furieusement la main.

— Il n'y a que vous pour...

Elle leva l'index, prise d'une quinte de toux, le visage écarlate.

— Il n'y a que vous pour dire de pareilles sottises, hoqueta-t-elle. Son chien. Franchement !

— Elle n'a pas tout à fait tort, fit remarquer Elizabeth. Soyons plus précises : en toutes circonstances, *virgule*, cela se rapportant aussi et surtout aux propositions romantiques. S'il promet son cœur, il devra aussi promettre son nom et son compte en banque. Vous me suivez ?

Michael n'en revenait pas.

— C'est un règlement destiné à des soupirants ? s'insurgea-t-il.

Les regards des trois femmes se braquèrent sur lui.

— Vous pensiez qu'il concernait le bétail ? riposta Mlle Mather.

— Des soupirants, répéta Mme Hull, enchantée. Quel mot délicieusement démodé.

— M. Grey nous vient du Nord, précisa Elizabeth, comme si ceci expliquait cela.

— Comment préférez-vous les nommer ? demanda-t-il.

Il avait un mal fou à réprimer sa mauvaise humeur. Cette incursion dans une conversation de boudoir était sans doute une expérience dont beaucoup d'hommes rêvaient. En ce qui le concernait, il se sentait humilié, comme si ces dames lui avaient noué un ruban autour du cou et donné une tape sur la tête.

— J'opterais plutôt pour « prétendants probables », dit Mme Hull.

— « Hommes de bonne moralité », proposa Mlle Mather.

— « Amants », suggéra Elizabeth, ce qui lui valut les cris effarés de ses compagnes.

Son sourire s'élargit tandis qu'elle portait le regard sur lui, dans l'espoir, supposa-t-il, de récolter aussi une réaction scandalisée.

Il ne cilla pas.

— J'ai une grande admiration pour les femmes franches.

Le sourire d'Elizabeth vacilla.

— Cela dit, si votre amant est guidé par le règlement, je vous conseille de viser plus haut.

Il fixa sa bouche.

Elle s'empourpra, contempla ses genoux, tritura la fleur en papier à moitié terminée.

— Ahem... Peut-être devrions-nous discuter d'autre chose en présence de M. Grey, dit-elle. Nous ne voulons pas l'ennuyer.

— Oh, je suis loin de m'ennuyer !

Il se leva. Mlle Mather et Mme Hull cillèrent, surprises. Le regard encore fixé sur sa rose en crépon, Elizabeth ne s'en aperçut pas.

Il passa devant elle, la frôla délibérément en se penchant pour s'emparer de la théière.

— Oh, non ! Laissez l'une d'entre nous vous servir, intervint Mme Hull.

C'était Elizabeth la plus près, mais elle ne bougea pas.

— Voulez-vous entendre mes propres règles ? lui chuchota-t-il.

Elle entrouvrit les lèvres et ils se dévisagèrent. Jamais il n'avait vu des yeux aussi fascinants. Ils changeaient de nuance en fonction de la lumière. À cet instant, ils étaient vert émeraude, la teinte exacte de sa robe.

Comment pourraient-ils se contenter de rester *amis* ?

— Ou peut-être vaudrait-il mieux que vous m'énonciez les vôtres.

Il se redressa, haussa le ton :

— Continuez, madame Hull, je vous en prie.

Elizabeth observa à la dérobée ses amies, qui s'étaient réfugiées dans un silence embarrassé.

— Je trouve vulgaire l'emploi du mot « amant », proclama enfin Mather. En revanche, je vous le concède, « hommes de bonne moralité » est un peu lourd. Et ostracisant.

— Pourquoi pas « bon parti » ? gazouilla Mme Hull. Liza en a convié plusieurs.

Michael bouscula sa tasse. Elizabeth la rattrapa. L'espace d'un éclair, leurs doigts se frôlèrent.

Il se raidit. Jamais, depuis ses treize ans, un contact aussi innocent n'avait suscité une telle réaction. Épatant. Il ne manquait plus que cela : les prémices d'une érection en présence de trois jeunes femmes. Il serra les dents.

— Merci.

Elizabeth laissa retomber sa main, son regard s'attardant sur lui tandis qu'il se servait. Il se serait volontiers renversé du thé sur le bras. Une brûlure aurait été une distraction bienvenue.

— Ma foi, voilà un spectacle rare, déclara Mlle Mather.

Bon sang ! Elle ne faisait tout de même pas allusion à...

— On ne voit pas souvent un homme verser le thé, enchaîna-t-il.

Il exhala lentement et reposa la théière.

— C'est vrai, convint Elizabeth. Nous devrions composer une règle sur la nécessité pour la gent masculine de savoir se rendre utile.

Michael sourit intérieurement et regagna son siège.

— Bel idéal. À la vôtre !

Il but.

— Délicieux.

— C'est absurde, intervint Mme Hull. Contrairement à M. Grey, les gentlemen auxquels ces règles vont s'appliquer sont issus d'un milieu où l'on n'a pas coutume de se servir soi-même.

Cette Mme Hull l'exaspérait de plus en plus.

— Vraiment ? riposta Michael. Les hommes des classes supérieures seraient-ils maladroits au point d'inonder leur soucoupe ?

— Ce n'est pas tant qu'ils rateraient la cible, monsieur. C'est plutôt que cela ne se fait pas. Du reste, ils ne boivent presque jamais de thé, sinon en compagnie féminine.

— Bien sûr. Alcool à tous les repas, n'est-ce pas ? railla-t-il. L'eau est-elle aussi réservée aux réunions mixtes ?

Mme Hull le gratifia d'un sourire indulgent.

— Vous seriez étonné. Vous n'imaginez pas les plaisirs auxquels s'adonnent les messieurs qui en ont le temps et les moyens.

De mieux en mieux. Il commençait à comprendre pourquoi tant

de mariages échouaient. Apparemment, les femmes partageaient du principe que les hommes n'appartenaient pas à la race humaine.

— Alors j'ai une règle à vous proposer, madame Hull. Tout homme de valeur devra vous verser votre thé à la demande.

Mme Hull se mit à rire.

— Monsieur Grey ! Vous n'avez pas compris le but de l'opération.

— Cette suggestion me plaît, s'interposa Mlle Mather. C'est un bon moyen de tester leur galanterie.

— Pffft ! Tout cela est bien beau pour quelqu'un qui doit travailler pour gagner sa vie, comme M. Grey, s'entêta Mme Hull. Elizabeth et moi sommes en quête de prétendants de bonne lignée, éduqués et raffinés.

Un silence pesant suivit cette remarque pour le moins insultante pour Michael.

Puis Elizabeth retrouva son sourire – étincelant.

— Vous ai-je raconté avec quelle maîtrise M. Grey a réussi à sauver Mme Broward ? Quelle chance pour Bosbrea qu'il ait choisi de s'y installer.

Mlle Mather et Mme Hull émirent quelques murmures appréciateurs, sans pour autant parvenir à ranimer la conversation.

Les prenant en pitié, Michael se leva.

— Je dois prendre congé.

Elizabeth se leva à son tour.

— Je vous raccompagne.

Le soulagement visible de son hôtesse n'améliora en rien son humeur.

— Ne vous dérangez pas, dit-il dès qu'ils furent dans le couloir. Je connais le chemin.

— Mais je me sens...

Elle laissa échapper un soupir.

— J'ai l'impression que nous vous avons offensé. Ce n'était pas l'intention de Jane, je vous le promets. Une remarque stupide, irréfléchie...

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

Tout ceci lui parut soudain grotesque – son obstination à dissimuler sa véritable identité autant que les excuses d'Elizabeth qui ignorait avoir affaire au frère d'un duc.

— Je n'ai jamais eu honte de travailler pour gagner ma vie. Sincèrement. Sans rancune.

Elle leva la main, hésita, la laissa retomber. Un geste révélateur. Entre eux, les marques d'affection spontanées étaient interdites.

— Quoi qu'il en soit, j'aimerais me rattraper. Voulez-vous venir dîner mardi soir ? Rencontrer mes amis ?

— Les beaux partis, vous voulez dire ?

Weston comptait parmi eux. Qu'il aille au diable.

Elle plissa le front.

— Je... eh bien, oui. Certains d'entre eux pourraient appartenir à cette catégorie.

— Allez-vous leur énoncer vos règles ? Distribuer la liste à leur arrivée ?

« Tais-toi, s'ordonna-t-il. Tu ne fais pas partie des candidats. »

— À vrai dire, elles sont destinées aux femmes imprudentes, pressées de trouver l'amour.

— Comme vous, avec ce goujat dont vous ne m'avez pas encore dévoilé le nom.

Elle s'écarta.

— Vous ne le connaissez pas. Quelle différence cela ferait-il que je vous révèle son nom ?

Quelle différence ? Sa patience était à bout. Il allait le lui montrer sur-le-champ.

Il s'avança vivement, la prenant au dépourvu. Puis il la saisit par la taille, la poussa contre le mur et captura ses lèvres.

Le contact de sa bouche paralysa brièvement Lisa. Le médecin posé et courtois qui s'était comporté comme un chat domestique dans son boudoir se métamorphosait soudain en tigre. Elle tenta de protester, de détourner la tête, de le ramener à la raison, mais il ne voulait rien entendre. Les paumes de part et d'autre de son visage, il l'immobilisa et inséra la langue entre ses lèvres.

Aussitôt, elle fondit. Ses muscles se disloquèrent. Ses os se liquéfièrent. Son corps large et imposant l'enveloppait, son étreinte était ferme sans être brutale, et sa bouche délivrait un message clair : il voulait l'embrasser et elle n'avait pas son mot à dire.

Elle s'abandonna. Malgré les deux jeunes femmes dans la pièce derrière elle et les domestiques qui risquaient de surgir à tout instant, elle se laissa aller dans ses bras et lui rendit son baiser. Elle savait qu'elle le regretterait, mais tant pis.

Il referma la main sur son sein. Elle rouvrit les yeux, découvrit qu'il la regardait. Quelle audace ! Elle ne put s'empêcher de rire, enchantée.

Elle le sentit sourire contre ses lèvres. Sa main s'aventura plus bas, la saisit à la taille pour la plaquer contre lui. Jambes flageolantes, elle noua les bras autour de son cou, se laissant aller de tout son poids. À présent, elle était emprisonnée entre le mur et lui.

Il redoubla d'ardeur comme s'il cherchait à la convaincre de quelque chose. De quoi ? Quel était son dessein ? N'était-elle pas déjà conquise ? Elle plongea les doigts dans ses boucles soyeuses, là où elles frôaient le col de sa chemise. En dessous, sa peau était douce et chaude. Un frémissement la parcourut. Ce qu'elle ressentait s'apparentait à un besoin impérieux et primitif telle la faim ou la soif.

Un murmure de voix s'éleva du vestibule, à l'étage du dessous. Ils se figèrent. Liza ouvrit les yeux. Ceux de Michael étaient si bleus...

On allait les voir. Ils se tenaient à la vue de tous.

Il enfouit le visage dans son cou et prit une profonde inspiration.

— Ce n'est pas d'une simple amitié que je veux.

Elle glissa les mains dans son dos, empoigna le tissu de sa veste. « Réfléchis ! » s'adjura-t-elle. Elle avait toutes les raisons de le

décourager. L'argent : il n'en avait pas. Le pouvoir : il en avait trop sur elle. Simplement, il n'en avait pas conscience.

Elle ne le lui dirait jamais. Il avait d'innombrables qualités mais il n'en était pas moins un homme. Elle avait appris à ses dépens combien il était imprudent de leur offrir des armes dans le maigre espoir qu'ils ne s'en serviraient jamais.

— Vous...

Vous visez trop haut, aurait été la repartie idéale pour le ramener à la raison. *Rappelez-vous votre place*.

Elle appuya le front contre son épaule. Pressée contre lui, elle savoura les infimes tressaillements qui parcouraient son corps. Un sentiment de triomphe la submergea, d'une férocité inexplicable. Elle voulait...

Elle voulait maîtriser tout ce qui le concernait. Oui, elle appartenait à une classe supérieure. Elle aimait cela. Quand il vibrait sous ses caresses ou riait de son impertinence, elle en était fière. Quel pouvoir exquis d'êtreindre cet homme tellement plus grand et plus lourd qu'elle, et de le sentir trembler. Loin d'elle le désir de l'humilier – jamais. Il était trop beau, trop doué, trop fort. Comme le soir où il lui avait déposé le bébé dans les bras, elle voulait prendre part à tout ce qu'il faisait, l'aider dans tous ses combats.

Sauf que c'était impossible.

Elle n'était plus la femme insouciant qu'elle avait été dix mois plus tôt. Aujourd'hui, les choix qui s'offraient à elle étaient réduits et aucun d'entre eux n'incluait M. Grey.

— Ce n'est pas raisonnable, articula-t-elle d'une voix rauque.

Il soupira.

— Je sais.

Ils se séparèrent par étapes. Il commença par desserrer les mains, puis les laissa glisser. Elle l'imita. Il recula d'un pas. Elle leva la tête, leurs regards s'aimantèrent. Le cœur de Liza fit un bond, puis elle se calma.

Un rendez-vous. Elle pouvait s'offrir ce plaisir.

— Mes invités arrivent après-demain. Si je pouvais m'éclipser d'ici là...

Une transformation subtile s'opéra sur le visage de Michael. Son attention, déjà entièrement fixée sur elle, se renforça.

— Le baptême, demain. Elles ont prévu de vous y accompagner ? ajouta-t-il en désignant le boudoir d'un signe de tête.

— Non, mais...

Il s'interrompt, se mordit la lèvre. Il fixa sa bouche et un flot de chaleur l'envahit. Elle retint son souffle, s'humecta les lèvres.

— Recommencez cela et il nous faudra trouver une chambre, la prévint-il.

Son docteur était un sauvage. Elle adorait cela. Elle lui sourit. Pour un peu, elle aurait applaudi.

— Le baptême, répéta-t-il.

— Je n'avais pas l'intention d'y assister.

— Vous êtes la marraine !

Elle le dévisagea, partagée entre la tentation et la couardise. Depuis les funérailles de sa mère, elle n'avait pas mis les pieds à l'église. Il était grand temps d'y remédier. Et la récompense avait de quoi la motiver...

— J'irai, promit-elle en hâte avant de changer d'avis. Et après... il y a un cottage au bord du lac, pour le garde-chasse...

Il lui agrippa la main, happa son index entre ses dents, l'explora à petits coups de langue.

— En attendant, souffla-t-il.

Puis, le regard incandescent, il déposa un baiser au creux de sa paume avant de la libérer et de reculer d'un pas, l'air solennel.

Il ne s'inclina pas avant de la quitter. Clouée sur place, elle le regarda s'éloigner, le dos droit, la démarche souple. Son médecin de campagne se mouvait avec l'arrogance d'un prince.

Soit elle était plus courageuse qu'elle ne l'avait cru, soit elle était la fille la plus sotte de la terre. Quoi qu'il en soit, demain, elle ferait enfin honneur à sa réputation de veuve joyeuse.

Après deux semaines de soleil, le ciel s'assombrit pour le baptême de la dernière-née des Broward. Arrivé en retard, Michael s'installa au dernier rang. Les fenêtres ouvertes laissaient entrer une brise fraîche. Il se frotta les yeux. Il n'avait pas beaucoup dormi. Impossible de fermer l'œil en sachant ce qui aurait lieu après cette cérémonie. Il ne pensait pas seulement à leurs ébats mais aussi au... moment de vérité.

Sans rien savoir de lui, Elizabeth le désirait. Que l'une des plus belles femmes d'Angleterre succombe à son charme sans connaître sa véritable identité le sidérait. S'il en était flatté, il ne pouvait, en bonne conscience, faire l'amour avec elle avant de lui avoir tout dit.

Il commencerait donc par là. Une fois le choc passé, il imaginait – il espérait – qu'elle percevrait le comique de la situation. N'avait-elle pas menacé de hurler sa joie aux étoiles ? N'était-elle pas une veuve réputée pour ses frasques ? Elle s'empresserait de partager sa stupéfaction avec ses amis lorsqu'ils arriveraient. Et lui serait à ses côtés pour les accueillir, en tant qu'amant.

Oui, ce plan lui convenait à de multiples égards. Du plaisir pour eux deux et une riposte à Alastair, qui avait inventé cette histoire publiée dans le journal à seule fin de le provoquer. Michael attendait depuis trop longtemps que son frère réagisse. Se dévoiler serait

l'assurance que la nouvelle atteindrait Londres dans les plus brefs délais. Le message serait clair. *Tu voulais que j'épouse une jeune femme chaste ? Vois un peu celle sur laquelle j'ai jeté mon dévolu, une veuve joyeuse...*

Voilà qui arracherait Alastair à son repaire. Jamais il n'approuverait ce choix.

Cette pensée le réjouit et l'agaça à la fois. Il ne voulait pas qu'on la juge. Quoi qu'il arrive, il ne permettrait jamais à son frère de dire du mal d'elle.

Michael se pencha vers la droite, puis vers la gauche dans l'espoir de l'apercevoir. Hélas, ce qui se passait devant les fonts baptismaux lui était caché par les larges épaules de M. Broward et du parrain, un vague cousin de la famille.

Le bébé se mit à crier. Un murmure de satisfaction parcourut l'assemblée. Les fidèles, tous endimanchés, se levèrent pour chanter un hymne. Michael en fit autant, bien qu'il ne reconnût pas le chant, ce qui, en d'autres circonstances, aurait pu scandaliser les gens autour de lui. Mais tout le monde lui souriait. Depuis le rétablissement de Mme Broward, il avait découvert ce qu'était l'accueil cornouaillais : partout où il allait, on l'interceptait pour le saluer et bavarder avec lui.

La mélodie était belle. Il ferma les yeux, dans un premier temps pour s'émerveiller de la manière dont la musique s'harmonisait à son humeur. Et soudain, les odeurs de pierre, de papier humide et de cierges ravivèrent un souvenir d'enfance. À l'époque, il adorait la messe dominicale, seule occasion où ses parents louaient son comportement. Il entendait encore les remarques exaspérées de leur mère à Alastair, semaine après semaine : « Tu devrais prendre exemple sur Michael. Vois comme il est sage ! »

Quand il rouvrit les yeux, le soleil avait transpercé les nuages et l'unique vitrail situé au-dessus de l'autel déversait des taches de bleu et d'or sur les têtes penchées aux premiers rangs. Tant de beauté le bouleversa. Il suivit la ligne d'un rayon en particulier, dirigé sur la calotte d'un bonnet d'été bordé d'un ruban gris étain. Le chapeau se tourna, révélant un profil si pur qu'il en eut un coup au cœur.

Comme s'il l'avait appelée, Elizabeth jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Était-ce un effet de lumière ? Elle paraissait préoccupée. Leurs regards se croisèrent dans la pénombre de l'église et il ébaucha un sourire. Elle marqua un temps avant de le lui rendre, puis se concentra de nouveau sur la célébration.

Son bonnet le captivait. C'était exactement le genre de chapeau que devait porter une matrone ascétique, une veuve austère et sans passion. Quel camouflage extraordinaire ! Et d'ici quelques heures, peut-être moins, il le lui retirerait, il libérerait sa chevelure.

Il sentait déjà les mèches soyeuses entre ses doigts. Le matin de leur première rencontre, il les avait vues dans toute leur splendeur. Sur le moment, il avait dû lutter pour ne pas les toucher.

Bientôt, bientôt. Ils iraient déjeuner chez les Broward et ensuite...

La cérémonie s'acheva. La famille se dirigea en cortège vers la sortie, les enfants d'abord, puis M. Broward, le bras autour de la taille de Mary qui était encore fatiguée. Elle serrait le nourrisson contre son cœur. Croisant le regard de Michael, elle lui adressa un sourire radieux. Il la salua d'un signe de tête.

Suivit la petite noblesse, en file indienne, menée par Elizabeth.

Un sentiment d'appréhension le saisit. Elle était passée sans daigner lui jeter un coup d'œil.

Aveuglée par le soleil, Liza cligna des yeux en émergeant de l'église. Tout autour, les gens riaient et bavardaient. La fête devait se poursuivre chez les Broward, mais elle ne suivit pas les autres dans cette direction. Elle avait rendez-vous avec Michael. Malheureusement, son humeur s'était assombrie. Elle craignait de n'être pas de bonne compagnie.

S'essayant discrètement les yeux, elle prit une profonde inspiration et se força à se tourner vers le lieu qui avait occupé ses pensées durant toute la cérémonie.

Le cimetière était un peu plus loin, au bout d'une courte allée de gravillons. Le jour où l'on y avait enterré sa mère, un orage avait éclaté. Balayée par le vent, sous une pluie battante qui lui cinglait le visage, Liza avait ressenti l'injustice de cette situation avec une telle violence qu'elle avait eu envie de crier.

À présent, de ce point de vue, le lieu lui paraissait étonnamment paisible, presque gai. La pelouse était dense et verdoyante, les tombes recouvertes de roses.

Elle demeura clouée sur place.

Les passants lui adressaient sourires, regards curieux, petits saluts. Elle était habituée à susciter l'intérêt – encore qu'il y avait ici davantage de bienveillance qu'à Londres. Néanmoins, et ce n'était pas la première fois, elle regretta que la mode ne soit plus aux chapeaux voilés. Partout où elle allait, on l'observait, on chuchotait. Elle en avait assez de devoir toujours sourire.

Elle offrit son visage au soleil, feignant de contempler les nuages.

Une main se referma sur son coude. Elle se dégagea vivement et pivota sur elle-même.

— Pardonnez-moi, murmura Michael. Je ne voulais pas vous faire peur.

Elle dut se retenir pour ne pas lui tomber dans les bras et poser la

tête sur son épaule afin de ne plus voir le cimetière. Comme si cela pouvait résoudre quoi que ce soit.

— Vous êtes venu, dit-elle bêtement.

Il fronça les sourcils, perplexe. Ils s'étaient aperçus dans l'église.

— Évidemment. Pour rien au monde je n'aurais raté cela, avoua-t-il en riant tout bas. Qu'aurait-il fallu pour m'en empêcher ? Une catastrophe naturelle, rien de moins.

Forcément. Aucun homme n'aurait décliné la proposition de dévergondée qu'elle lui avait faite la veille.

Non, elle était injuste. Elle avait autant voulu cette rencontre que lui. Sauf qu'après la cérémonie... cela lui paraissait malvenu.

Il s'avança d'un pas, lui frôla brièvement le bras – un geste courtois qui n'éveillerait en rien les soupçons.

— Vous êtes sûre d'aller bien ? s'enquit-il.

Le temps était changeant et une brusque rafale de vent secoua les branches des arbres alentour. Leurs ombres dansaient sur les traits sculptés de son visage, créant l'illusion d'une immobilité parfaite : tout bougeait sauf lui. Il paraissait... stable, d'une solidité qui contrastait avec l'inconsistance des hommes de son milieu. Elle ne trouverait jamais quelqu'un comme lui.

Le seul fait d'y penser lui noua la gorge.

— Ma mère s'appelait Rosemary, comme le bébé.

Mary Broward avait sans doute cru faire une jolie surprise à la marraine. Une femme normale, convenable, s'en serait réjouie.

Une femme normale, convenable, serait venue depuis longtemps se recueillir sur la tombe de sa mère. Liza n'en avait pas eu le courage. Elle avait chargé des valets d'apporter couronnes et bouquets de fleurs.

— Ma mère est enterrée ici, souffla-t-elle.

L'expression de Michael s'adoucit visiblement.

— Je suis désolé. Quand est-elle décédée ?

— Il y a un an. Je suppose qu'il est temps pour moi de... de me remettre.

Se remettre ? Par moments, elle craignait de s'être remise ; que ce qu'elle ressentait était normal. Elle était seule. Nello allait épouser Mlle Lister. Elle aussi allait devoir se marier. Quant à cet homme devant elle, qu'elle comptait accueillir dans son lit... En vérité, il n'était qu'un inconnu. Il ne savait rien d'elle, de son existence, de ses amis, de ses caprices et excentricités. Honnête bourgeois, il serait sûrement outré d'entendre parler de ses disputes tapageuses avec Nello, de la manière dont elle s'était écroulée, ivre, au beau milieu d'une salle de bal... Elle n'en était pas fière et se sentait tout à coup terriblement vieille.

— On se dit que c'est dans l'ordre des choses, murmura-t-il.

Inévitable. Ce n'en est pas moins tragique.

Elle retint son souffle. Non, elle ne pleurerait pas. Il n'en était pas question. D'ailleurs, ce n'était pas une conversation à avoir dans un lieu public.

— Vous...

Elle toussota, enfonça les ongles dans ses paumes.

— Excusez-moi. C'est très mal élevé de ma part de parler de ces choses en un jour comme celui-ci. Je suis heureuse de...

— Personne ne vous en voudra si vous renoncez à vous rendre chez les Broward. Quant à notre rendez-vous, nous pouvons le remettre à une autre fois.

Il se trompait. Il ignorait que d'ici vingt-quatre heures, elle ne serait plus libre de ses mouvements. Une femme de son âge en quête d'un mari ne pouvait pas se comporter avec l'insouciance d'une veuve riche et intrépide.

En revanche, jusqu'au lendemain elle était libre.

Elle s'arma de son sourire le plus éblouissant. Sans surprise, il produisit l'effet souhaité. Michael cilla comme s'il venait de recevoir un coup sur la tête.

— Le cottage du garde-chasse, dit-elle. Tout est prêt.

Elle y avait laissé une bouteille de cognac. Elle en savourait d'avance le goût, la délicieuse sensation de vertige que lui procurerait l'alcool.

Elle glissa le bras sous celui de Michael.

— Si vous nous dispensiez du déjeuner chez les Broward ? suggéra-t-elle.

Ils cheminèrent un long moment en silence, Michael coulant de temps à autre un regard sur son profil. Perdue dans ses pensées, elle contournait d'un air distrait les cailloux et les excréments qui parsemaient la voie. Un prélude peu prometteur de passion. Tant pis. Quoi qu'il arrive lorsqu'ils auraient atteint leur destination, il ne l'aurait de toute façon pas laissée s'en retourner seule chez elle avec une expression aussi triste.

Le dimanche étant jour de marché, la route menant à Bosbrea était encombrée de charrettes et de troupeaux de moutons. À plusieurs reprises, ils durent s'arrêter sur le bas-côté pour laisser passer un véhicule surchargé. À un moment, le conducteur d'une carriole tirée par un poney ralentit à leur hauteur. Il souleva son chapeau, révélant une toison de cheveux blancs.

— Madame Chudderley.

M. Morris les dévisagea sans sourire. Son visage cachectique rappelait à Michael les caricatures de Scrooge, le personnage inventé par Charles Dickens. Dissimulée par l'affaissement des chairs, la

fermeté de son menton avait dû autrefois proclamer son opiniâtreté. Sa stupidité, hélas, était plus difficile à déceler.

— J'espère que vous allez bien. Je vous conduirai avec plaisir à votre destination si vous le souhaitez.

— Merci, mais c'est inutile. M. Grey m'y escortera.

Un flot de couleur inonda le teint cireux de Morris. Michael songea que le problème posé par sa bêtise se résoudrait rapidement de lui-même. Ces accès violents de rougeur n'étaient pas signe de longévité.

— Humph, grommela-t-il.

Il fit claquer ses rênes et le poney s'éloigna au trot.

— Il n'a pas l'air de m'apprécier, fit remarquer Michael.

Elle esquissa un sourire.

— Ne prenez pas ses paroles trop à cœur. M. Morris est habitué à ce qu'on le considère comme notre héros local. Son amour-propre doit souffrir depuis que les Broward vantent partout vos mérites.

Il faillit se taire, puis se ravisa. Il se devait d'être franc avec elle.

— Ce n'est pas sa vanité qui m'inquiète, mais son incompétence. Si j'ai bien compris, enchaîna-t-il, ignorant son regard atterré, c'est votre famille qui a financé ses études. Ce devait être votre grand-père, car Morris semble n'avoir jamais entendu parler des progrès fabuleux accomplis en médecine ces cinquante dernières années. Il doit tuer autant de patients qu'il en sauve – avec de la chance.

— Ce n'est pas vrai, s'indigna-t-elle, visiblement ébranlée. Vous avez sans doute eu raison de réfuter la méthode qu'il préconisait pour l'accouchement de Mary, mais il n'en est pas moins un *excellent* médecin. Je vous parle sous l'autorité de ceux de Sa Majesté.

Michael ravala un rire.

— Sans blague ? Je me demande où Morris a trouvé l'argent pour acquérir une telle renommée.

— Quelle effronterie ! M. Morris soigne ma famille depuis bien avant ma naissance.

Ainsi, le chouchou de la famille serait protégé, choyé contre vents et marées. Et tant pis pour les morts.

— Cet homme est un boucher. Prétendre le contraire reviendrait à dédaigner le bien-être des habitants de ce district.

La gifle le prit par surprise.

Stupéfait, il recula d'un pas. Elle le fusilla du regard, la bouche tordue en un rictus de colère, puis fit volte-face et s'éloigna au pas de charge. Un peu plus loin se dressaient la haie et le passage qui donnait sur le chemin menant au lac. Elle s'y glissa et disparut.

Il porta la main à sa joue. Bon sang, quelle force ! Pour autant qu'il s'en souvienne – et bien qu'il l'eût souvent mérité –, jamais encore une femme n'avait osé le frapper.

— Nom de nom !

Il pivota, puis s'immobilisa, le regard dans le vide.

Il n'avait aucune idée de ce qui la tracassait, mais à l'évidence, elle était terriblement désemparée.

S'il voulait plus qu'une simple amitié avec elle, il avait cependant accepté d'être son ami. Et les amis ne s'abandonnaient jamais les uns les autres en cas de besoin, quelle que soit la provocation.

Aspirant une grande bouffée d'air, il pivota de nouveau et se lança à sa poursuite.

Le cottage du garde-chasse était propre et approvisionné en eau et victuailles. Serrant la bouteille de cognac contre elle, Liza s'installa sur l'unique chaise devant la fenêtre, une relique abandonnée par M. Pagett, le dernier locataire. Il aimait s'y asseoir pour contempler le lac. « Pour vous guetter », plaisantait-il. Les parents de Liza n'étant pas chasseurs, Pagett ne leur avait jamais été d'une grande utilité. Au fil des ans, il était devenu une sorte d'esprit de la forêt, une âme bienveillante, toujours là pour accueillir la jeune fille qui lui rendait si souvent visite, assoiffée de citronnade après une matinée à arpenter les bois.

Il était parti depuis des années.

Comme autant de fantômes, les gens arrivaient puis s'en allaient. Si la plupart d'entre eux étaient vite oubliés, Liza gardait de bons souvenirs de M. Pagett.

Elle perçut un bruit de pas devant la porte. Tournant la tête, elle découvrit Michael, voûté dans l'encadrement conçu pour une génération d'hommes plus petits.

— Vous n'auriez pas dû me suivre.

Alors même qu'elle prononçait ces paroles, elle se rendit compte à quel point elle était soulagée qu'il n'en ait rien fait. De nouveau, le désespoir la submergea. Elle devait être bien seule pour se réjouir de la compagnie d'un homme avec qui elle venait de se comporter abominablement.

Il hésita.

— Puis-je entrer ?

Elle acquiesça et il franchit le seuil. Il se déplaçait avec une aisance trop virile pour être gracieuse, mais néanmoins plaisante. Ses moindres gestes respiraient l'autorité et l'efficacité.

Elle ne supportait pas l'idée que ce qu'il ait dit à propos de M. Morris fût vrai.

Il regarda autour de lui. Elle l'imita. Le cottage ne comprenait qu'une seule pièce, M. Pagett s'étant toujours opposé à son agrandissement. « J'aime la simplicité, avait-il déclaré. Un lit, un poêle, un bureau, je n'ai besoin de rien d'autre. »

Comme Michael reportait son attention sur elle, Liza remarqua les traces sur sa joue, là où elle l'avait giflé. Elle serra le poing. Jusqu'à maintenant, elle n'avait jamais frappé personne à l'exception de Nello – une unique fois, quand il avait tenté de l'arracher d'une fête à laquelle elle voulait rester. Ils s'étaient disputés et elle avait abusé du champagne. Aucun motif de ce genre ne justifiait son attitude d'aujourd'hui.

La bouteille d'alcool lui parut soudain affreusement lourde.

Elle la déposa avec précaution à ses pieds. Peut-être sa relation avec Nello l'avait-elle transformée de façon irréparable. Empoisonnée. Allait-elle répandre ce poison autour d'elle jusqu'à la fin de sa vie ?

Se redressant, elle prit une profonde inspiration.

— Je suis désolée. Je suis impardonnable.

Il l'étudia un instant.

— Vous étiez désespérée, je crois.

— Oui.

— Dites-moi pourquoi et nous oublierons cet incident.

Qu'il exige si peu de sa part avant d'accepter ses excuses la surprit. Tous les hommes n'étaient pas comme Nello, susceptibles et rancuniers. Elle avait dû le savoir, autrefois. Mais elle l'avait oublié.

Il n'empêche qu'elle ne méritait pas tant de magnanimité. Elle ne voulait pas être de ces femmes dont ce genre de comportement était attendu ou même concevable.

— Mon geste était parfaitement déplacé, insista-t-elle. Mais M. Morris... M. Morris a soigné ma mère lorsqu'elle était malade. Je n'ose imaginer...

Qu'il était difficile de partager cette simple vérité, d'admettre que révéler ses peurs ne la diminuait en rien. Elle se devait pourtant d'être honnête avec lui. Elle l'avait frappé, humilié, et pourtant, il l'avait suivie pour s'assurer qu'elle allait bien.

— La pensée qu'un autre médecin aurait pu la sauver m'est intolérable, acheva-t-elle précipitamment.

Il s'assombrit, se passa la main sur le visage, la plongea dans ses cheveux – les laissant en bataille, ce qui lui donnait un petit air canaille fort séduisant.

— Dans ce cas, c'est différent. C'est à moi de vous présenter mes plus humbles excuses. J'ai eu tort d'aborder le sujet de cette façon.

Il jeta de nouveau un coup d'œil autour de lui et, à son demi-sourire, elle se rendit compte qu'il n'avait nul autre endroit où s'asseoir que le lit.

— Il est propre, le rassura-t-elle d'un ton étrangement compassé. Les draps... J'engage parfois un garde-chasse à titre provisoire, au cas où mes invités souhaiteraient chasser. J'avais demandé au personnel de les changer ce matin.

Elle s'empourpra. Cette allusion peu subtile à leurs projets d'origine lui paraissait bien futile après ce qui venait de se passer.

Elle avait tout gâché. Malheureusement, elle avait un don pour cela.

Il se percha sur le bord de l'étroit matelas de paille, les coudes en appui sur les genoux, les mains entre les cuisses.

— De quoi votre mère est-elle morte ?

Elle eut un mouvement de recul. Elle n'avait aucune envie de prolonger cette conversation.

— C'est une question cruelle.

S'il lui expliquait que quelqu'un d'autre – lui, par exemple – aurait pu la sauver, elle ne le supporterait pas.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre, murmura-t-il. Cependant, je pourrais peut-être mettre un terme à vos craintes.

Ses craintes ? Elle prit une inspiration tremblante. Il avait raison, elle était terrifiée, et pour une multitude de raisons. Ces temps-ci, elle se sentait assiégée par la peur. Peut-être cela expliquait-il sa lâcheté, celle qui l'empêchait de se rendre sur la tombe maternelle, celle qui l'avait poussée à s'accrocher pendant des mois à Nello malgré la bassesse de ce dernier.

« Cesse de te dérober », s'ordonna-t-elle.

— Une affection du cœur. C'est le terme qu'ils ont employé.

Elle s'efforça de sourire, en vain.

— N'est-ce pas une drôle d'appellation pour une maladie aussi épouvantable ?

Il l'observa d'un air grave.

— Comment cela se présentait-il ? Quels étaient les symptômes ?

— Hydropisie, essentiellement. Un gonflement spectaculaire des jambes. Marcher lui était pénible, et pendant des semaines, elle était faible, essoufflée. J'ai tout essayé pour l'aider. Je l'ai emmenée à Londres consulter les médecins de Sa Majesté, mais elle n'a pas voulu y rester. D'ailleurs, ils m'ont déclaré que M. Morris faisait tout ce qu'il pouvait.

Les épaules de Michael lui parurent se détendre légèrement. Elle avait beau s'efforcer d'afficher une expression neutre, elle craignait qu'il ne lise la supplication dans son regard : Tranquillisez-moi !

— Ils avaient raison, Elizabeth. C'est un mal répandu à partir d'un certain âge et il n'existe aucun moyen de le guérir. On ne peut que veiller au confort du patient, ce que vous avez fait.

Pendant quelques secondes, elle demeura à court de mots, puis :

— Vous... vous ne mentez pas pour m'apaiser ?

— Non. Je ne mens jamais sur ces sujets.

— Alors... merci. Merci !

— Je me contente de vous dire la vérité.

Mais quelle vérité ! Elle détourna la tête pour lui cacher son émotion. Étaient-ce des larmes de soulagement ? Elle l'ignorait. *Veiller au confort du patient.* Si sa mère n'avait jamais flanché face à la douleur, elle détestait que Liza la comble d'attentions. Ce renversement des rôles ne lui convenait pas et elles s'étaient souvent chamaillées à ce sujet. « J'en ai assez de te voir te morfondre, ma fille, disait-elle. Tu ne peux pas rester enfermée ici indéfiniment. Va passer une semaine à Londres. Rapporte-moi des livres, de la joie. »

Elle avait interdit à Liza de s'apitoyer sur son sort. *J'ai vécu une belle vie, ma chère enfant.*

Elle avait dit tant de choses. *Si je pouvais annuler la décision de ton père... Si je pouvais remonter le temps... J'aurais dû empêcher ce mariage. Pardonne-moi.*

Liza était allée chercher des livres à Londres. Elle n'aurait jamais dû quitter sa mère. Le jour même de son départ...

À peine avait-elle franchi le seuil de sa résidence londonienne qu'un télégramme était arrivé.

Assez ! Elle se frotta les yeux. Ce qui était fait était fait.

Se tournant vers Michael, elle ébaucha un sourire.

— Vous allez penser que je...

En deux enjambées, il traversa la pièce et s'accroupit devant elle. Son expression, si pleine d'une bonté et d'une compassion sincères, la décontenança.

— Permettez-moi de vous consoler, chuchota-t-il.

Un gémissement lui échappa. Elle plaqua la main sur sa bouche mais il était trop tard. Les larmes affluèrent, incontrôlables. Un sanglot la secoua. Horrifiée, elle s'interrogea. Qu'est-ce qui avait pu causer cet accès de chagrin ? Pourquoi maintenant ?

Elle connaissait la réponse à ces questions. Dès le lendemain, elle allait devoir envisager sérieusement un mariage de raison, ce qui signifiait que sa mère serait probablement la dernière personne à l'avoir vraiment aimée.

Des bras se refermèrent autour d'elle et elle se retrouva le nez enfoui dans la laine rugueuse. Elle secoua la tête, essaya de s'écarter car elle ne voulait pas de sa pitié, mais il resserra son étreinte.

— Chut ! Pleurer est le meilleur des remèdes, croyez-moi.

Elle lâcha un petit rire rauque, entrecoupé d'un hoquet.

— Vous venez de me dire que vous vouliez me consoler.

De nouveau, elle tenta de se dégager.

— Je me sens bien, je vous assure.

De nouveau, il resserra son étreinte. Comme s'il voulait l'avoir là, contre lui. Comme si cela ne le dérangeait en rien.

— Vous irez mieux.

Cette promesse, prononcée d'une voix sûre, confiante, chassa ce

qu'il lui restait de retenue. Elle s'affaissa contre lui. Son torse était large et ferme, les mains dans son dos, douces et caressantes. Elle se détendit et il exerça le long de son épine dorsale de petites pressions, soulageant celle, plus importante, qui lui obstruait les poumons.

— Vous êtes un homme bien, murmura-t-elle. Je ne mérite pas tant d'égards.

— Pas si bien que cela, répliqua-t-il. Je ne voudrais pas vous induire en erreur.

— Gentil, si vous préférez.

— Non. Il se trouve juste que je ne supporte pas de vous voir pleurer.

Elle demeura blottie contre lui un long moment, se répétant ses paroles : « Je ne supporte pas de vous voir pleurer. » Dans quel monde merveilleux vivait-il, pour considérer cela comme autre chose qu'une preuve de bonté ? Elle avait pleuré mille et une fois et même ceux qui prétendaient tenir à elle, ses meilleurs amis, avaient fini par s'en agacer.

Elle ne pouvait guère leur en vouloir. Combien de litres de larmes avait-elle gaspillés pour des vauriens ? Dans les bras de cet homme droit et honorable, elle en avait honte.

Tandis qu'il lui caressait le dos, la honte reflua. Ses gestes étaient si doux, si tendres, comme si ce privilège lui était précieux. La joue contre sa poitrine, elle écouta les battements réguliers de son cœur et se rappela la manière dont sa mère s'était jetée au cou de son père après une séparation de quelques jours. Liza s'était souvenue de cette scène au moment de commander l'épithaphe pour sa tombe. *Mets-moi comme un sceau sur ton cœur... car l'amour est fort comme la mort*¹.

Elle se redressa lentement, lui saisit le poignet comme il tentait de la retenir contre lui. Leurs regards se croisèrent. Il la scruta, ne semblant pas voir les ravages qu'avait provoqués son chagrin. Sous sa main, son poignet était robuste.

« Une fois. Elle méritait bien cette seule fois », se dit-elle.

Elle posa la bouche sur la sienne.

Il se figea. Son corps tout entier parut se raidir. En revanche, ses lèvres étaient douces, et il sentait délicieusement bon.

— Vous êtes perdue, murmura-t-il.

— Oui.

Elle glissa les doigts dans ses cheveux sombres, explora le pourtour, net et régulier, de son crâne.

— Mais je ne suis pas seule. Je ne veux pas l'être.

Elle lui taquina du pouce le lobe de l'oreille et il émit une sorte de râle. Elle l'embrassa de nouveau, avec plus de fougue, forçant le barrage de ses lèvres avec sa langue. Cette initiative audacieuse l'enhardit. Elle n'avait jamais eu à prendre les devants. Jusqu'ici,

c'était toujours son partenaire qui s'en était chargé. Cette fois, c'était différent.

Elle approfondit son baiser et il émit un son étranglé, entre cri et grognement, qui l'enchantait. Elle savoura le goût de ses lèvres, de sa langue. L'espace d'un instant, il prit le relais, la saisissant par la taille pour l'incliner vers le dossier de la chaise. Même accroupi devant elle, il la dépassait d'une tête. Il était immense, large, rassurant.

Puis, sur une expiration qui ressemblait à une plainte, il s'écarta.

— Ce n'est pas raisonnable, marmonna-t-il, l'air hagard. Vous n'avez pas les idées claires. Quant à moi, je n'ai...

— J'ai les idées parfaitement claires, réfuta-t-elle tout bas.

Elle encadra son visage des deux mains et plongea son regard dans le sien. Chacune de ses actions renforçait sa détermination. Bonté, altruisme, sensibilité : dans ces yeux bleus comme le ciel, elle décelait toutes les valeurs que sa mère l'avait incitée à chérir. Amis à la mode, belles robes, maison à Mayfair, pedigree – en comparaison, tout ce qui l'avait autrefois éblouie lui semblait tout à coup vain et superficiel.

Elle était en présence d'un homme, un vrai. Courageux et viril. Des bras musclés, capables de la soulever sans effort, des mains efficaces, aptes à lui sauver la vie. Une bouche ferme qui ne préférerait jamais de fausses promesses. Un menton volontaire, des cheveux doux comme la soie. Que de contrastes. Elle pourrait le contempler des jours durant.

Il ne lui restait que vingt-quatre heures. Elle savait ce qu'elle voulait, mais surtout, elle savait qu'elle avait raison de le vouloir. Elle allait saisir cette occasion sans le moindre remords. Car Michael Grey était tout ce dont elle rêvait.

Elle s'inclina pour l'embrasser de nouveau – un baiser léger, tentateur.

— Voulez-vous me laisser seule ? Vous en aller ?

— Seigneur, non, souffla-t-il. Mais je dois vous avouer que...

— Vous n'êtes ni un homme bien ni un homme gentil, je sais.

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit-il avec un petit rire.

— Montrez-moi.

La prenant par les coudes, il la hissa sur ses pieds. Leurs corps se réunirent, un contact tellement exquis que, genoux flageolants, elle chancela. Il laissa sa main courir le long de son dos, la posa sur l'arrondi de son postérieur.

— J'ai quelque chose à vous...

— Plus tard.

— Non. Avant de poursuivre...

Elle l'empoigna par les cheveux et réclama ses lèvres.

— Je ne suis pas celui que vous pensez, insista-t-il.

Elle sourit. Allait-il plaider un manque d'expérience ?

— Aucune importance.

Plus rien ne comptait que ce moment. Demain, ses invités arriveraient. Avant de les accueillir, elle s'installerait à sa coiffeuse pour évaluer ses défauts. Les rides et les taches, de plus en plus nombreuses au fil des ans, les imperfections que sa camériste prenait tant de soin à dissimuler – elle les maquillerait à grand renfort de poudres et de fards. Elle mettrait son esthétisme en valeur pour se vendre au plus offrant. Mais pour l'heure, elle n'était pas une beauté, elle était une femme.

Elle glissa les mains autour de ses hanches, lui palpa les fesses, s'émerveillant de leur fermeté. Il l'enlaça et la plaqua contre lui. S'il ne l'avait pas retenue, elle aurait oscillé telle une fleur fragile.

Sa bouche glissa sur son menton, puis dans son cou qu'il goûta de la langue.

— Plus bas, l'encouragea-t-elle.

Son grondement la fit frémir d'excitation. Il la mordilla juste au-dessus de la clavicule, puis, tirant sur son corsage, il couvrit de baisers l'arrondi de ses seins. Elle esquissa un sourire ravi dont seul le plafond fut témoin. Son médecin de campagne savait ce qu'il faisait.

Cependant, lorsqu'elle voulut se libérer de son étreinte pour l'embrasser à son tour, elle découvrit qu'elle avait du mal à atteindre sa bouche – même en se hissant sur la pointe des pieds.

— Je veux...

— Que voulez-vous, Elizabeth ?

Il était trop grand, mais elle savait comment y remédier. Elle l'entraîna jusqu'au lit, le tirant à elle tout en s'allongeant. Il ne se fit pas prier. Il cala un genou près de sa hanche, une main à la hauteur de son visage. Son regard était intense, son visage durci par le désir.

Un sentiment fugitif d'incertitude la submergea. À certains égards, tous les hommes étaient pareils...

Pourtant, lorsqu'il pencha la tête, la douceur de ses lèvres sur sa gorge la fit soupirer de plaisir et oublier ses craintes. Paupières closes, elle se concentra sur cette bouche brûlante qui s'aventurait vers son épaule, s'y attardait. Il effleura l'intérieur de son bras jusqu'au poignet, le souleva, déposa un baiser à la base de sa paume. Il resta ainsi quelques instants, sans bouger, son haleine lui chatouillant la peau.

— Êtes-vous absolument certaine que vous ne regretterez rien ?

Une bouffée de tendresse l'envahit. Jamais un homme allongé sur elle n'avait songé à lui poser pareille question.

— Oui.

— Dieu soit loué.

Les mains de Michael s'activèrent. Il la redressa légèrement et

entreprit de la déshabiller. Elle avait opté pour un corsage boutonné devant par souci de commodité. Il n'eut aucune difficulté à la débarrasser de sa camisole, à délayer son corset puis à la délester de sa chemise.

L'air frais caressa sa poitrine dénudée. Elle le regarda tandis qu'il admirait son buste. Lentement, il posa la main sur son sein.

Elle tressaillit. Sa paume était chaude et un peu calleuse. Elle se cambra vers lui, lui prit la tête et l'attira vers son sein.

Il en aspira la pointe entre ses lèvres. Oui ! C'était exactement ce qu'elle voulait. Un flot de désir féroce, sauvage, la poussa à se cramponner à ses cheveux pour le maintenir en place.

Il était beaucoup trop habillé. À tâtons, elle repoussa sa veste, déboutonna son gilet, tira sur sa chemise. Il repoussa ses mains pour achever la tâche et...

Seigneur !

Elle se redressa, fascinée. Sous ses vêtements se cachait un chef-d'œuvre. Ses abdominaux étaient un entrelacs serré de muscles et de tendons. Ses épaules étaient larges, denses, ses avant-bras, dignes d'un athlète. On aurait dit que son corps avait été sculpté dans le marbre. Du bout de l'ongle, elle dessina un cercle autour de son mamelon, observant les contractions de son abdomen.

Le corps d'un homme pouvait être splendide. Elle ne prétendrait jamais le contraire. Elle en avait la preuve, là, devant elle.

Il enroula le bras autour de sa taille et ils demeurèrent ainsi quelques instants, peau contre peau.

— Si vous saviez combien j'ai rêvé de ce moment depuis ce premier soir où nous nous sommes embrassés...

— Oui, chuchota-t-elle.

Ensemble, ils s'allongèrent, mais il ne l'accompagna pas jusqu'au bout, préférant s'appuyer sur un coude. Il la dévisagea en lui caressant la joue, l'air grave.

— Vous êtes...

Les mots demeurèrent suspendus entre eux tandis qu'elle posait l'index sur ses lèvres, lui intimant le silence.

— Venez, dit-elle d'une voix sensuelle.

Elle frémissait d'impatience. L'acte charnel pouvait être agréable. Au début, avec Nello, elle l'avait apprécié. Jamais, cependant, elle ne s'était sentie aussi affamée avant. La peau de cet homme éveillait en elle une sorte d'avidité primitive que son contact seul ne suffisait pas à rassasier. Elle lui caressa le dos, les fesses, l'attira d'un coup sec vers elle.

— Dépêchez-vous.

Il laissa échapper un rire bas.

— Oh, non...

Il glissa le long de son buste, la couvrant au fur et à mesure de baisers fiévreux. Sa main trouva la ceinture de ses jupes, la déboutonna sans difficulté. Calant l'avant-bras sous son dos, il la souleva, et soudain, elle fut nue. Sa tête s'aventura de plus en plus bas, de la langue, il titilla le creux de son genou.

Elle faillit glousser. Elle était chatouilleuse, découvrait-elle pour la première fois. Jamais un homme ne s'était intéressé à ses *genoux*. Elle essaya de se rouler sur le côté mais il l'immobilisa, lui enleva sa culotte d'une main preste tout en lui embrassant l'intérieur des cuisses. Une pluie de baisers aériens comme le battement d'ailes d'un papillon et... Oh !

Elle se cabra, puis frissonna tandis que sa bouche se glissait entre les replis de sa féminité, que sa langue titillait encore et encore la petite crête sensible – qu'il avait trouvée instantanément, un quasi-miracle, sans précédent...

Elle ondula, gémit, étouffa un cri de plaisir.

— Venez ici, je veux...

Elle voulait son corps dur sur elle, en elle. Elle lui agrippa les bras, l'incitant à s'étendre sur elle, s'efforçant de déboutonner son pantalon. Il prit le relais, libérant son sexe raide, brûlant, magnifique.

— S'il vous plaît, insista-t-elle en refermant la main sur lui.

Écartant les cuisses, elle pressa sa virilité contre son intimité toute moite.

— Oui, gronda-t-il.

D'un coup de reins, il s'enfonça en elle. Dieu que c'était bon ! Elle gémit, se cambra à sa rencontre. Il lui prit les mains, les immobilisa de part et d'autre de sa tête et plongea son regard dans le sien tandis qu'il commençait à aller et venir en elle.

Étouffant un cri, elle ferma les yeux. Il accéléra le rythme de son va-et-vient.

— Regardez-moi, murmura-t-il.

Elle obtempéra. Un frisson la secoua. Il la contemplait, il la *voyait*. Elle éprouva une sensation curieuse, comme si quelque chose en elle se détachait, s'envolait. Une sorte d'enchantement, plus exaltant encore que le désir, s'empara de tout son être.

— Ah !

Le cri accompagna son orgasme. Elle renversa la tête mais il l'empoigna par les cheveux et captura ses lèvres en un baiser ravageur. Elle le lui rendit avec bonheur.

— Attendez, dit-il. Attendez...

Ce fut au tour de Liza de mener la danse, d'encadrer son visage de ses mains pour retenir sa bouche contre la sienne. Ses coups de reins se faisaient de plus en plus fiévreux. Puis soudain, il se retira, et s'effondra sur le lit en répandant sa semence.

Elle ferma les paupières tandis que son corps repu se détendait complètement.

— J'en connais qui vous appelle Aphrodite, lui souffla-t-il à l'oreille, mais Rome étant à la mode, j'opterai pour Vénus.

Elle posa la main sur son torse nu, ravie de sentir les battements affolés de son cœur. Comme elle rouvrait les yeux, il la gratifia d'un lent sourire. Elle entendait de nouveau les oiseaux qui gazouillaient et les feuillages qui bruissaient dans la brise.

Elle baignait dans la félicité. Elle se sentait rayonnante, féroce et courageuse, comme si elle venait d'accomplir quelque chose d'extraordinaire. Elle se pencha pour déposer un baiser sur sa bouche.

— Excellent début, approuva-t-il.

Elle s'écarta. Il ne s'agissait pas d'un commencement mais d'un événement. Unique. Inoubliable. Et qui ne se reproduirait pas.

— Qu'y a-t-il ?

Il était tellement à son écoute. Un homme l'avait-il jamais observée avec une telle attention ? Ce n'était pas faute d'avoir son portrait affiché dans toutes les vitrines. Satanées photos.

Il attendait sa réponse. Elle lui sourit, promena la main sur son torse, si doux et si ferme à la fois. Que c'était agréable !

Hélas, elle n'en aurait plus jamais l'occasion !

Elle se ressaisit. Elle ne regretterait rien. Cet homme était exceptionnel. En d'autres circonstances...

Oublie cela.

— Je ferais mieux de me rhabiller.

Il s'assit, la regarda ramasser ses sous-vêtements. L'observant à la dérobée, elle jaugea son expression. Allait-il la contraindre à prononcer des mots désagréables ?

Elle se pencha pour récupérer son corset, puis dissimula un sourire en l'entendant retenir son souffle. Oui, elle lui offrait une vue plutôt spectaculaire sur son postérieur.

L'empoignant aux hanches, il l'attira sur le lit. Sur lui. L'intimité de cette position, le bonheur qu'elle lui procurait, incita Liza à fermer les yeux – et à les rouvrir aussitôt.

— Oh !

Seigneur, il n'était tout de même pas prêt à recommencer ? Déjà ?

Il eut un sourire contrit.

— Non, murmura-t-il, devinant ses pensées. Je suis trop vieux pour assumer de tels défis.

Il lui caressa les cheveux, le pourtour de l'oreille. Ce geste d'une infinie tendresse l'enchantait, rapidement dominé par un élan de panique et le réveil de son instinct de conservation. Elle se détourna.

— Quel âge avez-vous ? s'enquit-elle.

— Trente ans tout juste.

Elle se raidit. Il était plus jeune qu'elle. Cette nouvelle l'affligea, ce qui était absurde. Cela ne changeait rien.

Elle enfila ses sous-vêtements et son corset.

— Pouvez-vous m'aider à le lacer ?

— Vous êtes bien pressée. Je pourrais m'en offusquer.

— Vous auriez tort. C'est juste que j'ai beaucoup à faire car...

— Vos amis seront bientôt là, coupa-t-il en tirant sur les lacets. Je sais. Je suis impatient de les rencontrer. Toutefois, avant cela, je dois vous dire...

— À ce propos, l'interrompit-elle.

Elle fixa la porte, s'armant de courage.

— Je sais que je vous avais invité à dîner, mais après ce... cet épisode, il serait plus sage que vous ne veniez pas.

Elle se tourna vers lui. Il la dévisagea, le regard perçant, comme pour la mettre à nu.

Il se redressa, prenant appui sur une main.

— Je vois, murmura-t-il.

Elle aussi voyait : ces bras musclés, ces longues jambes solides, ce ventre plat, ce torse puissant...

— Vous craignez que ma présence ne vous mette mal à l'aise.

Elle l'était déjà. Elle se reconnaissait à peine. Son corps, pourtant comblé cinq minutes plus tôt, s'embrasait littéralement. Ces lèvres...

Elle se concentra sur un point derrière lui. Elle ne pouvait pas le recevoir le lendemain. Elle ne s'en sentait pas capable. Son être entier vibrerait au son de sa voix. Or une femme visiblement ensorcelée par son médecin avait tendance à faire fuir les beaux partis.

Elle n'avait pas l'intention de lui révéler ses ambitions maritales. Pas pour le moment. Ce serait manquer de tact.

— Mes amis mènent une vie plutôt dissolue. C'est vous qui seriez mal à l'aise.

Il haussa les sourcils, dubitatif. Il n'allait pas lui faciliter la tâche. D'un autre côté, elle ne lui devait rien.

— Très bien. Pour être franche, je vous trouve... séduisant et je ne tiens pas à ce que les autres le remarquent. Si des rumeurs atteignaient Londres, ce pourrait être gênant pour moi.

— Je croyais que vous vous moquiez de ce que les gens pouvaient raconter à votre sujet.

Il se leva. Malgré elle, elle l'examina de haut en bas. Elle laissa échapper un soupir et il lui adressa un demi-sourire.

— Évidemment, si vous réagissez ainsi en public, les langues risquent de se délier.

Elle devint écarlate.

— Cela n'arrivera pas puisque je retire mon invitation. Mes amis

n'auront pas l'occasion de vous rencontrer.

— Je n'accepte pas ce retrait.

Il s'avança vers elle. Elle recula.

— En fait, vous pourriez bien être étonnée de découvrir avec quelle facilité je me fondrais parmi vos amis. Je ne suis pas celui que vous...

— Madame !

L'appel, lointain mais distinct, les fit sursauter et pivoter vers la porte.

— Vite !

Liza chercha des yeux son corsage, se jeta dessus, l'enfila. De son côté, Michael lui tendit sa veste et son bonnet.

— Madame ! Vous êtes là ?

La voix se rapprochait.

— C'est Mather, souffla-t-elle, affolée.

Michael s'approcha de la fenêtre, s'accroupit.

— Nom de nom, elle est à vingt mètres. Qu'est-ce qui...

— Je n'en sais rien. Elle a la manie de me courir après.

Elle n'avait pas le temps de se recoiffer. Elle mit son chapeau, en noua fébrilement les rubans.

— Restez ici. Patientez une dizaine de minutes avant de sortir.

Elle courut vers la porte.

Mather la vit aussitôt. D'un geste de la main, Liza lui fit signe de s'arrêter. La secrétaire s'immobilisa. Liza hocha la tête et posa un index sur ses lèvres. Si jamais quelqu'un rôdait dans les parages... Elle ne tenait pas à ce que Mather pousse une exclamation.

Secouant ses jupes, elle la rejoignit. Mather la considéra d'un œil sévère, s'attardant sur chaque détail prouvant l'incartade de sa patronne.

Sa veste était mal boutonnée.

Une mèche de cheveux s'échappait de son bonnet.

Elle ne portait pas de gants.

Liza glissa son bras sous celui de Mather et l'éloigna du cottage.

— Que je suis bête, minauda-t-elle. Je me suis offert une petite sieste. Voyez le résultat.

— Hum, marmonna Mather sans chercher à cacher son scepticisme.

— Que faites-vous ici ?

— Les Broward vous ont apporté une tranche de gâteau. Je vous croyais chez eux, je me suis donc inquiétée.

— Mather, combien de fois faudra-t-il que je vous...

La rousse s'écarta. Elle remonta ses lunettes en clignant des yeux comme une chouette.

— Je sais, mais vous n'étiez pas retournée à l'église depuis le

décès de Mme Addison. J'ai craint que cela ne vous ait bouleversée et que peut-être... peut-être...

— Nous sommes à Bosbrea, ma chère. Vous êtes-vous imaginé que j'avais été enlevée par un paysan ? Je suis en sécurité.

— Les malfaiteurs ne sont pas confinés dans les villes, madame. Ce serait naïf de croire cela.

Liza la dévisagea avec stupéfaction. Mather semblait trembler d'une émotion contenue. Ce ne pouvait pas être de la peur tout de même ?

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Mather secoua la tête, se frotta le front.

— Non, non, tout va bien. C'est que... Je vous prie de m'excuser. Je vous dois tout, madame. Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter pour vous. Vous êtes beaucoup trop confiante.

L'irritation de Liza s'évapora. Comment pouvait-elle en vouloir à Mather ? Elle était si gentille, si serviable.

— Vous ne m'êtes redevable en rien. Quant à me reprocher d'être trop confiante... Si je ne vous connaissais pas, je vous soupçonnerais d'avoir bu.

— Les drames arrivent partout, madame.

— Votre cynisme me trouble. Je me demande ce qui peut en être la cause.

En guise de réponse, la secrétaire haussa les épaules. L'interroger sur son passé était le meilleur moyen de l'inciter à se réfugier dans un silence obstiné. Liza savait qu'il ne servait à rien d'insister. Avec un soupir, elle lui reprit le bras et se remit en route.

— Comme vous pouvez le constater, je suis en pleine forme, bien qu'encore un peu somnolente.

— Parce que vous vous êtes endormie.

— Exactement.

— Dans le cottage du garde-chasse.

— Vous aviez raison. Ce retour à l'église m'a émue. Lâche que je suis, j'ai voulu me réfugier en un lieu où personne ne me dénicherait.

Mather se massa la nuque, signe qu'elle réfléchissait.

— Je vous ai pourtant trouvée.

— En effet. Et permettez-moi de vous rappeler une fois de plus que vous êtes ma secrétaire, pas un limier.

— Et demain, je me transformerai en catin.

— Ne dites pas de bêtises, ricana Liza, comprenant le sous-entendu. Toutefois, je me réjouis que vous ayez pu renouveler votre garde-robe à temps.

— Quelle chance, n'est-ce pas ?

— Oui.

Mather s'esclaffa, un rire qui tombait à pic puisqu'il permit de

couvrir le cliquetis de la porte qui se refermait derrière elles.

1. Cantique des Cantiques 8 : 6. *(N.d.T.)*

Le brouhaha en provenance du salon se déversait dans le vestibule à l'éclairage tamisé. Revenant d'un bref entretien avec le médium écrivain, mécontent de la chambre qu'on lui avait allouée, Liza marqua une pause et se réfugia derrière une statue en marbre pour écouter ce qui se disait.

Elle reconnut le rire tonitruant de Weston, entrecoupé des commentaires posés de Hollister et de la voix sensuelle de Katherine Hawthorne. Tilney, le pince-sans-rire, lança une remarque étonnamment osée dans la mesure où il n'était encore que... (elle consulta l'horloge de parquet) 19 heures.

La soirée promettait d'être animée. Liza s'arma de son sourire le plus éclatant. Elle devait à tout prix donner l'impression d'être une femme heureuse et insouciante.

L'image que lui renvoyait le miroir accroché au mur d'en face ne la rassura guère. Sa robe était splendide, un chef-d'œuvre composé d'une jupe en soie améthyste assortie d'une sous-jupe et d'une veste en velours violet. Hélas, ces couleurs lui ternissaient le teint. Ou peut-être était-elle fatiguée, tout simplement. À son grand désarroi, elle avait passé une nuit agitée, à rêver d'un homme inaccessible.

— Madame.

Mather venait vers elle dans un bruissement de taffetas. Elle avait fini par accepter de se soumettre aux attentions de la bonne de Liza, allant même jusqu'à l'autoriser à lui boucler les cheveux.

— Vous êtes magnifique, déclara Liza d'un ton chaleureux.

Les rousses ne devraient porter que du vert menthe.

Comme chaque fois qu'on la complimentait, Mather fit la sourde oreille.

— Nous avons un souci concernant l'attribution des chambres. La spirite a su qu'elle avait pour voisin immédiat le médium écrivain. Elle dit que...

— Lui avez-vous expliqué que la chiromancienne et lui sont des ennemis mortels ?

— Oui.

Mather rajusta sa prise sur l'énorme registre qu'elle tenait dans

les bras, avant de remonter ses lunettes. Derrière leurs verres d'une épaisseur ridicule, ses yeux bleus paraissaient minuscules, étrécis, presque porcins. Liza lui avait conseillé à d'innombrables reprises de s'en débarrasser, mais elle assurait que sans eux elle serait quasiment aveugle.

— Peu lui importe, enchaîna la secrétaire. Elle affirme ne pas pouvoir dormir si près d'un charlatan.

— Quoi ? Vous plaisantez !

Mather secoua la tête.

Liza poussa un soupir. Elle avait tenu à rassembler tous les médiums dans l'aile opposée à celle réservée aux invités. Après tout, comment prendre au sérieux les prétendus pouvoirs d'une personne qui ronflait ?

Elle n'avait pas imaginé combien ils pouvaient être méfiants envers leurs collègues. Comme un seul homme, chacun lui affirmait que les autres étaient des escrocs et des imposteurs.

— Je ne comprends pas. Quand bien même M. Smith en serait un, où est le problème ? En quoi cela peut-il influencer sur les capacités de Mme Augustiana à communiquer avec l'au-delà ?

Mather arquait les sourcils.

— Madame, j'ai le regret de vous annoncer que j'ignore tout de la manière dont Mme Augustiana exerce ses talents.

— Vous ne le regrettez pas du tout, petite impertinente.

Mather cligna des yeux, puis :

— Pas vraiment, je l'avoue.

Liza rit tout bas.

— Oublions Mme Augustiana pour le moment. Sa prestation n'est pas prévue avant vendredi au plus tôt. Et qu'en est-il de...

— Justement, à ce sujet, j'ai un autre message à vous transmettre.

Mather vérifia une annotation dans son livre.

— Mme Augustiana vous prie de ne pas employer le terme « prestation » car cela pourrait offenser les esprits.

Liza crut détecter une note d'amusement dans la voix de sa secrétaire.

— Ne me dites pas que tout cela vous réjouit.

La rousse avança le menton.

— Non, madame. Ce serait déplacé de ma part.

— Sornettes ! Ce que vous pouvez être guindée, parfois.

Décidément, quelle drôle de créature. Mather semblait s'être résignée à un destin de vieille fille. Elle était pourtant assez jolie lorsqu'elle se donnait la peine de s'arranger. Il existait sûrement dans le monde des hommes qui apprécieraient son charme... insolite.

— Ce ne serait pas convenable. Nous en avons déjà parlé. J'ai consenti à renouveler ma garde-robe mais...

— Balivernes ! Vous êtes apparentée à ma famille.

Elles avaient été enchantées de le découvrir quelques semaines plus tôt.

— Les cousins au sixième degré ne comptent pas, madame.

— Bien sûr que si, ma chère. Après tout, c'est calculable. Sixième, six – c'est un nombre, me semble-t-il.

Rêvait-elle ou Mather venait-elle de lever les yeux au ciel ?

— Madame, je vous félicite pour vos connaissances mathématiques.

La secrétaire recula d'un pas.

— Voulez-vous que je propose à Mme Augustiana de s'en aller si sa chambre ne lui convient pas ?

— Oui. Et faites en sorte d'arborer votre air le plus sévère.

Mather esquissa un sourire.

— Avec plaisir.

Sur ce, elle tourna les talons et s'éloigna en se déhanchant. Elle avait beau le nier, elle adorait sa robe neuve.

Liza inspira profondément, puis affronta de nouveau son reflet dans la glace. Un minimum de joie de vivre s'imposait. Elle se pinça les joues et les lèvres pour leur redonner des couleurs. Là. Ce sourire était plus convaincant.

Tête haute, elle fit son entrée dans le salon.

— Enfin !

Tilney bondit du canapé sur lequel il s'était allongé. Elle avait hésité à le convier car il était très proche de Nello, mais la vanité l'avait emporté sur la raison. D'une part, Tilney était célibataire, il ferait donc un excellent cobaye pour Jane. D'autre part, il s'empresserait de rapporter à Nello les moindres détails de la nouvelle romance de Liza. Car c'était le but de cette partie de campagne.

— Bonsoir ! Quel bonheur de vous voir !

Elle fit le tour de la pièce, échangeant poignées de main et embrassades.

Jane avait été capturée par le baron Forbes, ce qui était parfait à condition d'aimer flirter. Cheveux argent, sexagénaire et refusant de l'admettre, Forbes se plaisait à enjôler les jolies jeunes femmes et à les traiter comme des animaux de compagnie, une attitude que son épouse tolérait à condition qu'il ne se prenne pas trop au jeu.

Liza les salua rapidement avant de s'adresser à Nigel et à Katherine Hawthorne, en grande conversation avec la baronne Forbes. Les Hawthorne, frère et sœur, étaient grands et minces comme des lévriers. Yeux bruns, cheveux d'un châtain terne, ils avaient ce teint hâlé typique des amateurs de bateau qui passent le plus clair de leur temps au grand air. En conséquence, ils avaient le don de se fondre dans les boiseries, une aptitude dont ils usaient et abusaient pour

écouter aux portes et répandre des commérages, de préférence malveillants.

Liza n'avait aucune confiance en eux, mais ils étaient drôles et charmants.

— Mes chéris !

— Vous êtes en beauté, ma chère, roucoula Katherine entre deux bises. Je vois que vous avez acquis un nouveau joujou en la personne de Mme Hull. Elle me paraît terriblement jeune. Dois-je encourager Nigel à s'amuser avec elle ?

Liza s'esclaffa.

— Je ne vois personne de moins dangereux que Nigel pour qu'elle se fasse les dents. Soyez gentil avec elle, ajouta-t-elle à l'intention de l'intéressé.

— Pas question, répliqua-t-il avec un sourire vorace.

— Quel sens de la repartie ! commenta la baronne.

C'était une femme corpulente dont le gras des bras tremblotait dès qu'elle s'éventait. Elle était cependant aimable et chaleureuse. Elle se montrerait gracieuse envers Jane même si le comportement de son mari l'irritait.

— Je vous remercie de nous avoir fourni un prétexte idéal pour fuir Londres. Comme vous le savez, mon époux tient à y rester jusqu'à ce que la dernière maison de Park Lane soit désertée.

Entendant cette remarque, le baron haussa les épaules.

— J'aime la ville en été.

Katherine et Nigel le dévisagèrent avec stupéfaction.

— Bizarre, commenta Katherine du ton qu'aurait employé un médecin pour diagnostiquer une maladie contagieuse.

« Non. Interdiction de penser à des médecins », se reprimanda Liza. Elle leur adressa son sourire le plus étincelant.

— Je reviens tout de suite.

Sur ce, elle pivota et se dirigea vers le coin où, par une chance incroyable, se tenaient ses deux prétendants potentiels.

Oui, vraiment, elle était ravie de les voir ensemble. Elle ignorait que Hollister et Weston se connaissaient, mais quoi de mieux pour susciter l'intérêt d'un homme que de le mettre en compétition avec un autre ?

— Messieurs ! Votre voyage jusqu'au bout du monde fut agréable, j'espère ?

Courbettes et salutations s'ensuivirent.

— Si seulement tous les voyages s'achevaient sur une vision aussi spectaculaire, murmura Hollister en la balayant d'un regard ouvertement admiratif.

Weston posa une main sur son cœur.

— Hollister est un séducteur, mais je suis un homme d'une

sincérité absolue. Et je vous le dis, j'irais jusqu'à Tombouctou si je savais que vous m'y attendiez.

Elle émit un rire qui sonnait faux même à ses propres oreilles. L'espace d'un instant, elle s'affola. Aurait-elle oublié comment se conduire en société ?

Ne sois pas ridicule.

— Vous êtes trop aimables, tous les deux.

L'un et l'autre étaient riches. Et beaux, bien qu'elle eût une préférence pour les bruns, ce qui désavantageait Weston. Les cheveux sombres de Hollister étaient joliment ondulés. Leurs yeux, marron pour le premier, verdâtres pour le second, n'avaient rien de remarquable.

Aucune importance. Ce qu'elle visait, c'était leurs comptes en banque. Les leurs étaient bien remplis.

— Nous parlions d'Ascot, expliqua Hollister. Avez-vous misé sur le cheval gagnant ? Weston prétend n'avoir jamais perdu, mais je me méfie des hommes qui se vantent de leur sincérité.

— Une femme ne dévoile jamais ses paris, monsieur.

Elle avait investi une somme coquette en pure perte. Avec le recul, elle se reprochait sa stupidité.

Jetant un regard circulaire dans le salon, elle s'aperçut qu'un couple manquait à l'appel.

— Où sont les Sanburne ?

Elle avait hâte de retrouver James. Lydia et lui étaient rentrés de leur lune de miel à peine une semaine plus tôt, après un interminable séjour à l'étranger dont l'objectif continuait de l'intriguer. Douze mois au Canada, quelle idée ! Où iraient-ils ensuite ? En Sibérie ? Pour combien de temps ? Une décennie ?

— Ils sont allés se promener dans le parc, répondit Weston. Apparemment, Sanburne s'est découvert une passion pour les feuilles.

Il adressa un coup d'œil complice à Hollister, qui ricana.

Cette expression moqueuse ne lui seyait pas. Un point pour Weston, dont elle effleura le bras.

— Ah, les jeunes mariés ! soupira-t-elle.

Il rougit légèrement. Un signe prometteur.

— Toujours à s'éclipser en douce pour admirer les fougères, conclut-elle.

— Tout de même, marmonna Hollister, au bout d'un an, on pourrait croire... Ah, les voilà !

La joie submergea Liza. James était un ami d'enfance. Il lui avait beaucoup manqué et il s'était passé tant de choses en son absence qu'elle...

Elle se pétrifia.

Michael Grey franchissait le seuil de la pièce.

Durant un bref instant, son cœur s'emballa. Puis elle retomba brutalement sur terre et retint un gémissement.

Michael Grey était là. En habit.

Où avait-il trouvé cette veste queue-de-pie ? Ce costume semblait fort coûteux. Et quelle élégance. La cravate blanche soulignait sa mâchoire carrée et sa peau bronzée. Il était follement séduisant. Il aurait pu se présenter n'importe où. Sauf chez elle.

Sous le choc, elle demeura clouée sur place alors même que Sanburne l'interpellait et que sa femme – resplendissante, bien plus belle que dans les souvenirs de Liza – levait la main.

Liza était stupéfaite. Quel culot de la part de Michael. Comment osait-il la défier ainsi, s'imposer parmi ses amis ? Sanburne s'était penché vers lui et lui parlait à l'oreille comme s'ils se connaissaient. Michael opina en riant. Ah ! Ce rire profond, grave et musical... Il croisa le regard de Liza et elle eut l'impression de s'embraser.

Non, non, non ! Weston et Hollister étaient à ses côtés. Il fallait qu'elle se concentre. Quel être présomptueux ! Sous prétexte qu'ils avaient couché ensemble, il se permettait d'ignorer ses interdictions ?

— Messieurs, excusez-moi, murmura-t-elle.

— Je vous en prie, répondit Weston. J'ignorais que de Grey serait des nôtres.

Elle marqua le pas. Elle avait sûrement mal entendu. Comment pouvait-il connaître Michael Grey ?

Les Hawthorne ayant intercepté Sanburne et sa femme, Liza fondit sur Michael. Leurs regards se verrouillèrent et en une fraction de seconde quelque chose gonfla en elle, se déploya comme une sorte de symphonie.

En guise de punition, elle se mordit la langue. Quel aplomb inadmissible ! Était-il devenu fou ? Pour qui se prenait-il ?

Il ne la quitta pas des yeux alors que Nigel lui adressait une remarque qui parut l'amuser. De quel droit se permettait-il de sourire ?

Elle s'immobilisa devant le groupe. Son agitation devait être palpable car les Hawthorne, toujours à l'affût d'un scandale, interrompirent leur conversation pour la dévisager.

Sanburne s'avança devant elle.

— Ma foi, Lizzie, que de violet !

Elle retrouva brutalement son sang-froid. Elle ne pouvait pas provoquer une scène ici. Les Hawthorne s'interrogeraient. Et quand les Hawthorne s'interrogeaient, rien ne les arrêtait tant qu'ils n'avaient pas trouvé les réponses. Elle toussota.

— C'est tout ce que vous trouvez à me dire, James ? Je devrais sans doute m'en réjouir. Après douze mois au Canada, c'est un miracle que vous parliez encore l'anglais.

— C'est pourtant la langue officielle du Canada, intervint Lydia, perplexe, tandis que son mari, dédaignant les conventions, serrait Liza dans ses bras.

Par-dessus son épaule, son regard croisa de nouveau celui de Michael. Allez-vous-en ! articula-t-elle en silence.

Il lui offrit un sourire ravageur.

— Ravi de vous voir, madame Chudderley, dit-il.

James avait dû la sentir se crispier car il haussa les sourcils d'un air interrogateur tandis qu'elle se libérait de son étreinte.

— J'ignorais que vous vous connaissiez.

De qui parlait-il ? Liza n'arrivait pas à se concentrer car la vicomtesse s'adressait à présent à elle :

— Je suis si contente de vous revoir !

Perturbée au point d'en oublier à qui elle avait affaire, Liza l'embrassa sur la joue.

Lady Sanburne n'était pas d'une nature affectueuse. Les ex-vieilles filles l'étaient rarement. Elle se révéla toutefois étonnamment réceptive, allant jusqu'à presser l'épaule de son hôtesse avant de rejoindre son époux.

— Votre parc est splendide, enchaîna-t-elle. Lord Michael nous dit que vous avez un don avec les roses. J'ignorais que vous aviez un faible pour l'horticulture.

Lord Michael ? Les roses ? Quel toupet ! Liza serra les dents.

— Parce qu'il rôdait dans mon jardin ?

— De Grey a toujours été un peu indiscret, dit James.

— Cet homme...

Michael de Grey. Elle avait déjà entendu ce nom.

Lord Michael. Les de Grey. Qu'est-ce que... ?

— Mais bien sûr ! dit Nigel à Michael. Je sais maintenant où je vous ai vu. Comment va votre frère ?

— Ne vient-il pas de vous renvoyer de votre propre hôpital ? s'enquit Katherine avec un sourire narquois. Il me semble l'avoir lu dans le journal.

Sanburne toucha le bras de Liza.

— Vous êtes sûre que ça va ? s'enquit-il à mi-voix.

Non. Elle n'allait pas bien du tout. James connaissait cet homme. Nigel en avait entendu parler. M. Grey n'était pas un médecin de campagne, mais un imposteur.

Et il la contemplait avec un sourire qui n'avait rien de gentil.

— Pour être exact, je dirais que je m'en suis éloigné provisoirement, répondit Michael à Katherine. Je voulais me consacrer à d'autres occupations requérant certaines... attentions particulières.

Elle sursauta. Il reprenait ses propres paroles, à son sujet. Elle devait en conclure qu'il n'était autre que le frère du...

— Le duc de Marwick est invisible depuis quelque temps, intervint Nigel. Selon Katherine, il serait souffrant. Je me suis permis de lui rappeler qu'ayant un frère médecin il allait devoir trouver une autre excuse.

La sonnette annonçant que le dîner était servi sauva Liza du désastre. Si elle n'avait pas retenti à cet instant, tous les invités l'auraient entendue gémir de désespoir.

— C'est vraiment très curieux, observa Katherine Hawthorne, sa voix dominant les conversations des six personnes assises entre Liza et elle. Comment diable peut-on se tromper sur le nombre de couverts ?

La réponse était simple : cela arrivait lorsqu'un mufler s'invitait à la fête. Mais on ne l'avouait surtout pas, à moins de vouloir provoquer des supputations quant à sa relation avec ledit mufler.

De sa place en bout de table, Liza feignit de ne pas avoir entendu. Elle s'empara de son verre de vin.

Non seulement Michael lui avait menti, mais il était de surcroît le frère du duc de Marwick. Aucun dramaturge n'aurait pu imaginer pareille ironie. Nello se serait tordu de rire.

Lord Weston, à sa droite, se pencha vers elle, l'air compatissant.

— Les domestiques efficaces sont de plus en plus rares.

Il avait un nez droit et bien proportionné. Sa bouche manquait d'épaisseur, mais au moins, elle était honnête, elle ne proférait pas de mensonges.

— C'est tout à fait vrai, répondit-elle, insistant sur ce dernier mot.

— Ronson serait-il sur le déclin ? Si oui, je vous le volerais volontiers, déclara Sanburne.

Placé à sa gauche, il s'était distrait jusque-là en flirtant avec son épouse. Ils formaient un couple insolite, Lydia étant une intellectuelle très comme il faut et James, l'un des hommes les plus séduisants d'Angleterre – et jusqu'à récemment, l'un des plus dissolus.

— Je n'ai rien à reprocher à Ronson, assura Liza.

Le majordome se tenait probablement derrière elle à cet instant. Elle n'osait pas vérifier. Quand il prenait un air menaçant, il devenait terrifiant.

— Souffrirait-il d'un début de démence ? insista James.

Liza jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ronson avait abandonné son poste près de la console, sans doute pour aller s'assurer que tout se passait bien en cuisine. Dieu merci !

— Plutôt de sautes d'humeur, rectifia-t-elle. En revanche, il a l'ouïe particulièrement fine.

— Parfait ! déclara James d'un ton allègre. Nous pourrions donc l'imposer à mon père et prier pour un homicide.

— James, le tança doucement Lydia.

Il soupira.

— Vous avez raison, ma chérie. Ce serait cruel pour Ronson.

Liza termina son verre de vin. Un valet se précipita pour le lui remplir. Ses serviteurs étaient remarquables. Et fiers.

— Si vous ne voulez pas qu'on empoisonne votre potage, James, je vous conseille de réserver vos mots d'esprit aux convives.

Lydia posa abruptement sa cuillère.

Consciente d'avoir commis une maladresse, Liza observa Weston à la dérobée. Il fronçait les sourcils.

— Je plaisante, enchaîna-t-elle.

Elle tenta d'émettre un rire rassurant, car personne n'appréciait une hôtesse acerbe. Hélas, elle ne produisit qu'un son grinçant comme une charnière rouillée.

Malgré elle, elle regarda de l'autre côté de la table l'homme installé à la diagonale de Lydia.

Michael de Grey l'ignorait ostensiblement. Pour l'heure, toute son attention était fixée sur sa voisine, la baronne Forbes, qui s'était déclarée « en-chan-tée » de rencontrer le « célèbre médecin ». Apparemment, elle savait tout, tout, tout sur son hôpital. Sans doute avait-elle aussi eu l'occasion de découvrir ses autres talents. Ce qui expliquerait l'intérêt frémissant qu'elle lui portait.

Car Michael de Grey n'était qu'un débauché. Le médecin de campagne honorable et honnête était en fait réputé pour ses prouesses de séducteur. L'une de ses conquêtes, lady Heverley, continuait elle-même à alimenter les rumeurs, s'éventant et poussant de profonds soupirs dès que l'on prononçait son nom en public. Sans doute cherchait-elle ainsi à rappeler au monde entier qu'un homme l'avait désirée autrefois. Elle devait avoir quinze ans de plus que Grey.

Et alors ? Il n'était pas difficile. Non, il était connu pour être un coureur de veuves.

Liza s'empourpra, mortifiée. Désormais, elle faisait partie de ses conquêtes. Une parmi un grand nombre de femmes le plus souvent qualifiées d'insatiables, avides des miettes d'attention que pouvait leur accorder un homme comme lui.

— Madame Chudderley, pourquoi cette mine sombre ? s'inquiéta Katherine Hawthorne d'une voix enjouée. Remarquez, je serais très contrariée, moi aussi, d'avoir à mon service des domestiques aussi étourdis. Mais *comment* ont-ils pu commettre un tel impair ?

Tous les regards convergèrent vers Liza, sauf celui du coureur de veuves. Le sien demeura rivé sur la baronne. Quelqu'un devrait avoir la bonne idée de lui signaler qu'elle avait encore un mari.

Pour le frère d'un duc, il avait les cheveux trop longs. Et où donc avait-il déniché cette veste ? Si elle se fiait à la coupe impeccable, elle était l'œuvre d'un tailleur de Savile Row. Avait-il caché ses beaux vêtements dans cette petite maison qu'il louait ? Il avait dû bien rire quand elle lui avait vanté les talents de M. Broward.

— Je vais tout à fait bien, assura Liza.

Et elle irait encore mieux une fois qu'elle aurait jeté ce goujat dehors. L'expulsion devrait se faire en toute discrétion, pendant que les autres étaient occupés ailleurs.

— S'il manquait un couvert, c'est uniquement ma faute. M'en voudrez-vous, ma chère, si je vous avoue avoir oublié que vous veniez ?

Katherine ne se démontra pas.

— Pas du tout, riposta-t-elle en riant. J'ai moi-même failli oublier de venir. Ces petits événements ont tendance à me sortir de l'esprit.

Prenant une inspiration, Liza se rappela qu'elle avait convié Katherine pour une raison précise. Elle ferait un parfait modèle pour Jane et créerait une excellente diversion si jamais l'ennui venait à s'installer. Toutefois, à cet instant, Liza l'aurait volontiers envoyée paître.

— Je suis sûre que votre agenda mondain est rempli à craquer, ma chère. Prenez garde, cependant. S'accorder régulièrement un peu de repos est on ne peut plus bénéfique pour le teint. Vous devriez y songer.

— Un point pour Lizzie ! lança Sanburne.

Il s'empara de son verre. Un an plus tôt, il l'aurait sans doute vidé d'un trait. Mariage oblige, il avait modifié ses habitudes. Lorsqu'il reposa son verre, il avait avalé à peine une gorgée de vin.

Liza en éprouva un étrange sentiment de nostalgie. C'était tellement plus facile de boire en bonne compagnie.

Michael, lui, ne buvait pas.

Elle regarda son verre auquel il n'avait pas touché. Quelles étaient ses intentions ? Les possibilités étaient nombreuses, toutes plus redoutables les unes que les autres. Liza se refusait à envisager la pire d'entre elles. Quand bien même il saurait que Nello avait cocufié son frère, la punir, elle, n'aurait aucun sens. En s'acoquinant avec la duchesse, Nello l'avait trahie elle aussi.

Peut-être de Grey n'était-il pas au courant de cette affaire. Peut-être tout cela n'était-il qu'une coïncidence incroyablement malheureuse... auquel cas, elle ne ressentait rien d'autre que de la colère. Bien sûr qu'il n'avait pas besoin de boire pour se sentir à l'aise à sa table. Son aplomb lui suffisait. Il se prélassait littéralement, et s'il était conscient des efforts répétés de Katherine pour lui frôler le bras avec son sein, il n'en montrait rien.

Quelle ironie ! Elle avait craint qu'il ne soit embarrassé au milieu de ses amis, alors que son frère avait un rang plus élevé que toutes les personnes présentes.

La force de son regard finit par attirer l'attention de Michael. Il leva les yeux. À la lueur des bougies, il ressemblait à une icône médiévale, ses pommettes saillantes soulignées d'ombres théâtrales. La lumière adoucissait la ligne de son nez. Il était absolument magnifique. Rien d'étonnant que Katherine s'efforce de le détourner de la baronne.

— Il fait sombre, je trouve, dit-elle. Peut-être devrions-nous allumer quelques lampes.

— Sommes-nous obligés de voir ce que nous mangeons ? protesta James. C'est...

Il se tut brutalement en grimaçant.

— La table est superbe, dit Lydia. Ce serait bien de pouvoir l'admirer dans toute sa splendeur.

— Aïe ! gémit James. Ce mollet que vous venez de molester appartient à votre cher mari. Faites attention.

— Les arrangements floraux sont somptueux, insista Lydia.

— Franchement, Lydia, vous pourriez jouer au football, persista James.

— Qu'on allume les lampes, déclara Weston. Vous êtes une hôtesse accomplie, madame Chudderley, et je ne puis imaginer plus agréable atmosphère. Il paraît que vous avez prévu toutes sortes d'activités extraordinaires pour nous divertir au long de la semaine.

Liza se força à sourire. Que de Grey aille au diable. Elle s'occuperait de lui plus tard. En attendant, il pouvait flirter à sa guise. Sa proie à elle était ici. Demain, grâce à un placement moins conventionnel, elle pourrait esquiver les règles de la préséance et offrir à Hollister une chance de l'escorter à table. Le concours entre ses deux prétendants potentiels se devait d'être équitable.

— Quelqu'un a révélé des secrets, répliqua-t-elle. Je voulais vous en réserver la surprise.

Weston avait les dents régulières et d'une blancheur immaculée. Depuis Nello, elle n'appréciait guère les blonds mais il n'était jamais trop tard pour changer d'avis.

— Mme Hull ne m'a fourni que quelques indices, assura-t-il. Et en toute discrétion, je vous le promets.

Jane ? En quel honneur échangeait-elle des confidences avec Weston ? Liza l'observa de loin. La jeune femme avait tenté de l'intercepter tandis que le petit groupe passait du salon à la salle à manger, trop ingénue pour savoir qu'elle devait dissimuler sa surprise après avoir appris la véritable identité de De Grey. Apparemment, elle semblait s'être remise du choc. À vrai dire, de l'avis de Liza, elle

s'inclinait avec un peu trop d'empressement vers Hollister. Qu'attendaient Tilney et Nigel pour se rendre utiles ?

Liza continua de sourire.

— Cette chère Mme Hull. Je suis si contente qu'elle ait consenti à se joindre à nous. Elle pleure encore son défunt mari – ils ont vécu une grande histoire d'amour, voyez-vous. Elle prétend qu'aucun homme ne lui arrivera jamais à la cheville.

Sanburne s'autorisa un petit rire ironique. Lui aussi, elle devrait le remettre à sa place.

— Je suis navré de l'apprendre, dit Weston d'un ton grave. J'ignorais qu'elle était veuve depuis si peu.

— Elle sort tout juste de sa période de deuil.

Weston hocha la tête.

— Dans ce cas, nous devrions nous efforcer de la distraire.

— Assurément, convint Liza. Toutefois, de peur de raviver son chagrin, il vaudrait mieux prendre quelques précautions.

Une voix s'éleva. De Grey.

— Mme Chudderley serait-elle en train de vous expliquer son règlement, Weston ?

Le cœur de Liza fit un bond. Tout le monde avait dû percevoir le sarcasme dans son ton – et dans le sourire qui l'accompagnait.

Elle n'avait pas imaginé son médecin de campagne capable de s'amuser à ses dépens. D'un autre côté, il n'était pas celui qu'elle avait cru. L'homme qui mangeait à sa table était un inconnu, qui connaissait mieux que quiconque les manières acerbes de la haute société. Elle en éprouva un élan fugace de détresse.

— Un règlement ? s'enquit Weston.

Elle adressa un regard menaçant à Michael. Il esquissa un sourire.

— Vous avez mal entendu, monsieur. Nous évoquions les divertissements que j'ai prévus pour mes invités.

— Toutes mes excuses, murmura-t-il. Des divertissements, bien sûr. Cela dit, vos talents d'hôtesse devraient suffire.

Weston interpréta la remarque de Michael comme une invitation à enfreindre l'étiquette. Il se pencha derrière la baronne pour lui répondre.

— J'avoue être surpris de vous voir ici, de Grey. Mais s'il existe une personne capable de vous convaincre de quitter Londres, c'est bien Mme Chudderley.

— Oh, oui ! murmura Michael. Notre Florence Nightingale nationale.

Liza agrippa son couteau à poisson. Comment osait-il évoquer cet épisode ? Avec une pointe d'irritation, elle se rappela combien elle avait été flattée par son compliment, et anxieuse d'obtenir son approbation.

Inexorablement attirée par les trompeurs, elle accumulait les erreurs de jugement.

— En effet, reprit-elle, j'ai promis à lord Michael un changement radical dans sa routine quotidienne. À savoir, une foule d'experts spécialisés dans la diffusion de vérités singulières. Je le soupçonne d'avoir été alléché par le danger que cela pouvait représenter car, comme nous le savons tous, certaines vérités peuvent être pour le moins malvenues.

Avec un petit rire, Michael leva à demi son verre sans pour autant porter un toast. La lumière des bougies filtrant à travers le vin nimbait son cou d'une lueur rose foncé. Excellent présage. Si elle l'égorgeait, il serait encore plus rouge.

Sa goujaterie surpassait celle de Nello ! Lui, au moins, n'avait menti qu'à propos de ses intentions et de sa fidélité. Il ne lui avait pas caché son identité.

— Intrigant, dit Weston. Une énigme. Oserai-je la deviner ?

Plus jamais elle ne se fierait à son instinct.

— Oh, c'est facile ! claironna Lydia. Liza a engagé toutes sortes de...

— Ne dites rien avant qu'elle n'ait lâché ce couteau, prévint son mari.

Liza glissa précipitamment la main sous la nappe. Ce dîner n'en finissait pas.

— Si vous y tenez, mon ami, répliqua Lydia. Mais figurez-vous, madame Chudderley, que peu après vous avoir recommandé cet ouvrage sur le spiritisme, j'ai rencontré un shaman dans l'Alberta. Il se prétendait capable de décrire des faits authentiques à partir d'un tas d'ossements, désavouant ainsi toutes les théories de Beloit sur la magie tribale.

— Vraiment ?

Qui donc était ce Beloit ? L'auteur du livre ? Michael s'était de nouveau tourné vers lady Forbes, apparemment indifférent à la colère de Liza. Elle fixa son dos d'un regard furieux.

— Si j'avais pu le persuader de revenir avec nous en Angleterre, poursuivit Lydia, il aurait sûrement lancé une nouvelle mode. En tant que société, nous avons tendance à croire toutes sortes de sottises, me semble-t-il. Je me demande si cela indique le besoin d'un zeste de mystère pour assaisonner notre foi.

Lydia s'élança alors dans un fervent discours sur sa passion pour l'anthropologie. Liza se détendit.

— C'est intéressant, déclara Weston hardiment. Il y a quelque chose de mystérieux, je suppose, dans le concept chrétien de miracle, par exemple. Mais le mystère n'est-il pas un dénominateur commun à toutes les religions ? Qui connaît le visage de Dieu ?

— Vous avez raison. Je me suis peut-être mal exprimée.

Lydia se pencha en avant, de plus en plus animée, sous l'œil attendri de son mari. Liza s'en agaça. Elle n'était pas d'humeur à contempler des tourtereaux.

— Sans doute devrions-nous considérer cette obsession du mysticisme comme le symptôme d'un manque sociétal – ou une volonté de croire en l'existence de mystères que la science ne peut expliquer. Bien sûr ! C'est Hobart, je crois, qui affirmait pouvoir décrire les sociétés individuelles en partant de leurs préoccupations centrales. Il fondait ses arguments sur son expérience avec les Albanais et le *Hakmarrja*, mais pour ce qui nous concerne...

James lui effleura le coude.

— N'oubliez pas de traduire, ma douce.

— Oh ! s'exclama-t-elle, rougissante. *Hakmarrja* est un mot albanais qui signifie la philosophie de la vengeance.

Liza opina. Elle avait recouvré son calme. Elle saurait se sortir de ce marasme.

— Cette philosophie me plaît. La vengeance, dites-vous ? Je vous en prie, éclairez-nous.

Michael réprima un rire, amusé par cette pique d'une transparence confondante. Il serait heureux d'offrir à Liza une chance de se venger – plus tard, dans l'intimité et de préférence à proximité d'un lit. Un mur ou un canapé conviendraient tout aussi bien.

Il s'en voulait un peu, mais tout cela lui procurait une joie immense. À l'instant où Liza avait annulé son invitation, il avait pris sa décision. Il changerait de stratégie. Il forcerait la main de son frère et affronterait Elizabeth Chudderley sur un pied d'égalité.

Maintenant qu'il savait où il allait, il se sentait mieux. Elle était furieuse, il l'apaiserait. Il lui présenterait ses excuses, lui expliquerait les raisons de ses cachotteries. Ils évoqueraient leurs relations communes. Elle comprendrait qu'elle n'avait plus à le traiter avec condescendance. Une fois le problème réglé, elle serait de nouveau à lui.

Il ne se contenterait pas de l'interlude dans le cottage du garde-chasse. L'importance qu'elle attachait tout à coup aux convenances demeurerait peut-être un obstacle, mais le prétexte était mince et il le balayerait en cinq minutes. Il lui rappellerait combien elle avait savouré les avantages du veuvage dans cette petite maison spartiate.

— Comment avez-vous connu Mme Chudderley, lord Michael ?

Il s'arracha à la contemplation de leur hôtesse pour concentrer son attention sur la baronne, une femme agréable, aussi ronde et moelleuse qu'un muffin.

— Nous nous sommes rencontrés très récemment. Un heureux hasard. Et vous ?

Il avait compris d'emblée pourquoi les Hawthorne figuraient sur la liste des invités. Ils correspondaient exactement à l'image qu'il s'était faite des amis d'Elizabeth. En revanche, il avait plus de mal à s'expliquer la présence de lady Forbes.

— Je la connais depuis l'enfance – ou du moins, depuis ses débuts dans les cercles mondains, ce qui revient à peu près au même, me semble-t-il.

— Vraiment ? Comment était-elle ?

Il avait du mal à l'imaginer dépourvue de son air entendu. Il s'y efforça, mais éprouva très vite une sensation de malaise. Son attitude était son armure. S'il l'en avait délestée brièvement dans le cottage du garde-chasse, il refusait de se la représenter ainsi désarmée en public. Sans cette carapace invisible, une belle femme devenait une proie facile.

— Elle était belle comme le jour, bien sûr...

La baronne se tut, le temps qu'un valet échange leurs bols de soupe contre une assiette de poisson.

— Rien de surprenant à cela, reprit-elle, ni à l'émoi qu'elle suscitait. Toutefois, si vous deviez remonter le temps, je vous assure que vous ne la reconnaîtriez pas. Elle était plus timide à l'époque, plus douce aussi. Quel gâchis ! Cette crapule ne la méritait pas, conclut-elle en transperçant son poisson d'un coup de fourchette.

— Cette crapule ?

Avait-elle vécu une histoire d'amour malheureuse avant son mariage ?

— Son défunt mari, expliqua lady Forbes. Personne n'a voulu m'écouter quand j'ai dit que c'était un bon à rien. La plupart des gens se contentaient de le juger « ennuyeux comme la pluie ». Mais j'ai tout de suite décelé derrière sa fadeur un individu égoïste et intransigeant.

Elizabeth n'avait jamais parlé de son mari. Ses récriminations concernaient une déception plus récente. Michael en éprouva un certain trouble. Au fond, il ne savait rien d'elle.

Très agaçant, de s'intéresser à une femme dotée d'un passé.

Il se ressaisit. Non. Au contraire. C'étaient les innocentes qui l'ennuyaient : elles attendaient de lui ce qu'il ne pourrait jamais leur offrir.

Quant à ce qu'il ressentait pour Elizabeth...

C'était différent.

Sinon, pourquoi serait-il là ? Il était venu parce qu'il voulait qu'elle le voie comme son égal. Comme un... bon parti.

Un bon parti ? Il faillit s'esclaffer. Il n'avait pas d'argent – son frère y avait veillé. En outre, ce dernier jugerait Elizabeth indigne de

lui.

Cette pensée déclencha un sursaut de colère. Peu lui importait l'avis d'Alastair !

Levant les yeux, il constata que la baronne l'observait et se rendit compte qu'il avait laissé la conversation s'étioler. Il se ressaisit.

— Malchanceuse en amour, donc, murmura-t-il.

Il perçut une note de curiosité dans sa voix et en fut décontenancé. Pourquoi posait-il toutes ces questions ? Ne valait-il pas mieux laisser le mystère intact ? N'était-ce pas ce qui épiçait une liaison ? Il n'espérait quand même pas davantage ?

Lady Forbes s'empara de son verre et poussa un soupir assez puissant pour faire onduler son bordeaux.

— Oh, oui, la pauvre ! Elle ne le montre pas, mais cette toute dernière nouvelle a dû la mettre en rage.

Sans doute la baronne faisait-elle allusion à l'annonce parue dans le journal.

— Ou lui briser le cœur, suggéra-t-il.

— Lui briser le cœur ! Vous plaisantez ?

Michael dissimula sa stupéfaction en buvant une gorgée de vin. Les amis d'Elizabeth la connaissaient-ils si peu ? Il avait vu son visage lors de la fête du solstice d'été, et ce n'était pas celui d'une femme insensible. Loin de là.

— En tout cas, ajouta nonchalamment lady Forbes, il faudrait que ce soit un homme bien meilleur que M. Nelson.

Nelson. Il mémorisa le patronyme, saisi par une soudaine envie de foncer dans la bibliothèque afin de consulter le *DeBrett's*¹. Nelson. Ce nom ne lui disait rien.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, mais s'il a abandonné Mme Chudderley pour en épouser une autre, c'est un imbécile.

— Paroles d'un grand romantique ! lança Nigel Hawthorne depuis l'autre côté de la table.

À ses côtés, Jane Hull ne cessait d'éviter le regard de Michael, puis de le fixer avec avidité.

— Et fort étonnantes venant de vous, milord, enchaîna Nigel. Pouvons-nous en déduire que la vie à la campagne a réveillé votre galanterie ?

Si Michael n'avait jamais rencontré ni l'un ni l'autre des Hawthorne, eux semblaient très au courant de sa vie.

— Que voulez-vous ? L'air pur me fait le plus grand bien.

Nigel lui rappelait certains de ses anciens camarades de classe : prétentieux et malveillant quoique uniquement en compagnie. En privé, il devait geindre et pleurnicher. Par conséquent, il était inoffensif, voire pathétique.

— J'espère qu'il en sera de même pour vous. Cela vous changerait.

Hawthorne s'esclaffa en examinant le contenu de son verre.

— Je m'interroge... Depuis combien de temps en profitez-vous ? Nous nous sommes tous retrouvés à St. Pancras, pourtant je ne me rappelle pas vous avoir vu à la gare.

— Laisse-le tranquille, intervint gentiment sa sœur, qui se trouvait à la droite de Michael.

Katherine Hawthorne avait passé le dîner à converser avec Tilney, assis du côté opposé, auprès de Jane. Cependant, tout en parlant avec lui, elle n'avait eu de cesse de frôler « accidentellement » de la poitrine le bras droit de Michael.

— Peut-être n'était-il pas en première classe, ajouta-t-elle. Tout le monde n'a pas les moyens de se l'offrir, tu sais.

Tilney se joignit avec enthousiasme à cet échange.

— Je n'ai pas non plus vu passer vos bagages, lord Michael.

Mme Hull écarquilla les yeux, soudain très agitée. Michael la rassura d'un sourire.

— Je suis flatté, répondit-il. J'ignorais que ma personne intéressait à ce point ceux dont je viens seulement de faire la connaissance. Enfin ! Les amitiés surgissent souvent dans les endroits les plus inattendus. Même les amitiés les plus improbables.

Tilney étrécit les yeux. Michael jubilait. Au fond, réendosser ce rôle n'était pas si difficile. Certaines manières, certaines attitudes interdites à un simple médecin de campagne étaient employables à volonté par le frère d'un duc. L'arrogance, notamment.

Katherine émit un rire grave et sensuel.

— Se retrouver au fin fond de la Cornouailles, qui l'eût cru ? Comment avons-nous pu nous prêter aux manigances de Liza ?

— Ce n'est rien, dit Tilney. Vous rappelez-vous l'hiver dernier à Monte-Carlo ? J'ai perdu la moitié de mes revenus annuels en une nuit !

Dès lors, la conversation évolua vers des sujets qui n'intéressaient en rien Michael. Cependant, il demeura attentif jusqu'à la fin du repas, comprenant enfin ce qu'Elizabeth avait voulu dire en affirmant se conduire de manière très différente parmi ses amis londoniens.

Après le dessert, il fixa délibérément son attention sur la maîtresse de maison. Elle accrocha son regard. Leva le menton. Carra les épaules. Michael fut pris d'une envie de rire – on aurait dit un soldat se préparant au combat. Toutefois, lorsqu'elle se leva, son hilarité s'envola.

La lueur des bougies caressait sa peau tel un amoureux fervent. Elle était d'une beauté à couper le souffle de n'importe quel homme. Mais il était surtout impressionné par sa présence. Toutes les

conversations se turent sans qu'elle ait à prononcer un mot. Elle avait l'allure d'une reine, cependant, son sourire était forcé. Si personne d'autre ne s'en apercevait, lui le sentait dans sa chair.

— Je pense que nous allons faire fi des convenances, déclara-t-elle. Si personne n'y voit d'inconvénient, je vous propose de vous rendre directement au salon.

Comme tout le monde quittait la pièce, Michael ralentit exprès le pas. Il ne fut pas surpris, à peine le dernier invité sorti, de sentir une main se refermer sur son coude.

Il pivota.

— Oui, madame Chudderley ?

— Vous, ordonna-t-elle dans un chuchotement rageur, vous venez avec moi.

1. Annuaire nobiliaire britannique. (N.d.T.)

Michael la suivit hors de la salle à manger. Toutefois, lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, Liza prit les devants.

— Pas un mot, siffla-t-elle. Pas avant d'avoir atteint un endroit où je puisse hurler.

Il se racla la gorge.

— Voilà qui s'annonce prometteur.

Elle lui lâcha le bras comme s'il était brûlant et poursuivit son chemin, ses jupes tournoyant autour des chevilles, sa traîne bruissant sur le parquet ciré.

Il la suivit dans le petit salon jouxtant le vestibule. Comme elle se tournait vers lui, il leva les mains, paumes vers le ciel. Ce geste de capitulation ne lui valut pas l'ombre d'un sourire.

— Je vous dois une explication...

Il s'esquiva tandis qu'un vase s'envolait, lui frôlant la tempe avant de se fracasser contre la porte.

— Et des excuses, acheva-t-il en se redressant.

— Je ne veux rien de vous, riposta-t-elle, écarlate. Rien d'autre que la vue de votre dos quand vous partirez d'ici. Ce que vous allez faire *immédiatement*. Vous...

Elle se tut subitement et pinça les lèvres. Hélas, elle était incapable d'en contrôler le tremblement et ce petit signe de détresse le sidéra.

Instinctivement, il s'avança vers elle. En réponse, elle recula, sa brève expression de surprise se transformant en un masque de mépris.

Il réfléchit. Peut-être avait-il mal anticipé sa réaction. Il était parti du principe qu'elle serait soulagée d'apprendre la vérité. Si elle avait de l'estime pour le simple médecin, n'apprécierait-elle pas d'autant plus le frère d'un duc ? Quelle femme demeurerait indifférente à ce genre de détail ?

Celle-ci, apparemment. Nul doute possible, à en juger par son attitude.

— Écoutez, murmura-t-il, mon objectif n'était pas de vous duper. Je n'ai dit la vérité à personne. Je ne tenais pas à ce que mon frère sache où je m'étais réfugié.

Elle prit une inspiration bruyante.

— Votre frère. Le duc de Marwick.

Il tenta d'afficher un sourire contrit, sans succès, car elle le regardait comme s'il était un inconnu, ce qui ne lui plaisait pas du tout.

— En personne.

Elle contourna un fauteuil recouvert de soie, s'immobilisa derrière ce bouclier improvisé.

— Je suis tout ouïe. Mais soyez concis. Mes invités m'attendent.

— C'est un peu compliqué. Je peux vous donner les grandes lignes et plus tard...

Elle haussa les sourcils.

— Plus tard ? Il n'y aura pas de « plus tard ».

— Elizabeth, je...

— Je vous retire le droit de m'appeler par mon prénom, coupa-t-elle avec un sourire glacial. Et je vous préviens : si jamais vous parlez de... de nous, en dehors d'ici, croyez-moi, vous le regretterez. Je ne suis pas lady Heverley, lord Michael. Prononcer votre nom ne me fera jamais tomber en pâmoison.

Lady Heverley. Encore ! Il lâcha un rire incrédule et elle se renfrogna.

— Vous trouvez cela drôle ?

— Non. Absolument pas.

Plus maintenant.

— J'ai eu tort de me présenter sous un faux jour. Je l'avoue, j'étais loin d'imaginer... c'est-à-dire... vous semblez... furieuse que je sois de meilleure naissance...

— Plus élevée, rectifia-t-elle. Pas meilleure.

Il la dévisagea, perplexe.

— En fait, ce que vous me reprochez, c'est d'avoir menti. C'est cela ?

— Ne vous flattez pas. Je suis habituée aux imposteurs.

Aïe ! Il accusa le coup.

— Vous me classez parmi les vauriens. Je suppose que je le mérite.

Elle haussa les épaules.

— Un sale type en vaut un autre. Vous considériez-vous au-dessus de la mêlée ?

— Je n'ai jamais voulu vous mentir, assura-t-il, conscient de son insuffisance. Je... j'aurais dû vous le dire plus tôt.

Il avait essayé à plusieurs reprises de lui parler dans le cottage du garde-chasse, mais il doutait que le lui dire maintenant changerait grand-chose. *Il se trouve que j'avais davantage envie de vous étreindre que de prendre le temps de tout vous expliquer.* Inacceptable. Il n'était qu'un

muflé.

— Elizabeth, je suis sincèrement désolé.

Pendant un long moment, le silence ne fut ponctué que par le tic-tac d'une lointaine pendule. Elle fixa sa main gantée, frottant le pouce sur les pointes de ses doigts.

— Vos excuses me laissent de marbre.

— Dans ce cas, je prie pour que mes explications vous suffisent.

Il prit une inspiration, puis :

— Ma belle-sœur, comme vous le savez, est décédée il y a dix mois.

Comment raconter cette histoire sans dévoiler des secrets qu'il n'était pas à même de partager ?

— La mort de la duchesse et certaines révélations qui se sont ensuivies ont fait sombrer mon frère dans la dépression.

Elle se cramponna au dossier du fauteuil.

— Quelles sortes de révélations ?

Il fit la grimace.

— Ce n'est pas à moi d'en parler. Si je le pouvais, je vous promets...

— Bien sûr. Cela ne me concerne en rien.

Elle marqua une pause avant de secouer la tête.

— Poursuivez.

— Mon frère a décliné peu à peu. Au début, il semblait juste fuir les mondanités. Se méfier de ses amis.

Michael hésita, mais il avait confiance en elle. Ironie du sort, il avait fallu qu'il trahisse sa confiance pour se rendre compte qu'elle-même n'aurait jamais fait cela.

— En février, il a cessé complètement de sortir. Il n'est pas malade. Il refuse de mettre le pied dehors, même dans le jardin. On dirait que le monde extérieur l'effraie.

— Je vois.

Elle l'observait attentivement, sur le qui-vive. Il eut l'impression qu'elle se retenait de toutes ses forces pour ne pas exploser.

— Et en réaction, vous vous êtes lancé dans une mascarade en région rurale. Oui, à présent, je comprends parfaitement.

Il accueillit cette moquerie d'un sourire sombre.

— Il ne m'a pas laissé le choix. Il n'aura pas d'héritier, assure-t-il, c'est donc à moi de m'en charger, avec une femme de son choix. Sans quoi, il mettra tout en œuvre pour fermer l'hôpital.

Elle plissa le front.

— L'hôpital de Londres. Celui qu'il finance.

— Oui. Celui que j'ai fondé.

— C'est... machiavélique.

— Vous ne connaissez pas mon frère. Machiavel ne lui arrive pas

à la cheville. Quoi qu'il en soit, vous conviendrez avec moi qu'il m'est impossible de céder à sa demande.

Elle détourna le visage.

— Non, finit-elle par répondre.

Il la fixa d'un air incrédule.

— Je dois sacrifier ma vie pour son bon plaisir ? Il est... Vous ne le connaissez pas. Je veux l'aider. Je fais de mon mieux. Je ne dors plus à force de m'inquiéter pour lui.

Elle baissa la tête, sans doute gênée par le désespoir que trahissait sa voix. Il devrait probablement l'être aussi, mais il voulait à tout prix la convaincre.

— Il ne me viendrait jamais à l'esprit de l'abandonner, conclut-il.

— Bien sûr.

— Cependant, la solution qu'il propose est absurde. S'il veut assurer la lignée de la famille, il n'a qu'à se trouver une femme. C'est cela, l'ordonnance que je lui ai prescrite. C'est le seul moyen pour lui de guérir de son mal de vivre.

— Ainsi, vous avez agi par noblesse d'âme.

Elle releva la tête et à son expression, le cœur de Michael se serra.

Lady Forbes la jugeait insensible. Il avait la preuve du contraire, et c'était lui qui jouait le rôle du méchant.

— J'ai trahi votre confiance, souffla-t-il.

Il s'en voulait de sa maladresse, de sa stupidité.

— Cela n'avait rien de noble. Et ce n'était pas mon intention, je vous assure.

Elle haussa une épaule, indifférente.

— Soyez rassuré sur ce point. Nous ne nous sommes rien promis. Après tout, vous n'avez été que le divertissement d'un après-midi. Rien de plus.

— J'avais espéré prolonger le plaisir. Ce qui s'est passé l'autre jour... Jamais je n'ai éprouvé cela, Elizabeth. Pour moi, ce n'était pas une simple distraction. Au contraire, plus j'y pense et...

— Taisez-vous.

Elle avait les yeux trop brillants. Un étai se resserra autour de la poitrine de Michael. Elle battit des paupières avant de porter le regard derrière lui, sur la porte.

— Les invités. Je dois...

Les mots restèrent suspendus sur ses lèvres. Elle se redressa, reprenant ses esprits.

— J'ai entendu vos explications. À votre tour, monsieur, de m'écouter. Dans une minute, vous irez au salon et vous vous mêlerez gentiment aux conversations de mes invités. D'ici une demi-heure, une lettre arrivera pour vous informer d'un problème à Londres. Je vous

laisse libre d'inventer un prétexte. L'hôpital, votre frère. Toujours est-il que vous vous confondrez en excuses et prendrez congé.

Sa voix s'était durcie au fur et à mesure de son discours. Ses mains racontaient une tout autre histoire. Elles se crispaient et se décrispaient sur le dossier du fauteuil. Il aurait voulu s'en emparer, se jeter à ses genoux et la supplier de lui accorder son pardon. De lui donner une seconde chance.

L'image était si vivace, l'envie si saugrenue, qu'il en perdit la voix.

Tant mieux, car elle n'avait pas terminé.

— En ma qualité d'hôtesse soucieuse de votre bien-être, je mettrai ma voiture à votre disposition. Le cocher vous emmènera chez vous et vous y attendra pendant que vous préparerez vos bagages. Après quoi, il vous conduira à la gare. Si vous ratez le dernier train, vous n'aurez qu'à prendre le suivant, à 9 heures demain matin.

Elle le congédiait. Comme si elle régnait sur le comté tout entier.

Ce qui était sans doute le cas.

S'écartant du fauteuil, elle empoigna ses jupes et se dirigea vers la porte.

— Attendez !

Il la rattrapa par le coude. Sans hésiter, elle pivota sur elle-même et le gifla.

Le plat de sa main produisit un claquement retentissant. Il ne la lâcha pas, bien que sa joue le brûlât atrocement. Elle le fixa d'un regard étrangement vide.

— Je n'ai que ce que je mérite, marmonna-t-il.

— En effet.

Elle secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Je ne vous présenterai pas mes excuses.

— Je ne vous le demanderai pas.

Elle tremblait et il en fut atterré. Qu'avait-il fait ? Il voulut lui caresser le visage. Elle se détourna sans toutefois le repousser. C'était déjà cela.

— Je dois aller rédiger cette lettre.

— Dans une seconde.

— Lâchez-moi, chuchota-t-elle.

La sagesse lui dictait d'obtempérer, mais sa main refusait de lui obéir. Que se passait-il ? Quel démon le rongait ?

— Elizabeth...

Elizabeth, qui riait comme une serveuse de bar et ripostait avec vivacité à ses plaisanteries, qui renonçait à dormir pour soigner une cousine lointaine qu'aucune femme de son rang n'aurait jamais daigné reconnaître. Elizabeth, qui buvait de la bière avec les villageois, entraînait un malheureux médecin de campagne jusqu'au bord du lac

pour partager avec lui la beauté de son lieu préféré.

Elizabeth, que ses amis pensaient invulnérable. Elle avait sangloté dans ses bras, la veille. Elle avait pleuré, puis elle lui avait souri et elle l'avait embrassé comme jamais on ne l'avait embrassé.

Elle lui avait offert son amitié, et en retour, il l'avait déçue.

Comment avait-il pu ne pas prévoir ce moment ? Comment avait-il pu ne pas se rendre compte, avant maintenant, de sa fragilité ? Comment avait-il pu ne pas deviner ce que lui coûterait le fait de l'avoir déçue ?

— Elizabeth, répéta-t-il, laissez-moi réparer ma faute.

Elle refusa de le regarder.

— J'en ai assez de vous. Je veux que vous partiez.

— Non, dit-il en lui prenant la joue en coupe. Je n'irai nulle part.

Cette fois, elle le dévisagea, d'un regard à la fois surpris et douloureux. Il sut qu'il devait profiter de l'occasion. Il allait lui rappeler pourquoi elle avait envie qu'il reste. Il s'inclina vers elle et réclama ses lèvres.

Pendant un instant, bref et délicieux, elle s'abandonna. Elle posa la main sur la sienne, qui s'attardait encore sur sa joue. Il mêla sa langue à la sienne et leurs corps s'embrasèrent. Elle émit un petit gémissement. Se rapprochant, il la poussa délicatement jusqu'au mur.

Ce baiser le remplit d'espoir. Il mettrait toute son expérience, toute son habileté et son ardeur à l'amadouer, la persuader, l'apaiser. Elle resserra les doigts autour des siens au point de lui faire mal. Il ne s'en offusqua pas. Il était prêt à tout endurer pour obtenir son pardon. De sa main libre, il chercha sa taille, puis l'attira contre lui.

— Je me rattraperai, murmura-t-il fiévreusement.

— Vous ne le pourrez pas.

— Laissez-moi au moins essayer.

— Je dois me marier.

L'espace d'un instant, ces mots lui apparurent dépourvus de sens. Cette gorge voluptueuse, ce grain de peau...

— Pour l'argent, reprit-elle. Je dois me marier. Êtes-vous riche ? Il se raidit.

— Vous... Quoi ?

Avec un drôle de petit rire, elle se dégagea de son emprise.

— J'ai dit : je dois me marier. Oh, n'ayez crainte, monsieur ! Mes besoins sont trop importants pour être assumés par un fils cadet.

— Vos besoins ?

Dans un état second, il réagissait tel un automate. Lesquels ? Que signifiait... ?

— Je suis ruinée. Pour quelle autre raison une veuve se remarie-t-elle ? rétorqua-t-elle avec un sourire amer. Sûrement pas pour l'amour. Nous sommes trop vieux pour être aussi naïfs, non ? Je le

suis, en tout cas. Je suis plus âgée que vous, et plus sage aussi.

— Vous...

Il était perdu. Elizabeth Chudderley ne vivait-elle pas dans le confort et l'opulence ?

Une pensée désagréable s'insinua dans son esprit.

— Weston, lâcha-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Ou Hollister. L'un comme l'autre me conviennent.

On frappa à la porte.

— Vous avez l'air choqué. Vous ne comptiez pas sur moi pour vous entretenir, j'espère ? Je crains de ne pas en avoir les moyens. Revenez l'an prochain, quand je serai de nouveau l'ange du foyer du maître de maison.

Avant qu'il ne puisse lui répondre, elle ouvrit la porte.

— Jane ! Vous arrivez à point ! Lord Michael s'apprêtait à partir.

Saisissant son amie par le bras, elle s'éloigna d'un pas vif, sans un regard en arrière.

Il ne suivit pas ses instructions puisqu'il ne regagna jamais le salon. Liza passa une heure épouvantable, l'œil rivé sur la porte, avant que la fatigue du baron Forbes ne vienne mettre un terme à la soirée. Épuisés par le voyage, les invités ne virent aucun inconvénient à se retirer aussi tôt.

Liza les accompagna jusqu'à leurs appartements respectifs, souhaita une bonne nuit à chacun, ignore les remarques de Weston (désinvolte) et de Katherine (plus acerbe) concernant la disparition de Michael. Une fois ce rituel accompli, elle regagna le vestibule.

Un rayon de lune éclairait le sol en damier. Une ombre se détacha du mur : un valet. Lord Michael était parti voilà une heure, dit-il.

Sans réfléchir, elle ouvrit la porte. La nuit était calme, tiède et silencieuse.

Le cœur de Liza se serra.

Un mensonge de plus à mettre à son actif. *Je n'irai nulle part.*

Pourtant, il était parti.

N'était-ce pas ce qu'elle souhaitait ?

Recouvrant ses esprits, elle referma la porte. Le valet de pied l'observait à la dérobée. Dans les quartiers des domestiques, les commérages ne tarderaient pas à se répandre.

Empoignant ses jupes, elle se dirigea vers l'escalier. *Bon débarras !* Le menteur ! Le goujat ! Son explication ne le rendait pas plus respectable. Quel bonheur d'être un homme, de pouvoir prendre ses jambes à son cou dès que se présentait la menace du mariage. Si elle

avait été en mesure de gagner sa vie...

Hélas, ce n'était pas le cas ! Avec un soupir, elle posa la main sur la balustrade en chêne sculptée et lustrée à la perfection. Cette maison était en soi un fardeau, elle était horriblement coûteuse à entretenir. Mais elle avait été construite pour sa mère, selon ses désirs. La vendre était inenvisageable. Ce serait un crève-cœur.

Aucune activité professionnelle, même en tant qu'homme, ne suffirait à subvenir à ses besoins. Pas plus que les revenus d'un fils cadet. De Grey en était conscient. Il n'avait même pas essayé de la contredire sur ce point.

Elle se secoua intérieurement. Quelle idiote ! Évidemment qu'il ne l'avait pas contredite. Le coureur de veuves était, par définition, un célibataire.

— Liza !

Jane descendait les marches sur la pointe des pieds, jetant des regards furtifs autour d'elle. On aurait dit une fillette de quatre ans qui s'était échappée en douce de son lit et craignait d'être surprise par les adultes.

Une immense lassitude submergea Liza. Pour Jane, tout cela était encore un jeu. Elle avait le temps de batifoler sans se soucier des conséquences.

— Vous devriez être couchée.

— Pas avant de vous avoir parlé !

Resserrant son châle, Jane trépignait presque d'excitation.

— Vous m'avez envoyée promener tout à l'heure, mais à présent, je veux tout savoir. Pourquoi se cache-t-il ? Vous saviez qui il était depuis le début ?

Liza passa devant son amie sans s'arrêter. Celle-ci se retourna et lui emboîta le pas.

— Il n'y a rien d'aussi mystérieux.

Sa voix lui parut morne et somnolente, mais elle était incapable de faire mieux. Elle avait la migraine. Son esprit se débattait avec cette émotion indescriptible qui la meurtrissait.

Il l'avait embrassée et elle avait reçu son baiser comme... comme une promesse. Sa seule présence suffisait à la griser.

Elle n'en était pas fière. Quand il la touchait, son cerveau cessait de fonctionner. Tout ce qu'elle voulait, c'était *davantage* et elle s'en effrayait. Avec Nello, elle avait enfin découvert ce qu'était le désir – mais le sien avait toujours été tempéré par l'anxiété. Quand elle le caressait, elle jugeait ses moindres réactions. Éprouvait-il du plaisir ? Comment s'y prendre pour mieux le satisfaire ?

Avec Michael de Grey, elle oubliait tout. L'avidité la consumait. Elle n'avait qu'une pensée : encore !

« Assez, songea-t-elle. Plus jamais. »

— Bien sûr que si, protesta Jane, essoufflée et vaguement irritée. Ce n'est pas tous les jours que le fils d'un duc se déguise en médecin de campagne.

— Il avait ses raisons.

S'il avait réellement l'intention de s'opposer à son aîné, peut-être avait-il pris la bonne décision. Elle n'avait guère eu l'occasion de discuter avec Marwick, toutefois sa réputation le précédait. En apprenant la trahison de Nello, elle avait été partagée entre le choc et la stupéfaction. Comment avait-il pu commettre un acte aussi stupide ? Margaret de Grey ! Marwick était d'une jalousie malade.

Machiavel ne lui arrive pas à la cheville.

Elle frissonna. Quand elle avait découvert sa liaison avec la duchesse, Nello s'était déclaré rongé par les remords. Il l'avait implorée, suppliée de lui pardonner et s'était montré d'une gentillesse exquise durant des semaines dans l'espoir de l'attendrir. Aujourd'hui, elle se demandait s'il n'avait pas espéré son silence plus que son pardon.

— Lesquelles ? demanda Jane.

Sur le palier, Liza se retourna pour la fusiller du regard.

— Ce ne sont pas vos affaires. Sachez que vous ne devez en parler à personne. Cela ne ferait que vous ridiculiser pour l'avoir cru.

— Ah ! Bien sûr. Se joindra-t-il à nous pour la suite des festivités ?

Son visage s'illumina.

— Et si vous invitiez Sa Grâce ? Le duc est veuf, si je ne m'abuse. Ses calculs étaient transparents.

— Non. Lord Michael est retourné à Londres. Quant à son frère... On le surnomme le faiseur de rois. Vous le saviez ?

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Parce qu'il a le pouvoir d'imposer la nomination de gens à des postes prestigieux. Des hommes comme Hollister, en fait. Toutefois, s'ils ont le malheur de l'énervé, il les détruit.

— Il n'oserait jamais s'en prendre à une femme.

— Je préfère ne pas le savoir.

Michael se réveilla en sursaut. Aucune lumière ne filtrait entre les rideaux et, durant un instant, il fut désorienté. Où était-il ? Dans son appartement ? À son bureau à l'hôpital ?

Non. À Bosbrea. Une fois chez lui, il avait renvoyé le cocher d'Elizabeth. Il avait besoin de temps pour réfléchir.

Il mourait de soif. Il s'assit, se frotta la figure, posa les pieds sur le sol. Le parquet froid lui rappela quelque chose.

Il avait rêvé.

Il retint son souffle car les images lui revenaient d'un seul coup, l'atmosphère étouffante, la sensation de désespoir. Il était très jeune, caché dans l'armoire alors que ses parents se disputaient. Alastair était blotti contre lui, un doigt sur les lèvres pour lui intimer le silence.

Il s'agissait donc moins d'un cauchemar que d'un souvenir. La scène s'était déroulée pendant l'été, juste avant qu'il parte en pension. Ses parents vivaient encore sous le même toit. Ils avaient organisé une partie de campagne. Leur père y avait invité sa maîtresse du moment, s'affichant avec elle sous le nez de leur mère. Quand celle-ci s'en était plainte, il l'avait giflée. Alastair avait agrippé Michael pour l'empêcher de faire irruption dans la chambre.

— Tu ne feras qu'empirer la situation, lui avait-il chuchoté.

Par les portes entrouvertes, ils avaient vu leur mère se défendre. Elle avait griffé son mari au visage, laissant des marques écarlates sur ses joues. « Bravo, l'avait félicitée Michael en silence. Bravo. »

« Je raconterai partout que vous avez la vérole ! avait-elle hurlé. Nous verrons comment réagissent vos maîtresses. »

Leur père s'était rué sur elle. Alastair avait serré Michael contre lui comme si ne rien voir suffisait à étouffer les bruits.

Il inspira lentement, se leva et se dirigea vers la table de toilette. Il s'empara du pichet et remplit un gobelet. L'eau fraîche calma sa soif. Sur le bureau, à quelques mètres de là, se trouvait la lettre qu'il avait découverte à son arrivée, un message d'Alastair, envoyé par Halsted. Le duc lui annonçait son intention de fermer l'hôpital si Michael ne revenait pas à Londres d'ici la fin de la semaine.

La menace était-elle sérieuse ? Il n'en était pas sûr. Mais s'il avait éprouvé un élan de rage en lisant ce message un peu plus tôt, il ne ressentait plus que du désespoir à présent.

Enfants, ils avaient survécu ensemble à l'enfer. Alastair avait toujours été là pour le soutenir. Désormais, il avait sombré dans un abîme d'une autre sorte.

Michael posa le gobelet en métal sur la table. Oui, il ressentait du chagrin. Pas de la haine. La haine naissait de relations comme celle qu'avaient entretenue ses parents. Ils s'étaient fait tant de mal. Jamais les menaces d'Alastair ne pourraient atteindre un tel degré de cruauté.

Tant mieux. Michael n'avait aucune envie de se voir ainsi trahi.

Le mariage lui avait toujours semblé une invitation à la trahison. Il en tenait pour preuve ce qu'avait récemment subi Alastair. D'un autre côté, il n'était pas forcément nécessaire d'être marié pour trahir quelqu'un.

— Bon Dieu ! marmonna-t-il en se rasseyant sur le lit.

Leur père avait essayé de quitter le domicile conjugal. Leur mère s'était bagarrée pour l'en empêcher – pour la garde des enfants, qu'elle avait perdue ; pour un revenu décent lui permettant de vivre, qui lui

avait été refusé ; et par-dessus tout, pour sa dignité, bien qu'à la fin, la publicité engendrée par son acharnement judiciaire en avait eu raison. Elle ne pouvait plus se déplacer sans qu'on l'insulte. Même les camarades de classe de Michael la traitaient de catin.

Elle n'avait rien d'une catin, mais ainsi allait le monde. La vérité importait peu dès lors qu'il s'agissait de condamner une femme.

« Un sale type en vaut un autre, avait dit Elizabeth. Vous considérez-vous au-dessus de la mêlée ? »

Il n'était pas le fils de son père. Il l'avait blessée. Il ne repartirait pas sans y avoir remédié.

Il s'allongea, fixa le plafond. Elizabeth avait besoin d'argent. Comment était-ce possible ? Jamais ses parents n'auraient accepté qu'elle se marie avec Chudderley s'il n'avait pas eu de quoi lui offrir un train de vie confortable.

Bien. Quelle qu'en soit la cause, elle avait besoin d'argent. Il ne le lui reprocherait pas. Jamais il ne mépriserait une femme défendant ses intérêts. Il savait ce que pouvait engendrer la perte de ses biens matériels, même pour une femme de haute naissance. Les amies de sa mère n'avaient pas tardé à la délaisser. Les pauvres n'étaient pas des gens fréquentables.

À l'époque, il était trop jeune pour aider sa mère. Si elle n'était pas morte alors qu'il était déjà à l'université, jamais il n'aurait choisi la médecine. Il se serait débrouillé pour gagner beaucoup d'argent et lui assurer une existence confortable. Il ne pouvait pas compter sur Alastair pour s'en charger. Son frère était trop enclin à emprunter la voie du milieu, accepter les compromis, absoudre les péchés de leur père.

Lorsqu'elle était tombée malade, contrarié par les errements des médecins, il avait décidé de le devenir lui-même afin de la guérir.

Malheureusement, elle était morte avant qu'il n'entame sa carrière. S'il n'avait pas pu lui venir en aide, il pouvait se rattraper aujourd'hui. Il n'avait pas d'argent à donner à Elizabeth, mais il connaissait des hommes riches. Weston, notamment.

Il avait crispé les poings. Il se força à aplatir les mains sur les draps. Ses sentiments personnels ne comptaient pas. Il n'avait *pas* d'argent. Et Alastair n'approuverait jamais Elizabeth. Il était trop présomptueux pour lui accorder la moindre chance.

Sa décision était arrêtée. Il ferait ce qu'il avait à faire ici, puis il rentrerait à Londres. Car soudain, cet exil lui paraissait dénué de sens. Il avait fait valoir son point de vue, mais n'éprouvait plus le besoin de protéger son amour-propre.

Weston était l'homme de la situation. Un garçon honnête, bien que Michael fût prêt à parier qu'il n'envisageait pas une seconde de se marier avec Elizabeth. Ses goûts en matière de femmes étaient plutôt

conventionnels – tricot, aquarelle, piano, broderie...

Michael sourit malgré lui, se rappelant la confession d'Elizabeth dès leur première rencontre. Elle détestait les travaux d'aiguille. Elle était incapable de réaliser ne serait-ce qu'une fleur au point de croix.

Ce genre de discours rebuterait Weston. La vivacité d'esprit d'Elizabeth risquait de le mettre mal à l'aise. Il préférait les accès de timidité aux impertinences coquines. Si elle avait un don pour la musique, tant mieux.

Elle avait besoin de connaître ces détails. Il lui parlerait dès demain. Par la même occasion, il encouragerait Weston à s'intéresser à elle, il le conseillera sur la meilleure manière de courtiser cette femme qui...

Il roula sur le côté, étouffant un gémissement.

Cette femme envers qui il était redevable.

Et rien de plus.

Liza était en train de s'habiller quand Mather entra en coup de vent pour lui annoncer la nouvelle. Elle avait aperçu lord Michael se promenant avec lord Weston sur la pelouse côté est.

— Ne devait-il pas repartir pour Londres ?

— Si.

Peut-être était-elle un peu hagarde après une autre nuit sans sommeil, toujours est-il que Liza n'en éprouva qu'un infime sentiment de colère. Elle savait que Michael ne s'était pas rendu à la gare. On lui avait apporté le message du cocher en même temps que son thé.

En un sens... au fond... elle était soulagée. Il avait tenu sa promesse. Il n'était pas parti.

Ce n'était pas pour autant qu'elle le laisserait rester.

— Je m'occuperai de cela quand je serai prête, répondit-elle avant d'envoyer Mather le surveiller de loin.

À peine une demi-heure plus tard, celle-ci reparut.

— Il s'est installé à la table du petit déjeuner, madame. Mme Hull est *enchantée* qu'il ait changé ses plans.

Liza s'assit devant sa coiffeuse.

— Je veux quelque chose de simple, murmura-t-elle à l'intention de Hankins, qui commençait déjà à lui démêler les cheveux.

Le tir à l'arc et le croquet ne se prêtaient guère aux échafaudages compliqués.

— Ils doivent tous penser que c'est un invité comme les autres, je suppose.

— Oui, madame.

Mather se balançait d'un pied sur l'autre.

— Voulez-vous que je donne l'ordre aux valets de le jeter dehors ?

— Non, bien sûr que non. Je vous le répète, je ne veux pas d'esclandre.

Hankins s'écarta et Liza hocha la tête en signe d'approbation. Petit chignon sur le sommet du crâne et frange de bouclettes à la Joséphine. C'était parfait.

— Apportez-moi mes boucles d'oreilles en perles.

La camériste s'éloigna.

— Il mange comme un ogre !

Mather se triturerait les poignets. Liza ignorait ce qu'elle pensait de la brutale élévation sociale de Michael, mais à en juger par son air renfrogné, elle lui en voulait de sa duperie.

— J'ai compté pas moins de six œufs sur son assiette !

Liza ne put s'empêcher de rire.

— La situation n'est pas à ce point dramatique. Je pense même que nous pourrions lui en offrir huit si son appétit le requérait.

— Je croyais que vous ne vouliez pas de lui ici.

Dans le miroir, Liza vit son sourire s'estomper.

— Vous avez raison.

Que faisait-il ici ? Quelles étaient ses intentions ?

On frappa à la porte. Mather alla ouvrir, dépassant Hankins en deux foulées.

Michael se tenait sur le seuil.

Liza pivota sur son tabouret, impressionnée malgré elle par sa témérité. Trouver le chemin jusqu'à ses appartements exigeait le genre d'audace qu'elle croyait exclusivement réservé aux Américains.

— Vous ne pouvez pas entrer ! siffla Mather. Elle s'habille.

— Si, intervint Liza en se retournant vers la glace.

Elle ne se fâcherait pas aujourd'hui. À vrai dire, le souvenir de sa détresse de la veille la mettait dans l'embarras. Elle y avait pensé toute la nuit. Elle avait failli fondre en larmes. En sa présence, elle n'était plus elle-même.

Cela ne pouvait durer. Ses amis étaient venus en Cornouailles pour être reçus par Elizabeth Chudderley, reine de tous les bals et hôtesse aguerrie. Michael de Grey l'avait prise de court, mais elle ne se décomposerait plus devant lui.

Elle s'adressa un sourire, délibérément, celui qu'elle affichait sur toutes les photos. « Votre visage est comme un masque magnifique, lui avait dit un admirateur. Je ne décèle rien de vos pensées. »

Quel compliment. Elle n'en prenait conscience que maintenant.

Michael s'approcha.

— Bonjour.

— Encore un beau costume, commenta-t-elle.

Celui-ci était à fines rayures.

— Où aviez-vous caché votre garde-robe ? Vous pensiez que les vestes bien coupées étaient inadaptées à la vie rurale ? Même les médecins de campagne ont le droit de s'habiller convenablement, vous savez.

Il eut un sourire penaud.

— Je m'étais préparé à esquiver un vase et vous me complimentez sur ma tenue. La chance tourne en ma faveur.

Elle poussa un soupir.

— Tous mes vases sont choisis avec soin. Sitôt après l'avoir lancé, je l'ai regretté.

L'insulte ne lui échappa pas.

— J'en déduis que je n'en valais pas la peine.

Elle haussa les épaules, sans cesser de sourire.

— Peut-être changerez-vous d'avis quand vous aurez entendu ma proposition, dit-il.

Mather sursauta, interprétant sans doute cette déclaration comme le prélude à une campagne de séduction. Liza répondit à son air scandalisé par un sourire indulgent.

— Mather, ma chère, je vais vous demander, ainsi qu'à Hankins, de nous laisser quelques minutes.

La bonne venait de réapparaître avec la boîte à bijoux. Liza s'en empara avant d'indiquer la porte d'un signe de la tête.

— Mais... madame, vous êtes dans votre cabinet de toilette !

— Alors ne le dites à personne. Vous ne voudriez pas susciter un scandale – ou un mariage.

Elle adressa un clin d'œil à Michael.

— Dieu sait que ce serait absurde. Lord Michael est à la recherche d'une vierge effarouchée et moi... eh bien, vous savez déjà ce que je recherche.

La bouche de Mather forma un O parfait. Hankins, qui avait vu pire – après tout, elle avait connu Nello –, saisit Mather par le bras et l'entraîna hors de la pièce.

Une fois la porte refermée, Liza s'affaira devant sa coiffeuse. Elle ouvrit un poudrier, y pressa la houppette puis se tapota le visage. Elle n'avait pas exagéré en déclarant à Katherine Hawthorne que le manque de sommeil était mauvais pour le teint.

— Votre proposition, monsieur ?

S'il avait l'intention de la séduire, elle lui préparait une surprise.

— J'aimerais vous aider à conquérir Weston.

Un nuage de poudre s'envola, se dispersant dans les airs.

— Je vous demande pardon ?

— Je le connais.

Dans la glace, elle le vit attraper le chapeau qu'il avait coincé sous son bras et le retourner entre ses mains.

— Nous étions en pension ensemble. Vous vous y prenez mal. Il a une prédilection pour les femmes réservées. Il préfère les rougissements timides aux remarques piquantes.

— Je vois.

Elle posa houppette et poudrier et tendit la main vers un fard à joues.

— Il n'aime pas non plus le maquillage.

La main de Liza s'immobilisa au-dessus de la boîte. Sa colère se réveillait et elle accueillit son retour avec bonheur. Sans elle, elle se sentait comme une bougie éteinte.

— Je crois savoir comment attirer l'attention d'un homme. Néanmoins, je vous remercie pour vos conseils.

Il s'avança d'un pas.

— Je suis sérieux. Vous m'avez offert votre amitié. J'aimerais me montrer un véritable ami à présent. Vous avez besoin d'argent. Je n'en ai pas. En revanche, je sais comment vous aider à en obtenir. Plus que cela, je peux influencer Weston. Ou Hollister. À votre guise. Une remarque bien placée par-ci, une suggestion par-là.

Elle fixa le dos de sa main, y repéra une nouvelle tache de rousseur. Flûte.

— En somme, vous voulez m'aider à gagner un mari.

— Exactement.

Elle contempla son reflet dans le miroir. Elle avait un joli visage, bien qu'elle le trouvât un peu trop rond. Si elle avait possédé les pommettes de Michael, elle aurait peut-être eu moins peur de vieillir. Enfin ! Elle paraissait encore suffisamment jeune, non ?

Elle cilla, très rapidement, avant d'ouvrir son coffret à bijoux. Son amant – son ex-amant d'un après-midi – voulait la seconder dans sa recherche d'un mari.

— Comme c'est amusant, s'entendit-elle murmurer.

Ces perles étaient minuscules et glissantes.

Soudain, il fut là, derrière elle.

— Permettez-moi, dit-il en posant son chapeau.

Il dégageait ce parfum légèrement musqué dont elle s'était tant délectée. Il s'inclina et elle se figea, incapable de protester.

Son souffle lui caressa la joue. Ses doigts lui frôlèrent les cheveux. Un frémissement la parcourut. Ces grandes mains excellaient dans l'art d'exécuter les opérations les plus délicates. La tige pénétra dans le trou minuscule. Sa bouche, de manière accidentelle, sans doute, effleura le bord de son oreille tandis qu'il se redressait.

Liza laissa retomber les mains sur ses genoux.

Le silence qui les avait enveloppés était chargé d'une émotion indicible et fragile. Pourtant, à mesure que les secondes s'égrenaient, il devint de plus en plus oppressant. Elle ravala le nœud logé dans sa gorge. Lorsqu'elle osa enfin lever la tête pour le regarder par le biais du miroir, elle constata qu'il avait les yeux fermés. Il les ouvrit aussitôt, comme s'il s'était senti observé.

— Elles vous vont bien, chuchota-t-il, visiblement ému. Les boucles d'oreilles.

Elle s'efforça de sourire. Il paraissait ridiculement déplacé dans son cabinet de toilette. En d'autres circonstances, elle se serait

probablement émerveillée de la manière dont la lumière filtrant à travers les rideaux de dentelle auréolait sa silhouette élancée.

Il reprit son chapeau, le serrant si fort qu'il en déformait le bord.

Elle sentit monter en elle un mélange de regret et de compassion.

De désir, aussi.

— Vous voulez m'aider à trouver un époux.

Décélait-elle un tressaillement de douleur dans son visage ? Non.

Son imagination lui jouait des tours. Il serra les mâchoires.

— Oui.

Le ton était ferme. Sans appel.

— Dans ce cas, cessez de me regarder de cette manière.

Il rit tout bas et se tourna vers la fenêtre, puis de nouveau vers elle.

— Je pourrais vous dire la même chose.

— Ce ne serait pas avisé. Comme je vous l'ai déjà expliqué, vous n'avez été que le divertissement d'un après-midi.

— En effet.

Il inspira profondément. Puis ses yeux se plissèrent et il lui sourit. Un sourire ravageur. Le cœur de Liza fit un bond.

— Un divertissement fort agréable, mais éphémère, ajouta-t-il.

Ils étaient en train de négocier un marché, en langage codé.

— Déjà presque oublié, dit-elle, pour le tester.

— Les circonstances étant ce qu'elles sont, acquiesça-t-il.

Très bien. Ils allaient se comporter comme deux personnes civilisées. Elle ne le jetterait pas dehors, il ne ferait pas de scène. Elle ferma la boîte à bijoux, promena les doigts sur le couvercle.

— Les circonstances sont parfois exaspérantes. Imprévisibles. Mais je suppose qu'elles sont contrôlables. Entre amis.

Ils se dévisagèrent un long moment dans la glace. Puis, reprenant son souffle, Liza se leva et se tourna vers lui.

— Votre frère saura bientôt que vous êtes ici. Les Hawthorne ont posté une dizaine de lettres ce matin.

— C'était prévisible. Toutefois, il est temps que je sorte de ma cachette. J'ai reçu un message de sa part. Il semble qu'il ait décidé d'augmenter la mise dans ce jeu absurde qu'il a inventé. J'ai peut-être tort d'appeler cela un jeu, d'ailleurs, car il...

Michael secoua la tête, visiblement désespéré.

C'est mon frère qui m'a élevé. Elle se rappela soudain cet aveu, fait le jour où ils avaient rendu visite aux Broward, avant l'accouchement de Mary. Son père, feu le duc de Marwick, avait fait l'objet d'un scandale... un divorce sordide. Ces détails lui revenaient, à présent. *C'est mon frère qui m'a élevé.*

Elle serra les dents. La courtoisie était une chose. La compassion en était une tout autre.

— Je ne sais pas grand-chose de votre frère. Il me semble plutôt impitoyable.

— En vérité, je ne peux pas me permettre de me terroriser plus longtemps. D'ailleurs, ajouta-t-il après une hésitation, à ce propos, vous pourriez peut-être me rendre un service.

— Lequel ?

— Mme Hull me paraît une femme respectable.

Elle se crispa, se préparant à recevoir un coup magistral.

— Existe-t-il des rumeurs à son sujet qui ne seraient pas encore parvenues jusqu'à moi ?

Non, non, non...

— Non, articula-t-elle avec difficulté. Elle n'a pas encore passé suffisamment de temps avec moi, je suppose.

Après coup, cette remarque l'horrifia. Depuis quand se prenait-elle pour la cible de ses propres réparties ?

— Alors elle correspond à ce que je cherche. Un joli prétexte pour apaiser mon frère. Je me ferai un devoir de lui porter une attention toute particulière. J'irai même peut-être jusqu'à la complimenter en présence des Hawthorne. La nouvelle devrait se répandre vite.

— C'est inutile.

Elle avait l'impression de s'être détachée de son corps, d'entretenir machinalement la conversation alors qu'elle n'avait qu'une envie, s'enfermer seule dans une chambre obscure. *Jane Hull*.

— Je peux écrire des lettres, moi aussi. J'ai une foule d'amis avides de ragots. Dois-je leur dire que vous avez formulé vos intentions ou préférez-vous que j'évoque juste une passade ?

— Entre les deux, décida-t-il après réflexion. Oui, c'est cela. Dites que je vous ai vanté ses mérites et que je me suis enquis discrètement de ses projets pour l'avenir.

— Entendu.

Cet échange devait s'arrêter. Tout de suite. Pourtant, elle ne put s'empêcher de demander :

— Vous pensez que votre frère approuverait votre mariage avec une veuve ?

Il marqua un temps, comme si le veuvage – symbole de malchance – risquait d'entacher la femme en question.

— Je ne vois pas en quoi son premier mariage pourrait la disqualifier. En tout cas, il ne pourra pas invoquer ce prétexte d'emblée. Mon objectif principal est de l'occuper.

— Bien sûr.

Elle avait le tournis. Où était sa colère ? Elle aurait dû être furieuse.

— Je descends prendre mon petit déjeuner, annonça-t-elle.

— Maintenant que nous avons conclu un marché.

Il vint vers elle, la main tendue, et l'espace d'un éclair, elle faillit l'ignorer. Puis elle s'arma d'un sourire et la lui serra.

Elle surmonterait cette épreuve. Elle n'avait pas le choix.

— Nous voici donc redevenus amis, dit-il en lui rendant son sourire. Deux camarades défendant une cause commune.

— À notre double victoire, répliqua-t-elle avant de lui indiquer la porte.

Les expériences spirites se prêtant mieux à une atmosphère nocturne, Liza avait donné l'ordre aux médiums de rester cachés durant la journée. Pour divertir ses invités, elle avait programmé une large palette d'activités : tennis sur gazon, ball-trap et jeux de boules, pique-nique au bord du lac May... Rien de très original, mais la compagnie faisait toute la différence.

À vrai dire, ladite compagnie était prête à tout, à condition que le champagne coule à flots. Nigel et Katherine lancèrent les festivités en proposant un match de tennis à Jane et à Tilney. Katherine titubait légèrement, ce qui rendit la partie plutôt cocasse – sans compter son aptitude déplorable, ou peut-être sa redoutable précision, lorsqu'il s'agissait de viser. Au cours des cinq dernières minutes, Jane avait dû s'accroupir à trois reprises pour éviter de recevoir la balle dans l'œil.

À l'autre extrémité du terrain, suffisamment loin pour ne pas déranger les joueurs de tennis, lady Forbes et lord Hollister s'exerçaient au tir, faisant exploser de petits faisans en argile propulsés depuis l'arrière d'une clôture érigée pour l'occasion. Les coups de feu réguliers ajoutaient une couleur festive à l'ambiance générale. Il devenait de plus en plus apparent qu'entre les deux tireurs lady Forbes était de loin la plus douée.

Le tir à l'arc n'avait attiré personne. Les autres, à l'exception des Sanburne qui s'étaient une fois de plus éclipsés en amoureux, flânaient sous les tentes en toile rayée près des courts, se régaland de boissons fraîches et de fraises. La conversation allait bon train. Tous ceux qui avaient vu l'opérette *The Mikado* s'accordèrent pour déclarer que c'était un chef-d'œuvre. La nomination récente de Cecil au poste de Premier ministre occasionna un débat houleux sur le mouvement pour l'autonomie de l'Irlande, auquel Liza coupa court en portant un toast à l'amitié. Le temps était splendide et, de l'avis général, il ne pleuvrait pas avant le lendemain.

L'air de rien, Liza se rapprocha de Weston qui, se désintéressant de la discussion politique, s'était réfugié dans un coin pour bavarder avec Michael. Ce dernier l'observa à la dérobée tandis qu'elle se joignait à eux. Il esquissa un sourire complice puis, comme pour

prouver leur connivence, lui adressa un clin d'œil.

Elle misait énormément sur la sincérité de sa proposition car il pouvait tout aussi bien saboter son projet que l'aider à l'aboutir.

Elle repoussa les rubans flottants qui garnissaient le bord de son chapeau pour gratifier Weston de son plus beau sourire.

— Vous m'avez l'air bien sérieux, tous les deux.

S'ils épilguaient encore sur la question irlandaise, elle allait intervenir.

— Toujours, assura Weston.

— Tout dépend du point de vue où l'on se place, répondit Michael. Nous parlions chevaux.

La brise souleva ses boucles brunes et il inclina légèrement la tête, sans doute pour écarter les mèches qui lui tombaient dans les yeux.

Ce réflexe parut douloureusement familier à Liza. Une maîtresse aurait profité de ce prétexte pour repousser ses cheveux d'une caresse. Elle savait la sensation que cela lui procurerait. Elle serra le poing.

— J'adore les chevaux ! s'exclama-t-elle d'un ton enjoué. En avez-vous trouvé un à acheter ?

— J'ai repéré un étalon fort prometteur. Dam Pandora, fils d'Apollonius.

— L'Apollonius qui a remporté les *Queen Anne Stakes*, il y a quatre ans ?

L'étonnement manifeste de Weston la ravit.

— Ma foi, oui, celui-là même. Vous suivez donc les courses hippiques ?

— Oui, je...

Elle hésita. Michael secouait subrepticement la tête.

— C'est-à-dire que je lis les journaux, reprit-elle, alors qu'elle avait surtout parié jusqu'à une période récente. Ce poulain devrait vous rapporter gros.

Michael, qui avait reculé pour se positionner derrière Weston, grimaça.

— Certainement, convint Weston. Cela dit, à mes yeux, les courses sont davantage un art qu'une industrie.

Elle se mordit l'intérieur de la joue. « Papillonnez des cils, lui avait recommandé Michael en descendant vers la salle à manger. Imaginez-vous fraîchement échappée des jupes de votre mère, naïve et enthousiaste. »

Elle avait ricané. Tout le monde savait que Weston était un peu collet monté, mais elle n'envisageait pas une manière plus improbable d'attirer l'attention d'un homme.

Néanmoins... il était vrai que le profit était un mobile peu honorable.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, lord Weston, murmura-t-elle d'une voix suave. À vrai dire, mon admiration pour les chevaux est lamentablement superficielle. Elle se résume à en trouver certains... jolis.

Cette déclaration rassura Weston, qui retrouva son sourire.

— Le poney n'est-il pas le meilleur ami d'une lady ?

— Assurément.

Sornettes. Elle n'avait pas enfourché un poney depuis son sixième anniversaire.

— J'ai une nièce qui voulait à tout prix une jument blanche pour faire semblant de monter une licorne, expliqua-t-il, l'air attendri. Elle collectionne toutes les figurines équestres qui lui tombent sous la main. Elle possède une écurie remarquable dont aucune bête ne mesure plus de cinquante centimètres de haut.

Liza rit avec lui, bien que cette comparaison lui parût peu flatteuse. D'un autre côté, elle lui faisait penser aux enfants. N'était-ce pas un signe encourageant ?

— Oui, ces petites bêtes sont adorables.

Weston porta les yeux sur le paysage alentour.

— Cette propriété se prête merveilleusement aux battues. Vous poursuivez le renard de temps en temps, je suppose.

Elle guetta la réaction de Michael. Il était impassible. Tout ceci était absurde. Elle ne pouvait pas continuer indéfiniment à solliciter son aide.

— Cela m'est arrivé. Pour le plaisir de la course plus que celui d'attraper une proie, précisa-t-elle.

Weston rit tout bas et jeta un coup d'œil à Michael. Liza prit soudain conscience de l'ambiguïté de sa déclaration. Cette remarque aurait pu être celle d'un célibataire endurci... ou d'une veuve joyeuse.

Par bonheur, Weston ne fit pas de commentaire.

— Nous avez-vous organisé une partie de chasse ?

Elle n'y avait pas songé. Ce n'était pas du tout sa tasse de thé. Une inspiration lui vint.

— Non, les renards sont trop mignons pour être tués. Presque autant que les chevaux ! D'ailleurs, ils me font penser aux chiens, ajouta-t-elle précipitamment devant l'air sidéré de Weston. Les chiots ! J'adore les chiots !

Weston haussa les épaules.

— Dommage qu'ils finissent par grandir et perdre leurs poils. Les renards, en revanche, sont des parasites.

— Weston a toujours trois ou quatre molosses dans son salon, expliqua Michael. Des monstres hideux, qu'il ne brosse jamais.

Elle opina poliment, priant pour que son sourire (et sa toilette, une robe de mousseline crème gansée de rose) irradie un charme

enfantin.

— Je vénère toutes sortes d'animaux, insista-t-elle. Tout ce qui ressemble à une peluche.

Bonté divine ! Elle sentit son sourire se transformer en un rictus de dégoût.

Weston la contemplait avec une pointe d'amusement.

— Vraiment ? Notre chère Mme Chudderley, la coqueluche de Londres, fut-elle autrefois une petite fille rêvant de licornes ?

Était-ce une pique déguisée ?

— Quel enfant n'en rêve pas ? J'en rêve peut-être encore, qui sait ?

— Ma foi, madame Chudderley, je ne vous croyais pas si...

Elle attendit qu'il termine sa phrase, que ce soit par une insulte ou par un compliment. Il n'en fit rien et se tourna vers Michael. Ce dernier vint aussitôt à sa rescousse.

— Mme Chudderley est une mine de surprises.

« Regarde ailleurs, s'ordonna-t-elle. Vite. » Hélas, elle en était aussi incapable qu'un serpent face à son charmeur. Les yeux de Michael, d'un bleu extraordinaire, l'hypnotisaient littéralement. Il la fixa sans ciller.

— Bien dit, approuva Weston.

Si son soulagement palpable ne réjouit guère Liza, il lui permit de se ressaisir. Elle fit mine de scruter le parc.

Lorsqu'elle se risqua à lui jeter un coup d'œil, Michael regardait du côté du cours de tennis en fronçant les sourcils. Quant à Weston, il ne semblait pas enclin à parler. Le silence se fit plus pesant. Liza chercha un autre sujet de conversation, en vain. Si seulement Michael pouvait s'en aller. En sa présence, elle était incapable de se concentrer.

Un cri les fit tressaillir. Se retournant, Liza vit Jane qui se relevait avec l'aide du baron Forbes. Curieusement, sa raquette gisait à plus de trois mètres de là.

— Faites un peu attention ! brailla-t-elle.

De l'autre côté du filet, Katherine Hawthorne secoua vigoureusement la tête.

— Le but consiste à renvoyer la balle.

— Je crains fort que quelqu'un ne finisse par mourir sur ce court de tennis, commenta Michael. Un coup sur la tempe et...

— On dirait des gladiateurs dans une arène, répliqua Weston. Êtes-vous prêt à jouer au docteur ?

— Ce n'est pas un jeu, Weston, riposta Michael avec une pointe d'agressivité.

— Je pensais que vous seriez le premier à fouler cette pelouse, intervint précipitamment Liza à l'adresse de Weston. Les rumeurs

m'auraient-elles induite en erreur ? J'avais cru comprendre que vous étiez très sportif.

— Des rumeurs si bienveillantes qu'il serait grossier de les nier. Non, vous avez raison, madame, ma position préférée n'a jamais été celle de spectateur. D'ailleurs, j'ai déjà lancé un défi à notre ami.

— Vous le perdrez, assura allègrement Michael.

— Ce serait une première, riposta tout aussi allègrement Weston.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard, le sourire carnassier. Seigneur ! Une rivalité masculine. Eh bien, elle saurait en profiter. Elle effleura le bras de Weston.

— J'ai toute confiance en vous, monsieur.

— À raison, affirma-t-il d'un ton un peu trop sérieux. Mon adversaire paraît peut-être en forme mais, croyez-moi, à l'université, il n'a jamais pratiqué la moindre activité sportive.

— Incroyable, ironisa Michael. N'étions-nous pas là pour nous instruire ?

— Que n'apprend-on pas sur un terrain de sport ? L'honneur, le courage, l'esprit d'équipe...

— Des vertus indispensables dans mon métier, rétorqua Michael. « Quoi ? Un accès de fièvre ? Courage, mon vieux, pas question de laisser tomber l'équipe ! »

— Il était toujours le nez dans ses livres, éluda Weston en pivotant vers Liza.

Elle lui sourit distraitement, se gardant de mordre à l'appât, pourtant elle était perplexe. Elle avait du mal à imaginer Michael en rat de bibliothèque. Comment était-il dans sa jeunesse ? Grand et dégingandé, sûrement, mais déjà dévoué, différent des hommes qu'elle avait pu croiser dans son cercle. Qu'il se soit concentré sur ses études ne l'étonnait pas. On ne devenait pas médecin en empruntant les voies privilégiées par les membres de l'élite étudiante, à savoir, la boisson, le batifolage et le sport.

Jane quittait le court au pas de charge, sous les moqueries de Katherine et de Tilney.

— C'est à nous ! Vous venez, de Grey ?

Liza s'obligea à tenir son rôle. Gratifiant Weston d'un effleurement sur le bras, elle baissa la tête.

— Bonne chance, lord Weston.

— Oh, je n'en aurai pas besoin ! répliqua-t-il sèchement.

Michael lui adressa un ultime clin d'œil, auquel elle répondit par un haussement de sourcils dédaigneux.

Tandis qu'ils s'éloignaient, elle les suivit des yeux. Pour un homme qui se vantait de ses prouesses d'athlète, Weston se déplaçait avec une certaine rigidité, comme s'il avait une tige en fer à la place de la colonne vertébrale. Ses hanches bougeaient à peine. Alors que

Michael...

Michael avançait à grandes foulées, d'une démarche assurée.

Ses hanches bougeaient avec fluidité.

Il ferait un excellent danseur. Elle avait déjà eu un avant-goût de ses dons dans un tout autre domaine.

Elle se ressaisit. Il était grand temps d'aller trouver Hollister.

Au cours d'un déjeuner tranquille au bord du lac, Liza sonda le potentiel de Hollister. Ils étaient assis sous un parasol suffisamment large pour les protéger tous deux du soleil – une aubaine car il était encore plus pâle qu'elle, comme seuls pouvaient l'être les Irlandais aux cheveux bruns, sa mère étant originaire de Cork. Elle décida qu'elle avait de l'admiration pour un homme qui ne devait sa situation sociale qu'à lui-même. Il avait les yeux noisette et les traits fins. Il était presque trop beau, car une lady détestait se voir surpassée à cet égard.

Elle le lui pardonnait volontiers, cependant, car ses manières lui plaisaient davantage que celles de Weston. Il avait le sens de l'humour et de la repartie. Tandis qu'ils regagnaient tranquillement la maison, il remarqua Jane Hull, qui marchait devant eux, la tête toute proche de celle de Michael.

— Grimpante comme le lierre et pas de sécateur en vue, commenta-t-il. Voulez-vous que j'aille en chercher un ?

Liza lui jeta un regard surpris, puis, après un rapide calcul, renonça à feindre l'incompréhension.

— Je n'ai pas de vues sur lord Michael.

Il haussa les sourcils.

— J'apprécie une femme qui a son franc-parler.

Elle s'en était doutée. Il avait lui-même quelque chose d'un grimpeur. Financier, il avait poussé le vice jusqu'à s'acheter son titre. Qu'il reproche à Jane une appétence similaire étonnait et inquiétait Liza.

— Qu'en est-il de l'ambition féminine ? L'approuvez-vous aussi ?

— Certainement. J'avoue toutefois avoir une préférence pour les manœuvres plus subtiles.

À son sourire, elle comprit qu'il n'était pas dupe des siennes.

En d'autres circonstances, elle s'en serait offusquée, en l'occurrence, la franchise de Hollister la laissa imperturbable. Quand il lui prit le bras pour l'aider à enjamber une racine ne présentant aucune menace, elle tourna la main de manière à lui frôler délicatement la paume quand il la relâcherait.

Le regard de Hollister se fit plus brûlant. Pourtant, elle en

éprouva à peine un frémissement, rien de comparable à l'attirance qu'elle avait ressentie pour un certain lord Michael.

Elle se retint de plisser le front. Devant eux, l'intéressé se gardait de toucher Jane. Une partie d'elle-même s'en félicita, l'autre s'en agaça. S'il voulait qu'elle fasse circuler des rumeurs sur sa nouvelle idylle, il devrait au minimum faire semblant de courtoiser Mme Hull.

De retour à la maison, elle monta dans ses appartements prendre un bain et se changer. Après quelques heures de repos, les invités se rassemblèrent une fois de plus dans le salon où les attendait la voyante, signora Garibaldi.

Brune aux yeux de biche et plutôt mince pour une femme d'une cinquantaine d'années, elle aurait aisément pu passer pour une Italienne si son art ne l'avait pas contrainte à l'expression orale. Ses voyelles s'enchevêtraient en un mélange burlesque d'intonations qu'elle semblait avoir glanées en France, à Trieste et dans les faubourgs de Londres.

En dépit de ses origines douteuses, sa voix grave et rocailleuse impressionna d'emblée l'assemblée.

— J'ai été convoquée ici ce soir par Mme Chudderley.

Elle resserra son châle de dentelle noire – une touche plutôt espagnole – sur sa robe de laine, noire elle aussi, dotée d'un col montant et s'élargissant au niveau des hanches à la manière d'un habit de nonne médiévale.

— Par contre, je ne suis pas ici pour la servir. Je ne sers rien ni personne d'autre que la Vérité.

Excellent. Liza s'écarta du groupe, observant à la dérobée les deux valets qui s'affairaient en périmètre à éteindre les lampes et à allumer d'imposants candélabres.

— Devons-nous subir ce calvaire sans boire ? lui chuchota Sanburne à l'oreille.

Elle n'avait pas envie de lui faire ce plaisir.

— Vous êtes toujours là ? Je pensais que Lydia et vous étiez repartis pour Londres, répliqua-t-elle sans se tourner vers lui.

— Nous sommes sortis aux alentours de 10 heures ce matin. Notre promenade a duré plus longtemps que prévu.

— En effet. Dois-je m'attendre à recevoir les plaintes scandalisées des paysans dont vous aurez écrasé les cultures ?

— Non, mais Lydia est fascinée par tous ces cairns. Elle n'était jamais venue en Cornouailles. Vous vous rendez compte ?

Son soupir incita Liza à lui jeter un coup d'œil. Il arborait une expression rêveuse, lointaine. Suivant la direction de son regard, elle découvrit sa femme qui franchissait le seuil en remontant ses gants.

Liza toussota.

— James, cela devient gênant.

— Quoi ? s'enquit-il, sincèrement perplexe.

— Cette façon que vous avez d'aduler votre femme. Nous sommes entre amis, certes...

— Les Hawthorne, notamment, railla-t-il.

— Tout le monde se moquera de vous si vous vous comportez ainsi à Londres.

— Allons, Lizzie. Êtes-vous en train de me dire qu'un homme n'a pas le droit d'être fou amoureux de son épouse ?

Une autre voix répondit pour elle.

— C'est contraire à la sagesse populaire.

Michael se matérialisa près d'eux.

— À savoir ? s'enquit James.

Michael haussa les épaules.

— Le mariage est le remède le plus efficace contre l'amour.

— Ah, oui, il me semble vous l'avoir déjà entendu dire ! On aurait pu espérer que vos mots d'esprit aient évolué depuis l'école.

Sur ce, il les salua tous deux et rejoignit Lydia, qui écoutait attentivement le discours de la signora. Tous semblaient envoûtés sauf Jane, qui s'était penchée derrière le baron pour observer Michael en douce.

Liza redressa les épaules.

— Vous vous y êtes très mal pris, le réprimanda-t-elle. Vous ne l'avez pas touchée une seule fois de la journée.

— Parce que je dois la toucher ? Je n'ai parlé à personne d'autre pendant toute la durée du pique-nique.

— Vous l'avez assommée avec vos théories sur l'hygiène médicale.

Il fronça le nez.

— Elle m'avait demandé s'il était vrai que le savon était mauvais pour la peau. Franchement, Elizabeth, j'ignore où vous l'avez dénichée.

— Elle est plus vive qu'elle ne le paraît. Si vous l'aviez prise au sérieux, au lieu de la sermonner...

Il referma la main sur son bras et exerça une petite pression qui l'obligea à pivoter vers lui. Dans la pénombre, elle voyait à peine ses traits, mais elle devina son sourire.

— Et à présent, c'est vous qui m'apprenez comment m'y prendre pour flirter ? Je devrais vous rendre la pareille. Hollister est-il vraiment curieux de connaître la composition minérale de vos terres ?

Elle tenta de se libérer de son étreinte, en vain.

— C'est un homme d'affaires. Il s'intéresse à l'état de l'industrie minière dans la région.

— Ne me dites pas qu'il n'a pas d'employés à même de le renseigner. En fait, je me trompe. Vous auriez pu lui raconter

n'importe quoi, qu'il ne se serait aperçu de rien. Il voulait simplement contempler vos lèvres tandis que vous lui parliez.

Contre toute attente, ce compliment implicite irrita la jeune femme. Elle s'écarta vivement.

— Au contraire, il était passionné par ce que je lui révélais. Il s'est déclaré fort impressionné par mes connaissances. Rendez-vous compte : un homme davantage épris de mon cerveau que de mon visage !

— Parce que vous pensez que je ne le suis pas ?

— Rappelez-vous, Michael, vos sentiments ne m'intéressent pas.

Un murmure d'excitation s'éleva derrière eux. L'espace d'une seconde, Liza craignit qu'on ne l'ait entendue.

À tort. Apparemment, la signora venait de faire une déclaration inouïe. L'espace autour d'elle s'était élargi comme si tout le monde avait reculé d'un pas.

Liza retint son souffle. Elle se sentait tout à coup terriblement sottre. Que faisaient-ils ici, à se quereller ? À se chamailler comme... comme des amoureux ?

— Courage ! J'ai appris par Weston que Hollister rêvait d'épouser une femme qui l'introduirait dans les milieux à la mode. Vous pourriez être celle-là... quand bien même il ne vous a pas regardée une seule fois depuis votre arrivée dans ce salon.

— Comme c'est gentil à vous de me surveiller, riposta-t-elle entre ses dents. Ne vous donnez pas tant de mal. Regardez-moi bien maintenant et vous constaterez que je sais me débrouiller sans votre aide.

— Ça, pour vous regarder, je vous regarde, murmura-t-il dans son dos.

Un frisson la parcourut. Elle tenta de surmonter sa joie en se rapprochant du cercle formé autour de la voyante, puis l'oublia bien vite.

— Une grande guerre, disait la signora, les yeux clos et le front plissé. Des cadavres dans les champs, du sang, du fer et de la fumée, une fumée anormale, qui tue dès la première bouffée...

Ce n'était pas du tout ce que voulait Liza.

— Signora ! l'interrompit-elle d'une voix stridente.

Mais Weston l'empêcha de poursuivre.

— Les Allemands, je parie ? Ce doit être ces satanés Allemands.

— *Ja, ohne jeden Zweifel*, affirma la signora.

« Incontestablement », avait-elle répondu, quoique avec un accent qui rendait sa réponse incompréhensible.

— À présent, si vous nous annonciez des nouvelles plus réjouissantes ? suggéra Liza.

— Oh, mais c'est passionnant ! déclara Lydia. Elle parlait de

chevaux de métal géants. C'est, comme vous le savez peut-être, la métaphore qu'emploient les Indiens d'Amérique pour désigner les trains.

— Je me demande par conséquent si cette armée sera transportée essentiellement par voie ferrée, dit la baronne Forbes.

— Pourquoi pas dans un nuage magique de fumée empoisonnée ? ironisa Tilney. Émis, bien sûr, par d'énormes dragons.

Les Hawthorne se mirent à glousser et, aussi simplement que cela, l'humeur lugubre se dissipa. La signora Garibaldi ouvrit les yeux et inspira profondément.

— L'image s'estompe. Mais si vous voulez bien m'accorder un moment...

Croisant le regard de Liza, elle sursauta.

— Ah... c'est-à-dire qu'une nouvelle vision me vient. Une vision...

— D'amour ? proposa timidement Jane.

Weston la gratifia d'un grand sourire et elle baissa la tête, rougissante.

Comment maîtrisait-elle aussi parfaitement son jeu ? Liza se rapprocha subrepticement de Hollister, occupé à examiner ses ongles.

— Oui, d'amour, enchaîna la voyante. Beaucoup d'amour. Fatal, prédestiné. Donnez-moi votre main, mon enfant.

Elle tendit le bras vers Jane.

— Nous avons engagé une chiromancienne, protesta Liza.

Elle n'avait aucune envie de connaître l'avenir de Jane.

— Oui, bien sûr, répondit la signora. Dans ce cas, laissez-moi... Oh ! C'est vous que je vois, madame Chudderley !

La pauvre en faisait un peu trop. Katherine ricanait déjà.

— Pourquoi pas Mlle Hawthorne ? lança Liza en la désignant. N'est-elle pas concernée, elle aussi ?

Alors que la voyante se tournait vers Katherine, Hollister s'inclina.

— Auriez-vous des pouvoirs spirites, ma chère ? Vous me semblez avoir un don pour rediriger ses visions.

Liza émit un petit rire.

— Si j'en avais, vous le dirais-je, monsieur ? Une femme se doit de préserver ses secrets.

— Possible, à condition qu'ils soient peu nombreux. Cependant j'ai la certitude qu'un homme pourrait vous étudier à loisir sans jamais se trouver à court de... d'agréables spéculations.

Son pouls s'emballa. Michael les observait-il ? Tout en sachant que c'était une erreur, elle jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

Il la contemplait comme si elle était seule dans la pièce.

Le souffle court, elle tourna de nouveau son attention sur Hollister. Hélas, il avait repéré son petit manège !

— Je me demande pourquoi il y en a toujours pour refuser de se joindre à la fête ! s'exclama-t-elle. En tant qu'hôtesse, je fais de mon mieux. La gaieté, selon moi, est un talent inné.

— En cela, vous êtes bénie des dieux, me semble-t-il. Votre invitation m'a valu la jalousie de tous mes amis.

En périphérie, elle vit Weston pivoter vers Jane. Très bien, qu'elle se jette sur lui si cela l'amuse.

— Et que vous l'ayez acceptée, celle de tous les miens.

Hollister lui offrit un sourire lent et délibéré.

Et voilà ! Triomphante, elle posa la main sur son bras.

— Voulez-vous faire quelques pas avec moi, monsieur ?

— Avec plaisir.

Il rajusta la position de sa main au creux de son coude avant de l'entraîner vers un coin de la salle.

Il était drôle. Il s'intéressait à tout. Il était étonnamment érudit pour un financier. Tandis qu'elle lui répondait du tac au tac, l'attention de Liza se divisa. Une partie d'elle-même riait, flirtait, contrôlait sa posture, épaules baissées et dos droit pour mettre en valeur sa silhouette. L'autre partie était plus ou moins concentrée sur le gentleman qui se tenait du côté opposé du salon et la fixait avec une telle intensité qu'elle sentait son regard *physiquement*.

Bien sûr, toutes les femmes se savaient constamment observées et jugées. Mais jamais Liza n'avait entrepris de séduire un homme sous l'égide d'un autre. Se savoir observée par Michael alors qu'elle faisait les yeux doux à Hollister avait quelque chose d'étrangement érotique.

Abruptement, il s'écarta du mur et se faufila parmi le groupe encore intéressé par la voyante.

Liza bafouilla, hésita, se reprit aussitôt :

— ... mais je préfère Monte-Carlo.

Où allait-il ? Rejoindre Jane, forcément. Tant mieux, il était temps qu'il suive ses conseils.

— ... Les mises sont plus élevées, et si l'on est adepte du jeu, c'est le meilleur endroit.

— Vous prêchez un convaincu, madame. Je suis joueur non seulement de profession mais aussi de nature. Ayant gagné une fortune en misant sur les marchés financiers, j'ai l'intention de recommencer pour le simple bonheur de savoir que j'en ai le pouvoir.

Sa franchise surprenait de plus en plus Liza.

— C'est audacieux de votre part. Vous devez savoir que de tels discours ne vous attireront guère les faveurs des gens de ce milieu.

— Ils ne m'intéressent pas. Il n'y a qu'avec vous que je bavarde, non ?

Ce commentaire la ramena sur terre. Elle le dévisagea, soudain incertaine. À l'entendre, il était au courant de sa situation – et lui dressait la liste de ses qualités comme pour la persuader qu'il était la solution à tous ses problèmes.

Pourquoi cela la perturbait-il ? N'aurait-elle pas dû, au contraire, en être soulagée ?

— N'ayez crainte, monsieur, je saurai tenir ma langue.

Il s'esclaffa.

— Vous pouvez le dire à qui vous voudrez, madame. Je suis tel que je suis et je n'en ai pas honte.

Elle cilla. N'était-ce pas sa propre philosophie ?

— Toutefois, si cela vous contrarie, sachez que j'en serais désolé. Je pensais avoir trouvé en vous une âme sœur.

Il la parcourut de la tête aux pieds, d'un regard si sensuel qu'elle en fut troublée malgré elle.

— Une femme qui ose braver les conventions, reprit-il, et accepter... quelle était votre expression ? Ah, oui, son talent inné pour la gaieté !

Tout cela aurait dû l'encourager. Il était beau, sûr de lui, ils avaient de nombreux points communs. C'était exactement le genre d'homme qu'elle aurait été si la nature lui en avait donné l'occasion. Mieux valait parier sur le marché financier que sur le mariage.

Pourtant, la sensation de malaise s'amplifiait. Elle lui lâcha le bras.

— Voilà qui sonne comme le prélude à une proposition – et pas forcément des plus convenables.

— Vous vous méprenez sur mon compte. Si j'étais en quête d'une liaison sans lendemain, j'irais ailleurs que dans une maison de campagne au fin fond de la Cornouailles.

Elle le scruta, le cœur battant, incrédule. Hollister ne tournait pas autour du pot. Justement, il semblait un peu trop empressé. Après tout, il ne savait rien d'elle.

— À l'instant où j'ai vu vos portraits, murmura-t-il, j'ai su que j'avais enfin trouvé une femme consciente de sa propre valeur.

— C'est grotesque ! vociféra le baron Forbes.

Liza et Hollister se retournèrent. Toutes les personnes rassemblées autour de la signora secouaient la tête. Liza se força à rire.

— Que nous prédit-elle maintenant ?

L'incident tombait à pic. *Ces maudites photos*. Hollister était tombé amoureux de son visage. Pourquoi cette déception ? Sa beauté n'était-elle pas son principal atout ?

— Une guerre, une histoire d'amour, une fortune tombée du ciel, hasarda-t-il. Pourquoi pas le retour d'un proche perdu de vue depuis

des lustres ? Ces médiums se ressemblent tous.

— Je crois que Mme Hull souhaite savoir si elle va trouver l'homme de sa vie, déclara Weston d'une voix sonore.

Jane se couvrit les yeux de la main avec la préciosité d'un chaton.

— Oh, ne me taquez pas ainsi ! minaуда-t-elle.

Michael se décida enfin à réagir. S'avançant vers Jane, il lui ôta la main des yeux.

— Ne soyez pas si timide, lui dit-il d'un ton si affectueux qu'un bref silence tomba sur la salle. Vous avez tout à fait le droit de vous interroger.

Katherine et Nigel Hawthorne échangèrent un regard éloquent.

— Eh bien, souffla Liza.

Tout à coup, elle n'était plus d'humeur à flirter.

— Et si je demandais que l'on nous serve à boire ? proposa-t-elle.

À 10 heures le lendemain matin, Liza se précipita dans le vestibule.

— Du courrier ? s'enquit-elle à voix basse.

Ronson haussa un sourcil désapprouvateur, mais la pile était prête et il la lui tendit promptement.

Elle la vérifia en hâte, guettant ses invités du coin de l'œil. Elle avait décidé de surveiller qui correspondait avec qui. Si Tilney et Katherine Hawthorne avaient écrit à Nello, Nigel et les autres s'en étaient gardés. Mieux valait savoir qui étaient ses amis et qui, des espions.

Une lettre attira son attention. Elle était adressée à Sa Grâce, duc de Marwick, d'une plume que Liza ne connaissait pas. L'écriture était ferme et assurée bien qu'elle manquât d'élégance.

Ronson se racla la gorge.

— De la part de lord Michael, madame.

Bien sûr ! Elle aurait dû le deviner.

Quel contraste avec la manière dont il parlait de Marwick. Ce message était peut-être porteur d'un défi audacieux, mais elle était prête à parier le peu de biens qui lui restaient que Michael y exprimait surtout de l'inquiétude.

La veille, après l'intervention de la signora Garibald, ils n'avaient plus échangé un mot. Il était trop occupé à courtoiser Jane... Quant à elle, elle s'était réfugiée dans son rôle d'hôtesse. Réservant quelques sourires par-ci par-là à Hollister, elle avait bavardé avec les uns et les autres, les régaland de ses piques acerbes et de ses plaisanteries osées.

La soirée avait eu du succès. Jane avait paru ravie des attentions de Michael à son égard.

Liza avait bu juste assez pour s'endormir sitôt la tête posée sur l'oreiller.

Lui avait veillé. Il avait pris le temps d'écrire une lettre à son frère, qui ne le méritait pas.

Elle serait volontiers allée le trouver pour lui demander ce qu'elle contenait. Il lui avait semblé si préoccupé en évoquant Marwick. Il n'avait personne avec qui en parler puisqu'il cachait l'étrange comportement du duc à tout le monde.

À tout le monde, sauf elle.

Elle se mordilla la lèvre. Elle ne voulait certes pas éprouver de la tendresse pour lui, mais comment demeurer insensible à sa loyauté ?

Elle rendit la pile au majordome.

— Ronson, si vous voyez Mather, dites-lui que je suis avec la chiromancienne.

Il n'était plus question pour les médiums de parler de guerres, de fumées anormales et encore moins d'Allemands.

Michael s'était levé tard ce matin-là. Il avait passé la moitié de la nuit à rédiger une lettre destinée à son frère, quelques lignes prudentes laissant entendre qu'il s'intéressait à une jeune veuve candide. Un exercice plus difficile qu'il n'y paraissait.

Il se dirigeait vers la salle à manger pour prendre son petit déjeuner quand il aperçut Elizabeth un peu plus loin. Mu par quelque instinct inexplicable, il se cacha derrière une statue. Le regard furtif qu'elle jeta derrière elle avant de disparaître confirma ses soupçons : elle manigançait quelque chose.

Il dut se retenir pour ne pas s'élancer à sa poursuite. La rédaction de ce message n'était pas la seule raison de son insomnie. Il lui apparaissait désormais clairement qu'il souffrait d'une grave crise de... jalousie. S'éclipsait-elle pour retrouver Hollister ?

Cette pensée l'irrita. En quoi cela le concernait-il ? Il avait faim. Il devrait être à table, en train de faire les yeux doux à Jane Hull.

La curiosité l'emporta sur la raison. Il suivit la direction qu'avait empruntée Liza, la vit monter un escalier.

— Mademoiselle Trelawney ! Je vous ai cherchée partout.

Michael s'immobilisa, l'oreille tendue.

— Vous n'avez pas reçu mon mot ?

Il n'entendit pas la réponse, mais au bout d'un moment, les marches grincèrent. Elizabeth et la mystérieuse Mlle Trelawney redescendaient.

Il se recroquevilla dans un coin et ce faisant, faillit renverser un buste romain. Drôle d'endroit où l'exposer. Le sénateur, dépourvu de nez mais coiffé d'une somptueuse couronne de lauriers, le fixait d'un

air sévère.

— ... composer mes pensées, prononça une voix sereine qui n'était pas celle d'Elizabeth. J'ai besoin d'avoir la tête claire pour recevoir les messages de l'au-delà.

C'était donc l'une des médiums.

Les craquements cessèrent. Apparemment, elles s'étaient arrêtées.

— À ce propos, bredouilla Elizabeth, je me demandais si vous ne pourriez pas...

— Si je ne pourrais pas ?

— Je me demandais si vous ne pourriez pas orienter légèrement vos prédictions.

Michael ravala un rire. La petite peste !

La chiromancienne eut plus de mal que lui à comprendre où Liza voulait en venir.

— Oh, non ! Je ne peux pas contrôler ce que je vois dans les lignes de la main. Je vous conseille vivement de vous méfier de quiconque prétend pouvoir...

— Oui, oui, j'ai saisi, il faut laisser les esprits ou je-ne-sais-quoi intervenir à leur guise. Toutefois, pour le bien-être de mes invités, je souhaiterais que vous évitiez de concentrer vos présages sur les histoires de cœur.

Un silence.

— La paume n'a pas grand-chose à nous révéler concernant l'amour.

Bien dit, mademoiselle Trelawney !

— Tant mieux. Toujours est-il qu'il y a parmi nous une jeune femme, veuve depuis peu, que l'annonce d'une idylle dans un avenir proche pourrait offenser. Elle s'appelle Mme Hull. Très blonde, à peine sortie de sa période de deuil.

Michael fronça les sourcils. Liza travaillait-elle contre lui, à présent ? Ou cherchait-elle à détourner Weston de Jane ? La veille, elle avait pourtant paru très intéressée par Hollister.

— Je vois, murmura Mlle Trelawney. Je ne voudrais surtout pas froisser qui que ce soit.

— N'est-ce pas ? Pour ce qui est des autres... eh bien, en ce qui me concerne, par exemple, je suis tout à fait prête à entendre une bonne nouvelle. Rien ne me réjouirait plus que d'apprendre que mon âme sœur se trouve parmi nous.

— Votre âme sœur ?

— Oui, j'ai entendu quelqu'un employer ce terme.

C'était Weston. Tant mieux. Hollister ne lui plaisait pas du tout. Il s'était tenu beaucoup trop près de Liza quand il lui avait parlé à l'oreille.

— Âme sœur, répéta lentement Mlle Trelawney, ses paroles

accompagnées d'un bruit de griffonnage.

Elle prenait des notes !

— Couleur de cheveux ?

— Je n'en sais rien. C'est vous l'experte. Qu'il soit brun ou blond... comment le savoir ?

— La vision est floue, supputa Mlle Trelawney, compatissante.

— Terriblement floue !

Elles descendirent quelques marches.

— Sachez, madame, que j'ai beaucoup d'expérience. Vous ne serez pas déçue.

— Je sais, je sais ! s'exclama chaleureusement Elizabeth.

Un long silence s'ensuivit, durant lequel Michael se demanda si elles ne s'étaient pas éclipsées par une porte dérobée. Il s'apprêtait à émerger de sa cachette lorsque la conversation reprit. Il s'arrêta net.

— Une dernière petite requête, mademoiselle.

La voix d'Elizabeth était nettement plus tenue, lointaine.

— Je vous écoute, madame.

— Un certain gentleman. Cheveux noirs. Nez romain. Son nom est lord Michael.

Nez romain ? Il sourit. Plutôt flatteur.

— Je me demande s'il n'a pas grand besoin d'un signe de l'au-delà.

— Comme nous tous, déclara solennellement Mlle Trelawney. Selon vous, qu'est-ce qui le tracasse ?

Il attendit, prêt à réprimer un rire.

— Son frère. Si vous pouviez subtilement le tranquilliser quant à la santé de celui-ci, ce serait... bien, je crois.

L'envie de rire de Michael s'évapora.

Mlle Trelawney murmura quelques mots en réponse, puis ce fut le silence. Michael resta cloué sur place, incapable de bouger, la main posée sur la tête du sénateur romain.

Il n'avait pas prévu cela.

Il ne le méritait pas.

Il ferma les yeux.

Le divertissement d'un après-midi. Rien de plus.

Ils étaient tous deux de sacrés menteurs.

La veille, en voyant Liza flirter avec Hollister, Michael était resté aussi stoïque qu'on pouvait l'être lors d'une extraction dentaire. Dans ce salon rempli d'une assistance captivée par un charlatan, il n'avait pas eu trop de mal à prendre la situation de haut. Maintenant qu'il avait surpris sa conversation avec la chiromancienne, les moindres allusions de la jeune femme aux « beaux partis » le hérissaient. Il rumina en silence pendant le déjeuner, refusant de se mêler à la conversation. Par moments, il avait l'impression d'avoir perdu son aptitude à sourire.

Renonçant à la promenade en bateau, il se retira pour lire dans la chambre qu'on lui avait allouée. Ou du moins, pour essayer. Au lieu de quoi, il s'assit près de la fenêtre, à boudier comme une jeune fille privée de dîner et à guetter le retour des invités. Enfin, à bout de nerfs, il s'installa devant le secrétaire et en sortit une feuille de papier.

Il avait écrit à Alastair durant la nuit une note neutre mais cordiale dans laquelle il évitait soigneusement d'évoquer leur querelle. À présent, il avait un but précis.

J'ai rencontré une jeune femme. Ta première réaction sera de la dédaigner. Mais si tu es aussi avisé que je l'imaginais autrefois et s'il te reste ne serait-ce qu'un lambeau d'amour fraternel, je te supplie de me lire jusqu'au bout. Car mon choix est fait.

Quatre heures après avoir confié cette missive au majordome, il entendit un murmure de conversations et des éclats de rire dehors. Le petit groupe rentrait enfin, Elizabeth menant le cortège, bras dessus, bras dessous avec Weston et Hollister. Très animée, elle avait piqué une fleur de tournesol dans son chapeau de paille.

L'amour-propre de Michael se rebella tel un poulain sauvage effectuant une ruade. Une petite voix lui intima de récupérer son courrier et de le brûler. *Tu as jeté ton dévolu sur elle ? Tu ne l'intéresses pas.*

Pourtant, il enfila sa veste et quitta la pièce. L'heure était venue de s'élancer à la conquête d'une certaine veuve.

Au bout d'une demi-heure de recherches, il finit par la dénicher sur la terrasse surplombant le potager. Debout, un verre à la main, elle contemplait le coucher du soleil.

— Alors ? Où en êtes-vous ?

Elle eut un rire nerveux.

— C'est une catastrophe, avoua-t-elle en se tournant vers lui. Un échec cuisant.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue depuis ma fenêtre.

— Ah, parce que vous m'espionniez ? Hollister s'est montré attentionné mais Weston... Eh bien, ce n'est pas une cible facile. Vous m'aviez prévenue. J'ai pourtant tout essayé, les sourires coquets, les regards timides. Savez-vous ce qu'il m'a demandé ?

— Aucune idée, répondit-il en s'avançant vers elle.

— Si je m'étais blessée au cours de la promenade en barque. Je me tenais comme si je souffrais d'un torticolis, paraît-il.

Michael réprima un sourire.

— Peut-être avait-il envie de vous masser la nuque.

— Il n'est pas assez effronté.

— Exact, convint Michael. À vrai dire, ce garçon est mou de partout.

Leurs regards se rencontrèrent. Elle arqua les sourcils. Il plaqua la main sur son front.

— Pardon, dit-il. Quelle réflexion ambiguë !

— Je ferai semblant de ne pas l'avoir comprise. Quitte à jouer les ingénues.

— Merci.

Cette fois, il ne fit aucun effort pour masquer son sourire. Avait-il jamais rencontré une femme avec laquelle il pouvait ainsi plaisanter ? Il n'y avait pas que leurs silences qu'il appréciait.

— Allons ! Vous êtes sûre qu'il vous a dit cela ?

Quel imbécile !

— Quitte à mentir, j'aurais inventé une histoire plus amusante. Ou plus flatteuse. Franchement, ai-je l'air de souffrir ?

Elle fronça le nez et loucha. Il s'esclaffa. En quelques secondes, elle avait eu raison de sa mauvaise humeur.

— Charmant ! Je m'étonne que personne n'ait songé à immortaliser cette expression pour l'afficher en vitrine.

Elle se rembrunit, poussa un soupir.

— Fichues photos, marmonna-t-elle d'un ton dégoûté qui le surprit.

Il se sentait plus calme, à présent, prêt à aborder sereinement le sujet qui le préoccupait. Les coudes en appui sur la balustrade, il se pencha en avant, se tordant le cou pour la regarder dans les yeux.

— Ne me dites pas que votre célébrité vous pèse ?

Elle secoua la tête.

— Ces portraits sont une de mes plus grandes erreurs de jeunesse. J'étais tout juste veuve et j'avais envie de braver les conventions. Mon mari était, disons, prisonnier de ses préjugés.

Il se rappela les paroles de lady Forbes.

— Un peu collet monté ?

— Pire. C'était un conformiste horriblement guindé. Il s'est émerveillé de ma beauté jusqu'au jour où nous nous sommes mariés. Ensuite, il m'en a voulu parce que les hommes me regardaient. Il était convaincu que je les y encourageais. Ce n'était pas le cas, ajouta-t-elle plus doucement. Toutefois, ces accusations ont fini par me lasser. Après son décès, je me suis dit : Qu'ils m'admirent donc ! Car je suis jolie et je refuse désormais de m'en excuser.

Elle haussa les épaules.

— M. Readey, un photographe très à la mode à l'époque, m'a alors proposé de lui servir de modèle.

— Mais vous le regrettez aujourd'hui ?

Elle but une gorgée de vin.

— Je ne peux pas dire que cela m'enchantait de savoir que n'importe quel Pierre, Paul ou Jacques s'endort le soir devant mon portrait. Si vous voyez ce que je veux dire.

Il sourit malgré lui car il savait exactement ce qu'elle voulait dire. Il n'en était pas moins étonné de rencontrer une femme prête à évoquer des sujets dont ses semblables étaient censées ne rien connaître.

Il se rembrunit soudain. Si elle savait comment les hommes se donnaient du plaisir en solitaire... alors peut-être avait-elle découvert comment les femmes pouvaient y parvenir.

Elle lui coula un regard oblique.

— À quoi pensez-vous ?

Il changea de position, mal à l'aise, comme si elle venait de poser la main sur son entrejambe.

— Je doute que vous vouliez le savoir.

Elle le dévisagea un instant, son sourire attisant l'imagination déjà enfiévrée de Michael. Ravalant un gémissement, il s'obligea à contempler le pré qui dévalait jusqu'aux bois. Si Alastair refusait d'entendre raison, elle deviendrait l'épouse d'un autre. Car il n'avait rien à lui offrir. Quant à ses fantasmes...

Enfer et damnation. Ses fantasmes le hanteraient jusqu'à ce qu'il soit vieux et grisonnant, trop infirme pour remédier à son désespoir, même avec l'aide d'une photo. Il s'y était résigné. La lettre qu'il avait rédigée un peu plus tôt en était la preuve.

— Quel soupir ! commenta-t-elle d'un ton léger. Maintenant, je brûle de curiosité.

Elle but encore une gorgée de vin. Il se demanda – ce n'était pas la première fois – si son goût pour l'alcool était un indice, aussi évident que la grimace d'un mauvais joueur de poker.

Ou peut-être était-ce un dérivatif, une sorte d'anesthésiant. Elle détourna la tête.

— Si nous parlions d'autre chose ? suggéra-t-elle.

— Volontiers.

Il toussota, se redressa, agrippant la balustrade par peur de se jeter sur elle. La lumière tombante l'auréolait d'or. On aurait dit une créature sylvestre, petite, bien faite, le teint velouté. Cependant, si la perfection de ce visage ne cessait de l'éblouir, elle l'intéressait beaucoup moins que le cerveau qui se cachait derrière.

Un cerveau dont il devait découvrir le fonctionnement.

— Si je comprends bien, vous renoncez à Weston ?

Elle haussa les épaules.

— Aucun résultat.

— Et Hollister ?

Elle eut un tressaillement.

— Je préfère Weston. Hollister est trop... insistant.

N'était-ce pas un peu contradictoire ? Son empressement ne devrait-il pas la rassurer ? Michael se garda de le lui signaler. La vérité, c'était que cette déclaration le réjouissait.

— Revenons-en donc à Weston.

Au fond, il était d'accord avec elle. L'ayant observé de près ces derniers jours, il avait noté combien Weston semblait s'illuminer en présence de Jane Hull.

— N'abandonnez pas trop vite. Peut-être vous y prenez-vous mal.

— Je vous le répète, j'ai tout essayé.

— Montrez-moi.

— Quoi ? Mes minauderies ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

Elle posa son verre. Tournant les talons, elle effectua quelques pas en se dandinant, puis lui lança un regard timide par-dessus son épaule.

Weston devait être de marbre.

— Affreux, commenta Michael. Vous souriez trop.

Elle fit volte-face, les poings sur les hanches.

— Je ne souris pas du tout.

— Bien sûr que si. Vous arborez un demi-sourire suggérant que vous détenez un secret. La clé, c'est de vous donner l'air d'une écervelée.

Elle croisa les bras.

— Vraiment ?

— Je crains que oui, confirma-t-il avec un zeste de compassion. Weston aime la simplicité.

Il pensait l'avoir trouvée en Jane Hull. Bonne chance à lui !

Liza secoua la tête, incrédule.

— Et vous voudriez que j'épouse un homme comme lui ?

« Non, pensa-t-il. Jamais de la vie. »

Il n'abattrait pas ses cartes tout de suite. Pas avant d'avoir reçu la réponse d'Alastair. Il se contenta donc de la contempler tandis qu'elle prenait conscience de ce qu'impliquait son silence.

Fuyant son regard, elle alla récupérer son verre et le vida d'un trait. Comme elle scrutait les alentours, il comprit qu'elle cherchait la sonnette pour appeler un valet et en commander un autre.

Il ne tenait pas à être celui qui, même malgré lui, la pousserait à boire. Par chance, il savait comment détourner son attention.

— Vous devriez prendre exemple sur Jane. Elle maîtrise à la perfection l'art de la coquetterie.

Liza s'immobilisa, puis elle lui fit face, oubliant momentanément ses intentions.

— Jane ? Parce que vous en êtes déjà à vous appeler par vos prénoms ?

— Pas en public.

Pas davantage en privé, mais il jugea inutile de le lui préciser.

— Eh bien ! La comédie aurait-elle pris une tournure plus sérieuse ? s'enquit-elle d'une voix trop enjouée.

Il patienta quelques secondes et, comme il s'y attendait, elle s'arma d'un sourire éclatant.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclama-t-elle d'un ton qui sonnait faux.

— Ne dites pas de bêtises. Jane Hull et moi ne sommes pas faits pour nous entendre.

— Qu'en savez-vous ? Peut-être formeriez-vous un couple parfait. Votre frère approuverait votre choix, vous auriez de quoi subvenir aux besoins de votre hôpital. Quant à elle, elle épouserait un homme appartenant à l'une des familles les plus prestigieuses d'Angleterre. Une union idéale.

Il demeura un instant muet, gêné.

— Vous oubliez qu'un mariage sans amour est forcément voué à l'échec.

Elle eut un rire cassant.

— Vous vous adressez à la mauvaise personne, monsieur. Vous savez pertinemment quel est mon dessein.

— Je sais aussi quel est votre modèle, murmura-t-il. Je vous ai entendue parler de vos parents.

Cela l'effrayait, tout à coup. Car le modèle de Liza était la seule

chose qui puisse inciter la jeune femme à décliner la demande en mariage d'un riche aristocrate. Un idéal quasiment inatteignable, surtout pour un homme qui ignorait tout des unions heureuses.

Elle le considéra longuement, puis pivota abruptement et fila jusqu'à la clochette abandonnée un peu plus loin sur la balustrade. Vif comme l'éclair, Michael lui saisit la main juste avant qu'elle ne la secoue.

— Écoutez-moi.

Il se concentra sur son discours, ce discours si important qu'il avait préparé dans l'espoir de repousser l'échéance fatidique. Si Alastair l'envoyait promener, il trouverait une autre solution pour résoudre ses problèmes financiers, mais pour cela, il avait besoin de temps.

— J'ai beaucoup réfléchi. Vous n'êtes pas au pied du mur. Vous devriez patienter encore un peu. Dès le mois de mars, Londres fourmillera de célibataires fortunés. Ce serait dommage de vous résigner...

— Je n'ai pas le choix, l'interrompit-elle. Vous croyez que je me suis lancée dans cette entreprise uniquement pour le plaisir ? Je sais exactement ce que j'ai à faire.

— Mais se marier sans amour dans le seul but de...

Elle libéra sa main.

— Épargnez-moi vos sermons, monsieur de Grey, vous pour qui le mariage est le remède le plus efficace contre l'amour !

— Ce n'est pas à vous que j'ai dit cela, Elizabeth.

— Je vous ai cependant entendu tenir ces propos. Avec conviction. Et pas pour la première fois, apparemment. D'après Sanburne, c'est votre philosophie depuis toujours.

— La règle ne s'applique pas si l'on rencontre la bonne personne.

— Est-ce la raison pour laquelle vous refusez d'obéir aux ordres de votre frère ? Vous attendez la « bonne personne » ? ironisa-t-elle.

Il la fixa, à court de mots, l'esprit en ébullition. Elle releva la tête, le menton en avant, drapée dans sa fierté. Pour finir, ce fut lui qui détourna le regard.

— Je vous souhaite bonne chance, milord. Votre persévérance sera peut-être récompensée. Comme vous venez de le souligner, la Saison procure toujours son lot de partenaires potentiels fortunés, y compris pour les hommes.

— Bon sang, Elizabeth ! s'écria-t-il, si brusquement qu'elle sursauta. Vous voulez m'obliger à prononcer des paroles qui ne peuvent pas l'être ? Car je n'hésiterai pas. Je vous les dirai, ainsi qu'à quiconque voudra bien m'écouter, y compris mon frère.

Son silence, si obstiné, si lâche (elle avait le don de le pousser à bout, puis de se rétracter) l'exaspéra. Il l'attrapa par le bras et la tira

vers lui. Les épingles volèrent, tintant contre le mur, tandis qu'il plongeait la main dans sa chevelure et s'emparait de sa bouche avec férocité.

Voilà ce qu'il voulait, l'embrasser, être en elle, encore et encore, jusqu'à la fin de ses jours. Très vite, elle se cramponna à ses épaules comme si elle était aussi affamée, aussi désespérée que lui. Elle gémit, mais il n'y prêta aucune attention, décidé coûte que coûte à mener la danse. Peu lui importait que quelqu'un les surprenne. Il lécha, suçà, lui mordilla la lèvre, gronda quand elle tenta de faire un pas de côté.

— Ne bougez pas, ordonna-t-il.

Il aspira le lobe de son oreille entre ses lèvres et elle frissonna. Elle aimait cela. Il l'avait découvert. Lui seul le savait, lui seul se réservait le droit d'en profiter.

— Hollister vous a-t-il embrassée ainsi ?

— Il... il ne m'a pas touchée.

Posant les paumes de part et d'autre de son visage, elle prit le relais, capturant ses lèvres avec une brutalité qui ne fit que redoubler l'excitation de Michael. Il n'avait qu'une envie, la posséder.

Quelqu'un pourrait les voir par les fenêtres au-dessus, par les portes-fenêtres à leur droite.

— Par ici, grommela-t-il en s'efforçant de l'entraîner à l'abri des regards indiscrets.

Le premier pas brisa le charme. Si elle s'était prêtée au jeu jusque-là, elle se déroba soudain, se dégagea et secoua vigoureusement la tête. Malgré la colère et le désir qui le pressaient de la prendre ici même, dans la pénombre, il la lâcha. Il n'était pas comme son père, il n'était pas un goujat. Il ne s'opposerait pas à sa volonté...

Elle recula, trébucha sur la clochette qui émit un son discordant. S'immobilisant, elle baissa les yeux et proféra un juron qui aurait choqué Weston. Puis elle se détourna et se rua vers la porte-fenêtre.

Une fois à l'intérieur, elle marqua une pause pour lui jeter un coup d'œil. Que lut-elle sur ses traits ? Il l'ignorait. Toujours est-il qu'elle pressa la main sur le carreau, un geste qui acheva de lui transpercer le cœur, avant de disparaître.

Cet au revoir ressemblait cruellement à un adieu.

Elle s'éloigna en courant, couarde qu'elle était, ne ralentissant qu'à l'approche du salon, de peur qu'on ne la surprenne en flagrant délit de fuite.

Un murmure attira son attention. En passant, elle aperçut Tilney, qui poussait Mather dans un coin. Elle s'immobilisa brusquement, se retourna, revint en arrière.

— Vous avez des yeux magnifiques, susurrail Tilney.

La détresse de Liza se volatilisait. Tomber nez à nez avec un enfant frappant un chiot à coups de bâton ne l'aurait pas davantage irritée.

— Tilney !

Il sursauta, se redressa.

— Dehors ! ordonna-t-elle, sans lui laisser le temps de se défendre. Allez trouver Katherine ou Mme Hull, si vous avez envie de flirter. Ma secrétaire a plus important à faire. Tâchez de vous en souvenir à l'avenir.

Un sourcil en accent circonflexe, Tilney porta le regard de l'une à l'autre.

— Message reçu, marmonna-t-il.

Il s'inclina et disparut. Liza ferma la porte derrière lui.

— Je maîtrisais la situation, madame.

— Oh, je n'en doute pas !

Mather avait les joues écarlates, ce qui ne fit qu'accroître la colère de Liza. Elle ne supportait pas les hommes qui abusaient de leur position sociale pour s'attaquer au personnel.

— À vous entendre, vous avez de l'expérience en la matière. Le chemin que vous empruntiez pour vous rendre à l'école de secrétariat doit être jonché de cœurs brisés.

Ce sarcasme lui valut un léger sourire de la part de Mather.

— Vous seriez étonnée. C'est fou ce que les dactylographes peuvent avoir comme succès.

Son visage avait retrouvé sa pâleur et Liza ne repéra aucun autre signe indiquant que Tilney se serait mal conduit envers elle. Nonobstant, elle tenait à mettre les choses au clair.

— Si quelqu'un venait à vous importuner – et j'entends par là n'importe qui, peu importe sa situation – vous savez crier, non ? Vous savez aussi, j'espère, donner un coup de genou bien placé ?

L'espace d'un instant, Mather parut abasourdie. Puis son sourire s'élargit et elle se mit à rire.

— Madame, je m'étonne que vous me posiez cette question. C'était là le sujet de notre toute première leçon à l'école.

— Tant mieux. Nous nous comprenons.

— Oui, murmura Mather. Tout à fait. J'apprécie votre gentillesse, madame.

— Balivernes. Où sont vos lunettes ?

— Elles sont tombées. M. Tilney a proposé de m'aider à les chercher, mais...

Le goujat. Liza balaya la pièce du regard, découvrant avec effroi les débris d'un gargantuesque goûter dînatoire. Une assiette de scones à moitié consommés gisait sur un fauteuil – à côté des lunettes de Mather. Liza ôta l'assiette, tendit les lunettes à sa secrétaire et

s'assit, profitant de l'occasion pour se ressaisir.

Ne pense plus à lui.

Mather chaussa ses lunettes et cligna des yeux comme pour tester l'efficacité des verres.

— Tilney est un mufle, déclara Liza.

Décidément, les hommes étaient une source d'ennuis. Tous autant qu'ils étaient, même les plus valeureux d'entre eux.

— Il avait sûrement repéré vos lunettes, mais s'est bien gardé de vous le dire.

Mather haussa les épaules.

— Si vous essayez de me mettre en garde, c'est inutile, madame. Jamais je ne pourrais prendre M. Tilney au sérieux. Il ricane si souvent que je le soupçonne de ne se raser la moustache que pour éviter de s'écorché le nez.

Elle marqua un temps.

— Comme vous l'avez suggéré, Mme Hull lui conviendrait bien.

Liza s'esclaffa, à la fois choquée et enchantée.

— Ne changez jamais, Mather. Votre perspicacité m'enchanté.

Mather s'installa sur la méridienne.

— Je m'efforce de la cultiver, madame.

— C'est en effet une qualité indispensable chez une secrétaire.

Le grondement de son estomac rappela à Liza qu'elle n'avait presque rien avalé de la journée. Manger serait une excellente distraction car son esprit tentait par tous les moyens de lui faire revivre ce moment sur la terrasse. Penser à leur baiser, à ce que lui avait dit Michael...

Une pâtisserie presque intacte attira son attention.

— À qui était cette assiette ?

— Lady Sanburne, je crois.

— Parfait.

Liza s'en empara.

— Quoi ? Pour rien au monde je n'aurais touché aux restes de Katherine, ajouta-t-elle devant l'air effaré de Mather. Je ne voudrais pas risquer d'attraper la rage.

Mather porta la main à sa bouche pour étouffer un gloussement.

— Dieu que vous pouvez être mordante, parfois, madame.

— Sans doute est-ce la raison pour laquelle nous nous entendons si bien, vous et moi.

Liza savoura son gâteau. Le sucre était un excellent remède contre les peines d'amour. Elle avisa une tranche de cake aux graines de pavot, près de la fenêtre. Celui qui l'avait abandonnée était un imbécile.

— Savez-vous à qui...

La suite resta suspendue sur ses lèvres. Pour une fois, Mather

s'était délestée de sa dignité et de sa posture rigide. Légèrement affaissée parmi les volants et froufrous de ses jupes couleur de saphir, elle avait tout d'un personnage d'un tableau romantique. Le bleu de sa robe mettait ses yeux en valeur et redonnait de l'éclat à son teint. Ses cheveux, roux comme les feuilles d'un chêne à l'automne, étaient coiffés en une cascade de bouclettes qui adoucissait sa mâchoire un peu forte. Son visage lisse, opalescent était une perle couronnée de feu.

— Ma foi, vous êtes absolument ravissante.

Percevant une note de surprise dans sa voix, Liza renonça pourtant à s'en excuser : Mather était totalement dépourvue de vanité.

— Vous me taquinez.

— Pas du tout.

Comment avait-elle pu mettre autant de temps à s'en apercevoir ? Mather était à son service depuis bientôt deux ans.

Le sourire de la secrétaire se fit nostalgique.

— Ce doit être cette toilette.

Elle contempla ses genoux, caressa la soie avec respect. Une pensée horrible traversa l'esprit de Liza.

— Vous ne vous étiez donc jamais adressée à une couturière ? Je suis impardonnable. J'aurais dû vous commander une garde-robe à Londres.

— Non, madame. Ce n'est pas le rôle d'une patronne envers sa secrétaire.

— Est-ce parce que je ne vous paie pas suffisamment ? Sachez qu'il existe des couturières aux tarifs des plus raisonnables...

— Vous me payez généreusement. Hélas, je crains d'être un peu pingre !

Liza la dévisagea, ahurie.

— Ah ! dit-elle, en songeant qu'elle devrait suivre son exemple. Dans quel but économisez-vous votre argent ?

Mather n'avait pas de famille. Elle haussa les épaules.

— Disons que je garde une poire pour la soif. Je tiens à vous remercier une fois de plus, enchaîna-t-elle précipitamment. Cette tenue me va bien et je suis ravie, je l'avoue, de l'illusion qu'elle crée.

— Ce n'est pas la robe qui vous rend belle. Ou peut-être que si, mais seulement dans la mesure où elle est une invitation à vous regarder vraiment. En ce qui concerne vos lunettes, elles produisent l'effet inverse. Si elles vous permettent d'y voir clair, elles rendent les autres aveugles à vos atouts.

Mather se mordilla la lèvre.

— Peut-être est-ce l'objectif recherché, murmura-t-elle.

— Vraiment ?

Au mépris de toute prudence, Liza se leva pour aller récupérer la

tranche de cake. La première bouchée la récompensa de son courage : il était moelleux à souhait, savoureux, exquis.

— Vous couriez tant de risques que cela, dans votre école de secrétariat ?

Le regard de Mather erra de ses mains à la fenêtre avant de revenir se poser sur Lisa. Elle évoquait rarement son passé. Liza n'avait jamais osé lui en parler, se contentant de se fier aux recommandations enthousiastes de la directrice.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre, dit-elle avec douceur, bien qu'elle fût curieuse d'en savoir davantage.

Mather avait une élocution raffinée. Pourtant, le fait d'avoir été contrainte de travailler pour vivre prouvait que sa famille n'avait pas eu de quoi lui offrir une préceptrice.

— Est-ce à l'école, aussi, que vous avez appris le français ?

Sans compter ses connaissances en matière de géographie et de musique... La rousse plissa le front.

— Non. On n'y enseignait que les matières essentielles.

— Quel ennui !

— Au contraire. Apprendre à se rendre utile, *se sentir* utile est merveilleux. Maîtriser une langue étrangère ne sert à rien.

— Dit celle qui n'a jamais mis les pieds à Paris ! s'exclama Liza. Ma chère, vous êtes née pour rendre service. Il n'empêche que je me demande où vous avez appris le français.

— C'est ma mère qui me l'a enseigné.

— Elle jouait aussi du piano ?

— Mais vous vous trompez, madame, éluda habilement Mather, je suis née bonne à rien. Et très bruyante, m'a-t-on dit.

— Un bébé hurleur. Je vous imagine parfaitement. Vous deviez souffrir de coliques. Parfois, j'ai l'impression que c'est toujours le cas.

Mather s'esclaffa. Liza s'émerveilla de la blancheur de ses dents. Une énigme de plus. À présent, elle tentait de rassembler les indices : cette éducation, cette posture gracieuse, cette assurance n'étaient pas celles d'une enfant élevée dans la misère.

— Votre mère était-elle française ?

— Non, madame. Elle était anglaise.

— Et votre père ?

— Il n'y avait que ma mère et moi.

— Elle était veuve ?

Mather pinça légèrement les lèvres.

— Abandonnée, madame.

Le ton sec laissait supposer qu'elle commençait à en avoir assez de cet interrogatoire.

— Je vois.

— Vous auriez tort d'imaginer le pire. Nous avons toujours eu de

quoi vivre.

— Votre mère devait être fort belle.

Cette fois, Mather arbora un sourire.

— Elle l'était, en effet.

Maîtresse d'un homme fortuné, en déduisit Liza.

— Vous avez hérité de sa beauté, bien que vous vous obstinieiez à la cacher.

Liza s'empara d'une tasse de thé à moitié bue.

— J'espère que non. Je vois combien la vôtre vous fait souffrir, madame.

— Pardon ?

Mather poussa un soupir.

— Cette partie de campagne ne vous amuse nullement.

Liza reposa la tasse.

— Vous avez entendu des commentaires de la part de nos invités ?

Il ne manquerait plus que des rumeurs se mettent à circuler à ce sujet. Nello en conclurait qu'il était la cause de sa mélancolie. Quoi de plus irritant ?

— Personne ne s'en est aperçu, je crois, mais pour moi, c'est une évidence. Vous êtes triste et préoccupée.

Mather se pencha en avant, l'air grave.

— Je sais que vous êtes pressée de vous remarier, de préférence avec un homme riche. Toutefois, je me demande... Sans vouloir vous offenser...

Liza balaya ses hésitations d'un geste de la main.

— Vous avez toujours été franche avec moi. Du moins en ce qui me concerne. Je vous écoute, ma chère.

— Ce n'est pas un homme titré dont vous avez besoin.

Mather rajusta ses lunettes, le regard brillant.

— Vous avez dit que lord Michael était à la recherche, je cite, « d'une vierge effarouchée ». Ce n'est pas mon impression.

La bonne humeur de Liza s'évapora.

— Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû...

— Non, non, ne vous inquiétez pas.

Liza ramassa la tasse de thé, la tripota nerveusement. Elle était dans une situation impossible.

— Mather, vous avez revu les comptes avec moi. Vous savez que mes finances sont au plus bas. Lord Michael n'a pas les moyens de m'entretenir.

Dans le silence qui suivit, elle garda les yeux fixés sur le thé, les feuilles minuscules éparpillées au fond de la tasse. Certaines personnes prétendaient pouvoir y lire l'avenir.

— Je n'ai pas l'âme d'une romantique, dit Mather. N'allez pas

imaginer le contraire.

— Rassurez-vous, je ne l'ai jamais pensé.

— C'est précisément la raison pour laquelle je me permets de vous parler ainsi. Le mariage présente un risque immense. Vous l'avez vous-même appris à vos dépens. La pauvreté me paraît moins dangereuse que certains des aspects les plus tragiques d'une union inopportune.

Liza releva la tête. Mather examinait ses mains croisées sur les genoux.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai des yeux, madame. Ils m'ont permis de voir tant de choses.

Liza hésita, perplexe.

— Vous savez que je suis là pour vous aider, Mather.

Le visage de la rousse se radoucit.

— Oui, madame. Mais c'est pour vous que je m'inquiète. Je ne voudrais pas vous savoir malheureuse.

Liza s'efforça de sourire.

— L'argent ne fait pas forcément le bonheur, je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais l'amour n'est pas non plus une monnaie stable. Je ne pense pas uniquement à moi en envisageant de me remarier. Je pense à Bosbrea, aux centaines de métayers qui travaillent sur mes terres, qui comptent sur moi pour vivre.

Elle pourrait toujours vendre ses propriétés. Hélas, les hommes qui avaient de quoi les racheter ne s'intéressaient plus à l'agriculture. L'heure était à l'exploitation des mines, du bois, à la construction d'usines...

— Mon avenir ne m'appartient pas, ma chère.

Paroles d'une femme avisée. Si seulement elle pouvait suivre ses propres conseils !

Mather l'observait attentivement.

— Êtes-vous amoureuse ?

La gorge de Liza se noua.

— Oh, Mather, souffla-t-elle, ne soyez pas ridicule !

« Oh, Liza, ajouta-t-elle pour elle-même, je t'en supplie, ne sois pas ridicule. »

M. Smith, le médium écrivain, avait exigé une mise en scène particulière, éclairage diffus et plafond suffisamment haut pour permettre, dicit, la « circulation des vapeurs »... Après s'en être entretenue avec Mather, Liza avait choisi d'organiser la séance dans la galerie des portraits, qu'elle avait remplie de candélabres pour plus d'atmosphère. À présent, il s'installait sous le tableau de son père, disposant ses ustensiles – un encrier, une plume et une pile de feuillets – sur une petite table qu'il avait apportée de New York.

Les pieds du meuble étaient gravés de mystérieux hiéroglyphes. Liza ne les aurait sans doute pas remarqués si elle n'avait cherché à tout prix à éviter le regard de Michael. Il se tenait à moins de trois mètres d'elle et ne faisait aucun effort pour dissimuler son intérêt. Elle avait l'impression que ses yeux lui brûlaient la peau. Il semblait l'exhorter à tourner la tête vers lui. Elle en était incapable. La scène sur la terrasse l'avait profondément troublée. Si elle obtempérait, elle le rejoindrait, et si elle le rejoignait, elle le saisirait par le bras et l'entraînerait loin d'ici.

Il avait allumé un feu qu'elle ne savait pas éteindre.

Ce n'est pas de l'amour.

Elle se pencha vers Lydia, qui était entrée dans la salle avec elle.

— Ces symboles, sur les pieds de la table, chuchota-t-elle.

Excellent, Liza. Mais encore ?

— Ne sont-ils pas remarquables ? Les reconnaissez-vous ?

Lydia était plutôt experte en ces domaines.

— Pas du tout. On dirait vaguement des hiéroglyphes, mais je soupçonne un artiste très malin de s'être beaucoup amusé à les inventer de toutes pièces.

— Un escroc ? s'enquit James. Dénoncez-le, Lydia.

Cette repartie fit rire les époux Sanburne. Liza en déduisit que c'était une allusion à leur première rencontre : James narguait son père en public à propos d'un objet d'art que Lydia avait décrié au prétexte qu'il s'agissait d'un faux.

Une image lui vint à l'esprit. Elle s'imagina glisser à Michael une pique à propos de la fiabilité des médecins de campagne. Il

s'esclafferait, elle aussi, et personne autour d'eux ne comprendrait pourquoi.

Un frémissement la parcourut, puissant et teinté d'amertume. Comment avait-elle pu se croire amoureuse de Nello ? Entre eux, ils n'avaient échangé que des plaisanteries narquoises, toujours aux dépens des autres. Il l'avait d'abord excitée, puis exaspérée. Chaque moment passé avec lui avait été tumultueux, et dans l'intervalle entre leurs rencontres, elle s'était inquiétée, analysant leurs moindres échanges. Mais ce n'était pas de l'amour. L'amour, c'était tout autre chose.

Plus fort que la passion, l'amour était bâti sur l'intimité, une histoire tissée d'instantanés privés, de regards entendus et de sourires. Enfant, elle en avait été le témoin privilégié. Comment avait-elle pu s'égarer par la suite ? Ses parents s'étaient aimés corps et âme, et aujourd'hui, pour la première fois, elle touchait du doigt ce qu'ils avaient vécu. En un éclair, elle comprit combien elle pourrait être heureuse avec Michael, à condition... de renoncer à tout le reste.

L'héritage familial.

Son propre confort.

L'avenir de ses métayers, les espoirs de jeunes gens intelligents comme les fils Broward.

Le sort était parfois cruel. Ne supportant plus les chuchotements complices des Sanburne, elle les contourna pour rejoindre Tilney et les Hawthorne. Leurs railleries convenaient mieux à son humeur.

— Madame Chudderley ! s'exclama Nigel. Je m'interrogeais justement sur la capacité des esprits à s'exprimer par le biais de l'écriture.

— Nigel manque d'imagination, déclara Katherine, vêtue de pied en cap d'une soie gris métallique dans laquelle se reflétaient les flammes des bougies. Après tout, les lettres sont le support naturel de toutes sortes de nouvelles délicieusement choquantes. Si vous voyez ce que je veux dire.

Elle haussa un fin sourcil brun. Le message était clair et exigeait une réponse.

— Voilà l'opinion d'une femme qui semble entretenir des relations épistolaires passionnantes, risqua Liza.

— Vous ne croyez pas si bien dire, renchérit Tilney avec un petit rire. Vous auriez dû proposer à Katherine de nous lire ses lettres. Ça aurait été un véritable divertissement.

Cette dernière leva le menton, l'air suprêmement suffisant.

— Jamais je ne trahirais la confiance de mes correspondants. Sachez cependant que j'ai reçu aujourd'hui un message des plus incroyables. Vous n'avez pas eu de nouvelles de M. Nelson, je présume ? ajouta-t-elle à l'adresse de Liza.

— Ma chère, mon intérêt pour M. Nelson s'est considérablement émoussé. Vous n'étiez donc pas au courant ? Je n'ai pas pensé à lui depuis des semaines.

— Je vois.

Katherine échangea un regard avec Tilney.

— Quel dommage, conclut-elle. Nous ferions mieux de ne pas mentionner son nom, dans ce cas.

Qu'était-il arrivé à Nello ? Liza s'en moquait. Le souvenir de cet homme était un peu comme une démangeaison, légèrement irritante mais sans gravité.

M. Smith tapa dans ses mains et invita tout le monde à se rassembler autour de sa table où brûlait une chandelle solitaire.

— S'il vous plaît, j'ai besoin d'un silence absolu pour travailler.

Les conversations s'atténuaient, puis s'arrêtèrent complètement quand M. Smith leva la bougie devant son visage crispé par la concentration. La lueur de la flamme peignait un masque étrange et effrayant sur sa figure de bouledogue aux rides profondes et aux chairs affaissées. Ses yeux, noirs et minuscules, luisaient bizarrement.

L'effet était saisissant. Liza adressa un sourire à ses amis, feignant d'ignorer Michael et s'attardant sur Hollister.

Un étranger à la fête le jugerait plus beau que Michael. Quelle erreur ! Un simple coup d'œil ne suffisait pas pour découvrir l'habileté des mains de Michael à caresser ou à sauver une vie, ni son sens de l'humour, encore moins la manière dont il déshabillait une femme du regard. Auprès de lui, elle se sentait à la fois vulnérable et protégée.

— Je vais maintenant prendre la plume, annonça M. Smith, et attendre les instructions divines. Toute rupture du silence interrompra ma transe et nous serons obligés de recommencer. Aussi, mesdames et messieurs, je fais appel à votre indulgence.

Elle ne prêtait pas attention à Michael, pourtant, elle le sentit s'écarter du cercle pour examiner le tableau à la droite du médium écrivain. Le pouls de Liza s'emballa. C'était elle qu'il contemplait, une fillette encore joufflue, l'innocence personnifiée dans cette robe ridicule dont sa mère l'avait affublée, blanche avec une ceinture en satin bleu ciel. Une petite fille timide et pleine d'espoir, à l'opposé de la beauté professionnelle que M. Readey avait immortalisée dans ses photos.

Michael la reconnaissait-il ? Se demandait-il quel genre d'enfant elle avait été ? Elle avait très envie qu'il s'interroge à ce sujet.

N'était-ce pas étrange ? Les charmes d'une femme étaient fondés sur le mystère. Pour lui, elle voulait être aussi transparente que le verre.

— Ah ! s'écria soudain M. Smith. Ah !... Ah !

Sa main bougea. Très démodée, la plume d'oie. Pourtant, Liza

comprenait ce choix car son crissement accompagnait à la perfection les grimaces frénétiques du médium qui écrivait, écrivait, écrivait... De temps en temps, il poussait un gémissement, se tétanisant comme si ce qui venait d'apparaître sur sa page était effroyable. Puis, la bouche tordue sur une sorte de cri silencieux, il trempait brutalement sa plume dans l'encrier et reprenait.

Malgré elle, Liza éprouva une irrésistible envie de rire. Elle se mordit les joues. Gâcher une soirée organisée par ses soins serait malvenu.

Au bout de... cinq minutes ? trente ? – faute de pouvoir rire, Liza commençait à s'ennuyer sérieusement –, M. Smith laissa échapper un grognement et jeta sa plume sur la table, obligeant les dames les plus proches à reculer vivement pour éviter de tacher leur robe. Puis, évidemment insensible aux protestations dont il était l'objet, M. Smith se leva. Il agita la feuille dans les airs, soit pour la sécher, soit pour renforcer ses airs de fou furieux à la calligraphie illisible.

— Oyez ! Messages de l'au-delà !

Il leva la page pour dissimuler son visage et se mit à lire, son marmonnement incompréhensible obligeant les spectateurs à resserrer les rangs autour de lui.

— La sylphe aux cheveux d'or émergera de l'ombre. De son tombeau de chagrin, elle s'élèvera. Phoenix renaîtra de ses cendres.

— Madame Hull ! glapit Weston, surexcité. Ce ne peut être que vous !

— Oh, je ne sais pas ! murmura l'intéressée. Je n'ose pas imaginer...

Elle maîtrisait à la perfection l'art de la minauderie. Elle serait mariée avant Noël, pronostiqua Liza.

— Mais c'est un message d'espoir ! insista Weston. Vous allez triompher !

Il en faisait beaucoup trop, songea Liza avec une pointe de dégoût.

M. Smith poursuivait.

— Quand la glace se fracassera, les images jumelles se diviseront. Une nouvelle vision se dressera entre elles, qui les mettra en péril. Attention au miroir qui vole en éclats !

Toutes les têtes se tournèrent vers les Hawthorne, qui correspondaient le mieux à la description exaltée du médium. Katherine leva les yeux au ciel.

— Sornettes ! s'insurgea Nigel.

— Les belliqueux tomberont, frappés par le venin d'un serpent surgi de la terre ! Seul l'un des deux survivra pour récupérer la couronne princière et tout le butin sera pour lui.

— Ça n'a aucun sens, s'agaça Tilney. À moins qu'une paire de

princes se cache parmi nous ? Non, bien sûr.

— Lord Forbes est vaguement apparenté à un prince de Habsbourg, révéla lady Forbes d'un ton enjoué. Mais je vous l'assure, il ne se dispute qu'avec ses chiens de chasse.

— Pffft ! riposta le baron. Je saurais me battre.

— Bien sûr, mon cher, roucoula la baronne.

M. Smith toussota.

— Puis-je poursuivre ?

Liza se demanda s'il n'avait pas été majordome dans une autre vie. Son air solennel et impénétrable lui rappelait Ronson.

— Faites, répondit Hollister. Nous retenons tous notre souffle.

Quel dommage que Hollister se soit montré trop empressé ! Liza avait toujours eu de l'admiration pour l'humour pince-sans-rire. Il aurait pu lui plaire, s'il avait fait preuve d'un peu plus de subtilité.

Menteuse ! À quoi bon faire semblant ? Elle n'avait pas besoin d'être amoureuse pour se marier. Elle n'avait pas non plus besoin de se marier pour souffrir. Elle se torturait elle-même chaque fois qu'elle observait Michael à la dérobée.

— L'enchanteresse aux cheveux bruns fera taire la voix qui la harcèle en identifiant sa véritable origine, déclara M. Smith. Une vie nouvelle s'ouvrira à elle, dont elle sera l'alliée.

Liza eut la désagréable sensation de se reconnaître.

— Est-ce de vous qu'il s'agit ? s'enquit Katherine.

— Seuls les esprits le savent, répliqua-t-elle avec un sourire.

Elle ne put cependant s'empêcher de se frotter la nuque. Quelle nigaude elle était de s'émouvoir de ce salmigondis sorti de la bouche d'un champion de l'affabulation. Ce n'était pas la voix de sa mère qui la tourmentait. Ce n'était qu'un pur produit de son imagination.

Smith devenait de plus en plus grandiloquent.

— Le frère du roi verra son histoire se répéter, claironna-t-il. Mère libertine et épouse tout aussi légère, il sera le bouffon moqué par toute la Cour.

Elle retint son souffle. Nul besoin de se demander qui était le destinataire de ce tout dernier message. Il n'y avait qu'un homme dans cette pièce dont le frère avait été décrit en termes royaux.

Michael demeura impassible. La tension était palpable.

Liza s'avança vers le médium, furieuse.

— Poursuivez. Quelle est votre prochaine prédiction ?

— Ce ne sont pas des prédictions, madame, maugréa-t-il, mais des messages en provenance du royaume des vapeurs.

Imbécile présomptueux.

— Nous vous écoutons.

Il consulta sa feuille.

— Monarchie déchuée pour cause d'esprit dérangé : le roi dépérira

derrière les murs de la prison qu'il a lui-même érigée autour de lui...

— Assez ! s'emporta-t-elle.

Un mouvement dans sa vision périphérique attira son attention. Une fois de plus, elle vit les Hawthorne ricaner. Ils semblaient très contents d'eux.

Ainsi devina-t-elle la nouvelle que leur avait communiquée Nello. Le comportement étrange du frère de Michael était désormais de notoriété publique. Par ailleurs, elle n'était pas la seule à avoir pris l'initiative de soudoyer l'un de ses intervenants.

— Changez de sujet, ordonna-t-elle. Quelque chose de plus...

Elle se tut tandis que Michael se positionnait au milieu du cercle.

— En ce qui me concerne, je trouve tout cela passionnant. Je vous en prie, monsieur Smith, continuez sur votre lancée.

Son ton était courtois, son expression totalement neutre. Toutefois, tandis qu'il s'adressait à M. Smith, son regard alla de Liza aux Hawthorne. Il arborait le sourire d'un prédateur prêt à bondir sur sa proie.

Le frère et la sœur se ressaisirent. M. Smith, soudain nettement moins sûr de lui, bafouilla.

— Euh... Eh bien...

Il retourna la feuille.

— Le Midas qui a acheté son titre apprendra...

— Oh, ça suffit ! intervint Hollister.

Les bien-pensants chuchotaient qu'il avait payé une fortune pour obtenir sa baronnie. Cela n'avait pas l'air de le réjouir.

— Qui veut un verre ? enchaîna-t-il.

— Moi ! s'écria lady Forbes.

— Excellente idée, approuva Liza. Allons sur la terrasse.

D'un geste, elle les invita à s'y rendre, puis fondit sur Smith pour lui arracher son papier des mains.

— J'aurai une conversation avec vous plus tard, siffla-t-elle.

Elle seule se réservait le droit de corrompre ses employés, quels qu'ils fussent.

Une fois tout le monde réuni sur la terrasse pour une tournée de champagne et une partie de charades improvisées, Liza s'aperçut qu'un invité manquait à l'appel. Michael. Murmurant un vague prétexte à Jane et à Weston, ses voisins immédiats, elle retourna dans la maison. Une bonne, chargée de monter des carafes d'eau fraîche dans toutes les chambres, lui confirma que, oui, elle avait vu lord Michael pénétrer dans la bibliothèque un instant plus tôt.

C'est là que Liza le trouva. Il avait allumé toutes les lampes et se tenait devant l'étagère consacrée aux œuvres de Shakespeare. Il la

gratifica d'un grand sourire qui la décontenança.

— Quelle magnifique collection. Vous ne m'en voulez pas de vous avoir abandonnés, j'espère ?

Elle éluda sa question.

— Je suis désolée. M. Smith n'a raconté que des bêtises. J'en assume l'entière responsabilité. J'aurais dû le consulter avant la séance.

Il ne répondit pas immédiatement, se contentant de l'observer d'un air pensif. Troublée, elle glissa la main derrière elle pour s'agripper à la poignée de la porte. Peut-être avait-elle eu tort de venir ici toute seule.

Il nota son geste d'un air amusé, puis se détourna. Il laissa courir ses doigts sur le dos d'un livre d'un geste souple, presque sensuel. Ces mains étaient magiques, elles la subjugueraient toujours.

— Vous êtes-vous aussi excusée auprès de Hollister ?

Elle tripota nerveusement la poignée en bronze.

— En quel honneur ? Ce que M. Smith a dit de lui était vrai.

Il haussa les épaules.

— Ses remarques me concernant n'étaient pas fausses.

— Sornettes ! Vous savez pertinemment que quelqu'un lui a soufflé ces mots pour vous...

— Pour me provoquer ? suggéra-t-il.

Il se dirigea vers un canapé, s'y assit.

— Je ne suis pas vexé. Si c'est ce qui vous inquiétait, sachez que je ne me suis pas éclipsé pour bouder dans mon coin. C'est simplement que les jeux de mime me fatiguent. Quand on y pense, ajouta-t-il avec un rire, c'est assez ironique. Ne jouons-nous pas nous-mêmes une vaste comédie ?

« Va-t'en, s'ordonna-t-elle. Va-t'en tout de suite. » Ils avaient déjà tourné autour du pot une fois aujourd'hui et elle en ressentait encore les effets, un mélange de désespoir et de désir.

La tension dans la voix de Michael la déconcerta, et la curiosité l'emporta sur la raison. Lâchant son support, elle fit un pas vers lui.

— Vous ne pouvez croire que ce qu'il a dit est vrai. Que vous finirez comme votre père, que votre... votre épouse suivra l'exemple de votre mère.

— Ma mère n'a commis aucune faute.

Cela ne répondait pas à sa question.

— Pardonnez-moi. Je ne sais presque rien de votre histoire familiale.

— J'ai du mal à vous croire.

Elle grimaça. Bien sûr, elle en connaissait les grandes lignes : un divorce sordide, un procès qui avait été une succession de révélations toutes plus choquantes les unes que les autres. Mais les journaux

avaient rapporté les infidélités et les querelles des de Grey alors qu'elle était encore toute jeune.

— Je ne prétendrai pas connaître la vérité. Si quelqu'un sait combien les cancaniers façonnent les faits selon leur bon vouloir, c'est bien moi.

— La plupart des rumeurs étaient fondées, répondit-il en haussant une épaule. Du moins en ce qui concernait mon père. C'était un coureur de jupons violent et injurieux. Quant à ma mère, si elle a commis quelques... erreurs, comment le lui reprocher ? Elle n'avait guère le choix. Il avait le don de faire ressortir le pire chez n'importe qui.

— Je suis navrée, murmura-t-elle.

Elle se balançait d'un pied sur l'autre, croisa les bras. Elle n'osait imaginer ce que l'on ressentait en apprenant de telles horreurs sur ses parents.

— C'est affreux.

— Sans doute. Mais c'est tout ce que je sais de l'amour, Elizabeth. On dit que l'on apprend par l'exemple, alors dites-moi : comment pouvez-vous être sûre que ce devin se trompait ? L'histoire ne se répète-t-elle pas ?

Son humeur maussade la troubla. Elle s'avança encore d'un pas.

— L'histoire se répète précisément parce que nous n'en tirons jamais les leçons. Vous, plus que quiconque, êtes sans doute le mieux préparé à éviter une union aussi désastreuse.

Il posa le bras sur le dossier du canapé, renversa légèrement la tête pour l'examiner.

— Et vous ? Où en êtes-vous ? N'avez-vous rien retenu de votre relation avec M. Nelson ?

Son sang se glaça. Il était au courant de sa liaison. Elle avait beau s'en défendre, elle était mortifiée.

— N'allez pas vous imaginer que je l'aimais. Je n'étais pas bête à ce point.

En guise de réponse, il se contenta de hausser un sourcil dubitatif.

— J'insiste. Au début, je me suis dupée moi-même, mais très vite...

Son propre empressement à rétablir la vérité la désarçonna. Un sentiment de panique la submergeait. Elle aurait voulu qu'il la voie uniquement telle qu'elle s'était montrée à lui durant les quelques jours qui avaient précédé cette partie de campagne. La femme qu'elle voulait être désormais, une femme qui n'avait jamais côtoyé des vauriens tels que Nello.

Elle s'assit dans le fauteuil en face de lui.

— Vous ne ressemblez en rien à votre père.

Il faisait ressortir ce qu'il y avait de *mieux* en elle. Il accomplissait des miracles !

— Vous ne faites que du bien autour de vous. Comment pouvez-vous vous comparer à lui ? Pensez à Mme Broward, dont vous avez sauvé la vie. Et au succès de votre hôpital. Comment pouvez-vous penser une seule seconde que vous êtes comme votre père ?

Il se pencha en avant, les coudes sur les cuisses.

— Parce que je vous regarde, murmura-t-il, et que je ne me préoccupe ni de vos besoins ni de vos choix. Je vous regarde et je ne pense qu'au désir que j'éprouve pour vous. Je suis très tenté, Elizabeth, de vous prendre ici et maintenant, et au diable, vos tourments !

Elle prit une inspiration tremblante. Force lui était d'admettre que ces paroles brûlantes l'excitaient.

— Dans ce cas, je suis moi aussi comme votre père, articula-t-elle. Car je ressens la même chose.

Il étrécit les yeux, s'apprêta à se lever. Elle bondit de son siège et recula.

— Mais c'est mal, Michael.

Les mots lui échappaient malgré elle. Elle savait à peine ce qu'elle essayait de dire. Elle s'entendait de loin.

— C'est très mal. Car il ne s'agit pas seulement de vous et de votre hôpital. Je suis entourée, moi aussi, de gens qui dépendent de moi. Ils sont nombreux. Je ne peux pas les décevoir. Je sais quels sont mes devoirs envers eux. Et cependant, malgré cela, je...

Il la dévorait des yeux. Elle eut l'impression que ses poumons refusaient de fonctionner. Elle allait se noyer dans ce regard et savourer une mort lente, inexorable.

— Mon désir pour vous m'obsède, souffla-t-elle.

— Alors approchez-vous. Prenez-moi.

Elle chancela, hypnotisée par le bleu de ses iris. Puis, comme dans un rêve, elle se vit s'avancer. Sa raison capitula. En deux enjambées, elle fut devant lui. Il la prit par les hanches et elle s'assit sur ses genoux.

Il se pencha, pressa les lèvres sur sa gorge. Elle promena les paumes dans son dos, le sentit reprendre son souffle.

— Écoutez-moi, chuchota-t-il. Je vous ai menti, mais là, je suis sincère. J'ai enfin compris ce qu'était l'amour. Quitte à faire souffrir quantité de gens, quitte à ce que la honte et la culpabilité me rongent nuit après nuit, je n'hésiterais pas à démonter l'hôpital et à le vendre pierre par pierre si cela me permettait de vous avoir à moi.

Paupières closes, elle lutta contre les larmes.

— Je ne vous laisserais pas faire.

— Je sais, murmura-t-il en déposant un baiser délicat sur sa

clavicule. Je vous en aime d'autant plus, Elizabeth.

La stupéfaction la submergea, vite chassée par un mélange d'émerveillement et d'effroi.

— Taisez-vous.

Il prononçait des paroles qu'il regretterait. Des paroles qui la hanteraient jusqu'à la fin de ses jours.

— Pourquoi ? Nous savons tous deux...

Elle le fit taire d'un baiser. Sa position lui compliquait la tâche, l'obligeant à se tordre le cou, mais quelle importance ? Elle plierait, elle romprait pour obtenir ce baiser. Tout en lui caressant la joue, elle lui montra avec ses lèvres ce qu'elle ressentait. *Je vous aime. J'aime me blottir contre vous.* C'était mal, pourtant à cet instant, c'était tout ce qu'elle voulait. Lorsqu'il mêla sa langue à la sienne, elle laissa échapper un gémissement.

Il s'allongea sur le canapé, l'entraînant dans son mouvement. Leur étreinte se fit plus fiévreuse. Ils se consumeraient l'un l'autre ou alors, ils se fondraient l'un dans l'autre. Maintenant. Les paumes de Michael glissèrent dans son dos, s'attardèrent sur ses fesses. Ce n'était pas suffisant. Elle jeta un mollet par-dessus ses jambes comme pour l'envelopper. Il était chaud, fort, si solide et protecteur. À travers l'épaisseur de ses jupes, elle sentit les pointes de ses hanches s'enfoncer dans sa chair. Elle lui mordilla la lèvre inférieure avant de s'immobiliser, choquée par sa propre ardeur et la violence de son désir.

Il émit un rire grave.

— Encore, l'encouragea-t-il.

Il plongea les doigts dans ses cheveux, les empoignant avec une telle force qu'elle en éprouva un élancement de douleur. Elle ne protesta pas. C'était ainsi.

Ils se feraient souffrir l'un l'autre, de manière irréparable. Tel était leur destin. Elle en avait la certitude. Après cet épisode, il ne serait plus jamais à elle. Elle s'écarta légèrement pour suivre du pouce le contour de sa bouche.

Sans la quitter des yeux, il happa son pouce, le suçà avec délice, le caressa de la langue. Elle laissa échapper une plainte et pressa le visage à la base de son cou pour inhaler son odeur virile. Ce corps était son remède, celui qu'elle avait cherché toute sa vie. Elle ne goûterait plus jamais à sa peau, n'en savourerait plus le goût.

Tant de détails à graver dans sa mémoire. Si peu de temps. Elle le délesta de sa veste, agacée de devoir accepter son aide. Elle s'attaqua à son gilet, en écarta les pans, enragea contre les boutons de sa chemise qui lui résistaient. Enfin, elle dévoila son torse puissant. Elle posa la bouche sur son nombril et il frissonna. D'autres femmes après elle en feraient autant. Elles partageraient ce souvenir qu'elle était en

train de créer et elle les en détestait d'avance. Elle leur arracherait volontiers les yeux, de même que ceux de Michael pour leur offrir ce précieux trésor auquel elle n'aurait plus jamais droit.

Elle descendit un peu plus bas, suivant le mince ruban de poils qui disparaissait dans la ceinture de son pantalon. De nouveau, il lui tira les cheveux, l'arrêtant dans son élan.

Elle lui saisit les poignets et les plaqua de part et d'autre de son bassin. Il avait dit ce qu'il avait à dire. À son tour.

Les boutons de son pantalon cédèrent un par un, libérant son sexe durci, aux veines proéminentes. Elle y fit courir la langue, goûta la perle de liquide jaillissant de son extrémité. Il marmonna un juron.

— Elizabeth...

— Oui ! acquiesça-t-elle d'un ton féroce.

Elle ferait en sorte qu'il ne l'oublie jamais. Elle le prit dans sa bouche et il laissa échapper un râle.

— Elizabeth...

Elle leva les yeux vers lui. Il arborait une expression de stupéfaction, sa respiration était de plus en plus saccadée. Puis il cligna des paupières, recouvrant ses esprits.

— Ne bougez pas, ordonna-t-elle.

Elle le happa de nouveau, se réjouissant de le sentir si vulnérable. Elle le caressa avec sa langue, d'abord avec douceur, puis avec plus d'ardeur tandis qu'il ondulait sous elle.

— Attendez, supplia-t-il d'une voix rauque. Je ne peux pas...

Elle l'ignora, décidée à l'anéantir, à le rendre incohérent. Il était sur le point d'atteindre la jouissance, elle l'entendait à ses gémissements. Mais soudain, il l'agrippa par les bras et la hissa vers lui d'un mouvement brutal.

Elle tenta de se libérer, en vain, puis s'abandonna, explorant avec fébrilité ses biceps, ses épaules. Il était beau. Il lui avait dit qu'il l'aimait et ces mots resteraient à jamais gravés dans sa mémoire.

Cette pensée l'incita à redoubler de ferveur. Partagée entre la colère et l'avidité, elle réclama ses lèvres en un baiser ardent. Il le lui rendit avec une passion égale. Comme elle se plaquait contre lui, il entreprit de se redresser.

Elle s'efforça de reculer pour lui donner plus de place, mais sa robe la gênait. Glissant un bras derrière ses cuisses, il la souleva sans effort, puis rajusta sa position, son érection se pressant entre ses cuisses. Elle s'immobilisa complètement, son être tout entier concentré sur ce point.

Il marqua une pause et durant quelques secondes, ils se regardèrent au fond des yeux. Un élan de peur assaillit Liza.

Il encadra son visage de ses mains et l'embrassa avec une infinie tendresse.

— Promettez-moi de ne jamais oublier cet instant.

— Je vous ai dans la peau, avoua-t-il tout bas.

Elle entreprit de retrousser ses jupes, en même temps que lui. Leurs mains entrèrent en collision et elle faillit s'esclaffer, mais l'expression de Michael, si sérieuse, arrêta le rire dans sa gorge.

Ensemble, ils remontèrent les plis soyeux, poignée par poignée, puis il fourragea sous l'amas de tissu pour positionner son sexe à l'entrée de sa vulve. Elle l'accueillit avec bonheur. Lentement, ses jupes bruissant autour de lui, elle fit ondoyer ses hanches.

— Oui, chuchota-t-il. Comme ça... Que c'est bon d'être en vous. Laissez-vous aller.

Elle obéit. Elle n'avait pas le choix. Ses mots comme son corps prenaient tout pouvoir sur elle.

— Je veux vous faire crier de plaisir.

Il le ferait. Ses mains s'affolaient, impétueuses, audacieuses.

— Plus vite, le supplia-t-elle. Plus fort... Je vous aime, souffla-t-elle.

« Non, se réprimanda-t-elle. Pas de ça. Pas de serments. Seulement l'instant présent. »

Très vite, elle chavira, galvanisée par sa promesse de la transporter au paroxysme de l'extase.

— Jouissez pour moi, Liza.

Elle ponctua son orgasme d'un cri qu'elle aurait été incapable d'étouffer, sa vie en eût-elle dépendu.

« Plus jamais », se rappela-t-elle, envahie par un désespoir aussi sombre et pesant que la nuit tombante.

On frappa doucement à la porte de sa chambre. Liza roula sur le côté et remonta sa couverture jusqu'au menton. La lumière qui filtrait sous les rideaux atteignait la frange du tapis. Il devait être midi passé. À une époque, elle n'avait eu aucun mal à dormir toute la journée. Désormais, cela lui demandait un effort.

Du reste, ces temps-ci, tout lui semblait exiger une énergie indue. Flirter. Rire. Ignorer ses envies. N'avait-elle pas développé ces aptitudes au cours de son mariage ? Ne les avait-elle pas perfectionnées en endurant les méchancetés de Nello ? Comment avait-elle pu perdre la main ?

Il n'est pas pour toi !

La porte s'entrouvrit. Irritée, Liza s'assit dans son lit.

— Qu'est-ce que...

— Le vicomte Sanburne, annonça sa camériste d'un ton affligé avant de s'effacer devant James.

Les mains dans les poches, il se balançait d'avant en arrière et offrit un sourire oblique à Liza.

— C'est donc ici que vous vous terrez depuis ce matin.

Elle repoussa la couverture.

— Allez-vous-en ! J'ai la migraine.

Loin de lui obéir, il se rapprocha, puis s'immobilisa abruptement. Il haussa un sourcil et scruta la pièce d'un œil moqueur.

— Charmant. Je comprends mieux pourquoi vous nous avez négligés.

Elle suivit la direction de son regard, et s'empourpra. Un plateau de thé abandonné, deux livres gisant sur le tapis, là où elle les avait jetés dans un accès de colère, une bouteille de vin vide et une compresse fraîche encore dégoulinante sur sa table de chevet... Difficile d'imaginer meilleur décor pour exprimer l'apitoiement sur soi.

Elle se creusa pour trouver une répartie acerbe, mais échoua lamentablement. Son cerveau n'était qu'un amas informe. La veille, elle s'était dégagée de l'étreinte de Michael et avait quitté la bibliothèque sans un regard en arrière. Il n'avait pas tenté de l'en

empêcher parce qu'il savait ce qu'elle s'efforçait désespérément d'accepter :

Il n'est pas pour toi.

Elle avait pris de mauvaises décisions au cours de son existence. Cette fois, c'était différent. En sortant, elle avait eu l'impression de fouler un tapis de lames acérées, tandis que des dizaines de morceaux de verre lui transperçaient le cœur. Il lui était déjà arrivé de s'amouracher d'hommes indignes d'elle. Elle s'était si souvent égarée. Mais jamais elle ne s'était délibérément trahie elle-même, en toute connaissance de cause.

Or, en tournant le dos à Michael, elle s'était sentie l'âme d'un traître.

C'était absurde. Elle n'avait pas le choix.

Elle retomba sur le dos.

— Allez-vous-en, répéta-t-elle. Je ne suis pas d'humeur à bavarder.

Le matelas s'enfonça tandis que James se perchait au bord. L'odieux personnage.

— Lydia sait-elle que vous êtes dans la chambre d'une autre femme ?

— C'était son idée, répliqua-t-il avec nonchalance. Je suis plus prudent. On ne brave pas une lionne dans son repaire.

Elle posa le poignet sur ses yeux.

— Je suis insupportable, non ?

Quelle mouche l'avait piquée de séduire un homme dont elle savait depuis le début qu'elle ne pourrait le garder ? Qu'il soit médecin de campagne, frère d'un duc ou mendiant, il n'était pas pour elle. Comment avait-elle pu espérer un revirement de situation en sa faveur ?

— Tss ! Tss ! Allons, Lizzie.

Il repoussa son bras. En voyant ses larmes, il s'assombrir.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Son inquiétude ne fit qu'accroître le désarroi de Liza.

— Rien.

Elle ne pouvait pas aimer Michael. L'amour ne survivrait pas à la misère. Ou, plus exactement, eux n'y survivraient pas. Le frère d'un duc et une beauté professionnelle. Pour entretenir ses terres et préserver la confiance de ses métayers, ils devraient racler les fonds de tiroirs.

Pourtant, avec lui, même le dénuement le plus total lui paraissait surmontable.

Elle ravala un gémissement. Elle délirait. La preuve, cette histoire n'était qu'une passade, grisante, merveilleuse, mais par-dessus tout... éphémère.

— En effet, vous semblez vous porter à merveille, railla James. N'oubliez pas à qui vous parlez, Lizzie.

Elle poussa un soupir. Lui seul l'appelait ainsi. Il la connaissait mieux que quiconque. Propriétaires d'une résidence secondaire à Sitby, une ville située à une heure de route vers le nord, les parents de James avaient invité chaque été Liza et les siens à profiter de séjours prolongés au bord de l'océan.

Tout cela était si loin. Aujourd'hui, elle reconnaissait à peine son ami d'enfance. Jadis beau, libertin et un tantinet cruel, il était devenu un homme bienveillant et plein de compassion. Lydia lui avait apporté le bonheur. Les gens réellement heureux étaient prêts à tout pour aider leurs amis en souffrance. Hélas, il ne pouvait pas comprendre !

Elle était maudite par le sort. Malheureuse en amour. Dans un élan primitif de panique, elle songea que ce pouvait être contagieux. Elle ne souhaitait rien d'autre à James que de baigner dans la félicité.

— Tout le monde doit se demander ce que je fabrique, marmonna-t-elle.

James s'appuya sur un coude pour l'observer.

— N'ayez crainte, ils avaient largement de quoi s'occuper. Votre secrétaire a déboulé au petit déjeuner avec une liste d'activités longue de trois kilomètres. Je pense toutefois que les Hawthorne s'interrogent sur le temps que peut durer une migraine.

Elle leva les yeux au ciel.

— Ces deux-là, je les étranglerais volontiers.

— Excellente idée, convint-il. En ce qui me concerne, je ne pense pas que vous souffriez uniquement d'un mal de tête. Je vous pose la question une dernière fois, après quoi je m'empresserai de répandre des rumeurs à ma guise. Que se passe-t-il ?

Elle tourna le visage vers la fenêtre.

— Vous vous êtes absenté si longtemps.

En prononçant ces mots, elle se rendit compte tout à coup à quel point elle lui en avait voulu de ne pas être là quand elle avait eu besoin de lui.

— Ah, le Canada ! Complicé à atteindre et encore plus à quitter. Les ports gèlent, les routes gèlent, les congères vous dépassent d'une tête. Pendant un temps, j'ai craint d'être obligé de creuser notre chemin jusqu'en Angleterre. Remarquez, cela nous aurait contraints à effectuer un détour. Nous aurions émergé de notre tunnel en Chine et il aurait ensuite fallu prendre le bateau.

Elle sourit malgré elle.

— Ce voyage vous a enchanté, devina-t-elle.

— J'ai surtout aimé découvrir ce pays à travers les yeux de Lydia.

Elle réprima un sanglot. Il ne parviendrait pas à l'égayer s'il ne cessait de vanter les mérites de sa femme.

Tu es devenue bien mesquine.

Elle se mordit la lèvre. *Oh, mère ! Taisez-vous !* Sa mère avait exulté, au mariage de James. *Enfin une femme qui le mérite. J'étais certaine qu'il finirait par trouver l'âme sœur. Cela t'arrivera aussi, ma fille. Sois patiente, tu verras.*

— J'aurais dû rentrer plus vite, concéda James. Quand j'ai reçu votre télégramme, nous étions à deux jours de trajet de Montréal. J'aurais dû faire demi-tour et...

— Non.

Elle s'obligea à le regarder, s'essuyant furtivement les joues.

— C'est gentil, James, mais ma mère était déjà décédée. Et ensuite...

Ensuite, elle s'était réfugiée dans le tumulte et l'oubli. Les premiers mois, Nello lui avait fourni toutes les distractions nécessaires.

— Je n'étais pas seule.

James la contemplait avec affection.

— Ce mufle vous a laissée tomber. Vous êtes mieux sans lui.

Il lisait en elle comme dans un livre ouvert.

— Vous m'aviez prévenue. J'aurais dû vous écouter.

Il inclina la tête, une mèche de cheveux fauve tomba sur son front.

— Ce n'est pas lui que vous pleurez, n'est-ce pas ?

— Non.

Elle hésita, prise d'un besoin irréprensible de se confier. Mais si elle lui racontait ses déboires, il s'efforcerait de l'aider, allant même jusqu'à lui proposer de régler ses dettes aux dépens de son propre bien-être. Il n'en avait pas les moyens. Pas encore. Il entretenait une relation houleuse avec son père et vivait essentiellement des profits générés par ses usines dans le Nord. Il ne pouvait guère se permettre de jouer les héros tant qu'il n'aurait pas hérité de son titre.

Du reste, indépendamment de cela, son épouse s'élèverait sans doute contre une telle démonstration d'amitié. Liza ne s'était pas toujours comportée de la meilleure des manières devant Lydia, qui était issue d'un milieu très bourgeois et collet monté.

— C'est idiot, déclara-t-elle enfin. Au fond, je suis juste... terriblement anxieuse. Vous vous êtes marié. Puis Phin.

Elle faisait allusion à lord Ashmore qui, lui aussi, passait ses étés à Sitby. Songeant à sa femme, Liza fit la grimace.

— Quand je pense qu'il a épousé une Américaine ! Et quelle fille étrange. Elle est ravissante, je l'admets, mais la dernière fois que nous nous sommes vues, elle a proposé que nous roulions jusqu'au bas d'une colline, histoire de s'amuser. Je précise que je portais une robe signée Worth et, pire, elle aussi !

James esquissa un sourire.

— Phin est lui aussi un original. Peut-être nous jugent-ils encore plus bizarres qu'eux.

En outre, Phil avait sans doute de quoi offrir une collection entière de créations de Worth à sa femme.

— Possible. Toujours est-il que tous les membres de notre joyeuse bande semblent avoir trouvé leur voie. Si je m'en réjouis pour vous tous, je ne peux m'empêcher de me dire que je n'aurai jamais la joie d'être aimée comme vous l'êtes.

James eut un petit rire incrédule.

— D'après ce que j'ai pu constater, vous avez ici même au moins deux célibataires qui boivent vos paroles. Je ne dis pas que l'un ou l'autre vous convienne, mais vous auriez tort de vous désespérer.

Elle leva les yeux au ciel.

— Weston et Hollister ? Vous m'imaginez-vous mariée avec l'un d'eux ?

— Qui vous parle de Weston ? Je pensais à de Grey.

L'espace d'un instant, elle cessa de respirer. Si seulement Michael répondait à ses objectifs ! Si seulement la vie pouvait vous procurer de telles solutions de conte de fées...

— Lord Michael est un fils cadet, rappela-t-elle.

Elle avait la voix éraillée. Elle toussota.

— Vous pourriez viser plus haut pour moi. Je mérite au moins un prince ou un roi, non ?

James l'examina avec attention.

— Indéniablement, finit-il par répondre. Bien entendu, je ne suis pas dupe de la manière dont vous le regardez. Je me pose certaines questions.

La gorge de Liza se noua. « Vous voulez m'obliger à prononcer des paroles qui ne peuvent pas l'être ? avait grondé Michael sur la terrasse. Car je n'hésiterai pas. Je vous les dirai, ainsi qu'à quiconque voudra bien m'écouter. »

À cet instant, elle comprit ce qu'il avait voulu dire. Elle éprouva soudain une envie impérieuse de parler de lui, de se vanter d'avoir été l'objet de ses caresses et de s'en être délectée.

Hélas, le duc de Marwick voulait pour son frère une femme irréprochable ! Ce ne pouvait pas être elle. Michael perdrait son hôpital à coup sûr.

— Votre expression parle pour vous, commenta James.

Elle secoua la tête.

— Ne vous méprenez pas.

— J'avoue ma surprise quand je m'en suis aperçu. Saint Michael et vous ? Tellement imbu de lui-même, celui-là. Et maintenant, cet hôpital. Je m'étonne qu'il n'ait pas encore été fait chevalier.

Cette description pour le moins critique la prit au dépourvu.

— Vous vous trompez. Il n'est en rien content de lui.

— Non ?

James haussa les épaules.

— Nous n'avons jamais été proches à l'école, mais il défendait déjà avec férocité ses convictions. Cela dit, sachant ce que je sais à propos de son frère...

Il eut un sourire qui n'avait rien de plaisant.

— Marwick me semble être un tyran du même acabit que mon propre père. Je reviendrai donc sur mes propos en affirmant que j'apprécie de Grey pour avoir su défier son aîné avec autant de sang-froid. Je suis certain que Marwick envisageait pour lui une carrière plus brillante que la médecine.

Liza fronça les sourcils, irritée.

— L'hôpital est un accomplissement remarquable. Le taux de mortalité le plus bas du pays... Si Marwick ne voit pas en quoi c'est remarquable, alors c'est un imbécile.

James la dévisagea sans mot dire. Dans le silence, Liza se réentendit : sur la défensive, presque agressive. Elle retint un soupir. Qui était l'imbécile dans cette affaire ? Pas Marwick, apparemment.

— Lady Elizabeth de Grey, murmura James. Ça sonne bien.

— James, je vous en prie.

— Les gens l'aiment beaucoup. Vous n'aurez aucune difficulté à l'introduire dans notre cercle. Il est peut-être un peu trop sérieux à mon goût, mais...

— Sérieux ? s'écria-t-elle. N'avez-vous pas épousé une conférencière ?

Il sourit

— Lydia est tout sauf sérieuse. Vous vous en rendrez compte quand vous la connaîtrez mieux. Son cerveau, Lizzie, est une œuvre d'art dont le fonctionnement demeure un mystère pour moi. Qu'elle ne s'ennuie pas en ma compagnie ne cesse de m'émerveiller.

— Vous n'avez jamais été ennuyeux. Et si elle n'est pas sérieuse, lord Michael l'est encore moins.

— Il travaille. Comparés à lui, nous passons tous pour des paresseux. Sans compter l'enfer que lui ont fait vivre ses parents. Comme lui reprocher sa dureté ?

Elle tripota la dentelle bordant son drap.

— Une bataille judiciaire si je ne m'abuse ?

— Oui. Un divorce monstrueux. Feu Sa Grâce a accusé son épouse d'une quantité de péchés dont certains étaient trop indécents pour être publiés. Le duc n'était pourtant pas blanc comme neige. Bon, je vous l'accorde, mes souvenirs sont vagues et, pour la plupart, le fruit de plaisanteries douteuses entre camarades de classe. Dès le

début, de Grey a été la cible de moqueries. Mais il rendait coup pour coup. Il était prompt à la bagarre. Non pas que je désapprouve. Il n'y a rien d'honorable à capituler devant des brutes. Savoir riposter, voilà ma devise.

Ce fut au tour de Liza de deviner où l'entraînaient ses pensées. James haïssait son père pour avoir tourné le dos à sa sœur, Stella, quand son mari avait abusé d'elle. Stella avait tué ledit mari et croupissait désormais dans un asile du Kent.

Liza et elle avaient été très proches, à une époque.

— Vous m'avez dit qu'elle allait mieux, pourtant elle ne répond pas à mes lettres, murmura-t-elle. Je ne comprends pas pourquoi.

— Je ne saurais dire. Je la ferais libérer demain si elle me le demandait. Elle refuse obstinément. Elle semble attendre quelque chose. La mort de notre père ? Je pourrais le comprendre. Mais sa place n'est pas dans cette institution, Lizzie. Elle est aussi saine d'esprit que vous et moi, voire plus. Je l'ai vue juste avant mon mariage. Vous l'ai-je dit ?

— Oui.

Il secoua la tête.

— Elle se portait bien. Pourtant, elle a tenu absolument à rester enfermée comme un animal. Lydia me conseille de la laisser tranquille, d'attendre qu'elle soit prête.

Liza posa la main sur la sienne. La peine de James la bouleversait.

— Lydia a raison. C'est à Stella de prendre sa décision. Elle reviendra parmi nous le moment venu.

— Chacun pour soi et Dieu pour tous. La vérité, c'est que j'ai beaucoup d'admiration pour de Grey. Rendre coup pour coup. Combattre l'injustice. Mettre le feu, pourquoi pas ? Ne jamais abdiquer.

Elle se recroquevilla, vaguement inquiète. Si James percevait une ressemblance entre Michael et sa sœur, rien ne l'arrêterait : il n'aurait de cesse de lui vanter les mérites du premier.

— Je n'ai pas de visées sur Michael.

Elle ne pouvait pas se le permettre.

Il opina.

— Vous êtes une petite pessimiste blasée et je vous adore pour cela. Toutefois, croyez-en mon expérience : l'amour pourrait vous rendre optimiste.

— Ce n'est pas d'optimisme que vous parlez, James, mais d'idéalisme. Quand bien même quelqu'un trouve l'amour...

Il attendit un instant avant de murmurer :

— Quelqu'un comme vous, par exemple ?

Elle avait le cœur aussi lourd qu'une pierre.

— Quand bien même on le trouve, ce n'est pas pour autant que l'on peut le garder.

— Vraiment ?

Il se leva avec un sourire qui fut loin de la rassurer.

— Prouvez-le. Descendez et flirtez sous mon nez avec Weston.

En l'absence de Liza, la dynamique du groupe s'était compliquée. Katherine Hawthorne s'était découvert un intérêt inexplicable pour Weston. Jane boudait. À peine Liza eut-elle franchi le seuil du jardin d'hiver où l'on avait servi le thé, que Hollister l'attira à l'écart pour une conversation en tête à tête.

Le dévisageant, elle éprouva soudain de l'agacement. Lui proposer le mariage alors qu'ils se connaissaient à peine ressemblait à une insulte. Ne pouvait-il au moins feindre de s'intéresser à sa personnalité ? Ou, du moins, adopter un comportement un peu moins confiant ? À l'évidence, il partait du principe qu'avec sa fortune, son physique et son tout nouveau titre, elle allait forcément lui tomber dans les bras.

Elle déclina son offre en plaidant ses obligations d'hôtesse et fit de son mieux pour l'éviter le reste de la soirée, s'arrangeant pour être constamment en conversation avec quelqu'un d'autre. N'importe qui, sauf Michael.

Ce dernier semblait d'ailleurs résolu à l'y aider. Comme ils passaient tous au salon vers 19 h 30 pour l'apéritif, elle se rapprocha d'un groupe avant de le repérer en son sein. Elle ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il se détourna pour rejoindre Jane et les Forbes. Contre toute logique, cette coopération tacite la blessa. Telle une flèche lui transperçant le cœur, la vue du dos de Michael la laissa meurtrie et pantelante.

Il était temps que cela s'arrête.

Au cours d'un dîner interminable, elle parvint à parer les attaques de Hawthorne et de Tilney, à rire avec ses invités tandis qu'ils se remémoraient les prédictions de la voyante et à éluder toute question concernant le divertissement prévu pour la soirée. Elle n'avait pas l'intention de boire car elle n'en voyait pas l'intérêt ; elle avait déjà le tournis et le cerveau engourdi. Mais elle se devait de trinquer, les toasts s'enchaînaient et elle n'avait aucun appétit. Aussi, lorsque vint le moment de se lever, eut-elle l'impression que le sol se déroba sous ses pieds. Elle dut agripper le bord de la table pour ne pas chanceler.

— Saperlipopette ! gloussa-t-elle.

Elle bafouilla quelques mots à propos du tapis dans lequel elle se serait pris les pieds. Peine perdue. Lydia détourna vivement le regard d'un air désapprouvateur.

Dans la seconde qui suivit, Hollister fut à ses côtés. Si elle n'avait pas dispensé les convives des formalités conventionnelles dès le premier soir, il n'aurait pas eu l'occasion de l'escorter. Les femmes se seraient retirées dans le salon pendant que les hommes restaient fumer leur cigare. À présent, les invités quittaient la salle à manger tous ensemble, surexcités à la perspective d'une nouvelle démonstration de spiritisme. La tête lui tournait, elle ne pouvait libérer son coude de la main de Hollister sans risquer de perdre à nouveau l'équilibre. Son cœur battait à tout rompre. Trop de vin, pas assez de nourriture.

— Peut-être devriez-vous vous reposer quelques minutes, suggéra Hollister en l'entraînant dans la direction opposée à celle des convives.

Elle tenta de se dégager, mais un vertige la saisit. Elle paniqua. Pour la première fois de sa vie, elle regrettait d'avoir avalé ne serait-ce qu'une goutte de vin. Son corps ne lui obéissait plus. Un flot de terreur, irrationnel et démesuré, la submergea. Elle était chez elle. Elle n'avait rien à craindre.

— Je vais très bien, assura-t-elle, bien que tout tournoyât autour d'elle.

Hollister rit tout bas.

— Vous alliez bien avant le cinquième verre.

Elle ne décela aucune méchanceté dans sa voix, pourtant son affolement redoubla. Ainsi, il avait suivi de près sa consommation d'alcool. Le goujat. Elle ancrâ ses pieds dans le sol.

— Je ne...

— Je veux juste vous reconduire à vos appartements. Je ne profiterai pas de la situation, promit-il.

— Vous n'en aurez pas l'occasion, déclara une voix derrière eux.

Michael s'avança, glissa le bras autour de la taille de la jeune femme, bousculant Hollister au passage.

Il la fit pivoter légèrement vers la porte et, dans une sorte de brouillard, elle constata que les Hawthorne s'étaient arrêtés sur le seuil pour observer la scène. James s'empessa de les inciter à sortir.

Seigneur ! Elle aurait voulu disparaître dans un trou de souris. Boire à l'excès délibérément était une chose, se découvrir ivre par accident en était une tout autre. Elle se rappela soudain le bal chez les Stromond, l'année précédente – la plus violente de ses querelles avec Nello. L'excès de champagne avait agi comme de l'huile jetée sur les flammes de sa rage. James l'avait retrouvée dans les toilettes, où elle s'était réveillée un long moment plus tard, sur le sol.

Comment ne s'en était-elle pas effrayée ? Comment avait-elle pu en rire le lendemain ? À présent, ce souvenir la révoltait. Comment avait-elle pu tomber si bas ?

« Qui es-tu devenue ? lui chuchota la voix de sa mère. Ce n'était pas ce dont tu rêvais. »

Elle se redressa. Elle ne s'écroulerait pas ce soir.

— Tout va bien, monsieur. Lord Michael va m'accompagner.

Hollister porta le regard de l'un à l'autre.

— Vous êtes sûre ?

Elle acquiesça et il recula d'un pas.

— Très bien. À tout à l'heure, madame Chudderley.

— Une seconde, murmura Michael comme elle faisait mine d'avancer.

Elle n'osait pas le regarder.

— Ça va, insista-t-elle.

Ce n'était pas faux. La sensation d'étourdissement s'estompait.

— Tant mieux. Prenez quelques inspirations. Et de l'eau. Tenez...

Sans la lâcher, il s'inclina pour ramasser un verre à demi plein sur la table.

— C'est le mien, précisa-t-il.

Comme si elle ne le savait pas. Il était le seul à avoir demandé de l'eau en même temps que le vin. Il referma la main sur la sienne et l'aïda à porter le verre à ses lèvres.

Comme un père avec son enfant. Loin de l'humilier, cette pensée la troubla. *Serez-vous toujours là pour prendre soin de moi ? Ne perdrez-vous jamais patience ?*

Elle but quelques gorgées, craignit pendant une seconde que son estomac ne les rejette. Sitôt après, elle se rendit compte que c'était exactement ce dont elle avait besoin. Hélas, elle avala de travers et se mit à tousser !

Il l'entoura de ses bras et la plaqua contre lui.

— Buvez le tout. Appuyez-vous sur moi.

Au début, elle eut du mal à lui obéir tant sentir ses bras autour d'elle était un pur soulagement, des plus physiques. *Appuyez-vous sur moi.*

Si les Hawthorne étaient revenus à cet instant précis, elle ne s'en serait pas souciée.

— Buvez tout, insista-t-il.

Elle s'exécuta. Puis elle pivota pour reposer le verre sur la table, et aperçut par la même occasion les valets rassemblés dans un coin et qui n'osaient pas s'approcher.

D'un signe de la tête, elle les y autorisa, puis fit mine d'examiner la table, le temps de reprendre ses esprits. Assiettes à dessert et miettes. Lierre savamment entortillé autour des candélabres. Elle n'osait toujours pas lever les yeux sur Michael.

— Vous vous sentez mieux ?

À contrecœur, elle se libéra de son étreinte. Il avait le visage grave. Que ressentait-il ?

Elle n'était pas femme à présenter ses excuses.

Tu devrais peut-être te demander pardon à toi-même.

— La bonne nouvelle, c'est que je n'ai pas fini dans les toilettes. Interrogez Sanburne à ce sujet si cela vous amuse.

Il demeura impassible.

— Vous croyez que cela changerait quelque chose, Elizabeth ?

Elle n'était pas sûre de comprendre. Ou peut-être pensait-elle comprendre mais craignait de découvrir qu'elle avait tort.

Ou qu'elle avait raison. Il n'était pas pour elle.

— Vous devriez rejoindre les autres, lord Michael. Ce serait plus simple. Pour nous deux.

— Si c'est à cause de moi que vous avez bu, je m'en irai dès ce soir.

— Non. Je m'y suis mise bien avant de vous connaître. En général, je sais me tenir. Je ne bois jamais quand je suis seule. Je ne...

« ... boirais jamais avec vous », faillit-elle dire.

— Peut-être devriez-vous changer d'amis.

Autour d'eux, les domestiques s'affairaient.

— Nous devrions rejoindre les autres, murmura-t-elle.

Nous ne pouvons pas rester seuls plus longtemps.

— Ce soir, nous recevons le médium qui fait tourner les tables. Succès garanti, tenta-t-elle de plaisanter.

— Vous m'avez l'air plus stable. Mais vous devriez peut-être vous retirer dès maintenant.

Elle s'essuya la bouche d'un revers de main, et se figea – c'était là un geste de petite fille fort peu élégant.

Michael esquissa un sourire.

— Vous en avez oublié sur le menton, dit-il, et, se penchant, il l'essuya avec le pouce.

— Oh ! souffla-t-elle en reculant d'un pas – ce regard qu'il fixait sur elle. Je n'ai pas bu tant que cela, vous savez. C'est juste que je n'avais pratiquement rien mangé de la journée.

— Et que vous avez à peine touché à votre assiette.

Il l'avait observée tout au long du repas. Elle avait senti ses yeux sur elle. Elle devait s'en aller. Tout de suite.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je...

La porte s'ouvrit à la volée et Mather fit irruption dans la pièce, le souffle court.

— Madame, M. Nelson vient d'arriver.

— Qui ? demanda Liza stupidement. *Quoi ?*

— Je m'en occupe, déclara Michael.

— Il n'en est pas question.

— Vous n'êtes pas en état d'affronter un visiteur imprévu.

Sur ce, il sortit, ne lui laissant d'autre choix que de lui courir après, Mather sur ses talons. Elle devait à tout prix éviter qu'il fasse la

connaissance de Nello. Elle rattrapa Michael, lui saisit le bras alors qu'il s'engageait dans le couloir principal.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Ceci ne vous concerne pas.

— Ah, non ? Ne suis-je pas en droit de...

La violence qu'elle décela dans son regard la choqua. Le lâchant, elle eut un mouvement de recul. À son tour il parut choqué.

— Vous avez raison, bien sûr. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Pardonnez-moi, madame Chudderley.

Il s'inclina et tourna les talons. Liza attendit qu'il eût disparu avant de s'adresser à Mather :

— Nello ?

— Oui, madame.

— Que veut-il ? Qu'a-t-il dit ?

— Ronson ne savait pas quoi faire. Il l'a conduit dans le petit salon. Vous le ferez jeter dehors, bien sûr. Si vous voulez, je peux m'en charger.

— Non.

À mesure que leur relation s'était détériorée, Liza s'était rendu compte – trop tard et malgré elle – que Nello était de la même étoffe que les Hawthorne. Il s'amusait des malheurs des autres. Le chasser maintenant, alors qu'il était sans doute venu dans un but précis, reviendrait à tenter de repousser une voiture folle. Elle carra les épaules.

— Suis-je présentable ?

Face au danger, elle ne ressentait plus les effets de l'alcool.

Mather fronça les sourcils.

— Tout à fait. Toutefois, je ne suis pas... C'est-à-dire que... Voulez-vous que j'attende derrière la porte, au cas où ?

— Ce ne sera pas nécessaire.

Liza avait déjà brisé un vase dans cette pièce quelques jours plus tôt, mais il lui restait encore plusieurs objets volumineux susceptibles de lui servir d'armes.

Lorsqu'elle pénétra dans le salon, Nello examinait un bibelot sur le manteau de la cheminée. Il se retourna immédiatement, affichant un sourire en coin – arme favorite parmi son arsenal breveté de charmes. Mais ce sourire, qui à une époque avait enchanté Liza, lui donnait aujourd'hui la chair de poule.

Il n'avait rien de menaçant, aussi eut-elle l'étrange sensation de se réveiller en sursaut. Il semblait avoir rapetissé depuis leur dernière rencontre. Et si ses cheveux étaient toujours aussi blonds, son front s'était dégarni. Sa veste, à la toute dernière mode, n'était pas seyante, les revers trop larges soulignant sa maigreur.

Avait-il toujours été aussi frêle ?

Un grand calme l'envahit.

— Que faites-vous ici ?

— Droit au but, rétorqua-t-il. Peut-on boire un verre d'abord ? J'ai fait une longue route.

— Et ce n'est pas fini. Je n'ai aucune intention de vous loger ici ce soir.

— Allons donc ! s'esclaffa-t-il.

Il se laissa tomber dans le canapé, ôta ses gants, les plia. Ses mains étaient pâles et fines comme celles d'une jeune fille. Elle eut un frisson en songeant qu'elles l'avaient un jour caressée.

— Quelle froideur ! Nous sommes de vieux amis, vous et moi.

— Vous m'ennuyez déjà.

— En tout cas, vous semblez vous porter à merveille sans moi. Vous savez que je suis incapable de résister à l'indifférence d'une femme.

Comment avait-elle pu s'amuser de ses piques ? Quoi de plus démoralisant que de retrouver un ex-amant ? Face à la preuve pathétique de ce qu'elle avait jadis apprécié, elle ne pouvait que remettre en cause son sens critique.

— Vous ne me retournez pas le compliment ?

Il lui adressa un clin d'œil et elle en fut agacée. Elle l'avait vu abuser de cette mimique dans des dizaines de salles de bal.

Ce souvenir l'encouragea. Oui, dès le début, elle avait repéré les

signes qui avaient fini par le lui rendre insupportable.

— Ne me dites pas que vous êtes venu jusqu'au fin fond de la Cornouailles en quête d'éloges.

— Peut-être m'avez-vous manqué, argua-t-il.

Elle sourit.

— Que vous êtes drôle, ironisa-t-elle. Mlle Lister aurait-elle rompu vos fiançailles ? Les Hawthorne s'étonnent que la date du mariage ne soit pas encore arrêtée.

Il rit et secoua nonchalamment ses gants.

— Mon Dieu, non ! Cette enfant m'adore. Elle ne sait pas que je suis là. Son père, en revanche...

Il soupira.

— Asseyez-vous donc, Lizzie.

C'était le diminutif par lequel l'appelait James. Que Nello l'emploie maintenant proclamait sa détermination à entretenir une relation amicale avec elle. Elle en fut consternée.

Pourtant, elle obtempéra.

— Voilà, dit-elle. À présent, j'attends vos explications.

— Eh bien... j'ai une proposition à vous faire. Plutôt délicate. Je ne tenais pas à vous la soumettre par écrit.

De nouveau, il rit. Son rire, riche et profond, était l'un de ses meilleurs atouts. Ses dents, hélas, étaient jaunes.

— Je ne vois pas quel genre de proposition pourrait nous concerner tous les deux.

— Vraiment ?

Il agita le pied. Il était incapable de rester immobile. Son regard balaya la pièce, s'attardant sur le placard à alcools.

— Un verre, un seul, insista-t-il.

Elle croisa les mains.

— Servez-vous.

Il pinça les lèvres.

— Vous avez été obligée de vous séparer de vos domestiques ? Je vous savais en difficulté, mais j'étais loin d'imaginer que votre situation se dégraderait aussi vite.

— Mes serviteurs s'occupent de mes invités.

— Oui, Katherine m'a prévenu que vous receviez une bande de balourds. Très bien.

Il se leva et s'approcha du placard dont il finit par extirper une carafe de whisky. Il la déboucha, renifla, fit la grimace.

— Vous faites aussi des économies sur l'alcool ?

— Vous manquez singulièrement de créativité. Je vous ai parlé de mes soucis financiers. Si vous voulez m'insulter, je vous conseille d'adopter une approche originale.

Il se versa une dose généreuse de whisky, puis retourna s'asseoir.

— Vous insulter ? Ce n'est pas mon but. D'ailleurs, je n'en ai soufflé mot à personne. Pour l'instant.

Elle leva la main pour masquer un bâillement factice.

— À présent, vous brandissez des menaces. Vous auriez sans doute pu me les communiquer par voie postale. Cela n'exige qu'un minimum de subtilité.

— Exact, convint-il. Je tiens à ce que vous sachiez que je ne cherche en rien à vous nuire, Liza. Vous êtes charmante et je repense avec plaisir à notre liaison.

Elle frémit. Elle aurait préféré qu'il manifeste de la haine à son égard.

— Évitez de penser à moi. Je vous rendrai la pareille.

— C'est un marché d'un tout autre genre auquel je songe.

Que diable avait-il encore inventé ?

— Annoncez la couleur, que je puisse rejoindre mes amis.

— Parfait. Je n'irai pas par quatre chemins. C'est Hollister qui m'a inspiré cette idée. Il a été anobli il y a trois ans si je ne m'abuse ?

— Je ne suis pas de près ce genre d'information. Interrogez ma secrétaire. Voulez-vous que je l'appelle ?

Il éluda cette suggestion d'un geste de la main.

— Peu importe. C'était il y a trois ans. J'ai entendu dire que le duc de Marwick était pour beaucoup dans l'obtention de son titre.

Elle essaya de ne pas se crisper. La dernière fois qu'ils avaient évoqué Marwick, elle avait fondu en larmes, affligée d'apprendre que Nello l'avait trompée avec l'épouse de ce dernier. Elle se rappela avec horreur combien elle en avait été blessée.

— Et ?

Il croisa les jambes, s'enfonça confortablement dans le canapé.

— Pour être clair – étant entendu que vous et moi tairons nos secrets réciproques, par respect l'un pour l'autre...

— Inutile de me faire un dessin, l'interrompit-elle. Je ne tiens pas à ce que mes affaires personnelles soient divulguées partout.

— Parfait. Je vais être franc avec vous. Notre mariage n'enchantait guère le père de ma future épouse. Il prétend qu'elle mérite un titre.

Liza ne put s'empêcher de rire.

— Sans blague ! Et je suppose que vous n'avez en rien suscité cette attente.

Nello racontait la même histoire depuis des années : tôt ou tard, il serait anobli. Il était apparenté à la reine par le biais d'un cousin issu de germain et tentait de temps en temps de se présenter à la Cour. Il y était nettement moins bien accueilli depuis que Sa Majesté l'avait croisé au théâtre, complètement ivre, au printemps. Pourtant, il persistait à croire que son lien par le sang avec elle et ses années passées dans la Garde à cheval devaient suffire.

— Il se pourrait que j'aie fait une allusion par-ci, par-là

Il haussa les épaules. Sans vergogne, ce Nello. Il n'avait honte de rien.

— Si Hollister – ce moins-que-rien dont les parents ont grandi dans une colonie pénitentiaire – a réussi à obtenir une baronnie, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas en faire autant. De nos jours, les titres sont quasiment bradés. C'en est même scandaleux.

Elle soupira, lassée par cette vieille polémique.

— S'ils sont à vendre, Hollister avait largement les moyens de s'acheter le sien. Il en sera de même pour vous dès lors que vous aurez convolé avec votre héritière.

— Justement, c'est là que le bât blesse, avoua-t-il. Son père veut une assurance plus solide de mon anoblissement *avant* le mariage.

— C'est absurde !

En dépit des éditoriaux publiés par les journaux les plus conservateurs, la création de titres demeurerait exceptionnelle. Certes, une poignée de baronnets naissaient chaque année, voire un baron ou deux, mais pour obtenir une telle récompense, il fallait avoir accompli quelque chose.

— N'est-ce pas ? Ce serait tellement plus facile s'il m'aidait financièrement. Or il s'y refuse obstinément. Je me suis donc renseigné. Plusieurs sources m'ont affirmé que mon nom pourrait figurer sur une certaine liste qui serait soumise à Sa Majesté au début de l'année prochaine – sauf que des fonds sont nécessaires pour en obtenir l'assurance, ainsi et surtout qu'une ou deux recommandations de la part de personnalités renommées.

— Naturellement, ironisa Liza. Je ne vois toujours pas en quoi cela me concerne.

— En rien, à vrai dire. Seulement, je dispose de certaines informations dont la divulgation vous contrarierait, ce qui me garantit votre discrétion. En outre, vous êtes relativement proche d'un homme qui pourrait m'aider. Ou plutôt, son frère.

Elle commençait à comprendre où il voulait en venir et en éprouva un malaise.

— Continuez.

— Dans la mesure où vous vous passez si bien de moi, j'espère ne pas trop vous chagriner en vous révélant que Margaret de Grey était plutôt bavarde au lit. Et encore plus à l'extérieur. Elle était très indiscreète dans ses lettres, dont une en particulier. Pour résumer, j'ai en ma possession une liste de ses conquêtes et plusieurs anecdotes fort amusantes quant à la manière dont ses amants ont mis à profit les secrets que lui avait confiés son mari et qu'elle s'était empressée de leur répéter. Nous savons tous combien le faiseur de roi est sensible à sa réputation. Il me semble qu'il serait prêt à tout pour empêcher la

diffusion de ces courriers. Néanmoins, je ne suis pas assez bête pour m'adresser à lui directement.

— En effet. Je crois me rappeler votre terreur à la pensée qu'il pourrait découvrir votre liaison.

— N'exagérons rien. Toujours est-il que je souhaiterais vous confier cette négociation.

De mieux en mieux. Jamais elle n'aurait imaginé un stratagème aussi absurde.

— Moi ? Je lui ai à peine adressé la parole.

— Possible, mais il faudrait un miracle pour qu'il n'ait pas entendu parler de vous – et de notre liaison. D'autre part, il sera forcément intrigué qu'une femme telle que vous vienne frapper à sa porte. Il est veuf. Vous n'aurez qu'à jouer les maîtresses éplorées. Vous lui remettrez les lettres et lui ferez promettre en échange de glisser un mot en ma faveur à Sa Majesté. Je suis sûr qu'il sera touché par votre dévouement à mon endroit. Qui sait ? Peut-être serez-vous récompensée d'un titre de duchesse. Vous voyez, Liza, je ne veux que votre bonheur.

Elle se leva, éclatant cette fois d'un rire sincère.

— Charles Nelson, vous avez perdu l'esprit. Je ne ferai pas un geste pour vous empêcher de passer sous une voiture dont le cheval se serait emballé, et vous le savez pertinemment.

— Allons, ma chère, vous pousseriez au moins un petit cri d'effroi, non ?

Elle roula des yeux. Et dire qu'elle le trouvait drôle !

Nello se leva à son tour.

— Vous pourriez aussi exiger un paiement de votre côté. Je ne serai pas mesquin. Je n'aurai pas besoin d'argent dès lors que cette affaire sera réglée et que Mlle Lister et moi serons mariés. Demandez ce que vous voulez à Marwick. Sauvez ce tas de pierre et votre humble paroisse. C'est un cadeau que je vous offre.

— Comme c'est gentil. Ai-je l'allure d'un maître chanteur ?

— Non, mais je gage que vous pourriez apprendre. Vous avez toujours été très... inventive.

S'il avait été plus près d'elle, elle l'aurait giflé pour ce sourire suffisant.

— Sortez immédiatement ou je vous fais jeter dehors.

— Tss, tss ! Réfléchissez, Liza. Sinon pour votre propre bien, songez à l'embarras de Marwick si ces lettres étaient rendues publiques. L'image de son frère en pâtirait.

Elle se pétrifia.

— Eh oui, enchaîna-t-il, la discrétion n'a jamais été votre vertu principale. Les lettres des Hawthorne étaient on ne peut plus explicites.

Un coup de bluff basé sur des soupçons infondés. Elle n'avait pas eu le moindre geste compromettant devant les Hawthorne.

— Je ne comprends pas.

Nelson vida son verre et le posa sur le guéridon.

— Vraiment ? Sans doute se sont-ils trompés. Donc, peu vous importe que lord Michael de Grey soit une fois de plus ridiculisé par sa famille. Fort bien.

Non, cette perspective ne lui plaisait pas du tout. Son cœur se mit à battre la chamade tandis qu'une colère sans nom la submergeait. Elle prit une profonde inspiration et réfléchit.

— Pour autant que je sache, vous mentez. Quelle femme serait assez bête pour écrire tout cela noir sur blanc ?

— Une opiomane. Ne me regardez pas ainsi. Je vous le répète, coucher avec Margaret fut une erreur. Toutefois je la regrette moins maintenant que cela pourrait me permettre de résoudre mon problème.

— Charmant. Ainsi, vous me proposez de me présenter chez Marwick et de lui révéler tout cela ? Et vous espérez qu'ensuite il acceptera de vous parrainer ? Encore faudrait-il qu'il me croie !

— Vous aurez les lettres en guise de preuve. Quant à Marwick, il ne manquera pas de reconnaître l'écriture de sa femme.

Elle le dévisagea, médusée.

— Vous n'avez honte de rien.

— Il fut un temps où cela vous plaisait.

— Si tout cela est vrai, c'est à lord Michael que vous devriez vous adresser, pas à moi.

— Comme je vous l'ai expliqué, je préfère conserver l'anonymat. D'ailleurs, à ce propos, si jamais vous en parlez à de Grey, si l'on apprend que je suis l'instigateur de cette affaire, les lettres paraîtront dans la presse. En un clin d'œil, votre propre situation sera connue de tous.

Comparée au scandale provoqué par cette publication, sa situation à elle passerait quasiment inaperçue. Elle se garda de le lui faire remarquer. Il chercherait aussitôt un autre moyen de la convaincre. Il n'en trouverait pas mais... Michael en paierait le prix.

Et si elle suivait les instructions de Nello ? Si elle se rendait chez Marwick et l'encourageait à découvrir leur source par lui-même ?

Michael ne lui pardonnerait jamais une telle trahison.

— Lord Michael fera le rapprochement. Il sait que vous êtes à Bosbrea. Il n'est pas stupide. Il devinera que vous êtes derrière tout cela.

— Il ne vous reste plus qu'à le persuader du contraire. Sans quoi, je m'empresserai de distribuer des copies de ces lettres.

Elle se mordilla la lèvre. Il devait y avoir une solution, mais elle

avait besoin de temps.

— Laissez-moi réfléchir à la façon dont je vais aborder Marwick, finit-elle par répondre.

— Ne réfléchissez pas trop. Ce serait dommage d'abîmer une si jolie tête.

Le mufle.

— Avez-vous toujours été aussi odieux ? Ou avez-vous reçu un coup sur le crâne récemment ?

— Au risque de radoter, il fut un temps où cela vous plaisait, riposta-t-il en riant. Je connais le chemin, ajouta-t-il en se levant et en se dirigeant vers la porte. Écrivez-moi dès que vous aurez pris une décision, si vous avez encore les moyens d'affranchir vos lettres.

La porte cliqueta derrière lui, laissant Liza dans un silence suffoquant.

Elizabeth ne rejoignit pas ses amis après cet entretien. Que personne n'eût remarqué son absence ne fit qu'accroître la mauvaise humeur de Michael. Ne s'inquiétaient-ils pas pour elle ? Non, apparemment, ils préféraient boire en échangeant des banalités.

Tard dans la soirée, la conversation s'orienta sur la superstition. Qui, parmi eux, pouvait accorder le moindre crédit à tous ces spirites ? La vicomtesse Sanburne, une jeune femme charmante mais très sérieuse, qui s'était contentée jusque-là de sourire aux reparties de son mari, déclara avec véhémence croire à la magie. Les ricanements suscités par cette déclaration – le baron Forbes lui-même ne put se retenir – ne la découragèrent en rien. Mâchoires serrées, elle expliqua qu'elle n'était pas une adepte de la sorcellerie mais que, selon elle, la foi était en soi un pouvoir mystérieux, voire surnaturel, dans la mesure où l'on ne pouvait nier ses propriétés de transformation.

— Par exemple, une certaine tribu du nord-ouest de l'Amérique organise une cérémonie qui dure trois jours et trois nuits sans dormir. Au son des tambours, enchaîna-t-elle, les hommes inhalent une fumée toxique. Au début, ils décrivent les visions qui leur viennent. Le troisième soir, cependant, ils ne parlent plus du tout car ils sont entrés dans une transe silencieuse. C'est seulement après s'être réveillés, conclut-elle, qu'ils sont considérés comme des hommes car ils ont atteint un lieu au-delà de la raison, un lieu sacré où ils ont été amenés à connaître leur âme. Souvent, ils paraissent en effet transformés. Certains d'entre eux se découvrent de nouveaux talents, d'autres semblent avoir changé de personnalité.

Comme de bien entendu, les Hawthorne prirent ce discours à la légère. Pourtant, plusieurs heures après, les mots de la vicomtesse continuaient de hanter l'esprit de Michael, jusqu'à prendre enfin tout

leur sens. Peut-être toutes les grandes vérités naissaient-elles de contraintes. Tandis qu'il s'engageait dans le couloir obscur, rien n'aurait pu le convaincre de revenir sur ses pas. Il irait jusqu'au bout, quand bien même son initiative le métamorphoserait.

Il ne pouvait se passer d'elle.

Quitte à ce que cela lui coûte son honneur et toutes les valeurs qu'il défendait – son dévouement envers l'hôpital et les malades, son désir de guérir, son cynisme par rapport à l'amour –, il ne pouvait se passer d'elle.

Il avait presque atteint sa porte quand une silhouette émergea de l'ombre.

— Vous préparez un mauvais coup.

Reconnaissant cette voix, il s'immobilisa.

— Sanburne. Vous n'êtes pas couché ?

Le vicomte s'avança dans le petit cercle de lumière diffusé par une applique à proximité. En robe de chambre, il avait les paupières lourdes.

— Je me suis levé parce que ma femme déteste que je tire la sonnette à 2 h 30 du matin. Ces pâtisseries que nous avons dégustées au goûter, ajouta-t-il d'un ton désabusé. Elle meurt d'envie d'en manger une. Hélas, elle prétend que les domestiques ont besoin de sommeil.

Michael sourit malgré lui.

— Vous vous apprêtez à faire une descente dans les cuisines ?

— Absolument. Et vous ? Où alliez-vous ?

Michael ne répondit pas. La chambre d'Elizabeth était trois portes plus loin. Il le savait depuis des jours et avait eu un mal fou à se retenir de s'y rendre.

Sanburne soupira.

— Si vous lui faites du mal, vous le regretterez. J'y veillerai personnellement, annonça-t-il d'un ton posé. J'en ferai l'unique but de mon existence.

Michael se garda de feindre l'incompréhension.

— Je n'en ai pas l'intention. Je suis heureux qu'elle ait un ami pour la soutenir.

— Elle en a plus d'un.

— Je m'en réjouis.

Il y eut un bref silence, durant lequel Sanburne examina Michael sans dissimuler sa curiosité.

— Voici ce qui me tracasse, dit-il enfin. Vous êtes un homme bien. Je ne peux pas en dire autant de moi avant d'avoir rencontré Lydia. Et je suppose que Lizzie pourrait un jour avoir une subite et impérieuse envie de gâteaux. Sauriez-vous où aller les chercher ?

Cette conversation prenait une tournure surréaliste.

— Je commencerais sans doute par le garde-manger.

Sanburne opina.

— Et si elle décidait tout à coup qu'elle ne veut que les gâteaux à la fraise ?

— Je les prendrais tous et je la laisserais choisir.

— Bravo, approuva Sanburne en riant.

Il s'avança pour gratifier Michael d'une tape sur l'épaule.

— N'oubliez pas. Tous les gâteaux. Elle ne se contentera pas de moins. Et elle aura raison. À présent, je pense que je vais feindre de ne pas vous avoir croisé dans ce couloir.

Soulevant un chapeau invisible pour le saluer, Sanburne s'éloigna. Michael écouta le bruit de ses pas s'estomper. Il se sentait désorienté, comme s'il venait de se réveiller d'une transe.

Tous les gâteaux. Il esquissa un sourire. Si Sanburne était un peu dérangé, il disait vrai : Elizabeth méritait ce qu'il y avait de mieux.

Malheureusement, Sanburne ne connaissait pas la situation. Quoique Michael fasse ou ne fasse pas, au bout du compte, elle souffrirait. L'amour ne sauverait pas ses biens.

« Demi-tour, s'ordonna-t-il. Va-t'en. »

C'était l'attitude à adopter.

Une colère sourde monta en lui. Il s'était déjà dérobé un peu plus tôt alors qu'il aurait dû suivre son instinct et mettre son poing dans la figure de Charles Nelson. Après quoi, il se serait tourné vers elle en proclamant :

— C'était mon droit et je le conserve.

Pourquoi n'était-elle pas revenue parmi eux après avoir vu cette ordure ? Michael pouvait se forcer à respecter son besoin de renflouer ses caisses, si Elizabeth envisageait de renouer avec ce goujat, cela signifiait qu'elle avait renoncé à ses plans. Auquel cas, elle pourrait tout aussi bien batifoler avec *lui*.

En quelques enjambées, il fut devant ses appartements. La porte menant à son salon s'ouvrit sans le moindre grincement. De l'autre côté du tapis éclairé par un rayon de lune, il vit une deuxième porte, entrouverte. Et au-delà...

Il s'avança à pas de loup.

Elle ouvrit brusquement les yeux. Dans l'obscurité de sa chambre, Liza sut qu'elle n'était pas seule.

Elle n'avait pas peur. Plus tard, elle s'étonnerait d'avoir su d'emblée qui se tenait au pied de son lit. « Clairvoyance », auraient probablement diagnostiqué les médiums. Mais sa certitude était plus terre à terre, née de l'imperceptible courant d'air suggérant la chaleur d'un certain corps, la chimie d'une certaine peau.

Elle se redressa en position assise. Une silhouette se rapprocha.

— Je pars demain, annonça Michael.

Elle se frotta les yeux. Dix minutes plus tôt, elle se tournait et se retournait encore dans son lit, cherchant un moyen de déjouer les plans de Nello, de protéger Michael.

Il avait décidé de partir. Parfait. C'était la meilleure solution. Pour eux deux.

— Si vous avez l'intention de renouer avec Nelson, assister à ce spectacle me sera intolérable.

Le plus sage serait de ne pas rectifier. Mais elle ne supportait pas de passer pour une imbécile.

— Il n'en est pas question.

Elle l'entendit pousser un soupir. Puis le matelas s'enfonça tandis qu'il s'installait à ses côtés.

— Je ne pourrais plus jamais retourner vers lui, chuchota-t-elle.

La caresse des doigts de Michael sur son visage l'incita à fermer les paupières. Ils restèrent ainsi un long moment. Par la fenêtre ouverte, une brise tiède faisait bruisser les feuillages.

Il n'était jamais entré dans sa chambre. Cela lui semblait à la fois surprenant et injuste. Sa place était ici, auprès d'elle.

Un sentiment d'urgence la saisit et les battements de son cœur s'accéléchèrent. Elle avait vu sa souffrance lorsqu'il évoquait son frère. Elle l'avait entendue dans sa voix lorsqu'il parlait de ses parents. Quelle sorte d'amour lui offrirait-elle si elle était incapable de le préserver de ses tourments ?

— Je suis contente que vous partiez. C'est mieux ainsi, se força-t-elle à dire.

— Oui, murmura-t-il.

Le sommier grinça tandis qu'il s'inclinait vers elle. Ses lèvres frôlaient presque les siennes. Son baiser, si doux, si tendre, la bouleversa.

Elle noua les bras autour de son cou et l'embrassa avec fougue. *Je dois vous protéger.* Cette pensée lui redonna du courage. Elle se sacrifierait pour lui sans hésiter.

Mais pas avant qu'il ne lui fasse une dernière fois l'amour.

— Venez.

Elle l'invita à s'allonger à ses côtés.

Il se laissa guider, regrettant de ne pas avoir songé à ouvrir les rideaux. Puis elle réclama sa bouche et il oublia tout ce qui n'était pas son corps sous le sien ; son parfum aux notes florales qui se mêlait subtilement à celui de sa peau ; le poids et la douceur de sa chevelure entre ses doigts ; la courbe délicate de sa nuque. L'enlaçant, elle se

cambra vers lui. Il laissa courir sa main jusqu'à sa taille.

Il ne se laisserait jamais de la toucher. Il n'était pas pressé. Tout ce qu'il voulait, c'était la caresser ainsi, dans le noir, émerveillé par son accueil.

Elle se déplaça et ils se blottirent l'un contre l'autre, échangeant de longs et langoureux baisers. Ils avaient tout leur temps. Tout en l'embrassant, il effleura la ligne de ses cheveux, sa tempe, le contour de son oreille, le petit creux de son menton. Elle poussa un doux soupir et il sentit ses cils papillonner contre sa joue. Il eut un frémissement. Il chercha de mémoire le grain de beauté près de son œil, y posa les lèvres.

Elle lui mordilla l'oreille et il tressaillit, vaguement déçu de constater que la raison ne l'emporterait pas sur le désir. Il glissa un peu plus bas en direction du mamelon durci qui pointait sous l'étoffe mince de sa chemise de nuit. Il le saisit délicatement entre les dents, humidifiant le tissu avec sa langue. Elle gémit.

Ce n'était pas suffisant. Tant de choses réclamaient son attention. Il retroussa sa chemise de nuit centimètre par centimètre, couvrant chaque parcelle dénudée de baisers au fur et à mesure : ses chevilles fines, ses mollets galbés, le creux derrière ses genoux, la chair souple de ses cuisses.

Le temps, songea-t-il, était un privilège, et dans un monde juste, ce lit serait le leur, cette nuit, une parmi tant d'autres, celle-ci étant la première d'innombrables nuits à venir. Il savait maintenant pourquoi les hommes se mariaient : pour avoir le temps, ce privilège, ce droit. Il découvrait aussi ce que signifiait « faire l'amour ». Ce qu'il vivait avec Liza était à mille lieues de ce qu'il avait connu auparavant. S'il éprouvait un désir tout aussi fervent que le jour où il l'avait possédée dans le cottage du garde-chasse, cette fois il ne pensait pas à son propre plaisir mais à celui qu'ils allaient partager.

Il remonta jusqu'aux pétales moites de son intimité, lui empoigna les hanches pour l'empêcher de bouger. Elle avait le goût de l'océan, elle soupirait comme la mer. Du bout de la langue, il taquina le petit bourgeon si sensible, source de tant de plaisir. Il insista, encore et encore. Elle ondulait, geignait. Quand elle poussa un cri, se relâchant complètement, quand elle le supplia d'arrêter, il sut que ce n'était que le début.

Il reprit son chemin, sa bouche menant le jeu, la paume fermement plaquée sur son entrejambe, le talon de sa main continuant de tourmenter sa chair sensibilisée. Les chuchotements de Liza se brisèrent en fragments incohérents, en prières hoquetées qui n'avaient aucun sens. Il redoubla d'ardeur, puis gronda quand elle voulut se dégager.

— Je vous veux en moi, souffla-t-elle.

Pas encore. Ils n'en étaient qu'au début. Il voulait...

Il laissa échapper un râle tandis qu'elle refermait la main autour de son sexe. Elle l'avait libéré sans même qu'il s'en aperçoive et à présent, elle le glissait entre ses cuisses.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle.

Il captura sa bouche en la pénétrant. Au diable, l'innocence et la pureté. Son désir s'emballait et il s'en voulut de ne pas le maîtriser jusqu'au moment où elle enroula les jambes autour de ses hanches et s'arc-bouta. La beauté de son mouvement l'assaillit telle une révélation.

— Dieu que vous êtes belle.

— Vous ne me voyez pas, tenta-t-elle de plaisanter.

— Vous êtes extraordinaire. Je serais aveugle que je le verrais.

Cependant, il était mécontent qu'elle réussisse encore à parler. Il donna un coup de reins. Elle resserra les cuisses autour de ses hanches et il n'en fallut pas davantage pour le galvaniser. Il accéléra la cadence, allant et venant de plus en plus vite, de plus en plus fort...

Elle se contracta autour de lui. Encore un soubresaut, un deuxième, un troisième et... Ah, non, non ! Pas tout de suite... Avec un cri rauque, il se répandit en elle.

Une erreur. Il le comprit à l'instant où il se retira. Il pouvait la rattraper.

— Épousez-moi.

Silence. Elle prit une profonde inspiration.

— C'est impossible. Vous le savez aussi bien que moi.

— Oubliez pourquoi. Dites-moi seulement que vous en avez envie. Que vous acceptez.

Elle chercha à tâtons son visage. La douce pression de ses lèvres l'anéantit.

— Je ne peux pas vous épouser, dit-elle doucement. Et vous ne pouvez pas m'épouser non plus, mon amour.

Mon amour.

— N'employez pas ces mots, répliqua-t-il. Pas si vous n'êtes pas sincère.

— Vous partirez demain pour Londres et cela me brisera le cœur. Mais je vous aime. Je vous aimerai toujours.

Il demeura parfaitement immobile, attendant de voir lequel de leurs cœurs exploserait le premier.

Et soudain toutes ces paroles, tous ces tourments l'irritèrent au-delà du supportable. Il s'assit. Alastair n'avait pas répondu à sa lettre. L'heure était venue de l'affronter.

— Si j'avais de l'argent...

Il s'efforcerait de convaincre son frère, il irait même jusqu'à le menacer.

— ... reviendriez-vous sur votre refus ?

Elle s'assit à son tour, l'embrassa tendrement. Il lut dans ce baiser un message qu'il ne voulait pas entendre. Il s'écarta.

— Répondez-moi !

— Je veux ce qu'il y a de mieux pour vous. C'est cela, l'amour.

— Le mieux pour vous, c'est moi, rétorqua-t-il.

Elle demeura muette. Il serra les dents.

— Et si un enfant naissait de nos ébats ?

— Je vous préviendrais. Le cas échéant, nous aviserons. Cela me paraît peu probable. Mon cycle vient à peine de se terminer.

Elle avait toutes les réponses, dont aucune ne le satisfaisait. Il se leva.

— Promettez-moi de ne prendre aucune décision avant que nous nous revoyions.

— Je vous le promets, souffla-t-elle.

Michael partit le lendemain matin, peu après l'aube, alors que le soleil gravissait le ciel entre les bancs de nuages écarlates. Liza n'était pas à Havilland Hall pour lui dire au revoir. Elle était restée courageuse jusqu'à ce qu'il quitte ses appartements, puis elle avait éclaté en sanglots. Toutes sortes de pensées terribles lui avaient traversé l'esprit – comment inciter Marwick à se plier à leur volonté, comment l'obliger à approuver le choix de Michael. Peu à peu, elle s'était calmée et ressaisie.

Finalement, aux aurores, elle avait abandonné son lit pour se réfugier dans les bois. La surface du lac étincelait à la lueur du jour naissant, mais elle ne s'y attarda qu'un quart d'heure avant de poursuivre son chemin.

Jusqu'à la dernière minute, elle refusa de s'avouer où la menaient ses pas. Le cimetière était paisible, les ombres des stèles s'étirant sur la pelouse. Étrangement sereine, Liza poussa le portail, qui grinça.

Un bouquet de roses fraîches était posé sur la tombe de sa mère, leurs feuilles perlées de rosée. Elle le ramassa, les gouttelettes d'eau imbibant ses manches, le parfum capiteux des fleurs lui montant à la tête. Elle cligna furieusement des yeux. Le manque de sommeil, et peut-être quelques larmes, brouillait l'építaphe gravée dans la pierre.

Mets-moi comme un sceau sur ton cœur... Car l'amour est fort comme la mort.

— Mère.

Une brise douce lui caressa le visage, prélude aux chaleurs à venir.

Elle s'agenouilla dans l'herbe, remit soigneusement le bouquet en place. *De ma part, mère. Elles étaient toujours de ma part.*

Elle avait eu si peur de venir ici. La honte l'avait tenue éloignée. Mais sa mère n'était pas là. Quand bien même elle y serait encore, jamais elle n'aurait jugé sa fille avec une telle dureté.

Cette petite voix qui la harcelait avait toujours été la sienne.

— Vous me manquez tant, chuchota-t-elle.

Du coin de l'œil, elle perçut un mouvement. Un pinson s'était posé sur la tombe de son père. L'oiseau inclina la tête, l'observant.

Comment sa mère avait-elle surmonté sa douleur ? Elle avait pleuré son mari, certes, sans pour autant se perdre dans le chagrin. Sa bonté, sa compassion, sa douceur n'avaient en rien diminué. Elle avait toujours eu de l'amour à donner.

Michael avait raison. Chaque enfant avait besoin d'un exemple. Elle s'inspirerait de celui de sa mère.

Elle se leva. Curieusement, alors que son bien-aimé se trouvait déjà à bord d'un train en partance pour Londres, alors qu'elle était entourée d'âmes oubliées, elle sentit son cœur s'alléger. Elle était seule mais sa solitude ne lui pesait pas.

Après le décès de sa mère, elle s'était dit que jamais plus elle ne serait aimée sans réserve. Elle avait oublié qu'une personne l'aimerait toujours : elle-même.

« Vous êtes extraordinaire », lui avait chuchoté Michael.

Elle ne se contenterait pas de moins. Si elle échouait parfois, elle s'efforcerait d'être à la hauteur de ce qu'il pensait d'elle et elle se pardonnerait.

— Faites de beaux rêves, mère.

Elle tourna les talons et reprit la direction de la maison.

Deux heures plus tard, assise devant sa coiffeuse, elle écoutait Mather lui dresser la liste des tâches à accomplir dans la matinée. Les autres invités partant le lendemain, il restait de nombreux détails à régler. Mather maîtrisait la situation.

— Les Forbes prendront le premier train. Cela ne devrait pas être un problème car lord Hollister étant arrivé avec sa propre voiture, il se fera un plaisir d'accompagner lord Weston et M. Tilney à la gare.

— Parfait.

Liza balaya du regard l'assortiment de poudres, de fards et de khôls. Avec un peu de chance, un maquillage soigné dissimulerait les rougeurs résiduelles de ses pleurs de la veille.

— Vous et moi prendrons le cabriolet, reprit-elle. Inutile de presser Jane. Elle nous rejoindra quand elle le souhaitera.

Mather fronça les sourcils.

— Euh... où allons-nous, madame ?

— À la gare. Je veux prendre le premier train, moi aussi.

Elle tapota le couvercle d'un pot, changea d'avis. Aucun de ces cosmétiques ne suffirait à la rendre belle aujourd'hui. Contre toute attente, cela ne la dérangeait pas.

— Je... je n'étais pas au courant, bredouilla Mather.

La pauvre, elle détestait les changements imprévus.

— Votre résidence londonienne est fermée, madame. Je vais de ce pas envoyer un télégramme aux domestiques pour les avert...

— Ils ouvriront les volets à mon arrivée, trancha Liza.

Tant pis pour le confort. Elle avait deux affaires urgentes à régler – un rendez-vous avec Nello, aussitôt suivi d'une visite chez le duc de Marwick.

Elle pivota sur son tabouret.

— Autre chose. Préparez-vous à apaiser le personnel. Ma situation financière sera bientôt de notoriété publique. Les domestiques risquent de s'affoler. Rassurez-les : je ne me séparerai d'aucun d'entre eux. En tout cas, pas sans préavis.

Elle avait de quoi tenir encore six mois. Ils auraient largement le temps de trouver un nouvel emploi d'ici là.

Signe de l'énormité de sa surprise, Mather s'assit sans lui en demander la permission. Elle qui était si pointilleuse... Liza la regretterait.

— Je ne comprends pas. Pourquoi... enfin comment... ? M. Nelson !

Elle pinça les lèvres. Liza haussa les épaules.

— La nouvelle aurait fini par se répandre tôt ou tard.

C'était inévitable, dès lors que Nello s'apercevrait qu'elle l'avait jeté aux chiens – ou, plus exactement, au faiseur de roi. Car elle n'avait nulle intention de le protéger. Comment avait-il pu imaginer une seule seconde qu'elle ferait passer son amour-propre et son avenir financier avant le plaisir de le voir humilié ?

Mather la dévisagea un moment.

— Entendu, finit-elle par répondre.

Liza commença à se lever.

— Ah ! J'allais oublier, ajouta sa secrétaire en lui tendant une lettre.

Liza s'en empara en retenant son souffle. Le courrier ne lui était pas adressé.

— Pourquoi me l'apporter ? Vous auriez dû faire suivre cette missive à lord Michael.

Mather baissa les yeux, visiblement embarrassée.

— J'ai pensé que vous voudriez la lire.

Liza ne put masquer sa stupéfaction.

— Petite rusée ! Auriez-vous subi l'influence des Hawthorne ? Jamais je ne commettrais une telle indiscretion.

La tentation était pourtant forte, maintenant que Mather le lui avait suggéré.

— Pourquoi diable... ?

Elle se tut comme Mather arqua les sourcils d'un air de dire : « Allons, madame, je ne suis pas sottte. »

Liza soupira.

— Était-ce à ce point évident ?

Sa secrétaire haussa les épaules.

— Il m'arrive d'écouter aux portes, madame. C'est un vilain défaut.

— Eh bien, Mather ! Vous cachez bien votre jeu.

L'intéressée s'empourpra.

— J'ai eu peur hier soir que M. Nelson se comporte mal avec vous. Je voulais pouvoir intervenir, au cas où il... Du reste, on ne peut pas dire qu'il se soit conduit de manière honorable. Quel infâme stratagème.

Elle était donc au courant de tout.

— Bonté divine ! Qu'avez-vous entendu d'autre ?

— Auprès des Hawthorne, j'ai glané assez d'informations pour comprendre que vous aviez raison. Lord Michael n'est pas la solution à vos ennuis d'argent. Mais je n'ai pas eu besoin de commettre une indiscretion pour savoir que vous le regrettiez.

Un bref silence les enveloppa, que Liza se découvrit incapable de combler. Mather aurait fait une excellente espionne.

— Il n'empêche que je refuse de lire ce courrier.

Mather se tordit les mains.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous soumettre une autre suggestion. Elle ne vous plaira pas mais... Vous pourriez vous servir de ces fameuses lettres pour obliger le duc à vous accepter. Le forcer à payer vos dettes, comme vous l'a conseillé M. Nelson, mais aussi à bénir votre union avec son frère.

Liza aurait été choquée par cette proposition si elle ne l'avait pas elle-même envisagée aux petites heures du matin.

— Je ne peux pas faire cela, répondit-elle – avec douceur, car à en juger par la pâleur croissante de sa secrétaire, celle-ci était parfaitement consciente de l'immoralité de cette solution. Lord Michael aime son frère. Lorsque la vérité apparaîtra au grand jour, il m'en voudra de l'avoir fait chanter.

En outre, elle avait en tête une autre menace à brandir au duc.

— Certes. Mais si quelqu'un d'autre utilisait ces lettres à votre place ?

— Certainement pas. Pour rien au monde je ne voudrais entraîner une tierce personne dans ce marasme.

Elle fixa le courrier dans sa main.

— Je ne peux pas.

Elle la rendit à Mather d'un geste sec.

— Mais...

La rousse paraissait très agitée à présent. Liza fut soudain saisie d'un soupçon.

— Mather, comment avez-vous su que lord Michael devait obtenir l'approbation de son frère avant de se marier ?

Si une telle chose était possible, Mather pâlit encore davantage. Même ses taches de rousseur étaient livides.

— Ne me dites pas que vous l'avez lue ! s'écria Liza.

Elle porta son regard sur le sceau. Il ne semblait pas avoir été brisé.

— Je... je ne vous le dirai pas, marmonna-t-elle.

Liza se couvrit les yeux.

— Vous ne devez lire la correspondance d'autrui sous aucun prétexte. Plus jamais, vous m'entendez ? Plus jamais !

— Je vous le promets, madame.

Liza reprit son souffle.

— Vous semblez croire que le contenu de cette lettre pourrait m'intéresser. En quoi ?

Mather toussota.

— Si vous la lisiez, vous... vous comprendriez combien lord Michael tient à vous... et à quel point le duc de Marwick est tyrannique !

Liza esquissa un sourire doux-amer. Son ultime espoir s'envolait, un espoir dont elle ne prenait conscience que maintenant.

— Inutile de lire ce que je sais déjà.

— Sa Grâce a fermé l'hôpital et renvoyé tous les patients !

Liza ignorait ce détail. Sa mission à Londres n'en devenait que plus urgente.

— Mather, débrouillez-vous pour réserver des places à bord de ce premier train, je vous en supplie. Je veux être à Londres avant demain minuit. Et... faites suivre ce courrier, voulez-vous ?

— Vous êtes une meilleure personne que moi.

Liza pouffa malgré elle. Ainsi, elle continuerait de rire quoi qu'il arrive. C'était bon à savoir. Si elle ne possédait pas la bonté innée de sa mère, elle avait un don pour la gaieté et celui-ci ne disparaîtrait jamais, si tragiques les circonstances soient-elles.

— Mather, ce compliment est très flatteur pour moi, et peu réjouissant pour vous, en dépit de vos talents d'espionne. À présent, emportez cette lettre et veillez à ce que le sceau paraisse intact.

— Bien, madame. Tout de suite.

Pour le deuxième jour d'affilée, Michael s'installa en face de son frère. Aujourd'hui, il ne crierait pas. Sa froideur égalerait celle de son aîné.

— Merci de me recevoir, dit-il posément.

S'ils devaient finir au tribunal, si l'histoire se répétait malgré tout, il prendrait soin de se maîtriser. Les journaux n'auraient rien à relater, ni esclandre ni reparties acerbes. La partie lésée ne fournirait aucune citation au vitriol.

— J'avoue être surpris de ta visite.

Comme à son habitude, Alastair était assis derrière son bureau. Jones avait confié à Michael que le duc passait le plus clair de ses journées dans cette pièce, refusant toujours de mettre le pied dehors. Il avait le visage marqué, amaigri. S'il avait été un de ses patients, Michael se serait empressé de lui prescrire une tasse de bouillon chaud et un repas consistant.

Si les chairs d'Alastair étaient jaunâtres et affaissées, il n'en demeurerait pas moins dur comme le diamant. « C'est pour ton bien, avait-il déclaré la veille. Une veuve, une libertine, ta proposition est inacceptable. Tu me fais perdre mon temps et tu insultes mon intelligence. »

À ce souvenir, Michael n'eut aucun mal à lui remettre la liasse de papiers dont il s'était muni. Impavide, il le regarda les feuilleter.

— Je ne comprends pas, marmonna enfin le duc.

— C'est une action en justice rédigée par Smythe et Jackson.

Les avocats avaient consenti à le défendre, moyennant des honoraires pris sur son éventuel dédommagement.

— Si tu ne me rends pas la rente accordée par notre père dans son testament, je t'intenterai un procès. Par ailleurs, je te poursuis en justice pour m'avoir évincé du conseil d'administration de l'hôpital. En ordonnant la fermeture de cet établissement, tu as outrepassé tes droits. J'ai demandé à Weston de te remplacer. Hollister pourrait nous rejoindre aussi.

Michael avait discuté avec les deux hommes avant de quitter Havilland Hall.

— Intéressant, murmura Alastair.

Il repoussa le document, posa une main pâle dessus. Sa chevalière glissait sur son doigt.

— Cependant, je doute que financer tes efforts puisse les intéresser.

— Weston m'offre une somme considérable, et tous deux soutiennent mon projet d'élargir la clientèle à la classe moyenne. Les revenus issus de ces nouveaux patients serviraient à payer les soins des plus pauvres.

Il avait étudié le budget la veille au soir. Cela pourrait fonctionner, à condition que la bourgeoisie admette de se faire soigner dans un hôpital qui est aussi un organisme de bienfaisance. Il n'osait trop y croire, bien sûr, mais c'était une chance à saisir.

Le mince sourire d'Alastair s'effaça très vite, comme si cet effort l'avait épuisé.

— Hollister se rétractera. Nous sommes de vieux amis, comme tu le sais.

Il repoussa les papiers vers Michael.

— D'autre part, j'ai peu de respect pour les hommes déloyaux. J'ai même tendance à faire en sorte qu'ils regrettent amèrement leur fourberie.

Michael serra les dents.

— C'est curieux, jusqu'à une date récente, j'étais persuadé que fratrie rimait avec loyauté. Je constate que ta définition du terme est fort éloignée de la mienne. À présent, conclut-il en se levant, je te souhaite une bonne journée.

— Attends. Tu...

Michael l'observa avec irritation, s'efforçant d'ignorer la manière dont les yeux de son frère semblaient s'enfoncer dans son crâne. Alastair ressemblait de plus en plus à une tête de mort.

— Quoi ?

— Tu as vraiment l'intention de me traîner en justice.

— Quelle ironie du sort, n'est-ce pas ? Toi qui voulais éviter tout scandale.

Alastair crispa la mâchoire. Il voulut se mettre debout et dut prendre appui sur son bureau pour y parvenir. Sa veste pendait lamentablement sur ses épaules. Il avait perdu tellement de poids.

Malgré tous ses efforts pour conserver son calme, Michael flancha.

— Regarde-toi, Alastair. Tu es en train de te tuer à petit feu. Tu... Que lui restait-il à dire qu'il n'ait pas déjà dit ?

Une chose.

— Je t'aime, articula Michael avec difficulté. Rien n'a changé de ce côté-là. Seigneur, enfants, nous avons connu l'enfer. Tu étais tout

pour moi. Mon seul allié. Mon ami le plus cher. Mon protecteur, mon soutien. Si je m'en suis sorti, c'est uniquement grâce à toi. Comment pourrais-je jamais l'oublier ? Tu seras toujours mon frère.

— Avec quelle noblesse tu me prouves cette affection fraternelle, railla Alastair.

— Tu ne me laisses pas le choix. Tu es devenu l'homme dont tu me préservais. Tu es notre père réincarné – mais je ne suis pas notre mère. Dieu sait que tu m'as élevé dans le respect de certaines valeurs. Alors, oui, je serai impitoyable. Je te traînerai en justice, je me battrai pour obtenir ce qui me revient de droit et je gagnerai. Ce jour-là marquera la fin de notre relation. Bien que cela me chagrine, je te laisserai suivre le destin de notre père. Tu ne mérites pas mieux – et par ta propre faute.

Alastair le dévisagea un long moment, sans ciller. Puis il éclata d'un rire éraillé.

— Très impressionnant. Nonobstant, je m'étonne de ta naïveté. Gagner, toi ? Jamais. Je t'écraserai. Facilement. Je n'aurai aucun mal à suborner Weston et Hollister. De plus, j'ai des avocats à mon service dont la spécialité est de clore au plus vite ce genre de dossier – toujours au détriment de l'adversaire.

Michael laissa échapper un soupir.

— Tu oublies à qui tu parles. Je te vois à l'œuvre depuis des années. Si cela t'amuse de t'appuyer sur le peu de pouvoir qu'il te reste – car on chuchote partout dans Londres que tu es devenu fou –, je t'en prie, continue. Exerce-le sur moi à ta guise.

Alastair étrécit les yeux.

— Ce n'est pas moi qui serai la cible des moqueries. C'est toi qui, une fois de plus, nous ridiculiseras. Tout cela pour une femme ? Que dira-t-on, à ton avis ? De Grey se donne en spectacle, il se ruine pour une catin qui vend des photos d'elle, qui titube dans les bals parce qu'elle a trop bu, qui collectionne les amants et...

— Assez ! aboya Michael, reculant d'un pas pour ne pas se ruer sur lui et lui mettre son poing dans la figure. Je te frapperais volontiers, mais je risque de te tuer vu ton état pathétique. À présent, écoute-moi attentivement : j'aime cette femme. Et contrairement à l'amour que j'ai pour toi, ce que je ressens pour elle est mérité. Ha, ha ! Comment oses-tu la juger sur la base d'histoires rapportées par tes espions ? Toi qui as vu l'empressement de la prétendue bonne société à penser pis que pendre de notre mère ? Qu'est devenue ta dignité ? Quoi qu'il t'arrive, Alastair, je m'en lave les mains. Mais je te le jure, si tu lèves le petit doigt sur Elizabeth, je reviendrai ici te frapper de toutes mes forces.

Il recula, car sa rage ne s'atténuait pas. Elle pouvait l'inciter à commettre un geste qu'il regretterait jusqu'à la fin de ses jours.

Il se maîtrisa et – ô miracle ! – son frère réagit comme un être humain. Clignant rapidement des yeux, il retomba sur son fauteuil. Il paraissait enfin ébranlé.

— J'en ai terminé avec toi, acheva-t-il plus bas, autant pour lui que pour Alastair. *Terminé.*

Sur ce, il tourna les talons et sortit.

Dans le couloir, il croisa Jones, qui le gratifia d'un regard scandalisé. Sans doute ce vaurien avait-il tout écouté. Michael accéléra le pas, pressé de quitter cette demeure, de respirer un air qui ne fût pas empoisonné par son frère.

Parvenu au sommet de l'escalier, il s'immobilisa. En bas, dans le vestibule, se tenait celle qui avait incendié son cœur.

Instinctivement, le cœur battant à tout rompre, il se réfugia dans une alcôve.

Que diable Elizabeth fabriquait-elle ici ?

Jones passa de nouveau devant lui, l'ignorant ostensiblement. Il descendit rapidement, échangea quelques mots avec Elizabeth. Puis, ensemble, ils gravirent les marches.

Rêvait-il ? Alastair s'apprêtait-il à la recevoir ?

Ses muscles se contractèrent, son corps entier se raidit comme s'il se préparait pour la bataille. Au prix d'un effort surhumain, il se retint de l'attraper par le bras lorsqu'elle passa pour l'empêcher de pénétrer dans le bureau. Si Alastair levait la main sur elle, s'il haussait le ton...

Michael attendit, retenant son souffle. Jones reparut seul et regagna le rez-de-chaussée.

Sans perdre un instant, Michael sortit de sa cachette et remonta le couloir à pas feutrés.

La porte était fermée. Il s'accroupit et colla l'oreille au trou de serrure, vaguement conscient de l'indignité de sa position et s'en fichant éperdument. À la première alerte...

— Pardonnez-moi mon audace, dit Elizabeth. Nous n'avons jamais été officiellement présentés. Il se trouve que j'ai une affaire des plus urgentes à discuter avec vous.

Sans doute avait-elle été choquée par l'apparence physique d'Alastair. Ce dernier devait l'examiner d'un regard empli de dégoût. Néanmoins, elle s'exprimait d'un ton posé, bien qu'un peu froid.

— Je le regrette car, comme vous l'imaginez, j'aurais préféré que nous restions étrangers l'un à l'autre, riposta Alastair.

— Dans ce cas, la politesse la plus élémentaire exige que je vous remercie de me recevoir. Pourtant, je n'en ferai rien. Je n'ai aucune raison de faire preuve de courtoisie envers l'homme dont les actions récentes concernant son frère ne suscitent que mon mépris.

Michael expira lentement. Quel étrange plaisir de l'entendre ainsi prendre sa défense. Étrange et réconfortant, mais, hélas, déplacé.

Que faisait-elle là ?

— Voilà qui est franc, commenta Alastair.

— Je suis connue pour être sans détour. Et je vais continuer.

Voyez-vous...

— Avez-vous croisé mon frère en montant ?

Un bref silence suivit cette question.

— Non. Il est ici ?

Michael enfonça les ongles dans ses paumes. Son éventuelle présence sous ce toit la troublait davantage que la condescendance du duc. Dieu, qu'il avait envie de la voir ! Il se ressaisit. *Patience*. Il devait d'abord savoir ce qui l'amenait.

— Il doit être déjà parti. Soyez brève, je n'ai pas de temps à perdre avec des femmes de votre espèce.

Elle laissa échapper un petit rire.

— J'en déduis que vous avez récemment relevé le niveau de vos exigences, en tout cas depuis que ces lettres ont été écrites.

Encore un silence, plus long, cette fois. Michael regarda par le trou de la serrure. Elle était de dos et tendait à Alastair un tas de feuillets. Celui-ci les feuilleta avec beaucoup plus d'énergie que les documents d'avocats un instant auparavant.

— Où les avez-vous obtenues ? s'enquit Alastair d'une voix glaciale.

— Elles m'ont été remises par un certain M. Nelson. Il m'a enjoint de vous les apporter et de vous supplier, en retour, de parrainer sa requête d'un titre de baron – au minimum. D'autre part, il me suggère de vous demander de quoi rembourser mes dettes, entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix livres – ce dont il n'hésitera pas à se vanter en apprenant que je vous ai dévoilé son concours dans ce stratagème. En ce qui me concerne, j'ai une autre proposition à vous faire.

Michael secoua la tête, sidéré. Nelson la faisait-il chanter ? Avait-il menacé de révéler au grand jour sa situation financière ?

L'ordure ! Il allait l'étrangler.

— Nelson, répéta Alastair.

— Charles Nelson. L'amant de votre femme. Du moins, l'un d'entre eux. Comme vous pouvez le constater.

— Barclay, marmonna le duc. Et Patton !

— Oui, sans oublier Huston. Feu la duchesse était fort occupée, n'est-ce pas ? C'est à se demander ce que vous faisiez pendant tout ce temps. Ah, oui, je m'en souviens maintenant ! Vous jouiez à la politique, à promouvoir vos chouchous. Il semble toutefois que votre épouse désapprouvait vos opinions sur ce plan car elle avait un faible pour les membres de l'opposition, qui semblent en avoir tiré grand profit. J'oserais même affirmer, Votre Grâce, que votre femme était presque aussi influente que vous.

Michael commençait à comprendre. Les lettres qu'elle venait de remettre à son frère avaient un lien avec Margaret.

Nelson s'était débrouillé pour mettre la main sur sa correspondance privée.

Nom de nom ! Nelson avait été l'un de ses amants.

Cette découverte était si incroyable qu'il faillit s'esclaffer, au risque de trahir sa présence. Il se mordit les phalanges et tendit l'oreille, l'esprit en effervescence. Pourquoi Elizabeth ne lui en avait-elle pas parlé ? Pourquoi ne s'était-elle pas confiée à lui ?

— Ce sont les originaux, je présume ? demanda Alastair.

— Quelques échantillons. Je vous donnerai le reste plus tard. Eh oui, il y en a d'autres. Rendez-vous compte. Votre épouse était très prolifique. Cependant, avant de récupérer l'ensemble de ses œuvres, vous devrez me rendre un service.

Michael cessa de respirer. Étant donné l'avantage qu'elle avait sur lui, elle pouvait exiger n'importe quoi.

Il se redressa abruptement. Il ne voulait pas entendre la suite. Elle avait omis de lui parler des menaces de Nelson parce qu'elle prévoyait de faire chanter Alastair à son tour. Ses poumons allaient éclater. Quelle déception, quelle trahison insupportable !

Il se secoua mentalement. Non. Elle ne ferait pas cela.

Il en avait la certitude. Elle ne le décevrait pas. Elle ne le tromperait jamais d'une manière aussi fondamentale.

Il avait toute confiance en elle.

Pendant tant d'années, il avait craint de reproduire la tragédie de ses parents. Mais avec Elizabeth, c'était différent. L'amour allait de pair avec la confiance.

L'histoire de ses parents ne serait jamais la sienne.

Vaguement étourdi, il s'accroupit de nouveau, juste à temps pour l'entendre dire :

— Vous allez rouvrir l'hôpital de votre frère. C'est le service que je vous demande. Et vous l'aidez dans son travail comme avant. Je veux que vous me le promettiez par écrit. Je vous ferai parvenir un contrat rédigé par mes avocats, dans lequel vous accepterez de soutenir lord Michael aussi longtemps qu'il le faudra.

Michael ferma les yeux. Elizabeth, petite sotte. De quoi se mêlait-elle ? Il maîtrisait la situation. Elle aurait dû exiger de l'argent pour elle. Elle...

Se levant, il ouvrit brutalement la porte.

Alastair sursauta. Elizabeth se retourna, et blêmit.

— Tu écoutes aux portes, maintenant ? lança son frère. Charmant.

— Donne-lui l'argent. Quatre-vingts, quatre-vingt-dix livres. Donne-lui cette somme sans quoi ces lettres seront publiées.

— Non ! s'écria-t-elle en s'avançant vers lui. Non, Michael, ce n'est pas...

— Je n'ai pas besoin de son aide, bon sang de bon sang. Vous, en revanche, vous avez besoin d'argent.

Elizabeth se décomposa. Elle porta la main à sa gorge.

— Parce que vous pensez que je le prendrais ? Venant de *lui* ? Vous aviez une meilleure opinion de moi, hier.

Il l'avait offensée.

— Non, protesta-t-il, atterré par sa maladresse. Non, vous vous méprenez.

Il s'approcha d'elle, s'empara de ses mains.

— Tout ce que je veux, c'est que vous... Écoutez-moi, Elizabeth. Vous ne pouvez pas épouser un autre homme que moi. Je vous l'interdis ! Acceptez cet argent.

Un crépitement leur parvint sur leur gauche. Alastair avait jeté les lettres au feu et tapait dessus avec le tisonnier.

— Il y en a d'autres, l'avertit Michael. Je n'hésiterai pas à les imprimer moi-même, à les distribuer dans la rue, à...

— Vous n'en ferez rien, l'interrompit Elizabeth. Cette affaire ne vous concerne pas. Cet homme est votre frère, Michael.

Se dégageant de son étreinte, elle se tourna vers Alastair.

— Néanmoins, ma menace tient toujours. Vous me signerez une promesse. Le *Duchess of Marwick Hospital* devra rouvrir dès la semaine prochaine. Sinon, croyez-moi, vous le regretterez.

Elle pivota vers Michael, lui effleura la joue d'une caresse furtive. Il tenta d'attraper sa main, mais elle recula en secouant la tête.

— Je dois partir, murmura-t-elle.

Elle se dirigea vers la porte.

— Non !

Sans réfléchir, il se précipita vers elle, la saisit par le bras.

— Vous ne me tournerez pas le dos, vous m'entendez ? J'ai une solution pour l'hôpital et...

— Mais pas pour moi. Michael, s'il ne s'agissait que de mon avenir, je vous le confierais volontiers. Malheureusement, j'ai d'autres...

— Je vous aime. Je trouverai comment résoudre le problème. Vous ne pouvez pas m'abandonner.

Elle le dévisagea, lèvres entrouvertes, tremblantes. D'un geste tendre, il les frôla du pouce.

— Ayez confiance en moi comme j'ai confiance en vous, chuchota-t-il. D'une façon ou d'une autre, nous nous en sortirons.

Elle laissa échapper une sorte de gémissement.

— Mais je... S'il n'y avait que... Tant de gens dépendent de moi.

— Nous nous débrouillerons. Dites-moi que vous me faites

confiance, et je vous le jure, jamais je ne vous décevrai.

Elle cilla et une larme solitaire jaillit de ses magnifiques yeux verts. Il ne supportait pas de la voir pleurer. D'un mouvement lent, il s'inclina vers elle pour cueillir cette larme de ses lèvres.

— Je vous défendrai d'être triste. J'obligerai le pasteur à l'inscrire dans nos vœux.

Un frisson la parcourut.

— Ah. Dans ce cas... si vous me le promettez.

— Je vous le promets, répondit-il solennellement.

Elle l'empoigna par les cheveux et l'embrassa avec fougue. Ce fut un baiser brûlant, profond, teinté de soulagement. Elle était enfin à lui. Il l'enlaça, la serra contre lui.

— Vous ne me quitterez pas.

— Non. Je... ne peux pas, je pense.

— Pour l'amour du ciel !

Elizabeth tressaillit. Ils avaient complètement oublié Alastair. Elle tenta de se libérer de l'étreinte de Michael, mais il la desserra à peine, lui permettant tout juste de pivoter vers le duc.

Le dégoût redonnait un peu d'animation à son visage émacié.

— Quel spectacle pathétique !

— J'espère que son charme n'est pas héréditaire, commenta Elizabeth d'un ton neutre.

Michael ne put s'empêcher de rire.

— Venez, dit-il en l'entraînant vers la porte.

— Je veux ces lettres ! lança une voix affolée derrière eux.

— Ignorez-le, conseilla Michael. C'est le moment ou jamais d'en prendre l'habitude.

— Vous aurez votre argent !

Michael s'immobilisa. Quand Elizabeth se rembrunit, il haussa un sourcil.

Elle secoua la tête.

— Je n'en veux pas. Pas comme cela.

— Vous aurez votre argent et je financerai l'hôpital ! insista Alastair d'un ton désespéré. Vous aurez de quoi vivre confortablement.

— De l'argent sale, marmonna-t-elle.

— Mieux vaut cela que d'épouser un homme pour sa fortune. Vous étiez prête à le faire, du moins vous y avez songé, lui rappela Michael.

— Soyez maudite ! Je rembourserai même vos dettes ! C'est ma dernière offre.

Elizabeth se tourna vers lui.

— Marché conclu ! lança-t-elle joyeusement.

Michael s'esclaffa. La petite rusée ! Alastair était tombé dans son piège : elle avait bluffé pour faire monter les enchères.

— Je demanderai à mes avocats de préparer un contrat, déclara le duc. Quant à vous, vous m'apporterez ces lettres. J'ai une dernière condition à poser.

— Non, répliqua aussitôt Michael.

Elle lui toucha le bras.

— Attendez. Écoutons ce qu'il a à dire.

S'accrochant de la main au manteau de la cheminée, Alastair prit une profonde inspiration.

— En ce qui concerne votre mariage...

— Il ne perd pas une minute, murmura Elizabeth.

— Logique, puisque j'ai l'intention de vous épouser.

— Vous ne me demandez pas ma main d'abord ?

— Dans une minute. Quand nous serons seuls.

— ... Il faudra organiser une grande fête, continua Alastair. Et je tiens à y être convié, histoire de couper court aux rumeurs me concernant.

Elizabeth regarda Michael.

— C'est à vous d'en décider.

Il hésita. Cette dernière exigence était-elle une manière déguisée de lui demander pardon ? Il n'osait y croire. Il ne connaissait plus assez son frère pour en être sûr.

— Les noces n'auront pas lieu dans cette maison. À toi de choisir. Tu seras le bienvenu, mais toi seul peux dire si tu en auras la force.

— Tu peux compter sur moi. Je ne manquerais cet événement pour rien au monde.

Michael sentit se desserrer l'étau qui l'oppressait à son insu depuis des mois.

C'était une piètre tentative de la part d'Alastair... mais c'était un début.

Il allait de soi que Michael rentrerait avec elle ce soir-là. Cette fin heureuse était trop neuve, trop fragile pour risquer ne serait-ce qu'un instant de séparation. Sitôt dans la voiture, ils se jetèrent l'un sur l'autre. Hélas, le trajet était beaucoup trop court ! Ils descendirent échevelés et haletants du véhicule. Une fois dans la maison, ils montèrent directement dans les appartements de Liza, où l'attendait une fort mauvaise surprise.

Le coffret dans lequel elle avait rangé les lettres de feu la duchesse – et qu'elle avait rangé dans son armoire – trônait sur sa coiffeuse.

Affolée, elle en souleva le couvercle.

— Elles sont toujours là !

Pas toutes. Elle s'en empara, les recompta rapidement.

— Il en manque la moitié. Il devrait y en avoir douze.

— Comment est-ce possible ? s'enquit Michael en les comptant à son tour. Sept. Vous êtes sûre qu'il y en avait douze ?

— Certaine. Qui a pu les prendre ?

Elle se mit à arpenter la pièce, comme si un voleur pouvait se cacher dans ce boudoir minuscule. Personne n'y venait jamais, à l'exception de Hankins et d'elle-même.

Un grand froid la saisit. Mather !

Mather était entrée à l'instant où elle refermait son armoire.

Non. C'était impensable.

— Et votre secrétaire ? s'enquit Michael, comme s'il avait lu dans ses pensées.

Secouant la tête, Liza se rua dans le couloir, arrêtant deux bonnes qui passaient. Non, elles n'avaient pas vu Mlle Mather de l'après-midi. La gouvernante et Ronson, tout juste arrivé de Bosbrea, ne l'avaient pas vue non plus.

En revanche, l'un des valets l'avait aperçue quittant la maison une heure plus tôt, une valise dans une main et un cartable dans l'autre.

— Elle n'a pas pu faire cela, se lamenta Elizabeth en revenant sur ses pas. Pourquoi ? Comment votre frère réagira-t-il quand je lui

avouerais que je ne les ai pas toutes ?

— Il se satisfera de celles-là. Vous ne lui avez pas précisé le nombre.

Ils regagnèrent le boudoir, où Michael feuilleta les pages restantes.

— Il ne devinera jamais qu'il en manque. Et du reste, peut-être a-t-elle...

Il se figea.

— Qu'y a-t-il ?

Le visage grave, il se rapprocha de la coiffeuse et y ramassa une feuille solitaire. Dans sa panique, Liza ne l'avait pas remarquée. Elle reconnut aussitôt l'écriture nette et anguleuse de Mather.

Madame,

Vous êtes de loin une meilleure personne que moi. Mais peut-être mes péchés se révéleront-ils utiles pour vous. J'ai pris quelques-unes des lettres de la duchesse pour les mettre en lieu sûr. Je les ai sélectionnées avec soin, afin de vous garantir un traitement honorable de sa part. Si Sa Grâce tentait de vous mettre des bâtons dans les roues, dites-lui que je ferai en sorte qu'il le regrette amèrement.

Vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai pris cette initiative. Pour des raisons que je ne puis vous expliquer, je suis forcée de mettre un terme à notre collaboration. Vous avez été très bonne avec moi et, que vous en soyez d'accord ou non, je vous suis redevable. C'est ainsi que je vous remercie. Je suis désolée d'avoir agi de façon aussi sournoise. Mais je vous en supplie, considérez cela non pas comme une trahison mais comme un cadeau d'adieu.

Avec mes salutations les plus sincères,

Olivia Mather.

P.-S. : Cela vous intéressera peut-être d'apprendre que j'ai surpris Mme Hull enfermée avec M. Weston dans son boudoir, le matin de notre départ. Ils parlaient de mariage et... d'autres choses. Je pense que la mariée devra desserrer son corset bien avant les noces.

— Où a-t-elle pu aller ? s'interrogea Liza.

Michael avait lu la lettre en même temps qu'elle, le menton posé sur son épaule.

— A-t-elle de la famille ?

— Non. Sa mère est morte. Elle ne m'a parlé de personne d'autre.

— Un ex-employeur ?

— Je l'ai recrutée dans une école de secrétariat. Je ne sais pas par où commencer pour la chercher.

Il lui pressa les épaules en un geste de réconfort.

— Elle ne semble pas vous vouloir du mal.

— Pardon ? Non, bien sûr que non. C'est de Mather que nous parlons. Mais pourquoi s'est-elle enfuie ?

Elle relut rapidement le message.

— Cela ne me plaît pas. On dirait qu'elle a été contrainte de partir malgré elle. Elle n'avait jamais laissé entendre qu'elle pourrait s'en aller...

— Chut ! Où qu'elle soit, il ne devrait pas être trop difficile de repérer une rousse de la taille d'un homme. La police la retrouvera très vite.

Liza se mordit la lèvre.

— Vous ne comprenez pas. Je ne suis pas fâchée, je suis inquiète.

Certes, elle a agi d'une manière inadmissible et je ne m'attendais pas... jamais elle n'a montré le moindre signe de...

La fin de sa phrase demeura en suspens. À bien y réfléchir, au cours de leur dernière conversation à Bosbrea, Mather avait laissé entendre qu'elle avait un plan. « Mais si quelqu'un d'autre utilisait ces lettres à votre place ? » avait-elle suggéré.

— Il n'est pas question d'avertir la police, décréta Liza.

Mather avait des ennuis. Des circonstances mystérieuses l'avaient poussée à prendre la fuite. Elle avait besoin d'aide.

— Nous devons la retrouver nous-mêmes.

— Entendu.

— Si nous le pouvons.

Michael la fit pivoter face à lui et plongea son regard dans le sien.

— Nous la retrouverons, Liza. Je vous le promets.

Elle se blottit contre lui, la lettre de Mather à la main. Il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui est écrit au verso ?

Elle regarda le feuillet, perplexe.

— Une copie du règlement ! Celui que nous avons concocté en prévision de l'arrivée de nos prétendants potentiels, précisa-t-elle avec un petit rire. Je n'en reviens pas. Non seulement elle l'a gardé, mais en plus, elle l'a corrigé !

— Qu'a-t-elle raturé, là ?

— La règle à propos de paroles suivies d'effets.

— Ah, oui ! Celle-là lui déplaisait si mes souvenirs sont exacts.

— Elle s'y est opposée avec force. Avec le recul, je me dis que j'aurais dû m'en inquiéter.

Il rit.

— Elle se faisait surtout du souci pour les chiens de ces messieurs, lui rappela-t-il. Oh, bon sang !

Le cœur de Liza s'affola.

— Qu'y a-t-il, à présent ?

— Je me rends compte à l'instant que je ne vous ai jamais servi votre thé.

— Ce n'est pas grave. Attendez... où allez-vous ?

Déjà, il traversait la pièce à grandes enjambées.

— Sonner pour qu'on nous apporte du thé. Je dois m'amender avant que vous ne changiez d'avis et m'envoyiez promener.

Qu'il était bête ! Elle se précipita derrière lui, lui attrapa le poignet juste avant qu'il ne saisisse le cordon.

— Pas maintenant. Je préfère que vous vous amendiez... d'une autre manière.

D'un signe de la tête, elle indiqua la chambre. Une lueur s'alluma

dans son regard et il l'attira à lui.

— Avec plaisir.

Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser avec ferveur. Ses soucis s'évaporèrent d'un coup. Durant un long moment, elle savoura le bonheur d'être dans ses bras. Il était à elle pour toujours, ici, à Bosbrea, et partout ailleurs. Un élan de désir monta en elle, lui aiguisant les sens. La lumière du soleil se déversant par la fenêtre était une caresse sur sa nuque. Les roses dans le vase sur le guéridon embaumaient. Dans le lointain, l'on percevait la rumeur de la ville.

Le monde entier leur appartenait désormais.

La bulle magique éclata quand il écarta sa bouche de la sienne. Elle voulut protester, mais il secoua la tête.

— J'ai encore une chose à vous dire.

— Maintenant ? Ne pouvons-nous pas...

— La prochaine fois que quelqu'un vous fera chanter, vous viendrez m'en parler. Vous n'essaierez pas de régler le problème toute seule.

Elle soupira.

— Entendu. Vous pouvez le faire inscrire dans nos vœux, si vous le souhaitez.

Il avait pincé les lèvres et fixait un point dans le vide.

— D'autre part, j'ai la ferme intention de débusquer Nello et de lui faire payer ses menaces à votre endroit.

— Ce ne sera pas nécessaire. Vous n'avez pas vu la tête de votre frère quand je lui ai raconté mon histoire. Je suis persuadée que le duc va renaître littéralement dans les jours à venir. Jamais je n'ai vu quelqu'un se métamorphoser à ce point en découvrant le nom de ses ennemis.

Michael reporta son attention sur elle.

— Vous croyez ?

L'amour qu'il portait à son frère la touchait. Elle lui caressa la joue.

— Je veux qu'Alastair aille mieux, assura-t-elle. Et je pense qu'il se remettra. Il a besoin d'un peu de temps, voilà tout.

Il lui sourit.

— S'il se remet, ce sera grâce à vous.

Cette idée la réjouit.

— Vous n'êtes donc pas le seul ici à avoir des dons de guérisseur.

Il lui prit la main et déposa un baiser au creux de sa paume.

— En effet. Un jour, je vous dirai tout ce que vous avez guéri chez moi. Pour l'heure, je me contenterai de déclarer que j'ai choisi d'épouser une femme remarquable.

— J'ajouterai que vous avez beaucoup de chance de m'avoir, plaisanta-t-elle. Et inversement.

Reprenant son sérieux, elle lui embrassa la paume à son tour. Ils se contemplèrent de longues minutes, fascinés. Puis, au même instant, tous deux firent la grimace.

— Tout cela est terriblement sentimental, constata-t-elle.

— Affreusement, renchérit-il.

— À ce rythme, nous serons bientôt aussi insupportables que James et Lydia, voire plus, car Lydia n'est pas une adepte des démonstrations publiques d'affection.

Il haussa un sourcil.

— Mais vous, vous l'êtes ? Comme c'est intéressant.

Il lui offrit un regard concupiscent qui la fit chavirer.

À malin, malin et demi.

— Vous avez encore tant de choses à découvrir à mon sujet. Cependant, je sais par où vous pourriez commencer votre apprentissage. C'est tout près d'ici et fort confortable.

Il n'eut aucun mal à suivre le fil de ses pensées.

— Alors sans plus de délai, déclara-t-il en la soulevant prestement dans ses bras, lui arrachant un petit cri de surprise, passons dans la chambre, mon amour.

— Ensuite, nous essaierons le divan.

— Et un jour, peut-être, le bord du lac ? suggéra-t-il en poussant la porte de l'épaule.

— Où vous voudrez, promit-elle avant de réclamer ses lèvres.

Règlement à l'intention de femmes intrépides, pour les aider à distinguer les gentlemen des mufles, vauriens et autres canailles

1) Le bon parti se doit d'être séduisant, mais ne doit jamais se croire plus séduisant que vous.

2) Le bon parti est charmant, mais sincère. Ses flatteries ne sont jamais motivées par un dessein ultérieur ou l'intérêt personnel.

3) Ceci étant précisé, il sait aussi utiliser sa langue à des fins plus variées et gratifiantes que la parole.

4) Il n'a pas de dettes, il est généreux mais pas trop avec ses amis, il ne critique jamais la robe d'une lady, quand bien même ladite robe comporte trop de fanfreluches à son goût. Attention à ce qu'il ne s'éprenne pas trop de vos fanfreluches non plus.

5) Le bon parti sait se rendre utile de manière inattendue : verser le thé d'une lady, par exemple. Par exemple, lui fournir des solutions ingénieuses pour remédier à une migraine. Par exemple, il évite pour commencer de lui donner des migraines. Par exemple, jeter sa cape sur une flaque d'eau.

6) Il est élégant sans être maniéré ; son costume lui sied et il est encore mieux une fois débarrassé dudit costume.

7) Le bon parti est expert dans l'art de présenter ses excuses. Il avoue ses erreurs, vous supplie ardemment de lui pardonner, quitte à patienter un jour ou deux, durant lesquels, s'il est malin, il vous achète un beau bijou !

8) Le bon parti contemple sa lady avec admiration, mais reconnaît que ses autres talents, d'une manière ou d'une autre, contre toute attente, parviennent à surpasser surpassent sa remarquable beauté.

9) Les paroles du bon parti devront être suivies d'effets en toutes circonstances. Il évite les promesses en l'air, car il n'y a rien de pire qu'une promesse vide de sens (à l'exception, peut-être, d'une tête vide ou de poches vides !). **Addendum !** *Le bon parti traite bien ses chiens, mais pas mieux que son personnel, qu'il devra traiter très, très bien.*

10) Par-dessus tout, un bon parti est un célibataire courageux,

fidèle en amour, mais jamais bêtement sentimental.

Remerciements

À Maddie et Steph, pour leurs suggestions géniales concernant le début et la fin, respectivement ; à Birnholz, pour m'avoir apporté mes lunettes et épargné l'humiliation d'écrire en police 86 ; à Janine, pour ses mille et une attentions ; à Faren Bachelis, pour son talent de correctrice d'épreuves ; à Lauren McKenna, pour son enthousiasme et son inspiration sans limites ; à Alex Lewis et à toute l'équipe de Pocket Books, pour avoir transformé mon manuscrit raturé en un superbe livre. Mes remerciements et mon admiration, toujours.